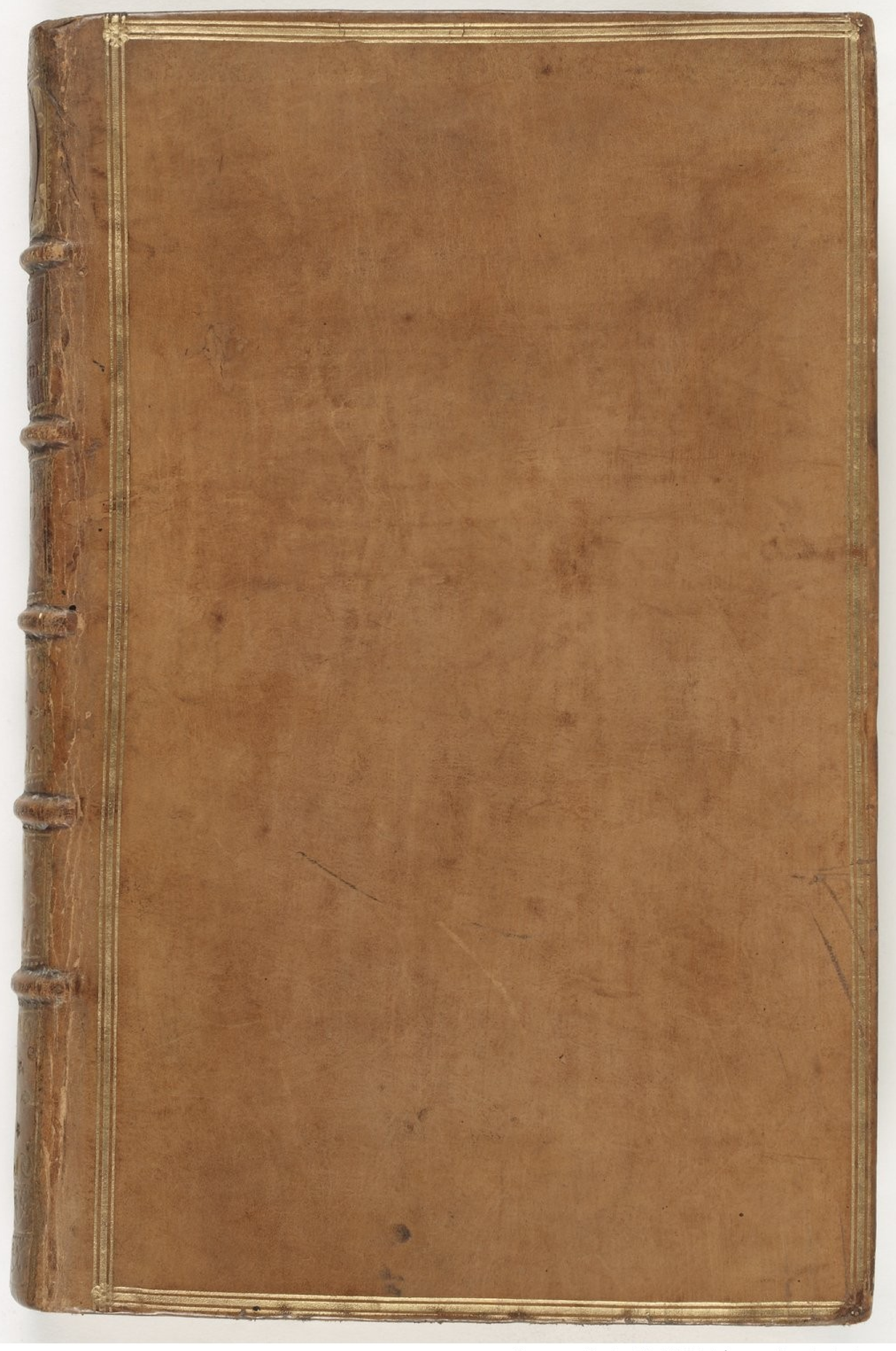
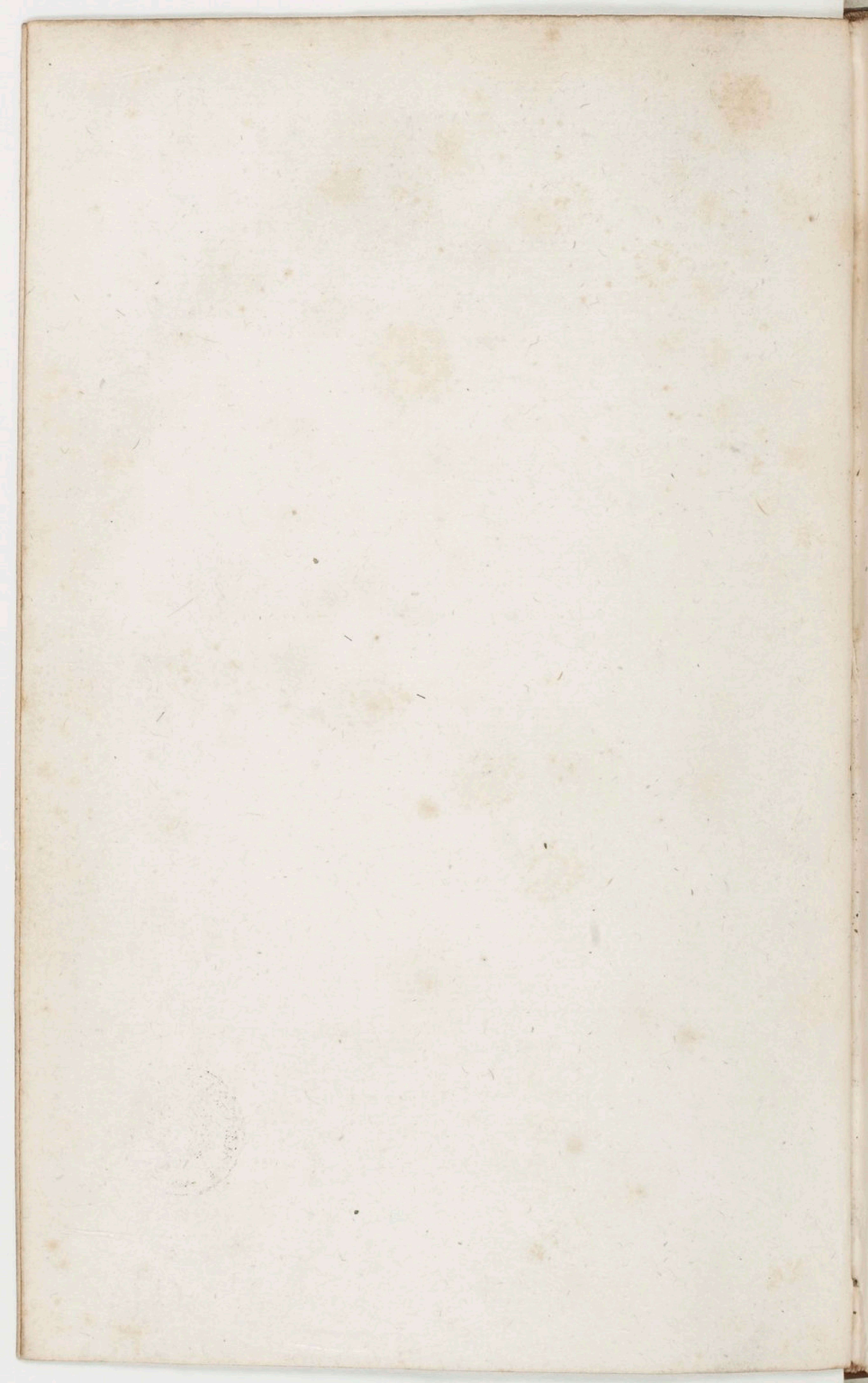
Encyclopédie poétique, ou Recueil complet de chef-d'oeuvres de poésie depuis Marot, Malherbe, etc., jusqu'à nos jours, [...]









ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE;

OU

RECUEIL COMPLET DE CHEF-D'ŒUVRES de Poésie sur tous les sujets possibles, depuis *Marot*, *Malherbe*, &c. jusqu'à nos jours, présentés dans l'ordre alphabétique;

DÉDIÉE

A M. DE VOLTAIRE,

GENTILHOMME ORDINAIRE DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, &c. &c.

Par M. DE GAIGNE, *ancien Officier d'Infanterie, & Censeur Royal.*

TOME X.



A PARIS,

Chez l'Auteur, rue de Grenelle, près celle des SS. Peres.

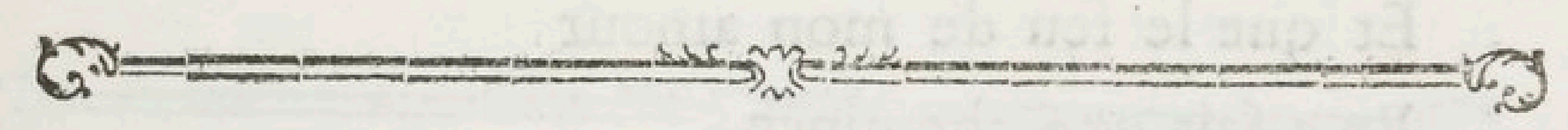
Et chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.



N.° 1870 *a*.

MALLEVILLE (1) (poésie de), *Poëte du commencement du dix-ſeptième ſiècle*. *V*. la lettre M. N.° 1909.

*M.****



N.° 1870 *b*.

MAL-PROPRE (la belle).

Vous qui tenez inceſſamment
Cent Amans dedans votre manche,
Tenez-les au moins proprement,
Et faites qu'elle ſoit plus blanche.

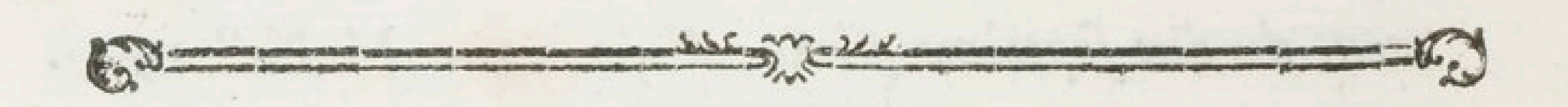
(1) On ne fait mention de ce Poëte, comme de pluſieurs autres, que pour donner une idée de leur Poéſie. Il étoit célèbre dans ſon temps.

Vous pouvez avecque raiſon,
Uſant des droits de la victoire,
Mettre vos Amans en priſon;
Mais qu'elle ne ſoit pas ſi noire.

Mon cœur, qui vous eſt ſi dévot,
Et que vous réduiſez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot,
Comme un priſonnier qu'on va pendre.

Eſt-ce que, brûlant nuit & jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée.

Voiture.



N.° 1871.

MALTOTIERS (les).

Ces Maltôtiers, diſoit Fabrice,
Ont le cœur plus dur que du fer;
Ils n'écoutent jamais ni raiſon, ni juſtice;
Rien ne peut aſſouvir leur extrême avarice;
La rapine & l'orgueil les mènent en Enfer:
Voilà, dit Amintas, leur fidelle peinture;
L'Enfer eſt fait pour ces brigands;

Mais ils y vont à nos dépens,
Et nous en payons la voiture.

Baraton.



N.° 1872.

MANIÈRES (ſur les), *les Mœurs & la Religion.*
V. la lettre E. N.° 975.

*M.****



N.° 1873.

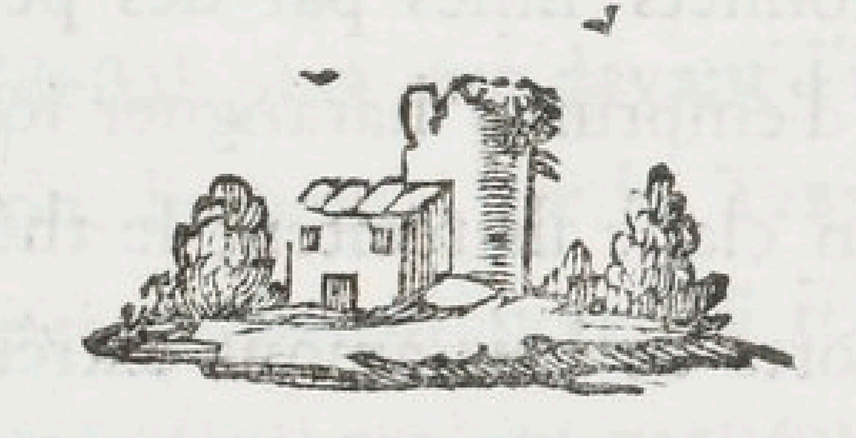
MARCHAND (le), *le Cheval, & le Singe.*
Allégorie adreſſée aux Ingrats.

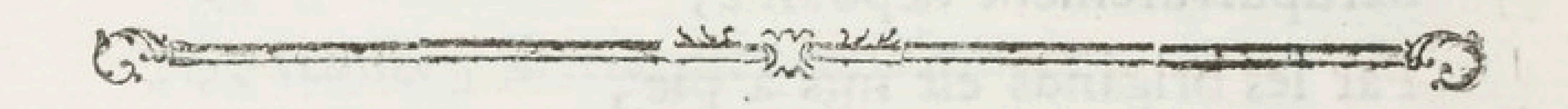
CERTAIN Marchand voyageoit d'ordinaire
Avec ſon Singe & ſon Cheval:
Chacun voyage à ſa manière.
Pour ſa monture il étoit fort brutal,
Chiche encor plus : peu de foin, moins d'avoine,
C'eſt le loyer de l'utile animal,
Et force coups, voilà ſon patrimoine.
Cependant il alloit toujours;
Depuis deux ans il ſervoit un tel Maître,
Et, pendant ces deux ans, il n'eut pas deux beaux jours:

Trop de douceur est nuisible peut-être.
Tête baissée, il trottoit humblement;
Dès qu'il avoit fait quelques fautes,
Un éperon aigu lui harceloit les côtes.
Ne pouvoit-on l'avertir autrement?
Pour le Singe, il a tout, gimblettes & caresses;
Aussi fait-il cent tours divertissans
Et les plus gentilles prouesses,
Sur-tout la grimace aux passans.
S'il attrape une orange, il se creuse une toque
Avec la peau, puis dévore le fruit;
Il tire adroitement un marron de sa coque,
Et se gratte la fesse en grugeant un biscuit:
A tout cela son Maître l'enhardit:
Le Singe quelquefois lui découvre la nuque,
Et frise à sa façon les poils de sa perruque;
Plus il en fait, & plus on l'applaudit.
Dans un bois mon homme s'engage:
A peine a-t-il avancé quelques pas,
Des voleurs très-dispos, mais qu'il n'attendoit pas,
Viennent fondre sur son bagage.
Vis-à-vis d'un fossé, qu'il auroit pu franchir,
Son Rossinante exprès s'arrête:
Lasse d'un joug si dur, enfin la pauvre bête
Cherchoit le moyen d'en sortir.
Il est trouvé. Son vilain Maître,

Scrupuleusement dépouillé,
Par les brigands est mis à pié,
Pestant, se lamentant, hors d'état de paraître ;
A son Cheval lui-même il auroit fait pitié.
Sans or, sans habit, & sans linge,
De tout ce qu'il avoit, il n'a plus que son Singe ;
Plus gambadant & plus fou de moitié.
Ton aspect, lui dit-il, m'afflige & m'importune ;
Va-t-en misérable farceur ;
Un Histrion pour l'infortune
Est un mauvais consolateur ;
De tes mines j'ai bien affaire :
Qu'un Singe est un sot animal !
Eh ! que n'ai-je encor mon Cheval !...
Quitte à te voir dans la rivière.
Mon but, on l'apperçoit sans être bien expert ;
Maîtres ingrats, vous êtes sans excuse :
Distinguons l'homme qui nous sert,
Du vil bouffon qui nous amuse.

M. Dorat.





N.° 1873 *a*.

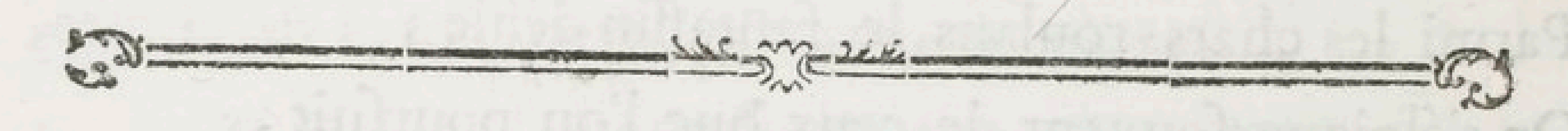
MARCHAND (le Palais).

AU centre de PARIS eſt une antique enceinte
Où l'ardente Chicane a mis ſon labyrinthe :
Tout le peuple à ſes murs livre un joyeux aſſaut ;
Des dons du nouvel an là brille le dépôt ;
La mode en vingt endroits, ſur un pivot aſſiſe,
Un moulinet au front, *je change*, pour deviſe,
Etale, ſous l'abri d'un verre tranſparent,
De cent colifichets le mélange attirant,
Bagatelles de prix, joyaux, légers bagages,
Que ſur ſon aile Amour va porter en hommages.
Par-tout le lendemain autres ſoins empreſſés,
Et d'une même ardeur les eſprits ſont pouſſés ;
C'eſt un peuple enfantin que la ſoif des étrennes
Fait, à pas alongés, tourner vers leurs marraines ;
Ce ſont des Sanſonnets ſifflés par des pédans,
Qui vont en vers d'emprunts haranguer leurs mamans,
Et de l'air dont en claſſe ils recitent le thême,
Bégayer les tranſports de leur amour extrême.
Ce ſont des protégés, qui vers le protecteur
Courant ſe proſterner avec un ton flatteur,

Pour avoir, au besoin, audience assurée,
Dans la main des Valets glissent le droit d'entrée.
Le marteau rententit aux portes du Palais,
On députe ses noms, on se voit par billets,
Et l'on croit du logis le Maître assez honnête
Pour vous fermer la porte à pareil jour de fête.
Le peuple, moins bizarre, & sur-tout plus aimant,
Tout le jour est en course, & se cherche vraiment;
C'est l'hôte qu'il visite, & non le domicile.
Parmi les chars roulans le fantassin défile;
On s'éloigne souvent de ceux que l'on poursuit,
On s'embrasse à la hâte, on se quitte, & l'on fuit:
Ce jour, fait pour la joie & pour sa douce ivresse,
N'admet point de discorde avec son alégresse;
La paix, en embuscade au détour d'un chemin,
Force ici deux rivaux à se tendre la main;
Là, les inimitiés paroissent se suspendre,
La Haine cache au moins son tison sous la cendre:
Mais si l'accueil est feint, c'est sur-tout à la Cour,
Où l'on prend double masque en l'honneur de ce jour,
Où vers l'heureux en place à l'envi chacun vole
Devant le piédestal plus que devant l'idole.
JANUS, toi dont le nom, par le TIBRE inventé,
En tête de ce mois parmi nous est resté,
Toi, qui permis toujours ces perfides usages,
La Fable avec raison te donna deux visages.

O vous ! qui, loin des Cours, ſous le chaume êtes nés,
Ces maſques ne ſont point ſur vos fronts baſannés ;
Sous la bure en effet vous déguiſez moins l'homme :
Dans les murs des hameaux quelque fête qu'on chomme,
Rarement vous preſſez contre un perfide ſein
Celui qui vous aborde en vous ſerrant la main ;
L'an commence pour vous ſous de rians auſpices ;
L'art ne profane point les heureuſes prémices.

M. le Mierre.



N.° 1874.

MARI (le) *berné.*

Oui, ſans doute à préſent, par un abus extrême,
Un Epoux eſt un être étranger chez lui-même :
Si le ſoir, par haſard, lorſqu'il vient de rentrer,
Chez ſa femme un moment il oſe ſe montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être.
S'il ſe trouve quelqu'un qui le faſſe connaître,
On ſe lève, & Madame, avec un air tranſi,
Dit : Ne vous levez pas, Meſſieurs, c'eſt mon mari ;
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne ſoupe.
Alors le ſérieux gagne toute la troupe,
Tous d'un ennui marqué ſemblent enveloppés ;
Le ſilence eſt rompu par quelques mots coupés.

L'homme, qui voit le froid que sa présence inspire,
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort,
Et l'on voit la gaieté qui rentre quand il sort.

*M.****

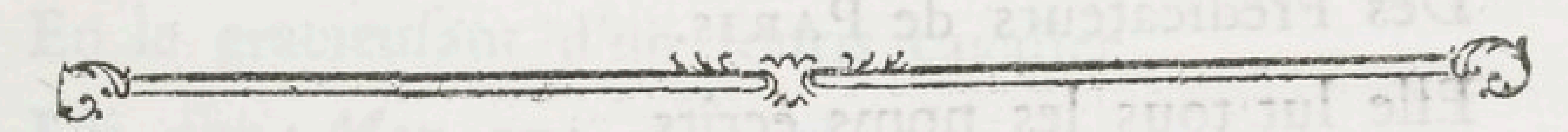


N.° 1874 *a.*

MARI (le) *bien regretté.*

LE cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,
Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux;
Comme je vous aimai d'une amour sans seconde,
Et ne vous donnai point sujet d'être jaloux,
Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
J'ensevelis mon cœur & ma plume avec vous.

Vavasseur.



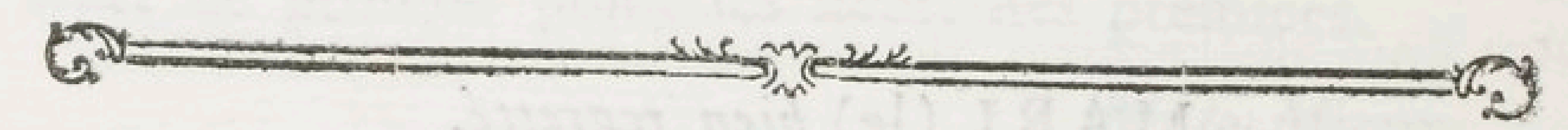
N.° 1875.

MARI (le vrai),

OUI, malgré la coutume & tout mauvais plaisant,
Je veux suivre les loix & leur raisonnement,
Adorer ma moitié; je veux oser lui dire,
Oser lui témoigner tout ce qu'Amour inspire,

Mettre toute ma gloire à posséder son cœur ;
De sa félicité faire tout mon bonheur ;
Je veux, sans me lasser du nœud qui nous assemble ;
Lui prodiguer mes soins, à toute heure être ensemble,
Avec elle n'avoir qu'un même appartement,
Et, sous le nom d'Epoux, être toujours Amant.

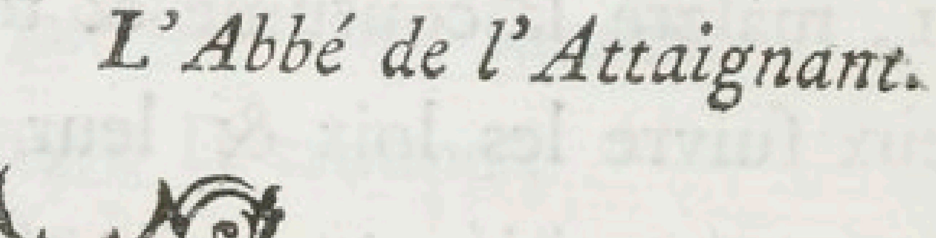
Boissy.



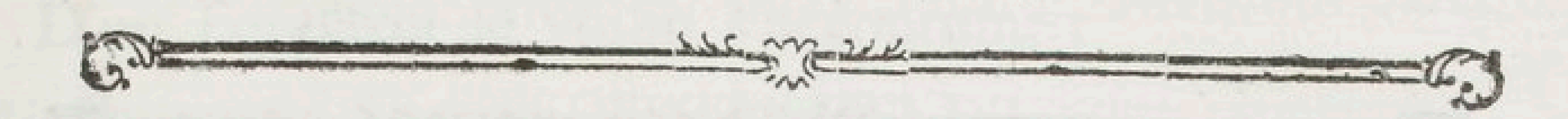
N.° 1876.

MARI (à un) *pédant.*

CERTAIN pédant, homme de guerre,
(Il en est de tous les états)
A sa moitié faite pour plaire,
Mais dont il ne fait pas grand cas,
L'autre jour apportoit la liste
Des Prédicateurs de PARIS.
Elle lut tous les noms écrits,
Puis dit à notre Moraliste,
Baissant ses yeux remplis d'appas :
Monsieur, je ne vous y vois pas.


L'Abbé de l'Attaignant.



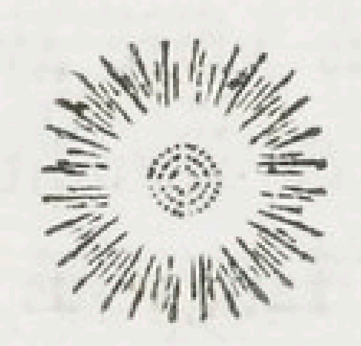


N.° 1877.

MARI (le ſort d'un) *vieux, riche, & qui n'eſt pas aimé.*

Contre lui les Galans armés d'antipathies,
Ont ſoin de l'écarter de toutes les parties;
Et l'on ne l'y reçoit qu'à titre d'Intendant,
Pour régler le mémoire & payer le Marchand.
Du reſte, nul commerce; on le fuit, on le quitte,
Comme un peſtiféré tout le monde l'évite:
Equipages à part, lit, table, appartement;
On ne s'informe pas quel il eſt ſeulement;
Et tel qui tous les jours chez Madame voiſine,
Ne connoît pas Monſieur ſeulement à la mine;
Et venant à le voir de jour ſur l'eſcalier,
En le gracieuſant d'un ſouris cavalier,
Lui dira: *Mon ami, va-t-en voir, je te prie,*
Si ta belle Maîtreſſe eſt encore endormie.

Rouſſeau.



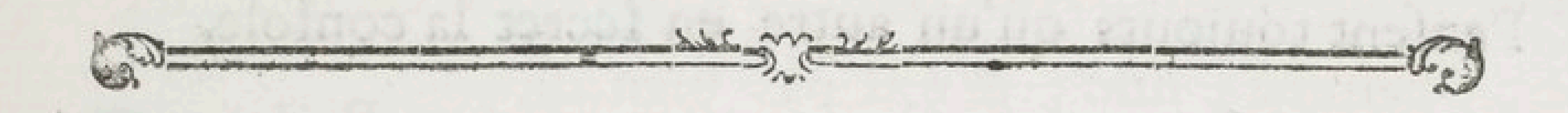
N.° 1878.

MARI (le) *bien patient.*

SOCRATE, Philoſophe eſtimé dans la GRÈCE
Par ſa ſcience & ſa ſageſſe,
Eut pour femme XANTIPPE. Hélas! qu'il en ſouffrit!
Femme, non, je n'ai pas bien dit,
Je me trompois, Lecteur, je vous en fais excuſe,
Pardonnez-moi, le plus juſte s'abuſe.
Xantippe étoit un Diable en femme traveſti,
Pis encor. Que de fois, déplorant ſa misère,
Du choix que l'hymen lui fit faire
Le bon-homme s'eſt repenti!
Elle eût, par ſes travers & par ſon inſolence,
De tout autre que lui laſſé la patience:
A ſon acariâtre humeur
Il n'oppoſoit avec conſtance
Que la raiſon & la douceur.
Comment pouvez-vous vivre avec une MÉGÈRE
De cet inſupportable & maudit caractère,
Lui dit ALCIBIADE? Il faut vous en venger,
Ou, s'il ſe peut, la corriger.
De même qu'au bruit de l'enclume

D'un Forgeron le voisin s'accoutume ;
Ainsi, reprit Socrate, à cet esprit hargneux
Je suis accoutumé. Mari malencontreux,
Je ne connois que trop sa cervelle incurable ;
J'en recueille au moins quelques fruits ;
D'une rare vertu je lui suis redevable ;
Elle m'apprend à vivre avec mes ennemis.

Le Brun.



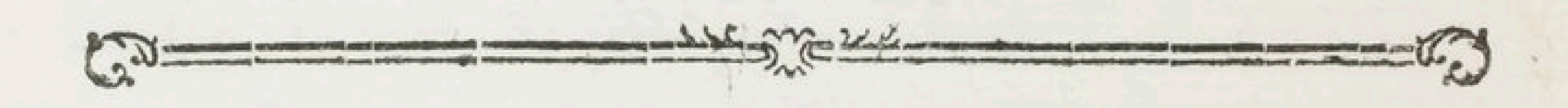
N.° 1879.

MARIAGE (compliment ironique sur un).

Enfin, bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord ;
Ton beau-père futur vide son coffre fort ;
Et déjà le Notaire a, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique.
C'est bien fait. Il est temps de fixer tes désirs ;
Ainsi que ses chagrins l'Hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime !
De s'entendre appeler *petit cœur*, ou *mon bon*,
De voir autour de soi croître dans sa maison,

Sous les paisibles loix d'une agréable mère,
De petits Citoyens dont on croit être père!
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussi-tôt accourir, s'empresser,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance!
Car, tu ne seras point de ces jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui, tandis qu'une épouse à leurs yeux se désole,
Pensent toujours qu'un autre en secret la console.

Boileau.



N.° 1880.

MARIAGE (raisonnement d'un homme que l'on veut dissuader du).

. . . . LA fille qui m'enchante,
Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout-à-coup rendue insociable,
D'Ange, ce sont vos mots, se transformoit en *Diable*,
Vous me verriez bientôt, sans me désespérer,
Lui dire : Eh bien, Madame, il faut nous séparer;
Nous

Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.
Mon bien se monte à tant : tenez, voilà le vôtre,
Partez, délivrez-nous d'un si mortel souci.

. . . .

Boileau.



N.° 1881.

MARIAGE (sur le).

En ce temps malheureux (1) où tout le genre humain,
La flamme & le fer à la main,
Ne travaille qu'à se défaire,
On ne sauroit trop honorer
Ceux qui, d'humeur plus débonnaire,
Ne cherchent qu'à le réparer.
L'Hymen, pour repeupler la terre,
Au lieu d'un vain honneur que vous offre la guerre,
Vous donnera de vrais plaisirs.
On ne trouvera point votre nom dans l'Histoire;
Mais vivre au gré de ses désirs,
Vaut bien mieux qu'une mort avec un peu de gloire.

(1) Ce même Morceau est imprimé dans les Œuvres de Pavillon, sous le nom de cet Académicien. Pavillon est mort en 1705, & Regnard en 1709. Le premier a vécu 73 ans, & le second 52.

Ne divertiſſez point les fonds
Deſtinés pour la paix de votre Mariage;
Encore aurez-vous peine, uſant de ce ménage,
A payer toutes les façons
Que demande un ſi grand ouvrage.
Pour être heureux Epoux, ſoyez toujours Amant;
Que, bien plus que le ſacrement,
L'Amour à jamais vous uniſſe;
Et, pour faire durer le plaiſir entre vous,
Que ce ſoit l'Amant qui jouiſſe
De tout ce qu'on doit à l'Epoux.
Pour vivre ſans débats dans votre domeſtique,
Vous n'avez qu'un moyen unique,
Et je vais vous le découvrir.
Ne vous entêtez point d'être chez vous le maître;
Mais ſi l'on veut bien le ſouffrir,
Contentez-vous de le paraître.
Quoi qu'on vous vienne débiter,
Que rien ne vous faſſe douter
Que votre épouſe eſt toujours ſage;
Car, ſans cet article de foi,
Qu'on doit croire toujours, & ſouvent malgré ſoi,
Point de ſalut en Mariage.

Regnard.

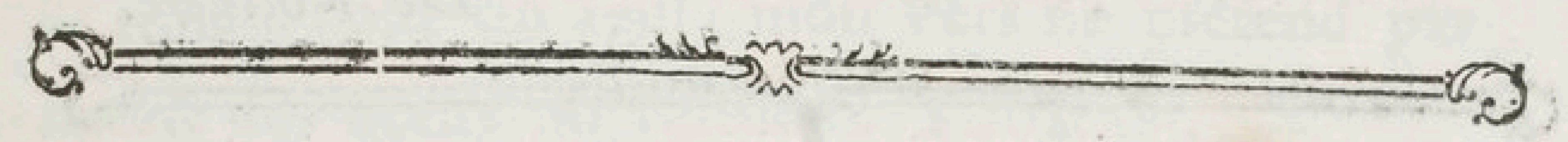




N.° 1881 *a.*

MARIAGE (le) *désiré & accompli.* *V.* la lettre H. N.° 1558.

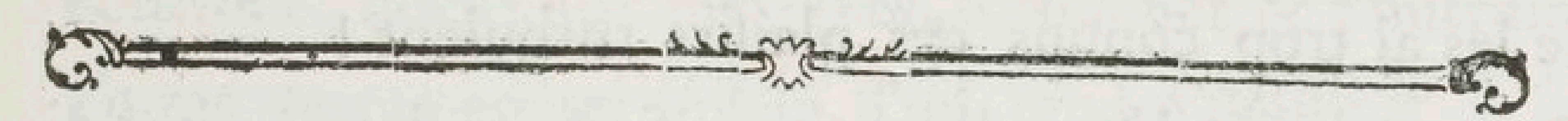
Le Noble Tenelière.



N° 1881 *b.*

MARIAGE (le bonheur & le malheur du). *V.* la lettre H. N.° 1556.

J. Racine.



N.° 1882.

MARIAGE (le) *doit mettre le comble à la félicité des Amans.*

Point de milieu, l'état du Mariage
Est des Amans le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serrent des nœuds tissus par la Nature,
Que l'Amour forme, & que l'Honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement
Et de porter le nom de son Amant !

Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée ;
Et vos enfans, ces gages precieux,
Nés de l'Amour, en ſont de nouveaux nœuds :
Un tel Hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre

De Voltaire.



N.° 1882 *a.*

MARIAGE (exhortation au).

ME crois-tu donc, Ami, dans mon champêtre aſile,
Réduit à regretter les plaiſirs de la ville ?
Je les ai trop connus ces plaiſirs turbulens !
De tes propos légers les traits vifs & ſaillans,
Sur mon cœur déſormais viennent tomber ſans force,
Et tu m'offres en vain une trompeuſe amorce.
Depuis quatre printemps, éloigné de Paris,
Je connois la Nature, & j'en ſens tout le prix ;
Ma liberté, ſoumiſe au joug de l'Hyménée,
Se plaît dans les liens dont elle eſt enchaînée ;
Depuis quatre printemps, paré du nom d'époux,
Mes plaiſirs toujours vrais ſont toujours auſſi doux.
Toi que j'ai vu ſouvent rougir de ton ivreſſe,
Et, les larmes aux yeux, parler de ta foibleſſe,
L'âge, en fanant les fleurs de ta jeune ſaiſon,
N'a-t-il point dans ton cœur fait mûrir la raiſon ?

Ami, n'as-tu jamais, dans la paix du ſilence,
Apperçu devant toi l'avenir qui s'avance ?
Ta jeuneſſe, égarée en de folles erreurs,
A pu s'abandonner à de vils ſéducteurs ;
Mais le beſoin du luxe, en te trompant toi-même,
Ne t'a point affermi dans un fatal ſyſtême,
Et, dicté pour toi ſeul, mon Vers ne prétend pas,
Emule des Ecrits du vertueux THOMAS,
Des ſophiſtes en forme éclairer l'imprudence,
Et je les livre au temps que ſuit l'expérience.
Viens, tu crois aux vertus, & les purs ſentimens
Que font naître une épouſe & de jeunes enfans,
Pourront, mieux que mes Vers, te toucher & t'inſtruire.
Tu me verras goûter, plein d'un tendre délire,
Des biens dont en ſecret mon cœur peut ſe louer,
Des plaiſirs qu'en tout temps il eſt doux d'avouer.
C'eſt au ſein de l'Hymen qu'on trouve la Nature ;
C'eſt là que le plaiſir ſort d'une ſource pure :
Sur tous les cœurs un Père, un Epoux a des droits,
Et ce ſont eux ſur-tout qui chériſſent les loix.
Enivré des tranſports d'une aveugle folie,
Tu ne connus jamais les vrais biens de la vie.
Aux charmes d'une Epouſe abandonne ton cœur ;
Confie à ſes vertus le ſoin de ton bonheur,
Et bientôt, pénétré du charme inexprimable
Dont le Ciel embellit pour nous un ſexe aimable,

Tes jours s'écouleront plus purs & plus ſereins.
Si le ſort à nos jours mêle quelques chagrins,
Le malheur partagé par un autre ſoi-même,
Se diſſipe à l'aſpect d'une Epouſe qu'on aime;
En la lui confiant, la douleur diſparaît,
Et l'on ſent par degrés le calme qui renaît.
« Oui, le joug de l'Hymen eſt un joug néceſſaire,
» Va te dire, en riant, un froid Célibataire,
» Et tout ſage Ecrivain doit en vanter les nœuds;
» Mais le ſaint nom d'Epoux eſt un nom dangereux.
» Dans les bras de l'Hymen votre Ami vit tranquille;
» Mais jetons un coup d'œil ſur la Cour & la Ville:
» Où donc eſt le tableau qu'il vient de préſenter?
» Ah! nos Epoux heureux ſont aiſés à compter:
» Ces grands mots, il eſt vrai, proſpèrent dans un Livre;
» Toutefois, entre nous, c'eſt pour ſoi qu'il faut vivre.
» Quelques brillantes fleurs dont un joug ſoit orné,
» On ne vit pas content, quand on vit enchaîné «...
Et ce plaiſant, qui fuit un lien ſalutaire,
Tantôt porte à l'Amour un tribut adultère,
Tantôt, d'une Coquette eſſuyant les dédains,
Son cœur libre ſe plie à des caprices vains,
Ou, deſcendant peut-être aux plus viles foibleſſes,
Il va dans nos foyers marchander des careſſes.
Courſiers toujours fougueux, nous prétendons en vain
Errer à l'aventure & ſans mords & ſans frein;

Imprudens, nous courons, le pied tout-à-coup glisse,
Et sous nos pas trompés s'entr'ouvre un précipice.
Le Ciel voulant mêler, sage en tous ses desseins,
Un plaisir innocent aux besoins des Humains,
Inventa de l'Hymen la chaîne fortunée;
Et, pour charmer le cours de notre destinée,
Il y sut rassembler ses plus rares bienfaits;
Le Ciel voulut que l'Homme y pût goûter en paix,
Dans l'utile plaisir qu'il laisse à l'Innocence,
Tous les vrais biens qu'ici sa bonté nous dispense:
Telle est la loi d'un Dieu qui nous fit ce présent.
Laissons ce Philosophe, au cœur indépendant,
Nous vanter les attraits d'une douce incurie;
Forcé de marcher seul au sentier de la vie,
Plus rare à chaque pas, le plaisir disparaît,
Et la peine féconde autour de lui renaît.
Le cœur brûlant encor des feux de la jeunesse,
DAMIS peut, dans l'accès d'une fougueuse ivresse,
Repousser la raison, & quelquefois saisir
Le fugitif éclair d'un moment de plaisir.
Quel est donc son bonheur? Alors que solitaire,
A l'ivresse des sens succède la lumière,
Dans le fond de son cœur il tremble de rentrer;
Honteux de se connoître, il cherche à s'ignorer;
Et dans le tourbillon où sans cesse il s'agite,
Un besoin renaissant toujours le précipite;

Son ame s'empoiſonne à ce plaiſir trompeur ;
Il perd, déſabuſé trop tard de ſon erreur,
Ces fauſſes voluptés dont le charme l'attire,
Et le goût des plaiſirs que la Nature inſpire.
Ce frivole DAMON, autrefois notre ami,
Relève en vain un front par l'âge appeſanti ;
Et toujours répétant ſes antiques ſaillies,
Dans nos cercles il vient eſſayer ſes folies :
Son maſque d'enjouement inſpire le mépris ;
A ſes empreſſemens donnant un froid ſouris,
La maligne AGLAÉ, d'un air de politeſſe,
De ſa vue importune éloigne la triſteſſe ;
Il le ſent. Que peut-il ? Tous les jours rebuté,
Tous les jours pourſuivi par ſon oiſiveté,
Il vient nous rapporter le fardeau de ſa vie ;
Ennuyeux dans un Monde où lui-même s'ennuie.
Parle... Mais je t'entends, orgueilleux DORIMONT ;
Lorſque la faulx du Temps ſillonnera ton front,
Que nos jeunes CHLOÉS ſouriront à ton âge,
Et compteront les ans écrits ſur ton viſage,
Tu ſauras te bannir de nos cercles bruyans,
Semer d'autres plaiſirs ſur l'hiver de tes ans ;
Heureux d'avoir cueilli les fleurs de ta jeuneſſe,
Tu pourras cultiver les dons de la Sageſſe...
Sans doute ; & c'eſt ainſi qu'a raiſonné jadis
Ce DAMON ſi diſcret, en butte à tes mépris...

Mais c'eſt aſſez... Ami, vois ce Célibataire
Que deux luſtres rendroient preſque ſexagénaire:
La vieilleſſe, qui fuit à pas précipités
D'un plaiſir fatigant les excès répétés,
Arrive; &, ſe preſſant dans ſa marche inégale,
Déjà la fièvre atteint la goutte ſa rivale,
Entraînant après elle un cortége de maux
Que renforcent encor deux Médecins rivaux;
En vain on lui prodigue un ſecours mercenaire,
Dont on veut le ſuccès bien moins que le ſalaire;
En vain ſes héritiers, rangés autour de lui,
La joie au fond du cœur, chargent leur front d'ennui;
Il ſait quel intérêt les attache à ſa ſuite.
Sous la faulx de la Mort vois ſon cœur qui palpite,
Et vois-les à l'envi ſe pencher ſur ſon lit:
A travers la douleur dont leur front s'obſcurcit,
Par le degré des maux où leur oncle eſt en proie,
Tu pourras meſurer leur triſteſſe ou leur joie.
Déjà dans leurs déſirs ſon bien eſt partagé.
Il expire: on l'oublie, & l'Hymen eſt vengé.
Qu'importe la vieilleſſe au ſage LISIMANDRE?
Il lui reſte deux fils, l'épouſe la plus tendre;
Il a fait ſon bonheur, en les rendant heureux;
Il retrouve les ſoins qu'il a verſés ſur eux.
Des fils de ſes enfans la troupe careſſante,
L'entourant quelquefois, d'une voix innocente,

Eſſaye auprès de lui leurs jeunes ſentimens ;
Il entend de leur voix les doux bégayemens ;
Il rend graces alors aux nœuds de l'Hyménée.
Que les Parques long-temps filent ſa deſtinée,
Les plaiſirs qu'il n'a plus, il les perd ſans regrets ;
Toujours pour lui la vie a de nouveaux attraits :
Il aime, il eſt aimé.... Les yeux mouillés de larmes,
Je t'ai vu de ſon ſort lui vanter tous les charmes.
Ah ! quand pourra briller pour toi ce jour heureux
Où ton cœur ſentira qu'un Mortel vertueux,
S'il tend au vrai bonheur, a beſoin d'être utile ;
Où d'une vie oiſive & trop long-temps ſtérile,
Ton ame, réveillée à l'aſpect de tes fils,
Regrettera les jours perdus pour ton pays ?
Dût même alors le ſort tromper ton eſpérance,
Un Dieu juſte en ton cœur mettra ta récompenſe :
Par un honteux remords loin d'être combattu,
Tu rentreras paiſible au ſein de ta vertu ;
Et toujours trop heureux le Mortel qui peut dire :
» Soumis à la Nature, elle ſeule m'inſpire ;
» Père, Epoux, Citoyen, en paix je puis mourir ;
» J'ai connu mes devoirs, & j'ai ſu les remplir.

Par M. Maiſon-Neuve.





N.° 1883.

MARIAGE (les tristes effets d'un) *mal assorti.*

* Quoi! tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom, & son état,
Aux volontés d'un Maître despotique,
Dont on devient le premier Domestique;
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit sans amour;
Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse;
Tromper son Maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde:
Un tel hymen est l'enfer de ce Monde.

De Voltaire.



N.° 1883 *a.*

MARIAGE (sortie contre le). *Sortie contre les Femmes.*

Profite, Ami, de mon exemple;
Que la raison t'éclaire, &, si tu peux, contemple
Tous les biens & les maux attachés à l'Amour.
Ce Dieu, qui ne connoît de loix que son caprice,

Nous fait le plus ſouvent, par un an de ſupplice,
Payer la douceur d'un beau jour.
Sois ſincère autant que fidèle,
Et digne de jouïr des faveurs d'une Belle;
Quel prix eſpères-tu de tes ſoins amoureux?]
D'un bonheur aſſuré tandis qu'elle te flatte;
C'eſt dans le même inſtant peut-être que l'ingrate
Se livre à ton Rival heureux.
Rien n'eſt ſi trompeur que les Femmes;
Sous ces traîtres appas qui captivent nos ames,
Elles ſavent cacher mille énormes défauts;
Tout leur attachement n'eſt qu'une frénéſie,
Déréglement de cœur, & folle jalouſie,
Source inépuiſable de maux.
Si pour moi le ſort favorable
A fait naître une fois un objet adorable,
Dont les rares vertus méritoient des Autels,
A ta félicité c'eſt un nouvel obſtacle;
Non, ne préſume pas qu'un ſemblable miracle
S'accorde deux fois aux Mortels.
Mais que dis-je? Ce don céleſte,
De mes cruels ennuis ſource amère & funeſte,
N'eſt point de ces faveurs que l'on doive envier.
Si ton aimable ſœur eût été moins parfaite,
Je regretterois moins la perte que j'ai faite;
Je pourrois plutôt l'oublier.

Songe donc aux maux que je ſouffre,
Conſidère l'amour comme un terrible gouffre
Dont le bord dangereux de fleurs eſt parſemé;
Crains qu'à la fin ton cœur ne s'y laiſſe ſurprendre;
Je ſerois plus heureux, ſi j'euſſe été moins tendre;
Ma peine vient d'avoir aimé.
Si par les nœuds de l'Hymenée
Il faut, pour ton malheur, lier ta deſtinée,
Qu'à cet engagement le cœur n'ait point de part (1);
Que PLUTUS ſeul d'abord règle ton Mariage,
Que la Nature enſuite en conſomme l'ouvrage:
Le reſte eſt l'effet du haſard.
L'union *morale* des ames
Peut ajouter un prix au commerce des femmes;
Mais au fond le *phyſique* en fait tous les appas,
Et l'inſtant d'un plaiſir qui ſans doute eſt extrême,
N'a rien de plus réel avec celle qu'on aime,
Qu'avec celle qu'on n'aime pas.
Toutes les femmes ſe reſſemblent;
Quand au gré de leurs vœux les deux ſexes s'aſſemblent,
Le cœur réclame en vain les droits qu'il a ſur nous;
Les ſens, malgré nous-même, uſurpent tout l'empire,
Et c'eſt, n'en doutez pas, cet aveugle délire
Qui fait nos momens les plus doux.
D'une chimérique tendreſſe
Bien loin de te piquer auprès d'une Maîtreſſe,

(1) On concevera aiſément que cette Morale doit être priſe en contre-ſens.

D'adorer tes liens, de bénir ton tourment;
Mesure ton amour à celui de la Belle,
Et si c'est ton destin de soupirer pour elle,
Que ce soit par amusement.
Je n'ai plus qu'un mot à te dire:
Qu'un babil imposant n'aille pas te séduire
En faveur d'un objet peut-être trop chéri;
Femme de trop d'esprit n'est pas un avantage,
De ce présent des cieux plus d'une fait usage,
A la honte de son mari.

Fleury.



N.° 1884.

MARIAGE (discours d'une Demoiselle à une autre Demoiselle qu'elle veut détourner du).

HÉLAS! où vous engagez-vous?
Vous ignorez les maux qu'un parfait amour cause;
Vous ne voyez, IRIS, que ce qu'il a de doux,
Sans examiner autre chose.
Le Berger qui vous plaît est charmant, je le crois;
Il a mille vertus, il est tendre, agréable;
Mais ce Berger, pour être aimable,
Vous met-il à couvert des maux que je prévois?

Je ne crains point pour vous la funeste aventure
D'ARIANE laissée en proie à la douleur;
Vous n'éprouverez point un semblable malheur;
Vous n'aurez point d'Amant perfide ni parjure.
    Votre vertu, votre beauté,
Cent dons qu'a mis en vous la savante Nature,
Seront les sûrs garans de sa fidélité;
    Mais pour rendre heureuse une Belle,
Est-ce assez, croyez-vous, qu'un Amant soit fidèle,
Qu'il possède à la fois les précieux trésors
    De l'esprit, de l'ame, & du corps,
Et qu'il soit des Bergers le plus parfait modèle?
  Le Sort, ingénieux à vous persécuter,
Ne vous donne peut-être un Amant plein de charmes,
Que pour vous condamner à d'éternelles larmes.
Ah! si dans votre cœur, que tout semble agiter,
La Raison aujourd'hui se fait encore entendre,
Evitez un penchant qu'il est beau d'éviter;
    Et songez, pour vous mieux défendre
Du dangereux poison qui sait tout enchanter,
Que la mort d'un Amant soumis, fidèle & tendre,
Est de tous les malheurs le plus à redouter.
  On se dit, mais en vain, quand la mort nous sépare
D'un Amant dont l'Amour a formé les beaux nœuds,
Que rien ne garantit de cette loi barbare,
Et que tout est soumis à ce qu'elle a d'affreux.

Quoiqu'à tous les Mortels cette loi ſoit commune ;
On ſe croit ſeul en butte au deſtin rigoureux,
Et, dans cet état douloureux,
Tout nous rend la vie importune.
La perte des préſens que nous fait la Fortune,
Touche moins un cœur généreux.
La Raiſon, qui nous met au deſſus des foibleſſes,
Nous peut mettre aiſément au deſſus des richeſſes,
Dont l'appât ſéducteur enchante les Humains.
Mais, hélas! belle Iris, quand on perd ce qu'on aime,
Cette fière Raiſon, dont l'empire eſt ſuprême,
Renonce ſans efforts à ſes droits ſouverains ;
Et, loin de condamner notre douleur extrême,
Dans les cœurs malheureux elle rend elle-même
Ses plus ſages conſeils inutiles & vains.
Pour affoiblir les maux où ma crainte vous livre,
Je vois, j'entends déjà l'induſtrieux Amour,
Toujours attentif à vous ſuivre,
Vous déguiſer l'horreur que l'on a de ſurvivre
A la perte d'un bien que l'on perd ſans retour.
Du temps où nous vivons, ſi vous oſez l'entendre,
Juſqu'aux temps les plus reculés,
Hélas! charmante Iris, ce Dieu, pour vous ſurprendre,
Vous parlera de cent & cent cœurs déſolés,
Qui, ſur les ſombres bords toujours prêts à deſcendre,
Par ſes ſoins ſe ſont conſolés.

Mais

Mais loin de vous laisser séduire
Aux charmes trop puissans de ce Dieu plein d'appas,
Dans ce qu'il vous dira cherchez à vous instruire.
Un cœur que la raison gouverne & sait conduire,
Est, vous le savez bien, d'un grand prix ici-bas.
Ne vous reposez point sur les puissantes armes
Du temps, qui triomphe toujours
Des plus vives douleurs, des plus tendres amours:
Le temps, quand la raison autorise nos larmes,
Contre notre douleur est d'un foible secours.
ARTÉMISE autrefois, cette illustre Artémise,
Ce modèle étonnant de vertu, de grandeur,
Conserva pour MAUSOLE une héroïque ardeur;
Et, pleine des transports d'une flamme permise,
Elle porta si loin l'excès de sa douleur,
Que ni le temps, ni sa valeur,
Ni même ce tombeau d'éternelle mémoire,
Ne purent l'empêcher de faire de son cœur
Un sépulchre vivant, où l'Amour eut la gloire
De renfermer (ah! j'en frémis d'horreur)
Les restes précieux de son fameux Vainqueur.
D'un destin si cruel, d'une vertu si rare,
Pourquoi chercher, Iris, un exemple si loin?
D'un amour aussi grand, d'un sort aussi barbare
Ce siècle heureux est le témoin.

Dans un Temple ſacré, brillante, jeune & belle;
Des Ursins, dont le nom doit être reſpecté,
Donna de ſa fidélité
Un exemple fameux, qui la rend immortelle.
Le temps de ſes douleurs n'arrêta point le cours;
Aux pieds des ſaints Autels elle pleura toujours;
Toujours d'un époux mort la tendre & triſte image
Se retraçoit à ſon cœur amoureux;
Et juſqu'à ce moment heureux
Que le foible Mortel avec crainte enviſage,
Elle porta la gloire de ſes feux.
Cet exemple pour vous doit être redoutable:
Un grand cœur aux malheurs eſt ſouvent deſtiné;
Le vôtre eſt généreux, grand, ſenſible, équitable,
Et tel enfin qu'il faut pour être infortuné.

Pavillon.



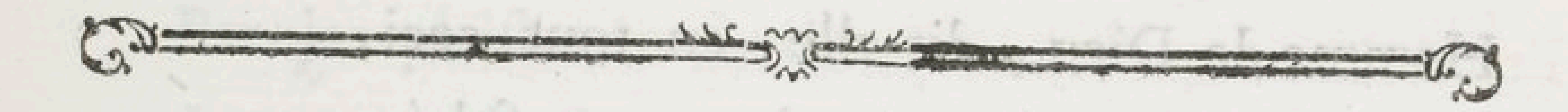
N.° 1885.

MARIAGE (le bonheur d'un) *dépend aſſez communément de la conduite d'un mari avec ſon épouſe.*

Un mari complaiſant, libéral, jeune & tendre,
Au bonheur d'être aimé peut aiſément prétendre,
Si, lorſqu'il ſe marie, il poſsède le cœur
De celle dont il veut faire tout ſon bonheur.

Son exemple est puissant sur l'esprit de sa femme :
Vertueux, il soutient la vertu dans son ame ;
Rempli d'égards pour elle, il en est respecté ;
Fidèle, il la maintient dans la fidélité.
Mille exemples enfin font aisément connoître
Que souvent les maris sont ce qu'ils veulent être.
Malgré les mœurs du temps, il peut se rendre heureux,
En bornant à sa femme & ses soins & ses vœux,
Et, plus Amant qu'Epoux, toujours la politesse
Doit suivre les transports de sa vive tendresse.
Voilà le vrai moyen d'être en repos, chéri,
Et de faire au Galant préferer le Mari.

Destouches.



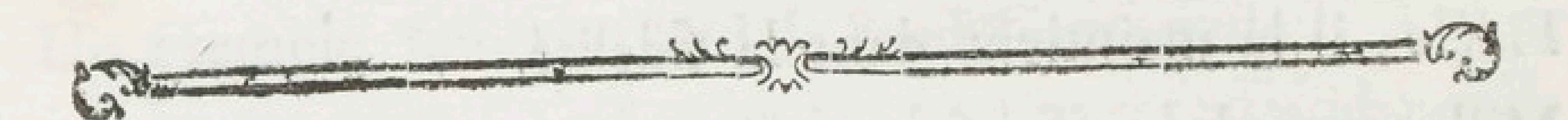
N.° 1885 *a*.

MARIAGE (à ceux qui pensent au).

AMI, je vois beaucoup de bien
Dans le parti quon me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien ;
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,

M'ont dit que c'est fait prudemment ;
Que d'y songer toute sa vie.

L'abbé Maucroix.

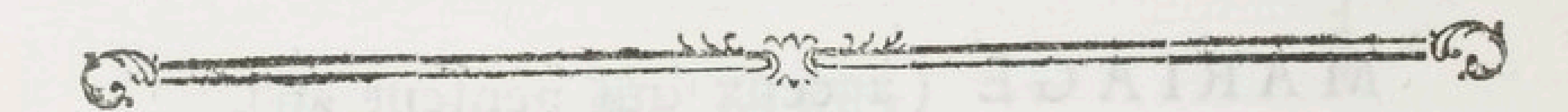


N.° 1886.

MARIAGE (le) *forcé.*

De maints écus sauvés Harpagon réjoui,
Marioit au vieux Roch, sans dot, sa jeune fille ;
Déjà la jeune Agnès, victime de famille,
Obéissoit au sort. Quand l'époux eut dit *oui*,
(Parole de plusieurs à longs jours regrettée)
Le Prêtre dit : Agnès, le voulez-vous aussi ?
Homme de Dieu, dit-elle, en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'ayez consultée.

*M.****

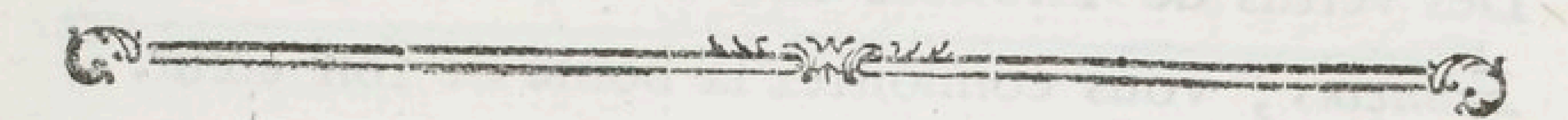


N.° 1887.

MARIAGE (pour ceux qui courent après le).

V la lettre P. N.° 2409.

La Motte.

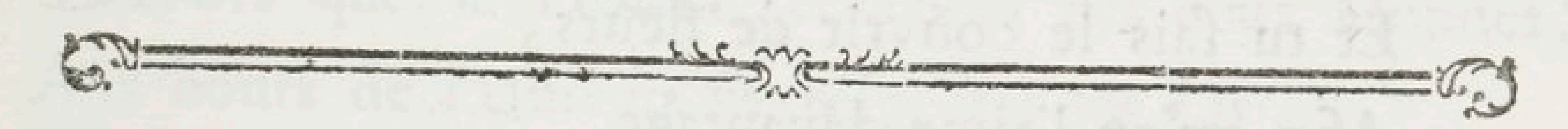


N.° 1888.

MARIAGE (du).

Oui, j'en conviens, le Mariage
Peut inſpirer quelque frayeur,
Lorſque par raiſon l'on s'engage
Sans avoir conſulté ſon cœur;
Il faut s'aimer pour trouver le bonheur;
C'eſt par l'Amour que l'Hymen a des charmes;
C'eſt un vieillard qu'embellit un enfant:
Cet enfant calmera vos injuſtes alarmes
Par les plaiſirs du ſentiment.
Je vous parle ſans impoſture,
Et je ſerai moins, je vous jure,
Votre Mari que votre Amant.

M. le Comte de Choiſeul.



N.° 1888 *a*.

MARIE ANTOINETTE (éloge de), *Reine de France*, *& de* MARIE THÉRÈSE, *Impératrice & Reine de Hongrie.*

*Les Dieux, en lui donnant tout ce qu'il faut pour plaire,
Ont verſé dans ſon cœur un tréſor plus flatteur;

Des vertus de THÉRÈSE elle eſt dépoſitaire....

François, vous connoitrez la bonté de ſon cœur.

M. Balthazard.



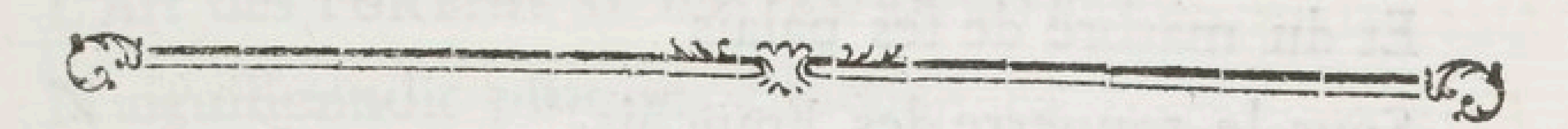
N.° 1888 *b*.

MARIE ANTOINETTE (éloge de), *Reine de France.*

QU'AUX François ta préſence eſt chère !
Pour toi ſeule, Fille des Dieux,
L'art de régner, c'eſt l'art de plaire,
Et ton empire eſt dans tes yeux.
La félicité ſur tes traces
Fixe tes ſujets aſſidus ;
Dans toi le ſourire des Graces
Eſt la parure de VÉNUS:
Commander eſt ton apanage ;
Mais ton ſceptre eſt le don des cœurs,
Et tu ſais le couvrir de fleurs,
Afin qu'on l'aime davantage.

Mme la Comteſſe de Beauharnais.



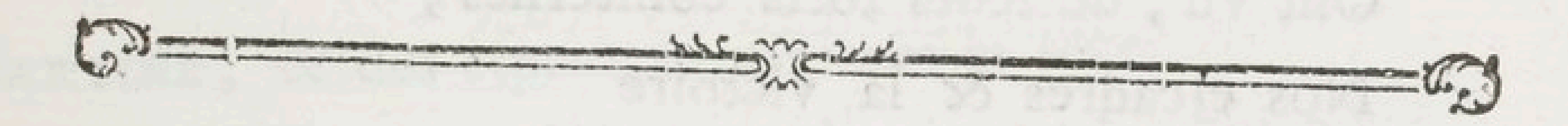


N.° 1889.

MARIE ANTOINETTE (à), *Reine de France.*

LE Ciel mit dans ses traits cet éclat qu'on admire;
FRANCE, il la couronna pour ta félicité:
Un sceptre est inutile avec tant de beauté;
Mais à tant de vertus il falloit un Empire.

M. de la Harpe.



N.° 1890.

MARINE (sur le rétablissement de la).
Eloge de M. de Sartine.

DEPUIS que le Trident, ce levier des deux Mondes;
Aux bouts de l'Univers fit respecter les Lis,
Qui ne connoît pas sur les ondes
Les immortels lauriers que nous avions cueillis?
Sur le rivage de l'AFRIQUE,
Le Croissant barbaresque & le Lion belgique
Rugissant sous nos coups, & cédant à nos loix
La chute des remparts de GÊNE

Et du marbre de ſes palais
Sous le tonnerre des François,
Devant les pouppes de DUQUÈNE;
Et DUGUÉ-TROUIN & JEAN BART
Embraſant les flottes rivales;
Le front même du Léopard,
Sillonné vers DUBLIN par nos foudres navales!
Devant la HOGUE enfin, ſi de cruels retours
Fanèrent ces moiſſons de palmes triomphales,
MADRAS & MINORQUE, en nos jours,
Par leur défenſe illuſtre augmentant notre gloire;
Ont vu, de leurs forts conſternés,
Nos eſcadres & la victoire
Entrer dans leurs ports étonnés.
O Fortune! tu te ſignales,
En abaiſſant par intervalles,
Les Peuples même les plus fiers.
En différens climats, que d'attaques fatales
Flétrirent de nouveau nos couronnes roſtrales!
Que de cyprès atteſtoient nos revers!
En vain le zèle de nos villes
Avoit prodigué les tréſors
Pour reconſtruire ſur nos bords
D'autres citadelles mobiles;
Ces vaiſſeaux, maſſes inutiles,
Sous la lime du temps périſſoient dans nos ports;

L'Art des FORBINS & des TOURVILLES
N'aiguillonnoit plus nos efforts;
Dans nos chantiers la hache oisive
N'osoit y façonner les pins
Devant la puissance attentive
De nos ambitieux voisins.
Presque endormis sur nos destins,
Et de la défiance embrassant les fantômes,
Nous avions laissé voir à l'Insulaire ardent
L'emblême de ses trois Royaumes
Dans les trois pointes du Trident.
Le moment est venu : tu saisis cet instant,
SARTINE, & des esprits tu ranimes la sève.
Un corps nouveau d'édifices flottans,
A ta voix, sur nos bords magiquement s'achève:
Pour nous sur les deux mers un plus beau jour se lève,
Et nos vaisseaux indépendans
Vogueront désormais sous de nouveaux d'ESTRADES,
Et ne pourront plus, dans nos rades,
Etre enchaînés que par les vents.
Où sont ces vains esprits dont l'indiscrette audace
Prétendoit qu'à ce poste où l'on te voit monté,
La voile d'un vaisseau devroit t'avoir porté ?
Le Sage est ce qu'il veut, & s'instruit par sa place.
Tel fut le grand COLBERT; à ce sublime emploi,
D'une autre sphère élevé comme toi,

Toujours égal à sa fortune,
Il soutint, d'un bras éprouvé,
Le fardeau qu'une main commune
Auroit à peine soulevé.
Toi, qui du Code maritime
Viens d'effacer, par d'heureux changemens,
La rouille que le temps imprime
Aux plus utiles monumens,
C'est sur l'Autel de la Patrie,
Qu'inhabile à la flatterie,
Je te présente un pur encens.
Un autre, en un plus long Ouvrage,
Errant de rivage en rivage,
Eût chanté de nos ports les honneurs renaissans,
Eût couronné de fleurs l'ancre de l'Espérance;
Eût peint la Liberté, le front ceint de lauriers,
Attachant de ses mains la corne d'abondance
Aux pouppes des vaisseaux guerriers;
Moi, présageant les jours propices
Qu'amènent de tes soins les prudentes prémices,
J'ai craint de retarder tes travaux vigilans,
Et j'ai mesuré mes accens,
Non sur le prix de tes services,
Mais sur celui de tes momens.
Puissent de la paix florissante
Les ramaux être conservés,

Sous la ſauve-garde impoſante
De nos pavillons relevés !
Puiſſe l'heureux trident, où notre eſpoir ſe fonde,
Ne jamais faire ombrage aux peuples inquiets,
Et devenir plutôt, ſur les plaines de l'onde,
Un contrepoids, qu'un ſceptre en la main des François !

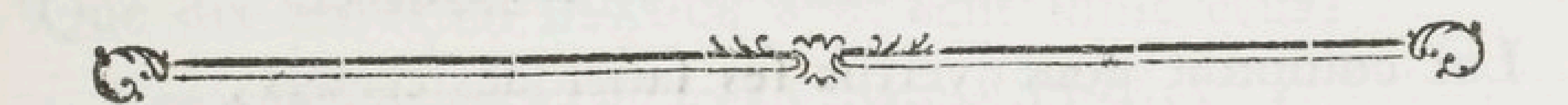
M. le Mierre.



N.° 1891.

MARIS (leçon pour les bons), *jaloux de conſerver leurs femmes. V.* la lettre N. N.° 2089 *a.*

*M.****



N.° 1892.

MARIS (ſatire contre les).

NON, chère EUDOXE, non, je ne puis plus me taire,
Je veux te détourner d'un hymen téméraire ;
D'autres filles ſans toi, vendant leur liberté,
Se chargeront du ſoin de la poſtérité ;
D'autres s'embarqueront, ſans crainte du naufrage :
Mais toi, voyant l'écueil ſans quitter le rivage,

Tu n'iras point, esclave asservie à l'Amour,
Sous le joug d'un époux t'engager sans retour,
Ni d'un servile usage approuvant l'injustice,
De tes biens, de ton cœur, lui faire un sacrifice;
Abandonner ton ame à mille soins divers,
Et toi-même à jamais forger tes propres fers.

Ne t'imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la satire,
Ni que par un Censeur le beau Sexe outragé,
Ait besoin de mes Vers pour en être vengé.
Ce Sexe plein d'attraits, sans secours & sans armes,
Peut assez se défendre avec ses propres charmes;
Et les traits d'un Critique affoibli par les ans,
Sont tombés de ses mains sans force & languissans.
Mon esprit, autrefois enchanté de ses rimes,
Lui comptoit pour vertus ses satiriques crimes,
Et livroit avec joie à ses nobles fureurs
Un tas infortuné d'insipides Auteurs;
Mais je n'ai pu souffrir qu'une indiscrette veine
Le forçât, vieux Athlète, à rentrer dans l'arène;
Et que, laissant en paix tant de mauvais Ecrits,
Nouveau Prédicateur, il vînt, en cheveux gris,
D'un esprit peu chrétien blâmer des chastes flammes,
Et par des Vers malins nous faire horreur des femmes.
Si l'Hymen après soi traîne tant de dégoûts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux époux;

Les femmes sont toujours d'innocentes victimes
Que des loix d'intérêt, que des fausses maximes
Immolent lâchement à des maris trompeurs :
On ne s'informe plus ni du sang ni des mœurs.
CRISPIN, roux & Manceau, vient d'épouser JULIE;
Il est du genre humain & l'opprobre & la lie;
On trouveroit encore à quelque vieux pilier
Son dernier habit vert pendu chez un Fripier.
Par ses concussions, fatales à la France,
Il a déjà vingt fois affronté la potence;
Mais cent vases d'argent parent ses longs buffets,
Avec peine un Milan traverse ses guérets;
Que faut-il davantage? Aujourd'hui la richesse
Ne tient-elle pas lieu de vertu, de noblesse?
Et pour faire un époux, que voudroit-on de plus
Que dix terres en BEAUCE avec cent mille écus?
Regarde DORILLAS, cet échappé d'ESOPE,
Qu'on ne peut discerner qu'avec un microscope,
Dont le corps de travers & l'esprit plus mal-fait,
D'un THERSITE à nos yeux retracent le portrait;
Que t'en semble, dis-moi? Penses-tu qu'une fille,
Qui n'a vu cet Amant qu'au travers d'une grille,
Et qui depuis dix ans nourrie à Port-Royal,
A passé du parloir dans le lit nuptial,
Puisse garder long-temps une forte tendresse
En faveur d'un mari d'une si rare espèce,

Quand la Ville & la Cour présentent à ſes yeux
Des flots d'adorateurs qui la méritoient mieux.
Mais je veux que du Ciel une heureuſe influence
Raſſemble en ton époux & mérite & naiſſance ;
Infortuné joueur, il perdra tous tes biens
Qu'un contrat malheureux confond avec les ſiens.
Entrons dans ce Brelan, où s'arrête à la porte
Des Laquais mal payés la maligne cohorte ;
Vois les cornets en l'air jetés avec tranſport,
Qu'on veut rendre garans des caprices du ſort ;
Vois ces pâles joueurs, qui, pleins d'extravagance,
D'un deſtin inſolent affrontent l'inconſtance,
Et ſur trois dez maudits liſent l'arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aller à l'Hôpital.
Pénétrons plus avant : vois cette table ronde,
Autel que l'Avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenés ſemblent avoir fait vœu
De ſe ſacrifier au noir Démon du Jeu.
Vois-tu ſur cette carte un contrat diſparaître ?
Sur cette autre un château pret à changer de Maître ?
Quel ſoudain déſeſpoir ſaiſit ce malheureux
Que vient d'aſſaſſiner un coupe-gorge affreux ?
Mais fuyons ; ſous ſes pieds tous les parquets gémiſſent,
De ſermens tous nouveaux les plafonds retentiſſent ;
Et, par le ſort cruel d'une fatale nuit,
Je vois enfin GALET à l'aumône réduit.

Sa femme cependant, de cent frayeurs atteinte,
Boit chez elle à longs traits & le fiel & l'absynthe,
Ou, traînant avec soi d'infortunés enfans,
Va chercher un asile auprès de ses parens.

HARPAGON est atteint de toute autre folie;
Le Ciel l'avantagea d'une femme accomplie;
Il reçut pour sa dot plus d'écus à la fois
Qu'un balancier n'en peut réformer en six mois.
Sa femme se flattoit de la douce espérance
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance;
Elle croyoit au moins que deux ou trois amis
Pourroient, soir & matin, à sa table être admis;
Mais Harpagon, aride & presque diaphane
Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne,
Ne reçoit point d'amis aux dépens de son pain,
Tout se ressent chez lui des langueurs de la faim;
Si, pour fournir aux frais d'un habit nécessaire,
Sa femme lui demande une somme légère,
Son visage soudain prend une autre couleur,
Ses Valets sont en butte à sa mauvaise humeur;
L'Avarice bientôt, au teint livide & blême,
Sur son coffre de fer va s'asseoir elle-même.
Pour ne le point ouvrir il abonde en raisons;
Ses Hôtes sans payer ont vidé ses maisons,
D'un vent venu du Nord la maligne influence
A moissonné ses fruits avec son espérance,

Ou de fougueux torrens inondant ſes vallons,
Ont noyé ſans pitié l'honneur de ſes ſillons.
Ainſi, toujours rétif, rien ne fléchit ſon ame;
Pour avoir un habit, il faudra que ſa femme
Attende que la Mort, le mettant au cercueil,
Lui faſſe enfin porter un ſalutaire deuil.
Mais pourquoi, diras-tu, cette injuſte querelle?
Les époux ſont-ils faits ſur le même modèle?
ALCIPE n'eſt-il pas exempt de ces défauts
Que tu viens de tracer dans tes piquans tableaux?
D'accord; il eſt bien fait, généreux, noble & ſage,
Mais à ſe ruiner ſon propre honneur l'engage.
Si-tôt que la Victoire, un laurier à la main,
Appellera LOUIS ſur les rives du RHIN,
Que des Zéphyrs nouveaux les fécondes haleines
Feront verdir nos bois & refleurir nos plaines,
Ses mulets importuns, bizarrement ornés,
Et d'un airain bruyant par-tout environnés,
Sous des tapis brodés ſe ſuivant à la file,
A pas majeſtueux traverſeront la ville;
Tout le peuple, attentif au bruit de ces mulets,
Verra paſſer au loin ſurtouts, fourgons, valets,
Chevaux de main fringans, inſultant à la terre,
Pompe digne en effet des enfans de la guerre;
Mais, pour donner l'eſſor à ce noble embarras,
Combien chez le Notaire a-t-il fait de contrats?

Les joyaux de ſa femme ont été mis en gage,
D'un ſomptueux buffet le pompeux étalage,
Que du débris commun il n'a pu garantir,
Rentre chez le Marchand d'où l'on l'a vu ſortir.
Pour aſſembler un fonds de deux mille piſtoles,
Combien, nouveau Protée, a-t-il joué de rôles;
Combien a-t-il fait voir que le plus fier Guerrier
Eſt bien humble aujourd'hui devant un Uſurier?
Il part enfin, & mène avec lui l'abondance;
Tout le camp ſe reſſent de ſa noble dépenſe;
Des Cuiſiniers fameux, pour lui fournir des mets;
Epuiſent chaque jour les mers & les forêts.
Que fait ſa femme alors? Dans le fond d'un village
Elle va ſans argent déplorer ſon veuvage,
Dans ſes jardins déſerts promener ſa douleur,
Et des champs pareſſeux exciter la lenteur.
On voit, ſix mois après, tout ce train magnifique,
Réduit à la moitié, revenir foible, étique:
On voit ſur les chemins l'équipage en lambeaux,
Des mulets décharnés, des ombres de chevaux,
Qui, dans ce triſte état n'oſant preſque paraître,
S'en vont droit au Marché chercher un nouveau Maître.
Cependant au printemps il faut recommencer;
Il faut, ſur nouveaux frais, emprunter, dépenſer:
Mais nous verrons bientôt une liſte cruelle
Du trépas de l'époux apporter la nouvelle;

Et pour payer enfin de triſtes créanciers,
Il ne laiſſe après lui qu'un tas de vains lauriers.
Il eſt d'autres Maris volages, infidèles,
Fatigans, damerets, tyrans nés des ruelles,
Qu'on voit, malgré l'Hymen & ſes ſacrés flambeaux,
S'enrôler chaque jour ſous de nouveaux drapeaux,
Qui, d'un cœur plein de feux à leur devoir contraires,
Encenſent follement des Beautés étrangères;
Le ſoin toujours preſſant de leurs galants exploits
En vingt lieux différens les appelle à la fois.
AGATHON dans Paris court à bride abattue;
Malheur à qui pour lors eſt à pied dans la rue:
D'un & d'autre côté ſes chevaux bondiſſans
D'un déluge de boue inondent les paſſans.
Tout fuit aux environs; chacun cherche un aſile;
Avec plus de vîteſſe il traverſe la ville
Que ces couriers poudreux que l'on vit les premiers
Du combat de NERWINDE apporter les lauriers,
Et qui de la Victoire empruntèrent les aîles
Pour en donner au Roi les premières nouvelles.
De cet empreſſement le ſujet inconnu,
Quel eſt il en effet? Hé quoi! l'ignores-tu?
Il va, fade Amoureux, de Théatre en Théatre,
Expoſer un habit dont il eſt idolâtre;
Dans le même moment on le retrouve au Cours;
Hors la file, au grand trot, il y fait pluſieurs tours;

Tout hors d'haleine enfin il entre aux Tuileries,
Cherchant par-tout matière à ses galanteries :
Il reçoit tous les jours mille tendres billets;
Ses bras sont jusqu'au coude entourés de portraits;
On voit briller dans l'or des Blondes & des Brunes,
Qu'il porte pour garans de ses bonnes fortunes;
Aux yeux de son épouse il en fait vanité;
Il prétend qu'en dépit des loix de l'équité
Sa femme lui conserve une amour éternelle,
Tandis qu'il aime ailleurs & court de Belle en Belle.
D'autres amours encor.... Mais non, d'un tel discours
Il ne m'est pas permis de prolonger le cours;
Ma plume se refuse à ma timide veine.
Eût-on cru que le TIBRE eût coulé dans la SEINE,
Et qu'il eût corrompu les mœurs de nos François,
Pour consoler le RHIN de leurs fameux exploits ?
Je voudrois bien, EUDOXE, abrégeant la matière,
Calmer ici ma bile & finir ma carrière;
Mais puis-je supprimer le portrait d'un époux,
Qui, sans cesse agité de mouvemens jaloux,
Et paré des dehors d'une tendresse vaine,
Aime, mais d'un amour qui ressemble à la haine.
ALIDOR vient ici s'offrir à mon pinceau;
Il est de sa moitié l'Amant & le bourreau;
Par-tout il la poursuit, sans cesse il la querelle;
Il ne peut la quitter, ni demeurer près d'elle.

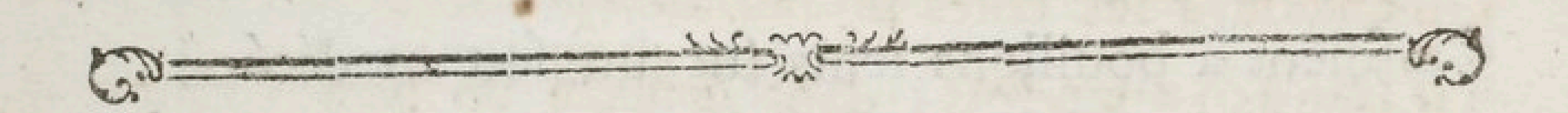
L'Erreur, au double front, le dévorant Ennui,
Les funeftes Soupçons volent autour de lui;
Un gefte indifférent, un regard fans étude,
Va de fon cœur jaloux aigrir l'inquiétude.
Sans ceffe il fe confume en projets fuperflus;
Il voit, il entend tout, il en croit encor plus;
Il eft, malgré fes foins & fes conftantes veilles,
Aveugle avec cent yeux, fourd avec cent oreilles.
Chaque objet de fon cœur vient arracher la paix;
Marbres, Bronzes, Tableaux, Portiers, Cochers, Laquais,
Ceux même qu'aux déferts de l'ardente GUINÉE
Le Soleil a couverts d'une peau bazanée,
Tout lui paroît Amant fatal à fon honneur;
Il craint des héritiers de plus d'une couleur.
Qu'un folâtre Zéphyr, avec trop de licence,
Des cheveux de fa femme ait détruit l'ordonnance,
Sa main s'arme auffi-tôt du fer & du poifon,
D'un prétendu rival il veut tirer raifon.
Si la crainte des loix fufpend fa frénéfie,
Pour l'immoler cent fois, il lui laiffe la vie;
Dans quelque affreux château, retraite des Hiboux,
Dont quelque jour peut-être il deviendra jaloux,
Il la traîne en exil comme une criminelle,
Et, pour la tourmenter, il s'enferme avec elle.
Dans ce fauvage lieu, des vivans ignoré,
D'un foffé large & creux doublement entouré,

Cette triste victime, affligée, éperdue,
Sur les funestes bords croit être descendue,
Lorsque la Parque enfin, répondant à ses vœux,
Vient terminer le cours de ses jours malheureux.
Nomme-moi, si tu peux, quelque Mari sans vice;
Ma Muse est toute prête à lui rendre justice.
Sera-ce LICIDAS, qui met avec éclat
Sa femme en un Couvent par arrêt du Sénat,
Et qui, trois mois après, devenu doux & sage,
Célèbre en un Parloir un second mariage?
Sera-ce LYSIMON, qui, toujours entêté,
Convoque avec grand bruit toute la Faculté;
Et sur son sort douteux consultant HIPPOCRATE,
Fait qu'aux yeux du Public son déshonneur éclate?
Quel champ! si je parlois d'un époux furieux,
Qui, profanant sans cesse un chef-d'œuvre des Dieux,
Ose, dans les transports de sa rage cruelle,
Porter sur son épouse une main criminelle.
Mais je te veux encore ébaucher un tableau:
Remontons sur la scène, & tirons ce rideau.
Dieux! que vois-je, en dépit d'une épaisse fumée
Que répand dans les airs mainte pipe enflammée?
Parmi des flots de vin en tous lieux répandu,
J'apperçois TRASIMON sur le ventre étendu,
Qui, tout pâle & défait, rejette sous la table
Les rebuts odieux d'un repas qui l'accable;

Il fait, pour ſe lever, des efforts violens;
La terre ſe dérobe à ſes pas chancelans.
De mortelles vapeurs ſa tête encore pleine,
Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne:
Il retombe; & bientôt l'Aurore en ce réduit
Viendra nous découvrir les excès de la nuit;
Bientôt avec le jour nous allons voir paraître
Quatre inſolens Laquais auſſi ſoûls que leur Maître,
Qui, charmés dans leurs cœurs de ce honteux fracas,
Près de ſa femme au lit le portent ſous les bras.
Quel charme! quel plaiſir pour cette triſte femme,
De ſe voir le témoin de ce ſpectacle infame,
De ſentir des vapeurs de vin & de tabac,
Qu'exhale à ſes côtés un perfide eſtomac!
Tu frémis: toutefois, dans le ſiècle où nous ſommes,
Cher Eudoxe, voilà comme ſont faits les Hommes.
Quel mérite, après-tout, quels titres ſouverains
Rendent donc les Maris & ſi fiers & ſi vains?
Oſent-ils ſe flatter qu'un contrat authentique
Leur donne ſur les cœurs un pouvoir tyrannique?
Penſent-ils que, brutaux, peu complaiſans, fâcheux,
Avares, négligés, débauchés, ombrageux,
Parés du nom d'époux, ils ſeront sûrs de plaire,
Au mépris d'un Amant ſoumis, tendre, ſincère,
Complaiſant, libéral, qui ſe fait nuit & jour
Un ſoin toujours nouveau de prouver ſon amour?

Non, non, c'eſt ſe flatter d'un erreur condamnable ;
Et pour ſe faire aimer, il faut ſe rendre aimable.
Après tous ces portraits bien ou mal ébauchés,
Et tant d'autres encor que je n'ai pas touchés,
Iras-tu, me traitant d'ennuyeux Pédagogue,
Des martyrs de l'Hymen groſſir le catalogue ?
Non ; dans un plein repos arrête ton deſtin ;
C'eſt le premier des biens de vivre ſans chagrin.
Si dans des Vers piquans JUVÉNAL en furie
A fait paſſer pour fou celui qui ſe marie ;
D'un eſprit plus ſenſé concluons aujourd'hui,
Que celle qui l'épouſe eſt plus folle que lui.

Regnard.



N.° 1893.

MARIS (aux) *qui veulent plaider en ſéparation d'avec leur femme.*

. . . .

. . . . . UN ſot par Arrêt eſt difficile à faire ;
Si tous ceux qui le ſont intentoient des procès,
Il faudroit leur créer un Tribunal exprès ;
Encore eſt-il certain, à bien peſer les choſes,
Qu'il ne pourroit ſuffire à juger tant de cauſes.

Quoi ! pour donner à rire à tout le genre humain,
Comme fit un Bourgeois du Fauxbourg Saint-Germain,
Voulez-vous, en rendant votre femme ſi noire,
Vous-même troubler l'eau que vous avez à boire,
Et, quand vous ſerez ſot à la face de tous,
Etre encor trop heureux de la revoir chez vous ?

Bourſault.



N.° 1894.

MARMELADE (la) *manquée.*

PAR les mains de DAPHNÉ des pêches apprêtées,
Sans ordre en la poële jetées,
Cuiſoient à bouillons lents ſur un feu modéré
Qu'elle-même avoit préparé.
Les AMOURS voloient autour d'elle;
(Ils s'en écartent rarement)
Chacun d'eux s'empreſſoit à lui marquer ſon zèle.
L'un, en paſſant légèrement,
Allumoit le feu d'un coup d'aile ;
L'autre, à l'entretenir attaché conſtamment,
Le ménageoit habilement.
En femme dès long-temps faite à leur badinage,
DAPHNÉ, d'un air aiſé, la cuiller à la main,
Gouvernoit ces mutins, préſidoit à l'ouvrage.

Tandis que chacun ſonge au ſoin qui le partage,
    La Marmelade va ſon train ;
    Et déjà, du fond de l'airain,
Un parfum préférable à ceux que l'Arabie
    Renferme en ſes vaſtes déſerts,
A replis ondoyans s'exhale dans les airs.
Les noyaux ajoutés, DAPHNÉ, l'ame ravie,
    Voyoit, d'un viſage content,
    L'heureux ſuccès dont à l'inſtant
    Sa peine alloit être ſuivie;
    Quand, par ſon aſtre dominé,
    Un AMOUR, au mal incliné,
    Détachant ſa trouſſe perfide,
Qui fut de mille cœurs la fatale homicide,
    Sous la poële la fit voler.
L'éclair que nous voyons ſoudain étinceler,
D'un éclat moins ſubit s'allume dans la nue ;
L'airain gémit, la flamme à travers s'inſinue.
Au haſard de ſes doigts tendres & délicats,
    DAPHNÉ, comme un autre PALLAS,
Pour enlever la poële, entre dans la mêlée:
    Le ſecours vint trop tard, hélas !
    La Marmelade fut brûlée.

Lainez.

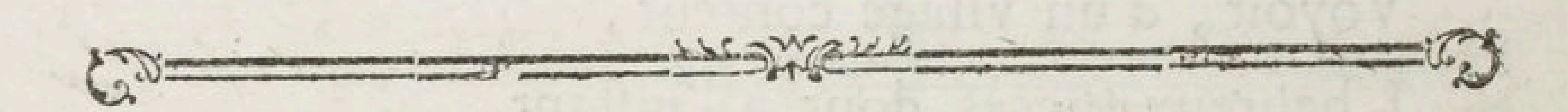


N.° 1895.

MARRONNIERS (de la culture des).

V. la lettre A. N.° 346.

De Rosset.



N.° 1896.

MAROT (éloge de Clément), *Poëte du seizième siècle.*

AMI MAROT, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier Maître, acceptez cette Epître
Que vous écrit un humble Nourrisson
Qui sur PARNASSE a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime :
Par vous, en FRANCE, EPÎTRES, TRIOLETS,
RONDEAUX, CHANSONS, BALADES, VIRELAIS,
Gente EPIGRAMME & plaisante SATIRE
Ont pris naissance ; en sorte qu'on peut dire :
De PROMÉTHÉE hommes sont émanés,
Et de MAROT joyeux contes sont nés.

Rousseau.

N.° 1897.

MAROT (éloge de Clément).

SI ceux à qui devez, comme vous dites,
Vous connoiſſoient comme je vous connois,
Quitte ſeriez des dettes que vous fîtes
Le temps paſſé, tant grandes que petites,
En leur payant un Dizain toutefois
Tel que le vôtre, qui vaut mieux mille fois
Que l'argent dû par vous en conſcience;
Car eſtimer on peut l'argent au poids;
Mais on ne peut (& j'en donne ma voix)
Aſſez priſer votre belle ſcience.

Marguerite de Valois, Reine de Navarre, ſœur de François I.

RÉPONSE.

Mes créanciers qui de Dixain n'ont cure,
Ont leu le vôtre, & ſur ce leur ai dit:
Sire MICHEL, Sire BONAVENTURE,
La ſœur du Roi a pour moi fait ce dit.
Lors eux cuidans que fuſſe en grand crédit,
M'ont appelé Monſieur, à cry & cor;
Et m'a valu votre Eſcrit autant d'or;
Car promis ont non ſeulement d'attendre,

Mais d'en prêter (foi de Marchand) encor ;
Et j'ai promis (foi de Clément) d'en prendre.

Clément Marot.



N.° 1898.

MAROT (épitaphe de).

QUERCY, la Cour, PIÉMONT, tout l'Univers
Me fit, me tint, m'enterra, me connut ;
QUERCY mon lot, la Cour tout mon temps eut,
PIÉMONT mes os, & l'Univers mes Vers.

Jodelle, Poëte du commencement du dix-ſeptième ſiècle.



N.° 1899.

MARS (le Temple de).

VOUS avez parcouru les arſenaux de MARS ;
C'eſt peu d'être enrôlé ſous ſes fiers étendarts,
C'eſt peu que d'un ſoldat le courage s'eſtime,
Si, maître de ſon art, il ne tend au ſublime.
Suivez-moi dans ſon Temple ; obſervez, pénétrez
Ses myſtères divins, de la foule ignorés ;
Loin des ſentiers battus où rampe le vulgaire,
D'un pas ſage & hardi marchez au Sanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, resserrés,
Teints du sang des Héros, d'abymes entourés?
Sur ce rocher sanglant, voyez-vous dans la nue
De ce Palais sacré la superbe étendue?
Son faîte est dans l'Olympe, au delà du Soleil
Où des Dieux immortels s'assemble le Conseil;
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.
ALECTON, la Discorde, avec la Mort barbare,
Les Gardes redoutés de ces lieux effrayans,
Lançant en vain sur vous des regards foudroyans;
La Gloire vous rassure, & sa voix vous appelle;
La Gloire ouvre le Temple, avancez avec elle.
Je vois les chastes Sœurs dans ces parvis sacrés;
Leurs utiles travaux n'y sont point ignorés.
Un compas à la main, j'apperçois URANIE,
Qui, mesurant la terre & sa forme applatie,
Nous dépeint en petit, par ses crayons diserts,
Les différens Etats que contient l'Univers:
Chaque point sur la terre a son ordre & sa place,
D'un hémisphère à l'autre elle a marqué la trace.
SANSON avec VAUBAN, ses dignes favoris,
Des novices Guerriers cultivent les esprits;
Elle leur montre à tous, dans des cartes guerrieres,
Les pays, les cités, les monts & les rivières,
Les forts que l'on doit prendre, & ceux qu'on doit laisser,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin, c'eſt CALLIOPE ; en careſſant la Gloire,
Des Rois & des Héros elle conte l'hiſtoire ;
Ses jeunes Auditeurs, attentifs à ſa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits ;
Et la Muſe, en traitant des matières ſi hautes,
Leur montre à profiter des ſuccès & des fautes.

Voyez-vous la Morale, à l'air majeſtueux,
Qui chaſſe du Parvis les cœurs préſomptueux ?
Elle enſeigne aux Guerriers, d'un ton de voix ſévère,
Les devoirs de l'honneur & d'un mérite auſtère,
Condamne l'intérêt & la férocité,
Dans le ſein des horreurs prêche l'humanité,
Etouffe dans ſes mains les ſerpens de l'Envie,
Et veut pour l'Etat ſeul qu'on prodigue ſa vie.

Approchons-nous : BELLONE, un glaive dans la main,
Fait tourner ſur ſes gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout Guerrier vulgaire
Les ſecrets que le Dieu renferme au Sanctuaire,
Connus des Favoris qu'il place à ſon côté.

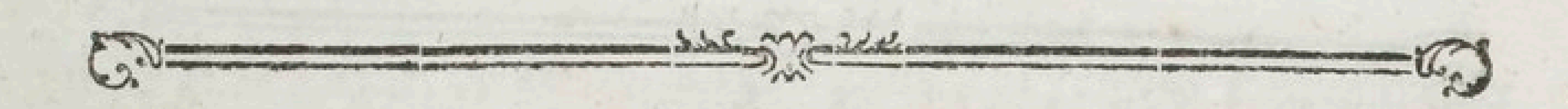
Dans le fond de ce Temple entouré de clarté,
Sur un Trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du Génie,
Paroît le Dieu terrible en toute ſa ſplendeur ;
On voit auprès de lui l'intrépide Valeur ;
Le tranquille Sang-froid, qui ſans crainte s'expoſe ;
Le vigilant Travail, qui jamais ne repoſe ;

La Ruse, à l'œil malin, qui, féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours,
Qui prend, dans le besoin, une forme empruntée,
S'échappe, & reparoît comme un autre PROTÉE;
L'Imagination, aux yeux étincelans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets que PALLAS examine.
Plus loin, les yeux baissés & le maintien discret,
On voit l'impénétrable & fidèle Secret;
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche;
Ce confident de MARS sait tout ce qui le touche.
Le Trône est entouré de lauriers éternels
Qu'il présente lui-même aux demi-Dieux mortels,
A ses vrais favoris, qui, dignes de leur gloire,
Aux efforts du Génie ont soumis la victoire.
Couronne des Héros, c'est vous dont les appâts
Entraînent les Guerriers dans l'horreur des combats;
Les autres passions sont pour vous étouffées.
Dans ce Temple brillant, décoré de trophées,
Où Mars règle à son gré le sort du genre humain,
Placées dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des Fils du Dieu distinguer les statues,
Foulant les Nations que leurs mains ont vaincues.
Là, sont ces deux Héros tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés;

Le Vainqueur des PERSANS, le Vainqueur de POMPÉE !
La terre de leur nom eſt encore occupée.
Là, paroît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL-EMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION;
Plus loin le GRAND HENRI, CONDÉ, VILLARS, TURENNE;
Là MONTÉCUCULLI, DE BADE, ANHALT, EUGÈNE,
L'heureux GUSTAVE-ADOLPHE, & le GRAND-ELECTEUR.
Là, ſortant fraîchement de la main du Sculpteur,
On voit une ſtatue élégante & nouvelle;
Son front eſt ombragé d'une palme immortelle:
C'eſt ce fameux SAXON, le Héros des FRANÇAIS,
Que la Mort dans ſon lit abattit de ſes traits.
Venez, jeunes Guerriers, voici l'Expérience;
Par d'immenſes travaux elle acquit la ſcience;
Son front eſt ombragé de cheveux blanchiſſans,
Ses membres recourbés ſentent le poids des ans;
Son corps cicatriſé, tout couvert de bleſſures,
Du Temps qui nous détruit affronte les injures;
Préſente à tous les faits, préſente à tous les lieux,
Elle inſtruit les eſprits de ce qu'ont vu ſes yeux.
Elle vous fera voir dans la guerre punique,
Par quel coup SCIPION ſauva ROME en AFRIQUE;
A CARTHAGE effrayée attirant ANNIBAL,
Le força de combattre en ſon pays natal;
Un Général vulgaire, un moins vaſte Génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'AUSONIE,
Peut-être

Peut-être eût défendu ſon pays ravagé ;
Il eût ſauvé l'Etat, mais ne l'eût point vengé.

Frédéric II.



N.° 1899 *a*.

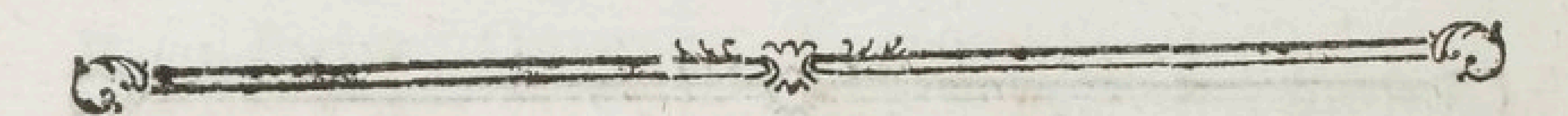
MARS ET VÉNUS ; ou *les Amours découvertes*.

ET *le mieux pris* (1), & le plus amoureux,
Fut ce beau couple heureux & malheureux ;
Heureux qu'Amour de ſi près les aſſemble,
Et malheureux d'être trouvés enſemble
Quand ils en ſont au comble de leurs vœux.
Ce fut le trait d'un mari bien fâcheux,
Un trait pour lui ſans doute, & non pour eux
Le mieux penſé du monde, ce me ſemble,
Et le mieux pris.
Quelle riſée ! au goût des jeunes Dieux
Un tel opprobre étoit délicieux ;
MARS ſe confond, la belle VÉNUS tremble,
Quoiqu'à leur honte aucune ne reſſemble ;

(1) Vulcain ayant ſurpris Vénus ſa femme & le Dieu Mars, les enferma tous deux en un même lit avec des rets de fer preſque imperceptibles à force d'être déliés, & il en expoſa le ſpectacle à tous les autres Dieux, qui le huèrent.

Qui fit le piége étoit le plus honteux,
Et le mieux pris.

Benſerade.

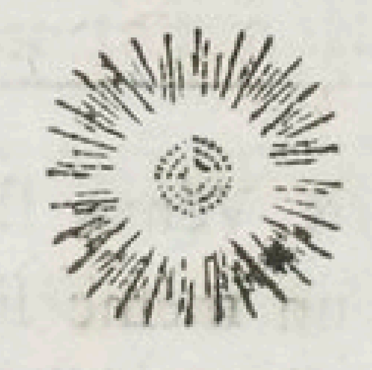


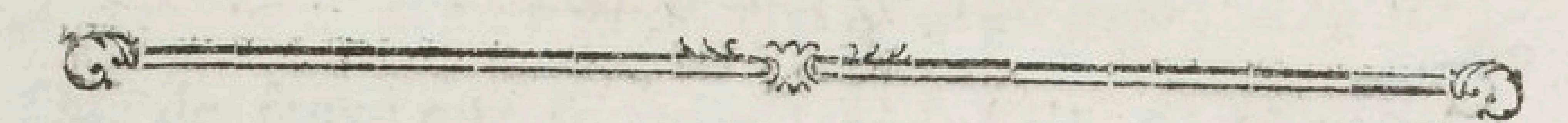
N.° 1899 *b.*

MARS (la plantation de).

L'HOMME né ſous le chaume & pour les ſoins ruſtiques,
Qui nous retrace encor les mœurs des temps antiques,
D'une ſoigneuſe main ſe hâte de ſemer
Les grains que la ſaiſon demande à voir germer.
L'orge ici; là, le trefle; ailleurs, dans la prairie,
Bientôt épaiſſira la luzerne fleurie,
Sur-tout l'herbe que prit pour enſeigne au combat
ROME champêtre encore avant le Conſulat,
Pâture deſtinée au quadrupède utile,
Né ſi fier, & qu'au frein l'Homme rend ſi docile,
Qui, s'animant ſous lui dans les combats ſanglans,
Dans les travaux du ſoc le précède à pas lents.

M. le Mierre.





N.° 1899 c.

MARSIAS *écorché. Leçon pour les jeunes Littérateurs présomptueux.*

D'ÊTRE *écorché* (1) tout vif, ah ! quel martyre !
Infortuné celui qui se l'attire :
Ne faut-il pas être un fou bien complet
Pour défier, avec son flageolet,
APOLLON même, & n'être qu'un Satire ?
Plus d'une fois il voulut s'en dédire.
Il n'est pas beau, quoi qu'on en puisse dire,
D'être vaincu, non ; mais il est fort laid
D'être écorché.
Lui pouvoit-il arriver rien de pire ?
Un Ecolier qui commence d'écrire,
Et dont l'orgueil veut prêter le collet
A ceux qui sont triés sur le volet,
Mériteroit, par ceux qui savent lire,
D'être écorché.

Benserade.

---

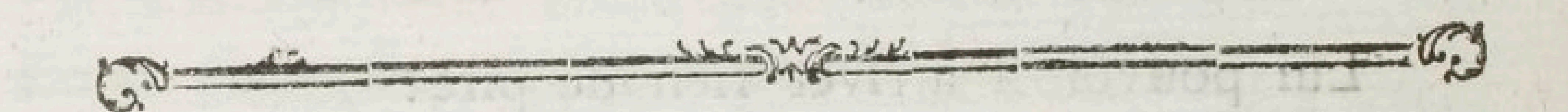
(1) Le Satire Marsias, pour avoir osé défier Apollon à qui joueroit le mieux de la flûte, fut écorché. Les Nymphes le pleurèrent tant, que de leurs larmes il se fit un fleuve de son nom.

N.° 1899 *d.*

MARTRE (la), *le Renard & le Loup. Leçon allégorique adressée aux Puissances.*

LA Martre, dans certain détour,
Etrangla le Coq de bruyère;
Compère le Renard, friand de bonne chère,
Dévora la Martre à son tour;
Et sire Loup déjeûna du compère.
Ma Fable est le tableau du jour.
Du jour? De tous les temps. L'Apologue a beau faire.

M. Dorat.



N.° 1899 *e.*

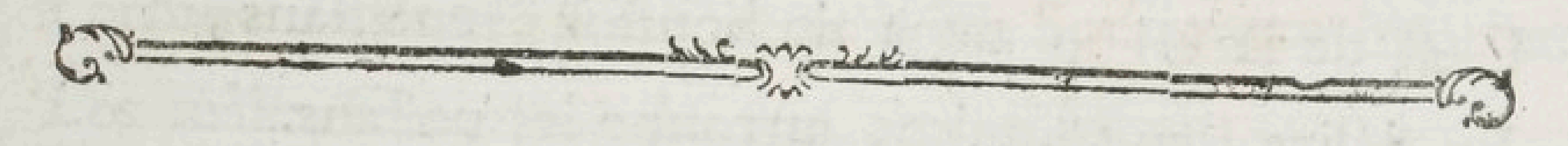
MARTYRE (le) *des premiers Chrétiens.*

QUEL spectacle en effet à mes yeux se présente!
Quels tourmens inconnus que la fureur invente!
De bitume couverts, ils servent de flambeaux;
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théatres du carnage,
Des Tigres, des Lions on irrite la rage.

Que de feux ! que de croix ! que d'échafauds dressés !
Combien de bourreaux las, de glaives émoussés !
Injuste contr'eux seuls, le plus juste des Princes
Par ce sang odieux contente ses Provinces.
Pour eux tout Empereur, TRAJAN même est NÉRON.
Ils se nomment Chrétiens, & leur crime est leur nom ;
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices ;
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :
Les rigueurs des Tyrans leur semblent d'heureux dons ;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.

L. Racine.

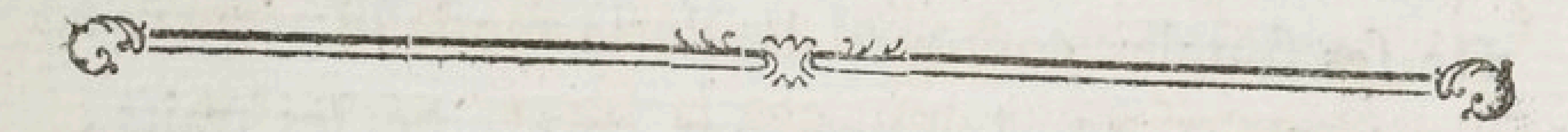
Poëme de la Religion.



N.° 1899 *f.*

MASCARADE (la) *malheureuse.* *V.* la lettre A. N.° 317.

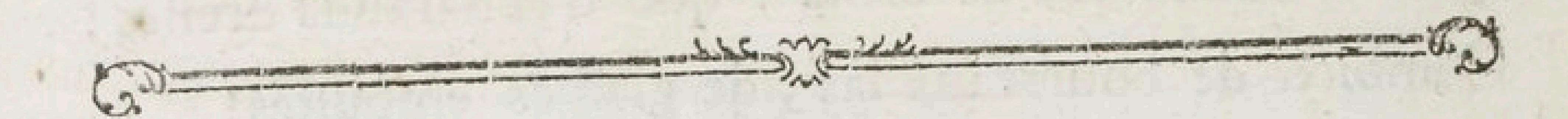
La Fontaine.



N.° 1899 *g.*

MASQUE (l'origine du). *V.* la lettre J. N.° 1694.

Pannard.



N.° 1899 *h.*

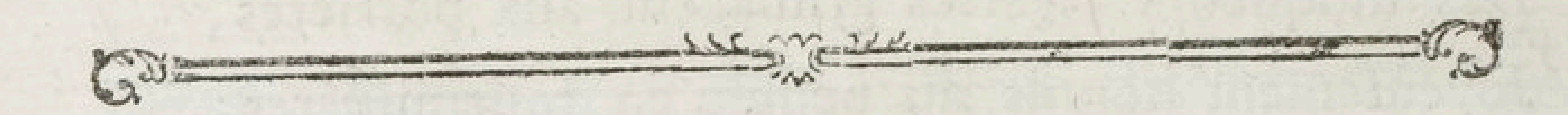
MASQUES (les) *de la porte Saint-Antoine.*

VERS ces remparts témoins des combats de la fronde,
Sur tes pas, ô Folie ! un peuple oisif abonde ;
Des tambours, dans les mains de ces êtres falots,
Etouffent, par leur bruit, le son de tes grelots.
C'est là que se rallie, au cri du ridicule,
Le peuple travesti qui dans nos murs circule ;
C'est de là qu'un amas de bouffons renaissans,
En délire, en tumulte, attroupe les passans.
Aux fêtes de BACCHUS je crois voir les MENADES :
Le Sage avec l'enfant rit de ces mascarades.
Les sexes sont changés : l'homme endosse un corset,
Dont sa large carrure a rompu le lacet ;
La femme en spadassin, affectant la rudesse,
De ses souples contours décèle la mollesse ;
Quelques-uns de la brute ont emprunté les traits,
Ont dépouillé tout l'homme, à la sottise près ;
Et l'on croit voir errer, sous ces formes factices,
Les amis ruminans du malheureux ULYSSES.
Ce char appesanti, qui chemine à pas lents,
Est surchargé par-tout de bouffons pétulans ;

Des moqueurs bigarrés grimacent aux portières,
Joyeuſement honnis du peuple en fourmillières;
D'autres, enrubanés de diverſes couleurs,
Mènent en leſſe un bœuf tout pomponné de fleurs.
Je me figure alors ces antiques parades
Dont Thespis de l'Attique amuſoit les bourgades,
Et ſes Auteurs hiſſés ſur des tréteaux roulans,
Et le bouc promené, qui fut le prix des chants.
  Ainſi, lorſque, ſi loin d'une origine obſcure,
La Tragédie en deuil, des cyprès pour parure,
S'empare des eſprits à ſa voix ébranlés,
Peut d'autant plus ſur eux, qu'ils ſont plus raſſemblés;
Lorſque le grand Corneille au Spectateur imprime
Les mâles ſentimens de ſon ame ſublime;
Quand, Père de la Scène, & lui ſeul ſans égaux,
Aigle rapide & fier, planant ſur ſes rivaux,
Il met le plus beau ſceptre aux mains de Melpomène,
A voir dehors les fous dont l'eſſaim ſe promène,
Montrer de l'Art naiſſant le burleſque tableau;
A dix pas de ſon trône, on le croit au berceau.

M. le Mierre.



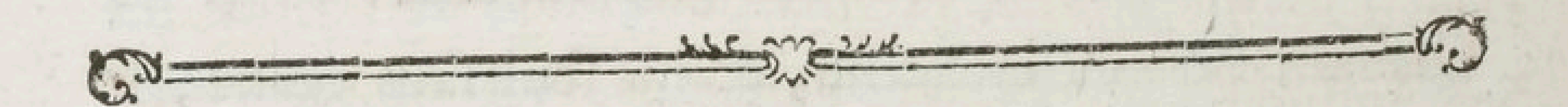


N.° 1900.

MASQUIÈRE (épitaphe de Mlle de).

C'EST ici le tombeau de la ſage MASQUIÈRE ;
Pour elle au Roi des Rois, Paſſant, fais ta prière ;
Son eſprit, éclairé d'une docte clarté,
Fut rempli de ſolidité ;
Ses Vers furent ornés d'une noble élégance ;
Et l'on vit ſes vertus, ſes talens, ſa ſcience,
Couronnés par la Piété.

Mlle l'Héritier.



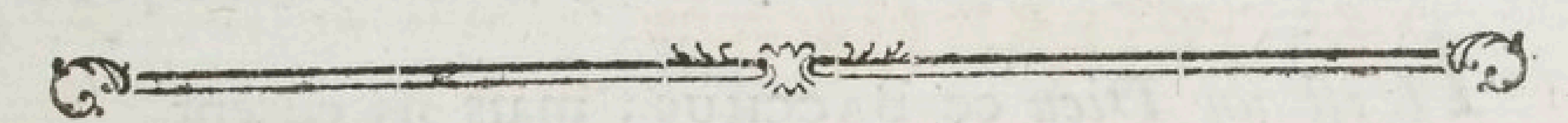
N.° 1901.

MASSIEU (éloge de l'Abbé), *Poëte du dix-ſeptième & du dix-huitième ſiècle.*

MON devoir, ma reconnoiſſance,
MASSIEU, te conſacrent ces Vers ;
Pourrois-je, en un lâche ſilence,
Etouffer tes bienfaits divers ?
C'eſt toi dont la vive lumière
M'ouvrit l'éclatante carrière

Où courut le Chantre THÉBAIN :
Heureux, si, suivant tes maximes,
J'eusse pu verser dans mes rimes
Son enthousiasme divin !

Hardion.



N.° 1902.

MASSILLON (éloge de), *comme Orateur.*

MASSILLON, des grands mots dédaignant l'étalage,
Du tendre sentiment emprunte le langage :
Dans le délire adroit d'un stile affectueux,
Il entr'ouvre la terre, interroge les cieux ;
Il évoque les Morts, il anime la cendre ;
Dans l'abyme éternel sa voix nous fait descendre.
Ses Auditeurs nombreux, palpitant de frayeur,
La pâleur sur le front, l'alarme au fond du cœur,
Dans les convulsions d'un trouble involontaire,
Poussent du repentir la clameur salutaire.
Pathétique Orateur ! tes accens oppressés,
Tes regards flamboyans, tes cheveux hérissés,
Tout nous dit qu'à tes yeux la céleste vengeance
S'arme pour foudroyer l'audace & la licence.
Tu trembles, tu frémis à l'aspect des Enfers,
Dont les gouffres profonds à tes yeux sont ouverts.

Par M. l'Abbé de la Serre.

Du Poëme didactique d'Eloquence. Ch. I.

N.° 1902 *a.*

MATELOTS (les) *en Dauphins* (1). *Les Voleurs punis.*

IL est un Dieu ce BACCHUS ; mais ils eurent
Si peu d'esprit, que tous le méconnurent ;
Et le voyant ainsi dans leur vaisseau,
Doux, familier, aimable, jeune & beau,
Tous contre lui firent du pis qu'ils purent ;
L'ayant volé, sa perte ils résolurent :
Lui les laissa croire ce qu'ils voulurent ;
Il ne paroît qu'un simple jouvenceau ;
Il est un Dieu.
Quand tout-à-coup, de Matelots qu'ils furent,
Ils sont Dauphins rendant l'onde qu'ils burent,
Comme deux jets, par un double naseau,
Et pour leur peine ils vont au fond de l'eau.
Que les méchans pillent, massacrent, jurent ;
Il est un Dieu.

Benserade.

(1) Bacchus étant dans un vaisseau, les Matelots le prirent pour un jeune homme, le volèrent, & le voulurent noyer. Ce Dieu les changea en Dauphins.

N.° 1903.

MÂTIN (le jeune) & *le vieux. Leçon allégorique aux méchans ſans vergogne.*

ABOYARD, chien hargneux, agaçoit tout le monde,
Et mettoit ſouvent en lambeaux
Les juſtaucorps & les manteaux;
Il étoit craint d'une lieue à la ronde.
Son Maître lui pendit un gros bâton au cou
Pour modérer ſa violence.
Cela ne fit qu'augmenter l'inſolence
De l'animal; il en devint plus fou.
Croyant que ce bâton étoit la récompenſe
De ſon mérite, il ne regarda plus
Les autres chiens du voiſinage:
Mais certain vieux Mâtin, que les ans rendoient ſage,
Eut pitié de le voir dans un pareil abus.
Ami, dit-il, juſqu'où va ta folie
De prendre pour un ornement
La marque de ton infamie?
Tu devrois te cacher; à ton acoûtrement,
Chacun dit : C'eſt un garnement.
Mais ta cervelle eſt ſi légère,
Que tu ne ſens pas ta misère.

Richer.

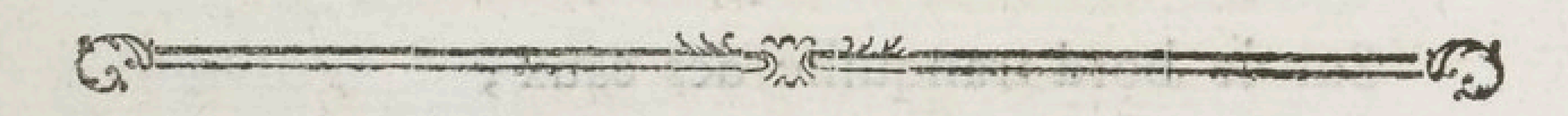
N.° 1903 *a.*

MÂTIN (le) *& la Levrette. Sortie ingénieuse contre les Filles du monde, & contre les vieux Crésus.*

UN vieux Mâtin, tout cousu d'or,
S'étoit amouraché d'une fine Levrette,
Qui, pour répondre à la fleurette,
De sa part courtisoit du barbon le trésor.
C'est la règle en fait d'amourette;
Jeunesse obtient, vieillesse achète;
Point d'Angelique enfin, si c'est un vieux Médor,
Sans les beaux yeux de la cassette.
La Belle s'entendoit à grossir sa recette;
Un doux sourire, une faveur,
Je dis même la plus légère,
Tout avoit son taux, sa valeur,
Sur le pied du tarif émané de CYTHÈRE.
Le Mâtin cependant s'en déféroit l'honneur,
N'attribuant qu'à son mérite
De ses exploits galans l'heureuse réussite:
De tant de passions qui triomphent d'un cœur,
L'amour-propre sans doute est la plus douce erreur,
Et la dernière qui nous guide.
Aussi, pour plaire aux yeux dont il étoit épris,
N'épargnant ni soins, ni dépenses,

Il se fardoit le teint, prodiguoit les essences;
Prévenu, malgré son poils gris,
Qu'il étoit plus beau qu'ADONIS.
Eh! ne l'étoit-il pas? La friande Coquette
Savoit bien son métier en lui faisant la cour;
Il lui filoit de l'or tant que duroit le jour;
La nuit, jeunes bichons d'une taille parfaite
Venoient avec elle à leur tour
Filer au fuseau de l'Amour.

Fleury.



N.° 1904.

MATIN (le). *Ariane & Bacchus.*

DES nuits l'inégale Courrière
S'éloigne & pâlit à nos yeux;
Chaque Astre, au bout de sa carrière,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le MAURE
Déjà les heures de retour,
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du Palais du Jour.
Quelle fraîcheur! l'air qu'on respire
Est ce souffle délicieux

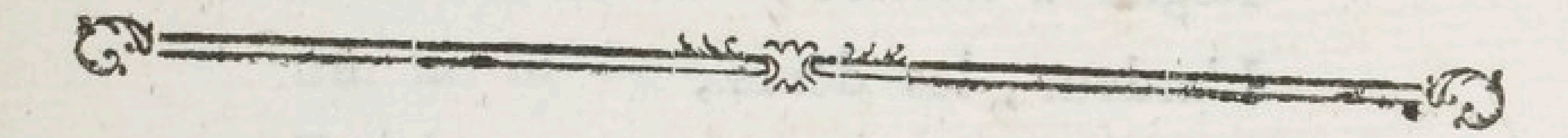
De la Volupté qui ſoupire
Au ſein du plus jeune des Dieux.
Déjà la Colombe amoureuſe
Vole du chêne ſur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuſe,
Sans quitter le même rameau.
TRITON ſur la mer applanie
Promène ſa conque d'azur,
Et la Nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des FAUNES qui ſe jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chaſtes NAÏADES dénouent
Leurs cheveux treſſés de roſeaux.
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de luſtre à la beauté !
L'embarras de paroître nue,
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour ſe rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux :
Le règne du travail commence.
Monté ſur le trône des airs,
Eclaire ton Empire immenſe,
Soleil, annonce l'abondance

Et ſes plaiſirs à l'Univers ;
Vengeur d'ARIANE éplorée,
Vainqueur de l'INDE & des TITANS,
De ſa douleur immodérée
Calme les tranſports éclatans ;
Qu'elle abandonne le rivage
Où tout lui retrace l'image
D'un Amant qu'elle appelle en vain.
Plaiſirs cachés ſous cet ombrage,
Aimables enfans du Matin,
Ris, Enjouemens, Jeux, Badinages,
Annoncez votre Souverain;
THÉSÉE a laiſſé ſans défenſe
Un cœur qu'il bleſſa de ſes traits.
Dieu du vin, puniſſez l'offenſe,
Et conſolez, par vos bienfaits,
L'Amour trahi par l'Inconſtance.
Que le Dépit, d'intelligence,
S'uniſſe aux plus tendres Déſirs ;
Que le flambeau de la Vengeance
Soit allumé par les Plaiſirs.
Dieux ! le ſuccès ſuit l'eſpérance ;
Aux yeux de ſon charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuſe,
Eprouve une douce langueur ;
Ingrat Théſée ! elle t'accuſe

Du feu qui s'allume en ſon cœur.
Déjà ſes yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à BACCHUS ;
Des yeux en pleurs ont trop de charmes
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de ſa foible Maîtreſſe,
Bacchus, enivré de tendreſſe,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le bleſſe :
Abandonnée au ſentiment,
L'Amante, avec moins de foibleſſe,
Réſiſte encore à ſon Amant.
Cette rigueur involontaire
Le conſume d'un nouveau feu ;
L'effort qu'elle fait pour ſe taire,
Augmente le prix de l'aveu ;
Elle voudroit briſer encore
Le trait dont ſon cœur eſt atteint ;
Un baiſer du Dieu qu'elle adore,
Rougit l'albâtre de ſon teint :
C'eſt vainement qu'elle en murmure,
Son rouge a trahi ſes déſirs ;
Rouge charmant que la Nature
Pétrit par la main des Plaiſirs.
Quel triſte Elève de la GRÈCE
Pourroit, en voyant ſa beauté,

Préférer les lis de l'ivresse
Et les pâleurs de la Sagesse
Aux roses de la Volupté.
C'en est fait, les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent à l'entour,
Emules du Dieu de l'amour;
Les Zéphyrs en l'air se caressent,
Et les nuages qui s'abaissent,
S'opposent aux rayons du jour.

M. le Cardinal de Bernis.



N.° 1904 *a.*

MATIN (description poétique du).

LE feu des étoiles
Commence à pâlir,
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir;
L'ombre diminue,
Et, comme une nue,
S'élève & s'enfuit;
Le Jour la poursuit
Et, par sa présence,
Chasse le Silence,

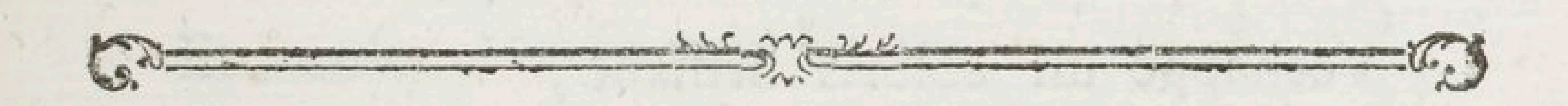
Enfant de la Nuit.
L'amoureux Satyre,
Au malin ſourire,
Déjà dans les bois
Conte ſon martyre;
Mais, ſourde à ſa voix,
La Nymphe timide
Fuit d'un pas rapide:
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé
Règne la licence,
L'ardeur, les déſirs,
Et l'intempérance,
Fille des Plaiſirs.
Mais déjà l'Aurore,
Du feu de ſes yeux,
Embellit & dore
Les portes des cieux;
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit ſur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le Dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur ſon char d'ébène:

Dans les airs portés,
Les aimables Songes,
Suivis des Mensonges,
Sont à ses côtés;
Près de lui voltige
L'Amour qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage;
Sans obscurité,
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses,
FLORE du grand jour
Attend le retour;
Le jeune Zéphyre
A ses pieds soupire,
Et le Dieu badin,
Volant autour d'elle,
Du bout de son aile
Découvre son sein.
L'Abeille agissante,
Fidelle au travail,
De la fleur naissante
Enlève l'émail,
Tandis que, moins sage,

Le Papillon vain
Parcourt en volage
La rofe & le thim.
Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à fes yeux,
Amant langoureux,
Près d'elle il s'arrête,
Et dans fa conquête
Voit mille plaifirs;
Mais fi l'infidèle
La rend moins cruelle,
Adieu les foupirs;
Plus de complaifance;
Dans la jouiffance
Il perd fes défirs
Avec fa conftance.
Tandis qu'à pas lents
Le Bouvier ruftique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,
Au bord des ruiffeaux,
Où naît la fougère,
La jeune Bergère
Conduit fes troupeaux.
Une clarté pure

Eclaire ces lieux,
Et dans sa parure
La simple Nature
Vient frapper nos yeux.
PHILOMÈLE éveille,
Par ses doux concerts,
Echo qui sommeille
Au fond des déserts;
Et, prenant sa route
Au plus haut des cieux,
PHÉBUS glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

M. le Cardinal de Bernis.



N.° 1905.

MATIN (le); ou *le retour des occupations.*

L'AURORE, d'éclairs couronnée,
Dans les champs obscurcis des cieux,
Sur un char d'incarnat traînée,
Porte ses regards radieux.
Des temps les courriers bien fidèles,
Deployant l'azur de leurs ailes,

Devancent ſon cours glorieux ;
Leurs mains dans les plaines mobiles
Dirigent les rènes fragiles,
Et preſſent les courſiers fougueux.

La nuit de ſes lugubres voiles
A vu pâlir l'obſcurité,
Et de ſa thiare d'étoiles
Fuir la frauduleuſe clarté.
Aux côtés de ſa Souveraine,
Armé d'un long ſceptre d'ébène,
MORPHÉE accourt avec terreur ;
Et des pavots le fils frivole,
Le Songe menſonger, s'envole
Sur les pas légers de l'Erreur.

Des portes qu'entrouvre l'Aurore
S'échappe un coloris brillant ;
L'incarnat de la pourpre dore
La ſurface de l'Orient :
Tandis qu'un nuage effroyable
De ſa noirceur impénétrable
Obſcurcit encor l'Univers,
A travers les ombres errantes,
Du jour les lumières naiſſantes
Se briſent dans les champs des airs.

L'Aube, de ſa main triomphante,
Enchaîne le Dieu du ſommeil ;

Et de l'opale étincelante
Sème le palais du Soleil.
La porte à ses yeux dévoilée,
Par les bras du Temps ébranlée,
Roule sur ses gonds impuissans;
Phébus, franchissant la barrière,
S'élance, &, loin de la carrière,
Pousse ses chevaux mugissans.

L'altier favori du Tonnerre (1)
Fixe d'un œil audacieux
Le tour que décrit sur la terre
Son char étincelant de feux.
La douloureuse PHILOMÈLE
Et la naïve Tourterelle
Redisent les soins de l'Amour;
Et, cadençant sa voix légère,
Du Dieu qui lui rend la lumière
L'oiseau célèbre le retour.

Le Berger que Phébus éclaire,
Murmure le nom de désir;
Sur les lèvres de sa Bergère
Ses lèvres cherchent le plaisir:
Il fuit.... & sa plaintive Amante
Déploie en tresse voltigeante

(1) L'Aigle.

L'or mobile de ſes cheveux.
En habit de fleurs, la Nature
Sourit à ſa ſimple parure,
Et peint le regret dans ſes yeux.
  De ſon Amant dans la prairie
Sa vue à calmé le chagrin;
Il cueille une roſe fleurie
Qu'il enlaſſe aux lis de ſon ſein.
Les Ris diſcrets & le Myſtère
Dreſſent un Trône de fougère,
Où l'on fait aſſeoir le Bonheur:
L'Amour vole ſur ſa houlette,
Folâtre ſous ſa colerette,
Et ſe dérobe dans ſon cœur.
  Au ſommet d'un rocher aride
Qu'enrichit l'argent d'un ruiſſeau,
Le Soleil du Pêcheur avide
A rappelé l'eſpoir nouveau;
Le liége qu'il ſuſpend ſur l'onde,
Guide la courſe vagabonde
De ſon incertain hameçon;
Au gré des Zéphyrs chancelante,
Sa ligne (1) ſous le poids tremblante,
Trahit les efforts du poiſſon.

---

(1) Séneque a dit: *Sentit tremula linea piſcem.*

Le cercle étroit que ſur vos têtes
Phébus retrace dans les airs,
Bergers, n'eſt qu'un cercle de fêtes
Marqué par vos plaiſirs divers.
L'Amour, ſous les doigts de TITYRE,
Fait ſoupirer l'or de ſa lyre
Ou réſonner ſes chalumeaux:
A ſes ſons les Graces légères,
Sous la forme de vos Bergères,
Danſent ſur l'émail des côteaux.

Ah! dans ces priſons ténébreuſes
Qu'ornent les chiffres de l'orgueil,
Où des paſſions faſtueuſes
La grandeur creuſe le cercueil;
C'eſt ſur l'aile de l'Infortune
Qu'échappant aux bras de NEPTUNE,
L'Aurore ramène le jour:
Ce ne ſont point des chants paiſibles,
Ce ſont des ſifflemens horribles
Qui manifeſtent ſon retour.

Effrayé du trait de lumière
Qui ſe briſe dans ſon réduit,
L'Avare, entr'ouvrant la paupière,
S'arrache aux ombres de la nuit.
Son front qu'aſſiége la vieilleſſe
Des noirs frimas de la triſteſſe,

Sourit à l'éclat de ſon or ;
Le feu nuance ſon viſage,
Et ſa voix retrouve un paſſage
Pour s'applaudir de ſon tréſor.
  Déjà le Courtiſan frivole
Charge d'un encens impoſteur
L'Autel où gémit ſon Idole
Sous le fardeau de la grandeur :
Des voiles de la flatterie
Maſquant ſon avide furie,
Il voit à ſes pieds l'Univers.
Aſſis ſur une nef mobile,
L'air gronde, & la parque fragile
Diſparoît dans le ſein des mers.
  Du jour la Coquette étonnée
Pleure la fuite du Plaiſir ;
Sa chevelure abondonnée
S'arrange à la voix du Déſir :
Sur l'ébauche de ſa figure
L'Art, par les mains de l'Impoſture,
Décrit les traits de la Beauté ;
Son œil, qu'enhardit l'inſolence,
Retrace avec la pétulence
Le beſoin de la Volupté.
  Au Temple où l'oblique Chicane
Siége ſous le dais de l'Honneur,

Quel Mortel de ſon rauque organe
Vend la mercenaire fureur ;
Sous les habits de la Juſtice,
C'eſt l'inſatiable Avarice
Qui dicte ſes infames loix,
Et qui, d'une main inégale,
Penchant la balance vénale,
Met l'or à la place des droits.

Aux feux de ces lampes funèbres,
Quels Humains conſument leurs jours!
L'Aurore éclipſe ſes ténèbres,
Les ſoins les obsèdent toujours :
L'un, à l'oubli des noirs abymes (1)
Arrache les ombres ſublimes
Qu'il reproduit dans l'Univers ;
L'autre, par la main de THALIE (2),
Crayonnant l'humaine folie,
Fait prendre une ame à nos travers.

Cet autre, au flambeau du Délire
Tout à coup allume ſes ſens (3),
Et, cédant au feu qui l'inſpire,
Nous tranſporte par ſes accens.

---

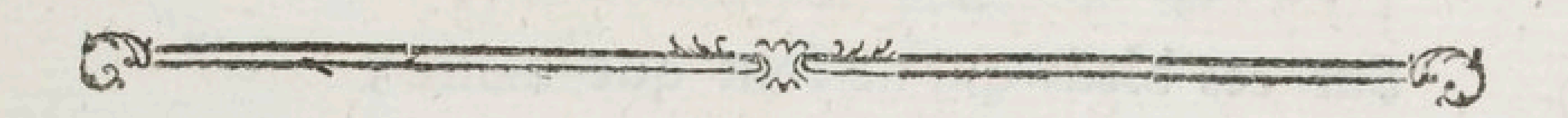
(1) Les Tragiques.
(2) Les Comiques.
(3) Les Lyriques.

Heureux, quand leur altière Idole
Les pare d'un laurier frivole
Aux yeux de la poſtérité,
Et, dans la mémoire des âges,
Marque leurs pénibles Ouvrages
Au ſceau de l'Immortalité !

Semant de fleurs le précipice,
Ainſi, Mortels infortunés,
L'Ambition ou l'Avarice
Tiennent vos eſprits faſcinés.
Aux yeux que la Sageſſe éclaire
La gloire n'eſt qu'une chimère;
Le plaiſir fait ſeul le bonheur :
Sous une forme enchantereſſe
L'Amour ſe variant ſans ceſſe,
Remplit ſeul le vide du cœur.

Le Soleil, qui de ſa carrière
Parcourt l'eſpace lumineux,
Bientôt dans un autre hémiſphère
Cachera l'éclat de ſes feux.
Ainſi, perdus pour la tendreſſe,
Vos jours qu'a comptés la triſteſſe,
Périront dans l'obſcurité :
Hélas ! dans ce moment funeſte,
Trop ſouvent, Mortels, il ne reſte
Que le regret d'avoir été.

M. Le Prieur.



N.° 1906.

MATIN (le).

L'Aurore ſur le front du Jour
Sème l'azur, l'or & l'ivoire,
Et le Soleil, laſſé de boire,
Commence ſon oblique tour.
Ses chevaux, au ſorir de l'onde,
De flamme & de clarté couverts,
La bouche & les naſeaux ouverts,
Ronflent la lumière du Monde.
La Lune fuit devant nos yeux,
La Nuit a retiré ſes voiles;
Peu-à-peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.
Déjà la diligente Avette
A pillé les fleurs & le thim,
Et revient riche du butin
Qu'elle a fait ſur le mont Hymette.
Je vois le généreux Lion
Qui ſort de ſa caverne creuſe,
Hériſſant la perruque affreuſe
Qui met en fuite Endymion.

Je vois les Agneaux bondiſſans
Sur ces bleds qui ne ſont que naitre,
CLORIS chantant les mène paître
Parmi ces côteaux verdiſſans.

Les Oiſeaux, par leur doux ramage,
A l'envi ſemblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.

La charrue écorche la plaine;
Le Bouvier, qui ſuit les ſillons,
Excite, à force d'aiguillons,
Le couple de Bœufs qui l'entraîne.

ALIX apprête ſon fuſeau;
Sa mère, qui lui fait ſa tâche,
Preſſe le chanvre qu'elle attache
A ſa quenouille de roſeau.

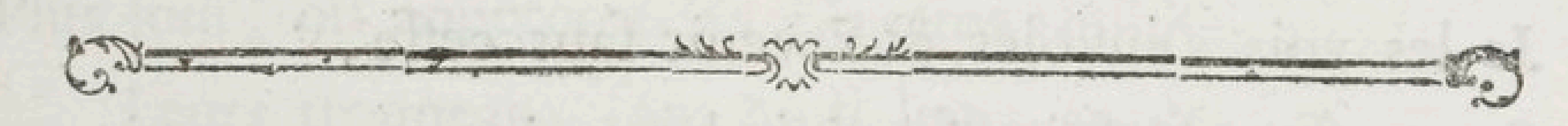
ALIDOR cherche à ſon réveil
Le tréſor qu'il voyoit en ſonge,
Et ſe repaît du doux menſonge
Qui le flattoit dans le ſommeil.

Le Forgeron eſt au fourneau,
Et déjà le charbon s'allume;
Le fer embraſé ſur l'enclume
Etincelle ſous le marteau.

Cette chandelle ſemble morte;
Le jour la fait évanouir;

Le Soleil vient nous éblouir,
Vois qu'il paſſe à travers la porte.
Levons-nous, cet Aſtre charmant
Nous avertit de rendre hommage
A celui dont il eſt l'image,
Et qu'il annonce inceſſamment.

Théophile.



N.° 1907.

MATIN (le).

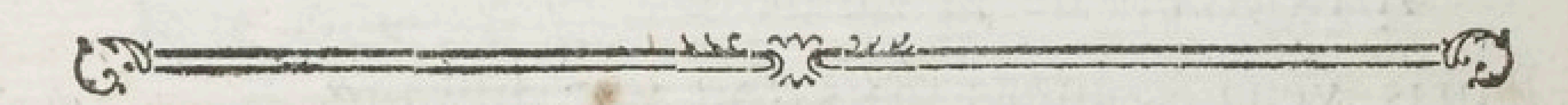
QUAND de l'Aurore une tendre lumière
Blanchit les crêpes de la nuit,
Qu'à peine encor dans ſa carrière
Un jour naiſſant ſe reproduit;
EGLÉ, de plaiſirs fatiguée,
Rentre à l'hôtel : déjà l'ame intriguée
Des paſſe-temps du lendemain,
Indolemment elle change de teint;
Au Comte, qui la croit fidelle,
Elle écrit en bâillant le billet du matin,
L'avertit que lui ſeul doit la trouver chez elle,
Conſigne ſon époux, & s'endort à la fin.
Fuyons ces lieux qu'habite l'Impoſture.
Muſe! pourquoi m'arracher au ſommeil?

Que vois-je? quel heureux réveil!
C'eſt le tableau de la Nature.
Déjà de leurs jolis concerts
Mille oiſeaux rempliſſant les airs,
Chantent le Dieu qui va paroître;
Ils ſemblent adorer cet être
Dont la douce chaleur entretient leurs amours:
Je les vois s'envoler & revenir ſans ceſſe,
Se careſſer, ſe fuir, ſe rejoindre toujours;
Ils ſont remplis de cette ivreſſe
Que leur inſpirent les beaux jours.
Je te ſalue, ô ſource de lumière!
Aſtre, que j'apperçois ſur le front des côteaux;
Elance-toi; viens, par tes feux nouveaux,
Embellir la Nature entière:
De Zéphyre l'aile légère,
Humide du nectar des cieux,
S'agite & fait boire à la terre
Un ſuc fécond & précieux.
Où Zéphyre a paſſé, tout vit dans la Nature;
Le ſable s'eſt couvert d'une noble verdure,
Le chêne étend ſes bras, & le jeune arbriſſeau
A ſa tige plus forte ajoute un jet nouveau.
La tendre violette écloſe
Tient de Zéphyr ſon pourpre obſcur;
L'hyacinthe a reçu l'azur,

Il a versé le carmin sur la rose,
Et sur le lis l'albâtre le plus pur.
Heureux Bergers, vous marchez vers la plaine;
Je vous vois encor réunis
Ecouter le jeune DAPHNIS
Qui chante une amoureuse peine;
C'est le seul de nos maux qui trouble vos esprits.
Plus loin, on apperçoit les Bergères timides;
Leurs troupeaux sont aussi leurs guides;
Mais l'Amour n'oseroit animer leurs propos.
CHLOÉ parle de ses agneaux,
AMARILLIS de sa houlette,
PHILIS veut écouter; mais son ame distraite
Lui laisse à peine entendre quelques mots.
On se sépare; & PHILIS incertaine
Craint d'aller rêver à l'écart.
Le cristal pur d'une fontaine
S'offre à sa vue; elle y porte un regard:
On ne veut pas se voir, mais on se voit sans peine;
On y revient, & l'on ne sait comment;
Un doux penchant à ce plaisir entraîne.
Quand on se voit sans en être plus vaine,
Comme Philis, on pardonne au penchant.
Daphnis cependant à son trouble
Livre son cœur, & s'en laisse agiter:
La solitude le redouble;

Daphnis ſe plaît à l'augmenter.
Philis fuit encor ſa préſence ;
Mais chaque jour la voit près du même ruiſſeau
Où ce Berger, le ſeul de ſon hameau,
Cherche le frais & le ſilence.
Y viendroit-elle le braver ?
Ce ſoupçon affreux le dévore.
N'importe : y viendra-t-elle encore ?
Quelque tourment qu'Amour faſſe éprouver,
C'eſt toujours un plaiſir de voir ce qu'on adore.

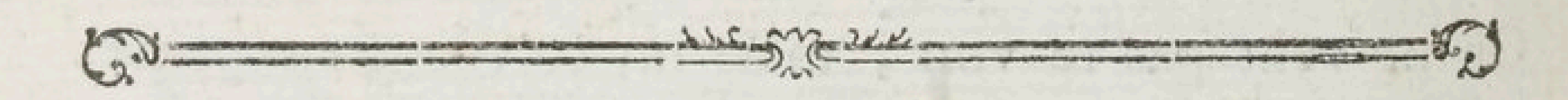
M. le Bret.



N.° 1907 *a*.

MATINÉE (la belle). *V.* la lettre C. N.° 772.

M. de Saint-Lambert.



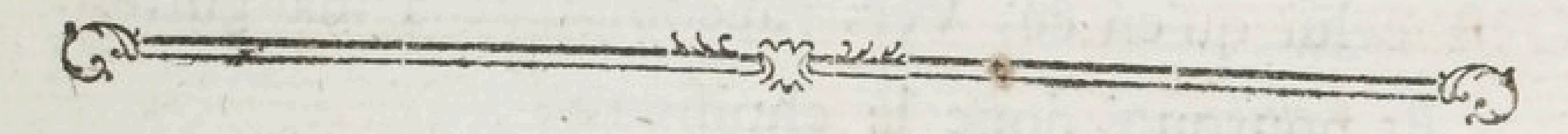
N.° 1908.

MATINEUSE (la belle).

LE ſilence régnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerein, & l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyr, affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine féconde ;

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le Monde ;
Quand la jeune PHILIS, au visage riant,
Sortant de son Palais plus clair que l'ORIENT,
Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.
Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux ;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

C. de Malleville.



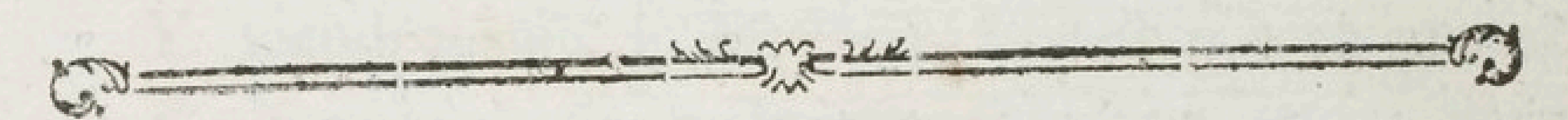
N.° 1909.

MATINEUSE (la belle).

DES Portes du matin l'Amante de CÉPHALE
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
Et jetoit sous les cieux, nouvellement ouverts,
Ces traits d'or & d'azur qu'en naissant elle étale.
Quand la Nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut & brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qu'elle seule éclairoit l'Univers,
Et remplissoit de feux la rive orientale.
Le Soleil se hâtant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,

Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.
L'onde, la terre & l'air s'allumoient à l'entour;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis étoit l'Astre du jour.

Voiture.



N.° 1910.

MATRONE (la) *d'Ephèse; ou la Veuve inconsolable, mais consolée.*

S'IL est un Conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'Ecrits?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de PÉTRONE?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux Censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.
Dans EPHÈSE il fut autrefois
Une Dame en sagesse & vertus sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su rafiner sur l'Amour conjugale:
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté
On l'alloit voir par rareté;

C'étoit l'honneur du ſexe. Heureuſe ſa patrie !
Chaque mère à ſa bru l'alléguoit pour Patron ;
Chaque époux la prônoit à ſa femme chérie :
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célèbre Maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle :
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole :
Il mourut ; & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroit conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ſes cris, mettoit tout en alarme ;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tout les cœurs ;
Bien qu'on ſache qu'en ces malheurs,
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par-là ſa douleur rengrégée.

Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que ſon époux avoit perdue,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux Enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié!
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une Eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien, c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.
L'Eſclave avec la Dame avoit été nourrie,
Toutes deux s'entr'aimoient, & cette paſſion
Etoit crûe avec l'age au cœur des deux femelles.
Le Monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'Eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux;
Mais la Dame vouloit paître encore ſes yeux
Du tréſor qu'enfermoit la bière,

Froide dépouille & pourtant chère ;
C'étoit-là le ſeul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes
Notre veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe, & deux, ſans autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquens hélas !
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le Sort, & la Nature :
Enfin ſa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.
Encore un autre Mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment ;
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un Soldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance,
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi,
Rempliroit auſſi-tôt ſa place :
C'étoit trop de ſévérité ;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grace.

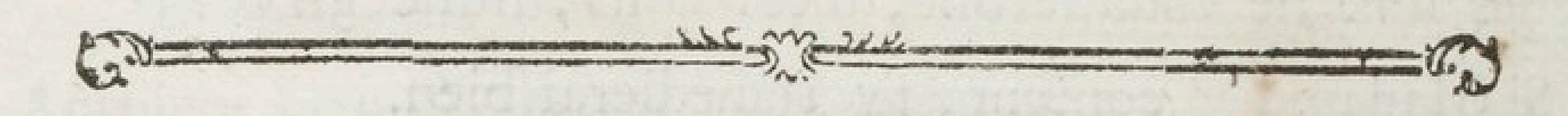
Pendant la nuit, il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau ;
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris ? pourquoi ces pleurs ?
Pourquoi cette triſte muſique ?
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique ?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles :
Le Mort pour elle y répondit.
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quels malheurs
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la Suivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention,
Et déjà l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.

Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son souper ;
Ce qu'il fit ; & l'Esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au Mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre Epoux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame, il voudroit achever sa carrière ;
La nôtre sera longue encor, si nous voulons :
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons ;
On ne meurt que trop tôt. Qui nous presse ? attendons :
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les Morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas ! c'est dommage ;
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame.
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,

Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'Amour ayant ses charmes,
Tout y fit. Une Belle alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'Amour est le premier degré;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange;
Il fait tant que de plaire, & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le Mort le mieux fait:
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un Amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du Mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde.
Il en entend le bruit; il y court à grand pas;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'Esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu?

Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y consent, j'y remédierai bien.
  Mettons notre Mort en la place ;
  Les Passans n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles;
  Il en est qui ne le sont pas :
  S'il en étoit d'assez fidelles,
  Elles auroient assez d'appas.
Prudes, vous vous devez défier de vos forces;
Ne vous vantez de rien, si votre intention
  Est de résister aux amorces.
La nôtre est bonne aussi; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette Matrone,
  Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé;
  Car de mettre au patibulaire
  Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;
Cela lui sauvoit l'autre; &, tout considéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

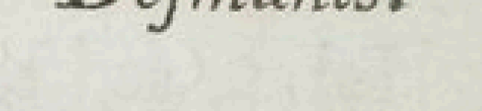
La Fontaine.



N.° 1911.

MAUX (le plus grand de tous les) *eſt celui de ne pas aimer.*

Aimer une coquette, aimer une infidelle,
Aimer une volage, aimer une cruelle,
Ce ſont-là des tourmens qu'on ne peut exprimer;
Mais le plus grand de tous eſt de ne point aimer.


Deſmahis.



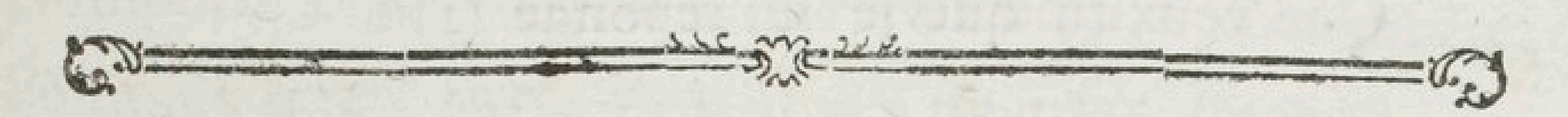
N.° 1912.

MAYENNE (portrait du Duc de).

Ce Prince, dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le ſuperbe Guise avoit porté les armes;
Succédant à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins,
Le ſceptre de la Ligue fut remis dans ſes mains.
Mayenne étoit doué d'un courage héroïque,
Savoit, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits differens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des Tyrans:
Souvent il ſe trompoit à force de prudence,
Etoit irréſolu par trop de prévoyance,

Moins agiſſant qu'habile ; & ſouvent ſa lenteur
Otoit à ſon parti les fruits de ſa valeur.

De la Henriade de Voltaire.



N.° 1913.

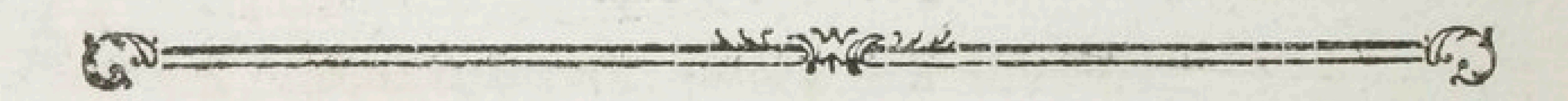
MAYNARD (1) (requête de) *au Cardinal de Richelieu.*

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du COCYTE.
C'eſt où je ſerai des ſuivans
De ce bon MONARQUE de FRANCE,
Qui fut le Père des Savans
En un ſiècle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'ESPAGNE de honte.
Je contenterai ſon déſir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir
Qui lui fait maudire PAVIE.

(1) Poëte du dix-ſeptième ſiècle.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde (1) ?

Maynard.



N.° 1914.

MÉCHANCETÉ (la) *punie. Leçon pour ceux qui cherchent de sang froid à nuire à leur prochain.*

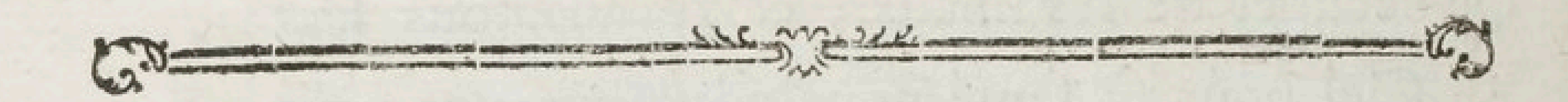
Un Lion, dans un bois souffrant d'horribles maux,
Gissoit environné de tous les animaux.
Là, se voyoient les Ours, les Tigres, les Panthères,
Dangereux habitans des plages solitaires;
L'Eléphant Indien, aux précieuses dents,
Connu par mille faits généreux & prudens;
Un Renard, plus rusé que pas un de sa race,
Arriva le dernier, & vint prendre sa place.
Le Loup, morne & chagrin, voulut mal-à-propos
Lui faire une avanie, & proféra ces mots:
» Tandis que tous ici d'une mortelle crainte
Pour le Prince en danger nous avons l'ame atteinte,

---

(1) Le Cardinal répondit très-brusquement : *Rien.*

Qu'occupés de ses maux, & fuyant tous les jeux,
Au Ciel pour sa santé nous adressons nos vœux;
Il vous semble plus doux de faire bonne chère,
N'importe à quels dépens «.. Hé! tout beau, mon compère,
Point de bruit. Savez-vous que d'un pays lointain
J'apporte pour le Prince un remède certain?
D'un Roi si généreux, si grand, si pitoyable,
Je ne savois que trop le danger effroyable;
J'en ai perdu long-temps le boire & le manger;
Et, courant sans repos maint pays étranger,
J'allois, interrogeant dans ma douleur extrême,
Tant j'étois insensé, jusques aux rochers même;
Lorsque du fond d'un antre une terrible voix
Fit entendre ces mots répétés par deux fois:
Ton Roi ne peut guérir du mal qui le dévore,
Que dans la peau d'un Loup toute fumante encore.
Le Loup, saisi d'horreur, pousse un long hurlement;
Le Renard est de tous applaudi hautement;
Et le Prince malade approuvant sa recette,
Ordonne sur le champ que l'épreuve en soit faite.
Les bêtes sans pitié se jetant sur le Loup,
Chacune prend plaisir à lui donner son coup;
Et le premier de tous, d'une ardeur sans égale,
A le bien écorcher le Renard se signale.

Perrault.

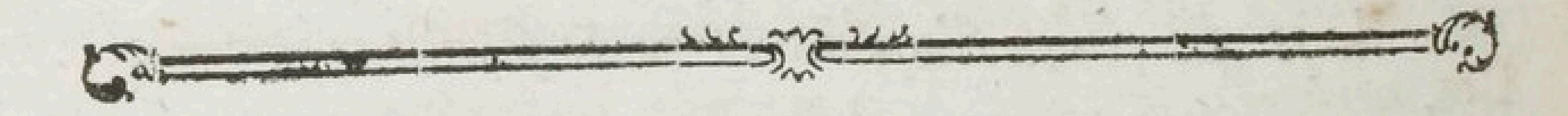


N.° 1915.

MÉCHANS (on ne doit jamais faire grace aux).

* Autant qu'il faut de ſoins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuſer l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la Société;
Et l'intérêt commun veut qu'on ſe réuniſſe
Pour flétrir un Méchant, pour en faire juſtice,
Inſtruire l'Univers de ſa mauvaiſe foi,
En le nommant par-tout d'une éclatante voix.

Du Méchant, Comédie de Greſſet.



N.° 1916.

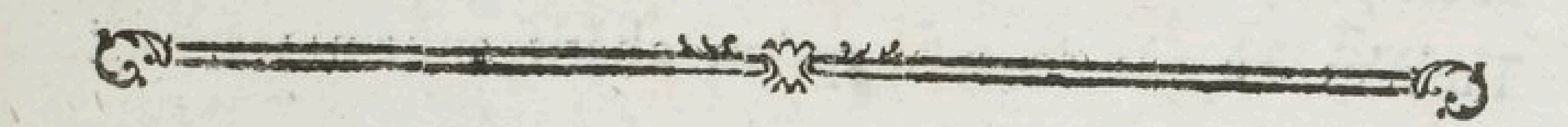
MÉCHANS (la mort des).

Comme au plus beau des mois, dans un jour ſans nuage,
On voit un tourbillon s'élever dans les airs,
Qui, ſuivi coup ſur coup de foudres & d'éclairs,
Renverſe les moiſſons par un ſoudain orage;
Ainſi, quand les Méchans ſont les plus enchantés
Par le calme ſi doux de leurs proſpérités,

La

La foudre de la Mort vient écraſer leur tête ;
Ils paſſent tout d'un coup des plaiſirs dans les fers,
Et tombent, par l'effort d'une double tempête,
De la nuit du cercueil, dans la nuit des enfers.

Arnaud d'Andilly.



N.° 1916 *a.*

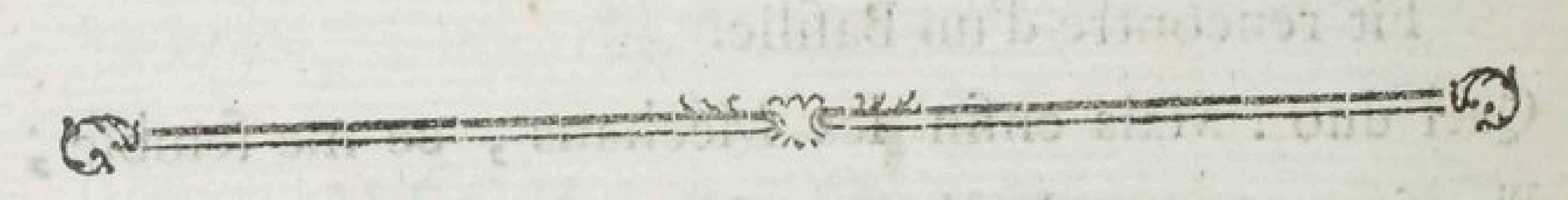
MÉCHANS (les), *comme les bons, ſe diſputent la gloire de la primauté dans leurs actions. Allégorie.*

L'Aspic et le Basilic.

Je ne ſais quel Auteur, en parlant de l'Aſpic,
Conte qu'un jour dans ſon domaine
Cet animal, terrible à la nature humaine,
Fit rencontre d'un Baſilic.
Quel duo ! Mais enfin les Méchans, ce me ſemble ;
Plus ſouvent que les bons, ſe rencontrent enſemble.
Aiment-ils à ſe rencontrer ?
C'eſt un point dont les Sages doutent ;
Car, réciproquement ſachant ſe pénétrer,
On pourroit auſſi démontrer
Que mutuellement ces Meſſieurs ſe redoutent.
Ceux-ci de prime abord ſe firent amitié.

Tous deux grands ennemis de tous tant que nous sommes ;
Et l'un & l'autre sans pitié,
Du mal que de concert ils vouloient faire aux Hommes
Convinrent d'être de moitié.
De moitié, dit l'Aspic ! attends donc ; ce partage]
N'est pas juste, & je veux avoir quelque avantage :
Tu n'es auprès de moi qu'un chétif ennemi ;
Mes armes sont beaucoup plus sûres ;
Je fais, en un seul jour, cent fois plus de blessures
Que tu n'en pourrois faire en un siècle & demi.
Le plus subtil poison n'est pas celui qui frappe
Par ton œil ici-bas un peu trop redouté :
En fuyant tes regards on est en sûreté ;
Mais à ma langue rien n'échappe,
Et, pour mettre le comble à ma capacité,
Rarement guérit-on du trait qu'elle a porté.

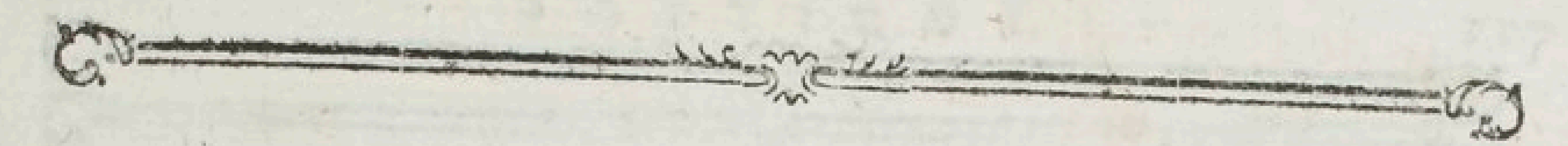
Pesselier.



N.° 1917.

MÉCHANS (la fuite des). *V.* la lettre R. N.° 2650.

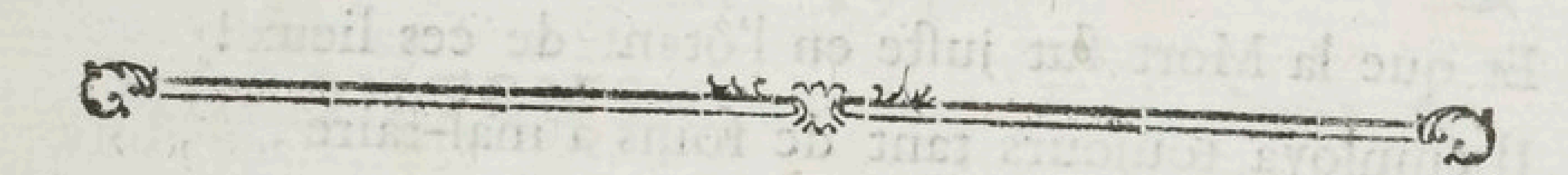
M. Dorat.



N.° 1918.

MÉCHANS (pour ſe tenir en garde contre les).
V la lettre H. N.° 1317.

Le Bret.

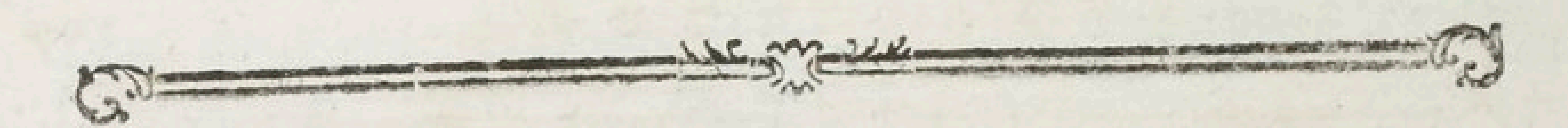


N.° 1919.

MÉCHANT (ſouvent on accueille le) *parce qu'on le craint.*

Que dans ſes procédés l'Homme eſt inconſéquent !
On recherche un eſprit dont on hait le talent ;
On applaudit aux traits du Méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proſcrire, on l'encourage encore.
Mais convenez auſſi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il eſt l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le ſort des abſens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui ſeroient fâchés de vivre.
On le voit une fois ; il peut être applaudi :
Mais quelqu'un voudroit-il en faire ſon ami ?

Comédie du Méchant, de Greſſet.

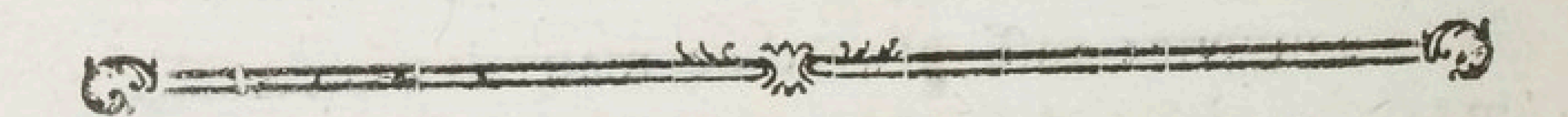


N.° 1920.

MÉCHANT (ſortie contre un) *homme, fils d'un méchant homme.*

Qu'on doit peu de reſpect aux cendres de ton père ;
Et que la Mort fut juſte en l'ôtant de ces lieux !
Il employa toujours tant de ſoins à mal-faire,
Qu'il ſembloit n'être né que pour fâcher les cieux.
Il fut ouvertement l'eſpoir de l'inſolence ;
Il fit avec ardeur la guerre à l'innocence ;
Et jamais la vertu n'eut un tel ennemi :
Puis, croyant ſa fortune au deſſus de l'envie,
De peur d'être méchant ſeulement à demi,
Il te donna la vie.

Brébeuf.

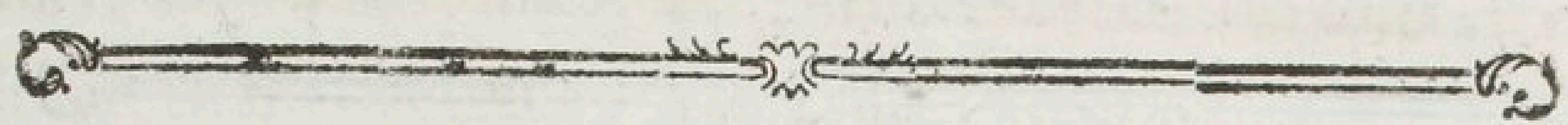


N.° 1921.

MÉCHANT (le) *déconcerté.* *V.* la lettre C. N.° 658.

Ganeau.





N.° 1921 *a.*

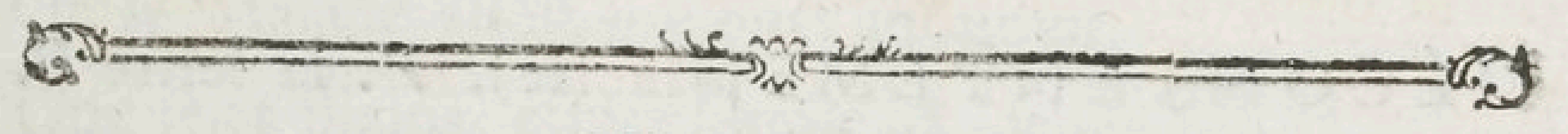
MÉCHANT (le). *V.* la lettre L. N.° 1832.

La Fontaine.

N.° 1922.

MÉCONTENS (pour les). *V.* la lettre A. N.° 19.

*M.****



N.° 1923.

MÉCONTENTEMENT (le). *V.* la lettre A. N.° 314.

Gaudet.



N.° 1924.

MÉCONTENTEMENT (le). *V.* la lettre A. N.° 321.

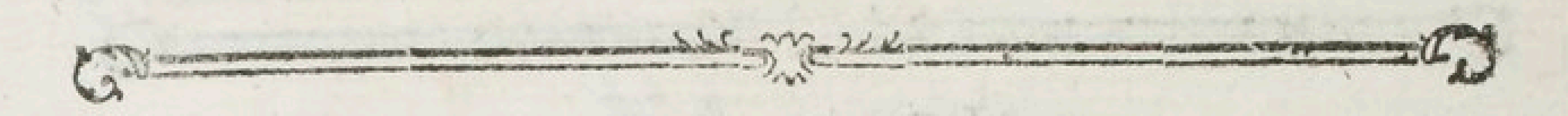
La Motte.



N.° 1925.

MÉCONTENTEMENT (le) *sur sa condition.* *V.* la lettre C. N.° 670.

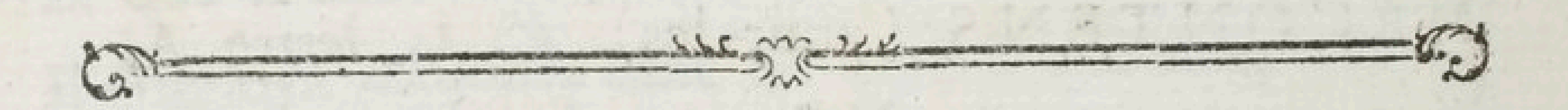
D'Ardenne.



N.° 1926.

MÉCONTENTEMENT (le) *sur son sort*
V. la lettre N. N.° 2108.

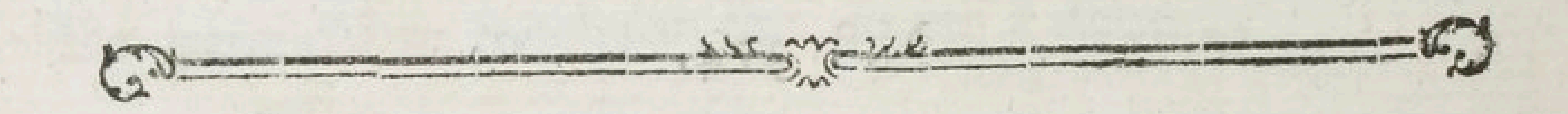
La Motte.



N° 1927.

MÉCONTENTEMENT (le). *V.* la lettre P.
N.° 2199.

La Fontaine.



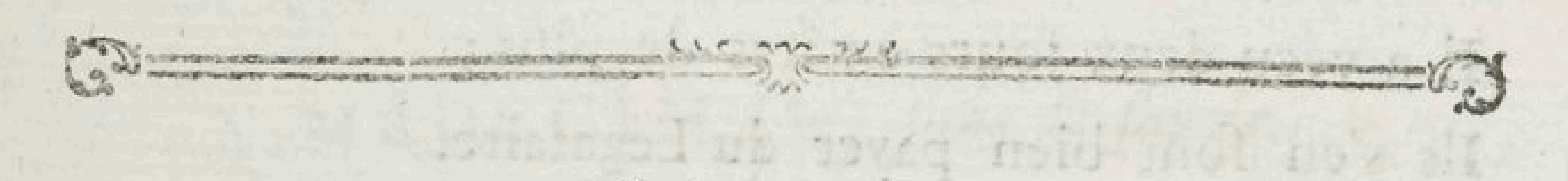
N.° 1928.

MÉDECIN (le) *mal payé.*

JADIS certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des Esprits bienheureux entendre l'harmonie.
Enfin un Médecin, fort expert en son Art,
Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard.
Mais voulant de ses soins exiger le salaire...
Moi, vous payer, lui dit le Bigot en colère?

Vous, dont l'Art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur, m'ôte du Paradis.

Boileau.



N.° 1928 *a.*

MÉDECIN (le) *Tantmieux.*

UN Médecin, qui paſſoit pour habile,
Chez un Malade exerçoit ſon talent;
Or le Malade alloit toujours mourant.
Que je te plains, eſprit ſimple & debile!
Qu'eſpères-tu d'un Docteur ignorant?
Qu'il te guériſſe? Hélas! la Médecine
A la ſanté porte plutôt ruine;
Bref, je croirois tout Médecin chargé,
Par le Tyran de l'Empire des Ombres,
D'expédier & lettres de congé
Et paſſeports pour les rivages ſombres;
Que ſi parfois, de concert avec eux,
Le haſard tire un Malade d'affaire,
C'eſt de leur Art l'effet miraculeux,
A les ouïr; mais ſi, tout au contraire,
Le Patient va revoir ſes aïeux,
Lui ſeul a tort. Quoi que l'homme propoſe,
S'écrieront-ils, c'eſt le ſort qui diſpoſe;

Qui peut braver la puiſſance des Cieux ?
Au reſte, ils ont mérité leur ſalaire,
Et, par leurs ſoins inquiets, aſſidus,
Il a vécu deux jours entiers de plus ;
Ils s'en font bien payer du Légataire.
Mais je reviens au Médecin *Tantmieux*.
(C'étoit le nom du Galien moderne.)
Ami, lui dit un jour le langoureux,
Je ſuis brûlé d'une chaleur interne.
Tant mieux, reprit gravement l'aſſaſſin.
Notre Docteur revint le lendemain :
(De viſiter Médecin ne ſe laſſe)
Hé bien ! dit-il, comment vous portez-vous ?
Hélas ! ami, je ſuis plus froid que glace ;
Bon, c'eſt tant mieux, au deſtin j'en rends grace ;
Dans peu de temps vos maux finiront tous.
Il diſoit vrai : le pauvre miſérable
Vit par la mort la fin de ſon tourment.
Tout eſprit juſte, en liſant cette Fable,
N'a-t-il pas dû s'attendre au dénouement ?

*M.****

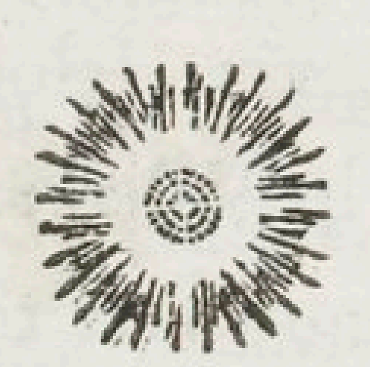


N.° 1929.

MÉDECIN (le) *sans le savoir.*

BACCHUS venoit m'offrir un essai de Tocane :
Il voit la fièvre & Chambon sur mon lit,
Prêt à me faire prendre un breuvage profane.
A cet aspect, le Dieu frémissant de dépit,
D'un coup de thyrse qu'il rompit,
Renverse & bouillon & tisane :
Parmi ce fracas & ce bruit,
La fièvre sort, le frisson fuit.
Lainez s'éveille :
Un Ris, un Jeu folâtre, un Satyre badin
Lui font baiser une bouteille ;
Et, tandis qu'ils versent le vin,
Une Santé vermeille
Lui met le verre en main.

Lainez.

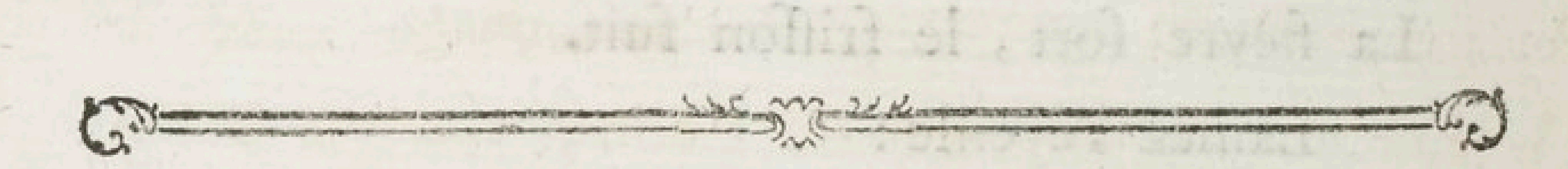


N.° 1930.

MÉDECIN (le) *Poëte.*

Roc, Médecin peu docte, & Poëte ſavant,
Fait des Epitaphes ſouvent,
Où des Morts il conte l'Hiſtoire.
Les maux que fit un Art, l'autre Art les ſait guérir.
Roc, Poëte, fait vivre au Temple de Mémoire
Ceux que Roc, Médecin, vient de faire mourir.

D'Aceilly.



N.° 1931.

MÉDECIN (le) *guéri de l'Aſtrologie.*

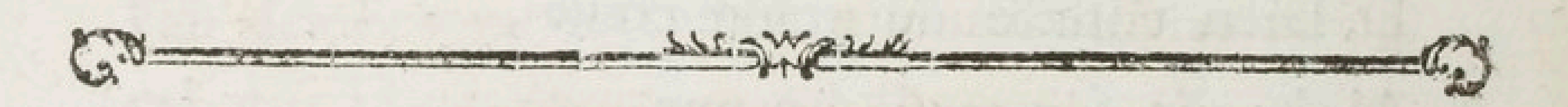
Enfans de Galien (1), pardonnez l'Apologue.
Un Médecin, qui pis eſt, Aſtrologue,
De ſon valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoſcope, & vit, ſelon ſon thême,
Qu'en même jour le Valet & lui-même
Seroient de maladie emportés tous les deux.

(1) Médecin du deuxième ſiècle.

Il calcule vingt fois, rouvre maint & maint Livre,
Voit par-tout son arrêt. A peine il doit survivre
 Colin d'une heure. Or, jugez si Colin,
Du moins si sa santé fut chère au Médecin.
Il s'attache à ses pas, ne le perd plus de vue.
Que sens-tu, mon enfant ? comment va la vigueur ?
  Et Dieu t'assiste de grand cœur,
  A chaque fois qu'il éternue.
Il veut le voir manger, lui mesure son vin;
  Le soir lui fait faire un potage.
  Dort-il mal ? Dès le grand matin,
  Le petit clystère anodin.
Par son régime exact, le docte personnage
  Fait tant & tant, que de Colin,
  Moitié diète, moitié chagrin,
 Fleur de jeunesse, embonpoint déménage.
 Surcroît d'alarme ; au maigre jouvenceau
  Prend une légère colique.
On saigne, vient la fièvre ; aussi-tôt l'émétique ;
Soudain, redoublement, bon transport au cerveau ;
Bientôt de soins en soins Colin est au tombeau.
Le sang de l'Astrologue en ses veines se glace ;
  Il n'a qu'une heure à respirer.
Il fait son testament. Enfin l'heure se passe ;
Puis le jour, puis la nuit, puis à se rassurer
  Il coule la semaine entière :

L'expérience enfin amena la lumière.
De CARDAN (1), d'HIPOCRATE (2) il abjure les loix,
Voit que l'un & l'autre Art n'eſt qu'erreur & folie.
Heureux de guérir à la fois
Et de la Médecine & de l'Aſtrologie!

La Motte.



N.° 1932.

MÉDECIN (le) *malade.*

C'EST à la ſeule Mort que je ſuis redevable
D'avoir recouvré la ſanté.
La Mort n'a pas renom d'être ſi charitable,
J'en conviens; cependant, graces à ſa bonté,
Vous me voyez reſſuſcité.
Ce Monſtre, pourſuivant ſa fatale tournée,
S'aviſa de paſſer chez moi.
Il y trouva la fièvre accompagnée
De tous les maux qu'elle entraîne après ſoi.
J'étois dans un grand déſarroi,
Pâle, défait, la face décharnée,
Les yeux éteints, enfin prêt à partir.

(1) Médecin fort entêté de l'Aſtrologie.
(2) Appelé communément le Prince des Médecins.

Un Moine, à mon chevet, tâchoit de me résoudre
A lui donner lieu de m'absoudre
Par un sincère repentir.
Je contentois son zèle, &, d'une voix mourante,
Je disois, *Peccavi*, lorsque la Mort parut.
En cet etat elle me méconnut;
Et me croyant la victime innocente
De la célèbre Faculté,
D'un coup de sa faulx menaçante
Elle alloit avancer le moment redouté.
Arrête, m'écriai-je, arrête, ô Mort cruelle!
Je suis de ton Empire un apprentif soutien;
A me prendre si-tôt il y va trop du tien:
Je suis un Médecin. Toi, Médecin, dit-elle?
Oui, dis-je, & de PARIS... Le pays n'y fait rien.
Tu t'appelles?.... PROCOPE. Il ne me souvient guères
D'avoir ouï ce nom là-bas.
Pourquoi ne te connois-je pas,
Comme je fais tous tes Confrères?
A l'envi chaque jour ils peuplent mes Etats:
Mais de toi rien ne vient. Le moyen! répliquai-je
Je suis si jeune; à peine ai-je atteint vingt-cinq ans;
Je n'ai pas encore eu le temps
De jouir de mon privilége.
Jusqu'à présent par moi peu se sont fait soigner;
Et les premiers, j'ai cru les devoir épargner,

Pour attirer la confiance.
Mais aujourd'hui la pratique commence;
Vous entendrez dans peu parler de moi.
Laiſſez-moi donc le jour; il doit vous être utile:
Pour ma rançon, je vous en offre mille.
Mille! ſoit, dit la Mort, guéris; mais ſouviens-toi
A quel prix je te laiſſe vivre.
Pour me tenir parole il eſt divers moyens:
Pour le plus sûr, tu n'as qu'à ſuivre
Les leçons de tes Anciens;
Saigne, purge beaucoup, c'eſt la plus courte voie.
Adieu, le Ciel te tienne en joie.
Grace à ma qualité, je me porte fort bien:
Mais, comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
Profitez, chers amis, d'un conſeil ſalutaire.
Pour échapper à la commune loi,
S'il ſe peut, paſſez-vous toujours du miniſtère
De mes Confrères & de moi.

Procope.



N.° 1933.

MÉDECINE (déclamation contre la), *adressée à un Médecin.*

*Tout en Médecine est système ;
Son objet n'est point évident :
Le Malade est, s'il est prudent,
Son premier Médecin lui-même ;
Il raisonne sur ce qu'il sent :
Fions-nous-en à la Nature,
Si sûre dans tous ses desseins ;
Seule, elle fait mieux une cure
Que tous les plus grands Médecins.
Cette mère prudente & sage
Mieux que nous connoît nos besoins,
Et, pour conserver son ouvrage,
Ne néglige aucun de ses soins.
Quelquefois elle a besoin d'aide,
J'en conviens, & je ne dis pas
Qu'il ne soit plus d'un bon remède
Utile dans de certains cas ;
Mais n'employons cette ressource
Qu'à la dernière extrémité,
Et puisons toujours à la source

De la vie & de la ſanté.
Aux remèdes que l'Art applique
Il eſt aiſé de ſe tromper :
Le ſymptome qui nous indique
Le mal que l'on veut extirper,
Eſt quelquefois problématique.
L'on croit qu'un tel mal vient de chaud,
Et le Médecin le ſuppoſe ;
Car le ſavoir, c'eſt autre choſe.
Lors, loin de donner ce qu'il faut,
On donne un poiſon tout contraire :
Seul le Malade eût pu guérir ;
Traité dans la forme ordinaire,
Sans un miracle il va mourir.
Le Monde, dans ſon premier âge,
Connoiſſoit-il les Médecins ?
Les Hommes, plus forts & plus ſains,
Vivoient alors bien davantage.
Même aujourd'hui dans le village,
Chez les robuſtes payſans,
Où votre Art n'eſt point en uſage,
Ne vit-on pas auſſi long-temps ?
Combien de Nations encore
Où l'on eſt vigoureux & ſain,
Et chez leſquelles on ignore
Juſques au nom de Médecin ?

Les

Les animaux de toute espèce,
Sans Docteurs & sans Faculté,
N'ont-ils pas l'instinct & l'adresse
De mieux conserver leur santé?
Et ceux sur qui votre Art s'exerce,
Ces domestiques animaux,
Qui sont avec nous en commerce,
En sont sujets à plus de maux.
Suivant le proverbe vulgaire,
Qui vit médicinalement
Et de drogues d'Apothicaire,
Languit, vit misérablement.
Ces fiers Romains, que l'on renomme,
Furent long-temps sans s'en servir;
Sous CATON, le Sénat de Rome
De la ville les fit bannir.
Je l'honore & je la respecte
Cette célèbre Faculté;
Mais, malgré son utilité,
Elle est dangereuse & suspecte,
Et, quoi qu'on en puisse espérer,
J'appréhende de m'y livrer.
La Médecine & la Justice
Veulent notre bien toutes deux;
Mais, en exerçant leur office,
Portent un bandeau sur leurs yeux.

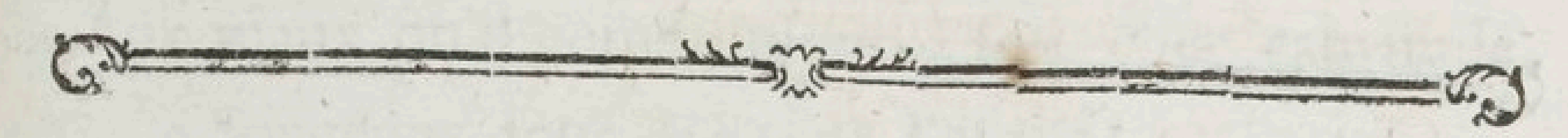
La Juſtice & la Médecine
Se reſſemblent encore aſſez,
En ce que, de noble origine,
Tous biens & tous maux compenſés,
Quoique toutes deux reſpectables,
Il n'eſt pas aiſé de juger,
Vu les abus & le danger
De leur pratique inſéparables,
S'il en réſulte plus de bien
Qu'elles ne cauſent de dommage.
Ce Caton paſſoit pour bien ſage :
Pour moi je ne décide rien ;
Mais j'en conclus que l'on doit plaindre
Les Malades & les Plaideurs,
Parce que rien n'eſt plus à craindre
Que Médecins & Procureurs.
Ces grands Médecins ſi célèbres,
Qu'on a preſque diviniſés,
Combien de monumens funèbres
De leur vivant ont-ils dreſſés ?
Ces réputations ſi hautes
S'obtiennent à bien peu de frais ;
Le jour éclaire leurs ſuccès,
Et la terre couvre leurs fautes.
Ainſi que nos Héros guerriers,
De votre Art les grands Coriphées

Devroient, dans leurs fameux trophées,
Joindre les cyprès aux lauriers.
CELSE, ce Médecin auguſte,
Et pour lors le plus grand eſprit,
Qui raiſonne toujours ſi juſte,
Nous dit lui-même en ſon Ecrit,
Que de ſon temps la Médecine
Avoit changé plus d'une fois,
Que c'eſt toute une autre routine,
D'autres principes, d'autres loix.
Chez un Malade aujourd'hui même
Aſſemblez cinq ou ſix Docteurs,
Ils ſont de différent ſyſtême,
Et ſe reprochent leurs erreurs.
On héſite, on diſpute, on doute,
On cite même autorité;
L'un veut prendre par cette route,
Et l'autre par l'autre côté.
Jugez de la perplexité
D'un patient qui les écoute,
Et quelle triſte extrémité!
Ce que je dis là, vos Confrères
Le confeſſeront volontiers;
Et j'en ai vu des plus ſincères
S'en plaindre eux-mêmes les premiers.
Cependant le Malade paye

Bien cher la Consultation,
Qui, sans rien décider, l'effraye.
Or, quelle est leur conclusion?
Presque toujours une saignée,
Fût-ce pour la dixième fois,
Jusqu'à ce qu'il soit aux abois:
Telle est la méthode enseignée
Dans toute l'Ecole aujourd'hui;
Ainsi l'on prépare l'athlète.
Loin d'animer la force en lui,
Par la saignée & la diète
On vous l'exténue, on l'abat
Pour le disposer au combat
Du mal & de la Médecine,
Qui, par leurs efforts violens,
Causent une guerre intestine,
Dont les frais sont à nos dépens,
Et font souvent notre ruine.

L'Abbé de l'Attaignant.





N.° 1934.

MÉDECINS (les progrès de la fortune des).

Qu'un Médecin à pied visite ses Malades,
Il souffre mille affronts : il voit bols & pommades,
Drogues & Charlatans, aux meurtres aguerris,
Tuer impunément ceux qu'il auroit guéris.
Mais quand, un peu plus riche, à sa roulante chaise
Un cheval attelé le conduit plus à l'aise,
A ses prudens conseils on veut bien recourir,
Et même par ses mains se résoudre à guérir.
O! quand jusqu'au carrosse arrive la science,
Combien plus sûr encor de son expérience,
Plus sûr de sa sagesse & de sa probité,
Voit-on du Médecin le nom accrédité?
Nécessaire aux talens, à tout autre mérite,
Le bien est nécessaire; &, sans être hypocrite,
Souvent l'Homme ne doit qu'à l'or dont il jouit,
L'éclat de la vertu dont il nous éblouit.

M. l'Abbé de Villiers.



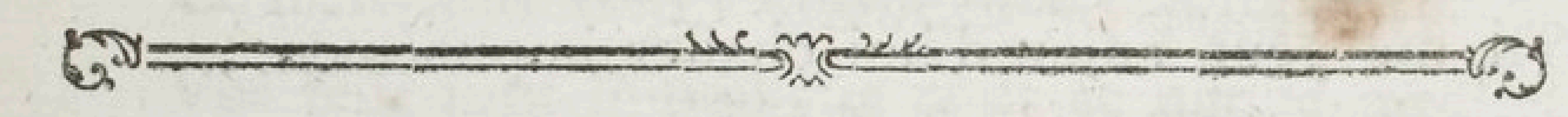
N.° 1934 *a.*

MÉDECINS (le Talifman des). *Efculape & les Graces.*

JE te dois une Fable, & voici mon tribut ;
Puiffe-t-il, cher Ami, mériter ton fuffrage !
Mon cœur y peint le tien, ton plus cher attribut :
Mais que ta modeftie ignore mon ouvrage,
Elle m'accuferoit d'avoir manqué le but.
Lorfque du féjour du tonnerre
ESCULAPE fut député
Pour aller être fur la terre
Le défenfeur de la fanté,
Contre les maux qui font la guerre
A notre pauvre humanité ;
JUPITER voulut que les Graces
Se fiffent un plaifir d'accompagner fes traces.
MOMUS, Ariftarque éternel,
Trouva dans ce choix-là matière à railleries.
JUPITER répondit à fes plaifanteries
Par cet oracle folennel :
» Le corps, chez les Mortels, n'eft pas le plus malade :
» J'ai remarqué dans la plupart,
» Que l'efprit d'ordinaire a la plus forte part

» Aux maux qu'il communique à son cher camarade.
» Songeons donc à guérir l'esprit ;
» Les Graces rempliront dignement cet office «.
Ainsi fut fait, dont bien nous prit,
Puisque l'expérience apprit
Qu'il faut des agrémens l'innocent artifice,
Pour nous faire écouter celui qui nous guérit.
Sur l'effet du remède en vain l'on nous éclaire,
Si l'on n'a l'art d'en faire une douce boisson ;
Mais le Médecin qui sait plaire
Avance bien la guérison.

Pesselier.

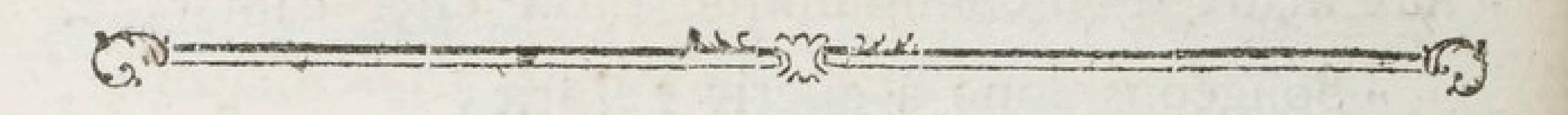


N.° 1935.

MÉDECINS (aux).

DANS un beau corps Nature & Maladie
Etoient aux mains. Une aveugle vient là :
C'est Médecine, une Aveugle étourdie,
Qui croit par force y mettre le holà.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà,
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure
Sur celle-ci, comme sur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature.

Piron.



N.° 1936.

MÉDÉE (1); ou *l'Amante outragée conſpirant la vengeance contre celui qui l'a trahie.*

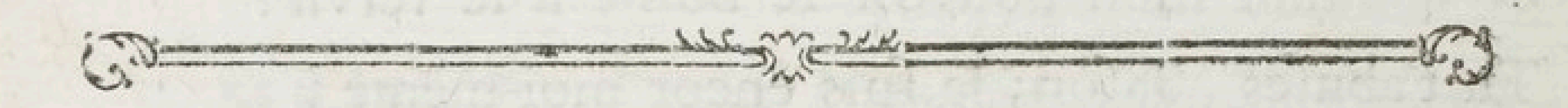
SOUVERAINS Protecteurs des loix de l'Hyménée,
Dieux, garans de la foi que JASON m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux ſerment il vainquit ma pudeur;
Voyez de quel mépris vous traite ce parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure.
S'il me peut aujourd'hui chaſſer impunément,
Vous êtes ſans pouvoir, ou ſans reſſentiment...
Jaſon me répudie! Eh! qui l'auroit pu croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
Peut-il bien me quitter après tant de bienfaits?
M'oſe-t-il bien quitter après tant de forfaits?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'oſe,
Croit-il que m'offenſer ce ſoit ſi peu de choſe?
Quoi! mon père trahi, les élémens forcés,
D'un frère dans la mer les membres diſperſés,

---

(1) Médée étoit fille du Roi de Colchos, & fameuſe Magicienne.

Lui font-ils préſumer mon audace épuiſée ?
Lui font-ils préſumer qu'à mon tour mépriſée,
Ma rage contre lui n'ait pas où s'aſſouvir,
Et que tout mon pouvoir ſe borne à le ſervir ?
Tu t'abuſes, Jaſon; je ſuis encor moi-même ;
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine, & je veux pour le moins
Qu'un forfait nous ſépare, ainſi qu'il nous a joints.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père,
N'eſt que le moindre effet qui ſuivra ma colère.
Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels Dieux me fourniront des ſecours aſſez grands ?
Ce n'eſt plus vous, Enfers qu'ici je ſollicite ;
Vos feux ſont impuiſſans pour ce que je médite.
Auteur de ma naiſſance, auſſi-bien que du jour
Qu'à regret tu départs à ce fatal ſéjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place,
Accorde cette grace à mon déſir bouillant.
Je veux cheoir ſur CORINTHE avec ton char brûlant;
Mais ne crains pas de chute à l'Univers funeſte;
Corinthe conſumé garantira le reſte.
De mon juſte courroux les implacables vœux
Dans ſes odieux murs arrêteront les feux.
CRÉON en eſt le Prince, & prend Jaſon pour gendre ;
C'eſt aſſez mériter d'être réduite en cendre,

D'y voir réduit tout l'isthme, afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.
P. Corneille.



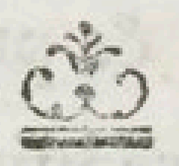
N.° 1937.

MÉDICIS (portrait de Catherine de).

. . . .

SON Epoux expirant à la fleur de ses jours,
A son ambition laissoit un libre cours.
Chacun de ses enfans nourris sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion
Semoient la jalousie & la division,
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les GUISES aux CONDÉS, & la FRANCE à la FRANCE,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêts, de rivaux, & d'amis,
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse,
Infidelle à sa Secte, & superstitieuse,
Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.

De la Henriade, Ch. II. De Voltaire.

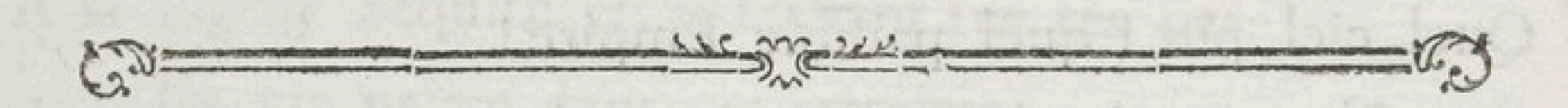


N.° 1937 *a*.

MÉDIOCRITÉ (la) *procure souvent le bonheur.*

V. la lettre B. N.° 513.

La Fontaine.



N.° 1938.

MÉDIOCRITÉ (éloge & entretien sur la).

Souveraine de mes pensées,
Tes loix sont-elles effacées?
Toi, qui seule régnois sur les premiers Mortels,
Dans cette race misérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuse Liberté, tu n'as donc plus d'Autels?
De mille erreurs vils tributaires,
Leurs volontaires cœurs, esclaves,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens.
Là, je vois des chaînes dorées;
Là, d'indignes; là, de sacrées:
Par-tout je vois des fers & de tristes liens.
N'est-il plus un cœur vraiment libre,
Qui, gardant un juste équilibre,

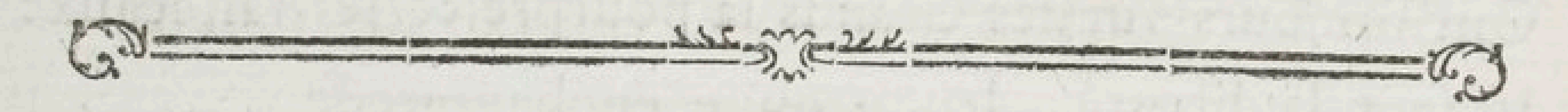
Vive maître de ſoi, ſans aſſervir ſes jours ?
S'il en eſt, montre-moi ce Sage,
Lui ſeul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur ſous ſa loi ſe range pour toujours.
Tu m'exauces, Nymphe ingénue ;
Dans une contrée inconnue,
Sur des ailes de feu je me ſens enlevé.
Quel ciel pur ! quel paiſible Empire !
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce ſéjour par tes ſoins cultivé.
Aux bords d'une mer furieuſe,
Où la Fortune impérieuſe
Porte & briſe à ſon gré de ſuperbes vaiſſeaux,
Il eſt un port ſûr & tranquille,
Qui maintient, dans un doux aſile,
Des barques à l'abri du caprice des eaux.
Sur ces ſolitaires rivages,
D'où l'œil, ſpectateur des naufrages,
S'applaudit en ſecret de ſa ſécurité,
Dans un Temple ſimple & ruſtique,
De la Nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la Médiocrité.
Là, conduite par la Sageſſe,
Tu te fixas, humble Déeſſe,
Loin des Palais bruyans du faſtueux PLUTUS ;
Là, ſous tes loix & ſous ton culte,

Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaisirs purs, les sincères vertus.
Séduits par d'aveugles Idoles,
Du Bonheur fantômes frivoles,
Le Vulgaire & les Grands ne te suivirent pas;
Tu n'eus pour sujets que ces Sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.
Tu vis naître dans ces retraites
Ces nobles & tendres Poëtes
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillans,
Si le fracas de la Fortune,
Ou si l'Indigence importune
Eût troublé leur silence ou caché leurs talens.
Mais en vain tu fuyois la Gloire;
La Renommée & la Victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des Héros
Mieux formés, par tes loix stoïques,
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la mollesse & l'orgueil des faisceaux.
Pour MARS tu formois, loin des villes,
Les FABRICES & les CAMILLES,
Et ces sages Vainqueurs, philosophes Guerriers,
Qui, du char de la Dictature,
Descendant à l'Agriculture,
Sur tes secrets Autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, Déïté paisible,
Le Mortel sagement sensible,
Qui jamais loin de toi n'a porté ses désirs !
Par sa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.
Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des vallons.
Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au delà de leur foible horizon :
Quelques bruits que la foule en sème,
Il est satisfait de lui-même,
S'il a su mériter l'aveu de la Raison.
Il rit du sort, quand les conquêtes
Promènent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord, ou celles du Midi ;
Rien n'altère sa paix profonde,
Et les derniers instans du Monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.
Amitié, charmante Immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidèle

Peu d'amis, mais constans, vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.
Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les sombres heures,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris,
Ecartant ces songes funèbres,
Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
Vont réveiller les Grands sous les riches lambris.

Gresset.



N.° 1939.

MÉDIOCRITÉ (entretien sur la).

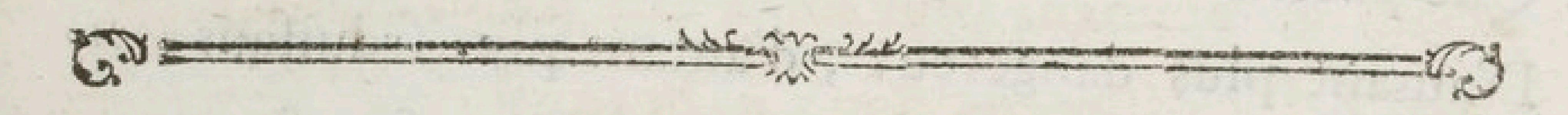
CROYEZ que si j'étois VOLTAIRE,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrois voltiger la Fortune légère,
Et la laisserois aujourd'hui
Partager loin de moi sa fureur passagère.
Je connois l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces misères de toute espèce,
Et ces dehors de politesse

Dont il faut s'occuper dans le ſein des grandeurs.
Je mépriſe la vaine gloire,
Quoique Poëte & Souverain.
Quand le fatal ciſeau, terminant mon deſtin,
M'aura plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre, après ma mort, au Temple de Mémoire?
Un inſtant de bonheur vaut mille ans dans l'Hiſtoire.
Nos deſtins ſont-ils donc ſi beaux?
Le doux Plaiſir & la Molleſſe,
La vive & naïve Allégreſſe,
Ont toujours fui des Grands la pourpre & les faiſceaux:
Priſant la liberté, leur troupe enchantereſſe
Préféra l'aimable pareſſe
Aux plus brillans ſuccès, & les jeux aux travaux.
Ainſi la Fortune volage
N'a jamais cauſé mes ennuis;
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits,
En lui refuſant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi;
Il nous oblige & nous engage
A meſurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire, dans ſon hermitage,
Dans un pays dont l'héritage

Eſt

Eſt ſon antique bonne foi,
Peut, ſous les loix d'une vertu ſauvage,
Vivre au gré de PLATON & diſpoſer de ſoi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penſer, vivre, & mourir en Roi.

Frédéric II.



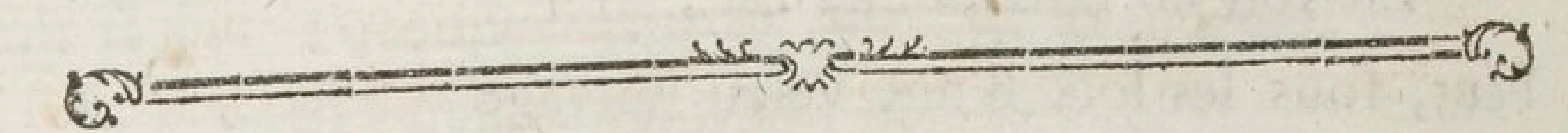
N.° 1940.

MÉDISANCE (la) *ne doit pas nous contraindre à fuir la Société.*

POUR tous les ſots diſcours où l'on peut être mis,
Faut-il donc renoncer à ſes meilleurs amis;
Et, quand même on pourroit ſe réſoudre à le faire,
Croiroit-on obliger tout le monde à ſe taire?
Contre la Médiſance il n'eſt point de rempart.
A tous les faux caquets n'ayons donc nul égard,
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laiſſons aux Cenſeurs une pleine licence.

Molière.



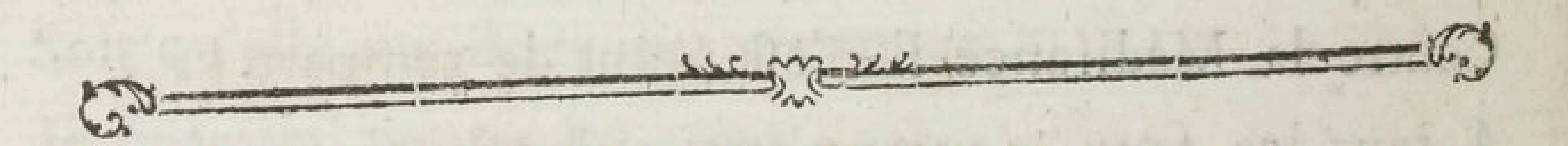


N.° 1941.

MÉDISANCE (sur la).

Fuis l'air contagieux de cette horrible peste
Que portent dans l'esprit ces discours médisans,
D'autant plus dangereux, d'autant plus séduisans,
Qu'ils savent mieux cacher leur malice funeste.
Souvent par un seul mot tu perds un innocent,
Comme on voit des moissons le trésor jaunissant,
S'embraser par le feu d'une seule étincelle :
Tu lui serois plus doux en arrachant son cœur,
Qu'en versant le venin de ta langue cruelle,
Qui, sans toucher son corps, lui ravit son honneur.

Arnaud d'Andilly.



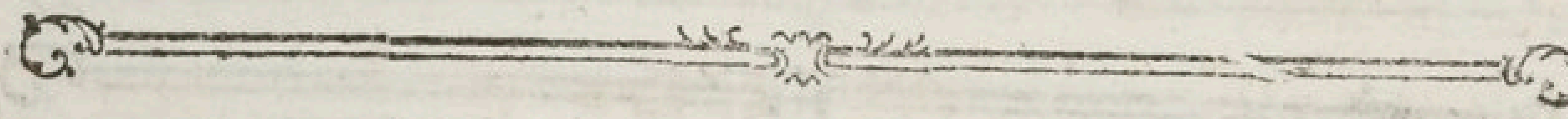
N.° 1942.

MÉDISANCE (la).

Par une lâche Médisance
Découvrir de secrets péchés
Que la charité veut que l'on tienne cachés,
Et porter son venin jusques sur l'innocence;

Sans respecter les loix du Juge souverain,
Blesser l'honneur de son prochain,
Par les funestes traits d'une langue cruelle,
L'outrager sans colère & sans emportement,
Voilà ce que le monde appelle
Un innocent plaisir, un doux amusement.

Jacques Testu.

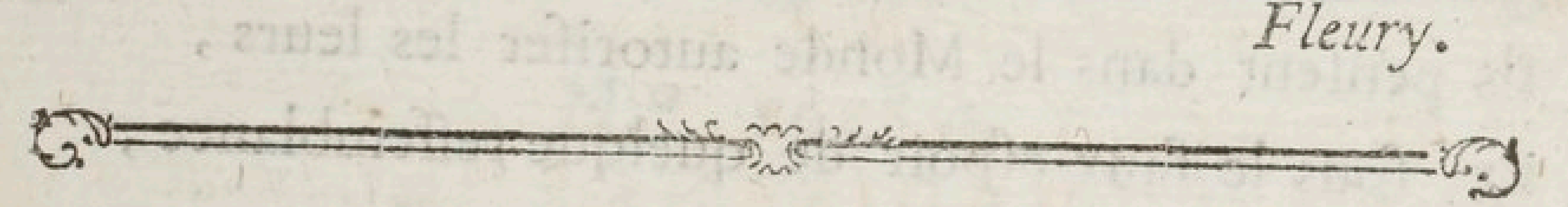


N.° 1942 *a.*

MÉDISANCE (la fine).

D'UN Procureur on vendoit la Pratique
Au plus offrant. Un homme du métier,
Qui connoissoit du Palais la rubrique,
Soudain arrive, & dit à l'Héritier :
Monsieur, avant que je mette aux enchères,
Expliquez-vous. Vend-on sa femme aussi ?
Car, vous savez comme moi, Dieu-merci,
Qu'elle faisoit les deux tiers des affaires.

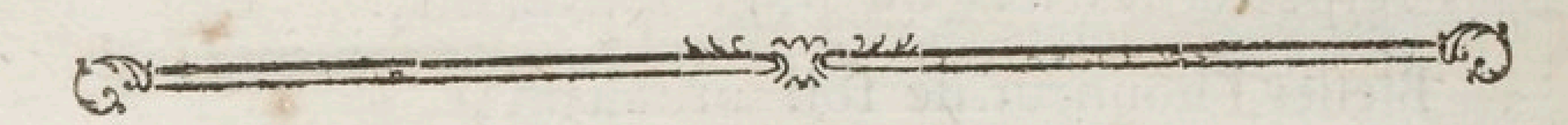
Fleury.



N.° 1943.

MÉDISANCE (la) *complette.* *V.* la lettre J. N.° 1645.

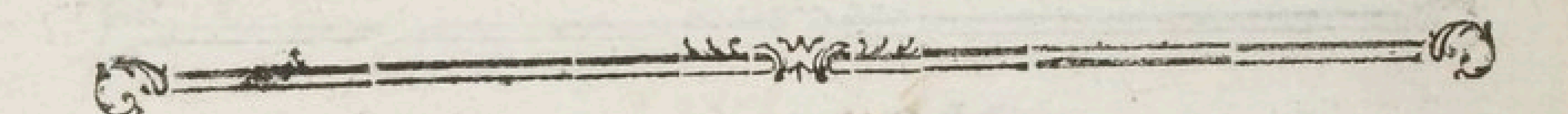
M. le Marquis de Pézay.



N.° 1944.

MÉDISANCE (la). *V.* la lettre P. N.° 2380.

Richer.



N.° 1945.

MÉDISANS (ſortie contre les).

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours ſur autrui les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de ſaiſir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en ſemer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le Monde autoriſer les leurs,
Et, ſous le faux eſpoir de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

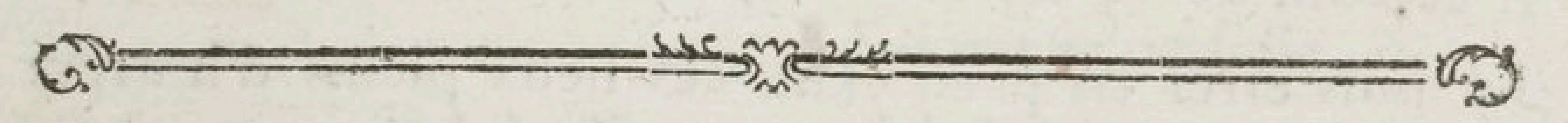
Molière.



N.° 1946.

MÉFIANCE (la). *V.* la lettre C.
N.° 624.

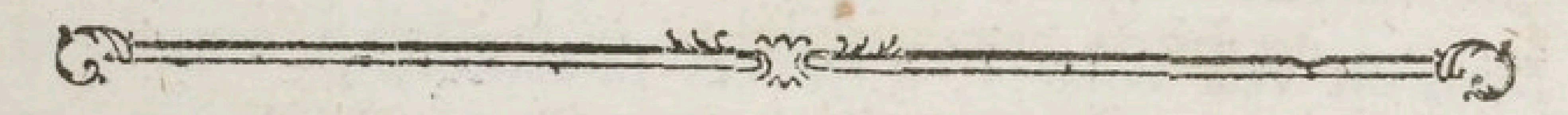
La Fontaine.



N.° 1947.

MÉFIANCE (la). *V.* la lettre L.
N.° 1833.

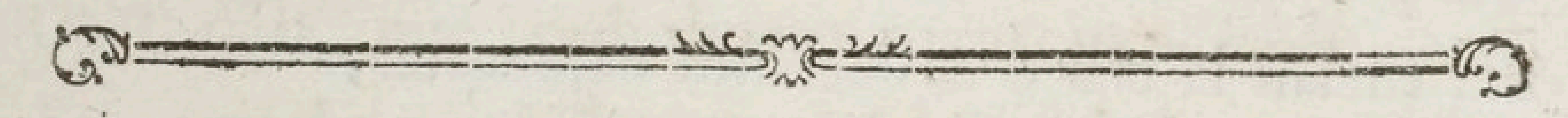
La Fontaine.



N.° 1948.

MÉFIANT (le) *à propos.* *V.* la lettre L.
N.° 1829.

M. Dorat.



N.° 1948 *a.*

MÉLANCOLIE (la) *dissipée.*

DE mes chagrins profonds secrets dépositaires,
Grotte obscure, antres sourds, campagnes solitaires,
Où dans un long effroi la Nature se tait,
Caverne du silence où la douleur se plaît,

Tombe qu'elle éleva dans ce lugubre asile,
Silencieux étang, forêt morne & tranquille,
Sapins si tristement élancés jusqu'aux cieux,
Dérobez, s'il se peut, l'Univers à mes yeux.
De tout ce qu'on y voit mon ame importunée,
A ce coin de la terre est à jamais bornée;
J'y puis errer en paix. Dans ces lieux pleins d'horreur
Tout est calme & désert, la Nature & mon cœur.

Quelle Divinité majestueuse & sombre
Descend de ce côteau qui se perdoit dans l'ombre?
Dieu! que de noirs soucis sur son front amassés!
Elle marche à pas lents, & ses yeux sont baissés;
Mais on voit éclater, à travers sa tristesse,
La touchante beauté dont le charme intéresse;
Son aspect de ces bois redouble encor le deuil,
Et sa bouche s'attache au marbre d'un cercueil.
Tout me dit que c'est toi, Muse mélancolique,
Qui présidas aux nuits du Chantre Britannique,
Et, fuyant la clarté des célèstes flambeaux,
Réchauffa par tes pleurs la cendre des tombeaux.
Demeure, je te suis;... attends-moi... Vain prestige!
Un songe m'enchantoit;.... la vérité m'afflige.
Je me retrouve seul, en proie à mes regrets,
Et mes tremblantes mains n'ont saisi que cyprès.

Toi, qui rendois le calme à mon ame agitée,
Sensible CORILLA, quoi! je t'ai donc quittée!

Ma sombre défiance a passé jusqu'à toi ;
Tout, jusqu'à mon amour, s'est tourné contre moi:
Tout me fuit, tout est mort . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . J'ai vu la perfidie,
Par son impunité bassement enhardie,
De mes crédules vœux cherchant à s'emparer,
Approcher de mon cœur, pour le mieux déchirer;
J'ai vu des hommes bas, cruels, fourbes, avides,
A force d'être vils, devenus intrépides,
De honte enveloppés, méchans avec froideur,
Tourner à leur profit jusqu'à leur déshonneur.
J'ai connu l'Envieux & ses pâles alarmes;
Tous mes foibles succès ont fait couler des larmes...
Dieu! combien de serpens réchauffés dans mon sein,
Pour le prix de mes soins, m'ont soufflé leur venin!
C'est alors, que, traînant ma vague inquiétude,
J'ai dans le tourbillon trouvé la solitude.
Il fallut craindre, hélas! ce que j'avois aimé.
J'ai détourné les yeux, & mon cœur s'est fermé...
. . . .
. . . .
Je crus toucher au calme, & ce calme est affreux;
Les cœurs passionnés sont toujours malheureux.

L'imagination, trop ſouvent importune,
Sait, par les ſouvenirs, prolonger l'infortune;
Et ce cœur douloureux, à lui-même livré,
Emporte tous les traits dont il fut déchiré...
Deſtin, à mes ennuis permets que je ſuccombe!

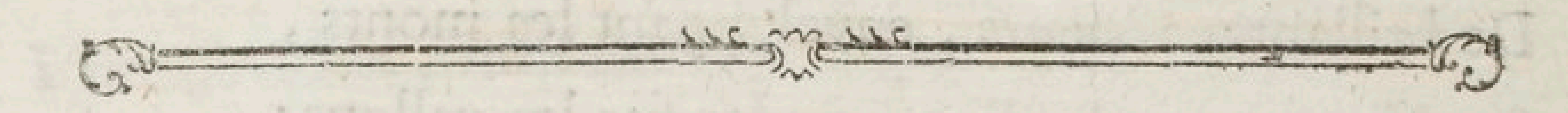
. . . .

Mais, quoi! quel tourbillon, par les vents apporté,
Couvre d'un voile épais le Monde épouvanté?
Aux tonnerres des monts, des foudres ſouterraines
Au loin ſemblent répondre, & font gémir ces plaines!
Des profondeurs des bois ſort un bruit menaçant;
Ce troupeau conſterné s'arrête en mugiſſant;
Dans le fracas des airs, la nuit inattendue,
Précipitant ſon char, ſort des flancs de la nue;
L'éclair meurt ſur ſa trace en y laiſſant l'effroi,
Et la vague écumante a monté juſqu'à moi...
Je ne redoute rien. Il eſt un Etre juſte
Dont la voix me rappelle à ſon eſſence auguſte:
Il ne détruira point l'ouvrage de ſes mains.
Mon ame va jouir; elle échappe aux Humains.
Oui, je crois au bonheur.... mon dernier jour s'achève;
L'exiſtence pour moi fut un pénible rêve:
Il finit... Ah! Grand Dieu, je bénis mon trépas;
L'ami de la vertu doit tomber dans tes bras...
Tout change; ce déſert ſe transforme en bocage;
L'Aquilon dans les cieux a diſperſé l'orage.

De brillantes vapeurs, enveloppant les monts,
Semblent un voile d'or ceintré ſur les vallons;
L'onde amoureuſement embraſſe la verdure,
La fleur naît, l'oiſeau chante, & le Zéphyr murmure.
Tout me plaît, tout s'anime en ce charmant ſéjour;
C'eſt le tranquille Eden, embelli par l'Amour.
Que vois-je? Mille Amans, enchaînés ſur ces rives,
Rappellent en riant les heures fugitives,
S'enivrent à longs traits d'une innocente ardeur,
Et m'offrent à l'envi le tableau du bonheur.
Où ſuis-je? quel rayon a deſſillé ma vue!
O tranſports conſolans dont mon ame eſt émue!....
Jeune & ſenſible encor, je puis jouir comme eux:
C'eſt la haine & l'ennui qui font les malheureux!
Corilla, Corilla, je t'adore, & tu m'aimes!
Qu'importe l'Univers? n'eſt-il pas en nous-mêmes?
Pardonne à ce délire où s'égaroient mes ſens;
Non, je ne hais plus rien, pas même les méchans....

M. Dorat.





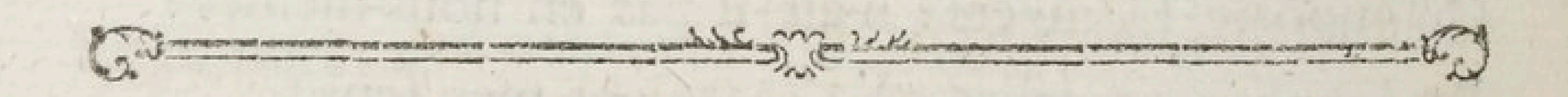
N.° 1948 *b*.

MELON (le).

ET toi (1), fruit raboteux, qu'un potager enſerre,
Qui veux être abreuvé, qui repoſes à terre ;
Toi, dont le corps peſant, privé de ce ſoutien,
Entraîneroit ſa tige & romproit ſon lien,
De ta chair colorée un ſuc exquis s'épanche ;
Par lui dans notre ſein l'ardente ſoif s'étanche.
Ah ! fruit délicieux, faut-il que ta bonté
Trahiſſe ſi ſouvent mon goût & ta beauté.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.



N.° 1949.

MELONS (les) *& la Citrouille. Moralité. Leçon allégorique pour les Orgueilleux.*

SUR une couche au ſoleil expoſée,
Un Jardinier ſema des Melons avec ſoin.
Une graine de gourge, au milieu d'eux gliſſée,
Dans ce lit eut ſon petit coin,

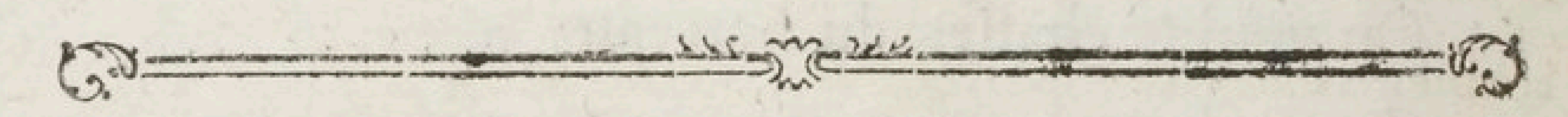
---

(1) Le Melon.

Tant que ces plantes, dans l'enfance,
Se nourrirent à peu de frais.
Elles furent d'intelligence,
Point de partage, nul procès:
Mais si-tôt que chacune d'elles
Avec avidité fouilla dans le terreau,
Voilà les plaintes, les querelles;
On voulut chasser du berceau
Cette plante trop meurtrière,
Qui déjà dominoit la couche presque entière.
Elle, pour conserver son habitation,
Allégua la possession.
Titre injuste, abusif, dit la gent melonnière;
Ça, vîte, décampez, & courez sans honneur,
Du Berger & du Laboureur
Rassasier la faim grossière;
Tandis que nous, servis avec éclat,
Serons toujours le premier plat
Qui flatte en un festin & le goût & la vue....
Alte-là, Messieurs les Melons,
Vous êtes par trop fanfarons,
Répondit la Citrouille émue.
Sur cent de vous, combien de bons?
Deux ou trois, encore peut-être.
Pour nous, si nous avons le goût un peu moins fin,
Du moins ce goût est-il certain,

Et nous ſommes toujours ce que nous devons être.
Or, dites-nous préſentement,
A qui des deux la préférence,
Ou du très-bon, qui l'eſt fort rarement,
Ou du moin bons, qui l'eſt avec conſtance?
. . . .

D'Ardenne.



N.° 1950.

MÉMOIRE (le Temple de). *V.* la lettre D. N.° 946.

Piron.



N.° 1950 *a*.

MÉMOIRE (la fécondité de la); ou *ce que nous appelons mémoire heureuſe, provient de la délicateſſe des eſprits animaux & des fibres qui s'attachent à notre cerveau.*

Les eſprits animaux, parcelles vagabondes,
En formant au cerveau mille traces profondes,
Diſpoſent ſes filets à prendre, à retenir
L'image des objets. De là, le ſouvenir,
Ce vaſte réſervoir d'innombrables penſées,
Admiſes ſans effort, ſans déſordre entaſſées,

Qui s'offrent quelquefois si-tôt que je le veux,
Qui quelquefois aussi résistent à mes vœux,
Qui souvent à mon ame en foule se présentent,
Et, promptes à sortir, à l'envi se supplantent;
Qui souvent malgré moi refusant de marcher,
Du fond de leurs recoins ne peuvent s'arracher.
Les fibres du cerveau sont souples & fidelles
A l'action des corps qui s'exercent sur elles.
L'objet matériel, prompt à les émouvoir,
Par ses coups redoublés les porte à recevoir
De ses impressions les traces fugitives,
Images à la fois réelles & fictives.
Alors dans le cerveau, leur flexibilité
Admet tous ces tableaux dont il est affecté.
Telle d'un arbrisseau la branche obéissante
Se plie en espalier, en voûte verdoyante;
Ainsi la cire molle, aisée à manier,
Reçoit les traits divers que trace l'Ouvrier.
Plus de notre cerveau les fibres sont flexibles,
Plus elles ont de jeu, plus les objets sensibles
Gravent profondément leurs portraits variés,
Et tels d'entr'eux jamais ne seront oubliés.
Tous ces divers tableaux s'introduisent en foule;
L'un ne détruit point l'autre; aucun d'eux ne s'écoule:
Tout est clair & distinct, tout s'offre sans effort;
Le trait se concentrant, n'en devient que plus fort.

Mais ces fibres aussi sont-elles inflexibles,
Soit par l'excès honteux de boissons trop nuisibles,
Soit par le poids des ans, qui nous traîne au tombeau;
Les traces foiblement s'impriment au cerveau;
Ce ne sont bien souvent qu'empreintes passagères,
Que portraits fugitifs, que lueurs éphémères:
L'image des objets, reçue avec effort,
S'offre, & soudain s'efface, entre, & promptement sort.
Tel l'éclair brille & meurt; tel, poussé vers la plage,
Le flot au même instant couvre & fuit le rivage.

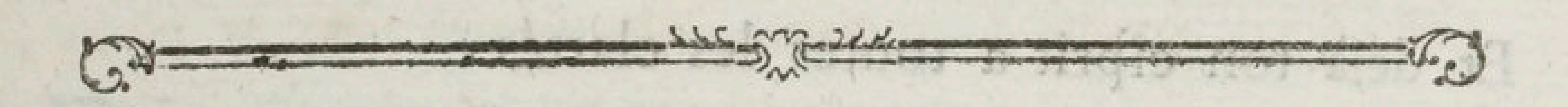
Selon que les objets sont vifs ou languissans,
Admises au cerveau par l'organe des sens,
Leurs traces, dans l'esprit stables où passagères,
Font des impressions profondes ou légères.
De là tous ces tableaux de la mémoire exclus,
Ou de qui nous n'avons qu'un souvenir confus;
De là tous ces tableaux dont l'immortelle empreinte
Triomphe du temps même, & brave son atteinte.
Ainsi, fades Ecrits dont on fut ennuyé,
De vous, tout, jusqu'au rire, est souvent oublié.
Ainsi, tendres adieux d'une mère expirante,
Dans son fils votre idée à jamais est vivante.

Tels sont de la mémoire & l'essence & le prix;
Que ses riches trésors de l'Homme soient chéris.

Oui, cette faculté, qui veut de la culture,
Est un des plus beaux dons qu'accorde la Nature;

Miroir universel, elle nous rend présens
Les siècles reculés, les grands événemens,
Tous les faits consacrés dans la Fable & l'Histoire;
Le Savant quelquefois lui doit toute sa gloire.
Ses trésors cependant ne sont qu'un embarras,
Lorsque le jugement ne la dirige pas.

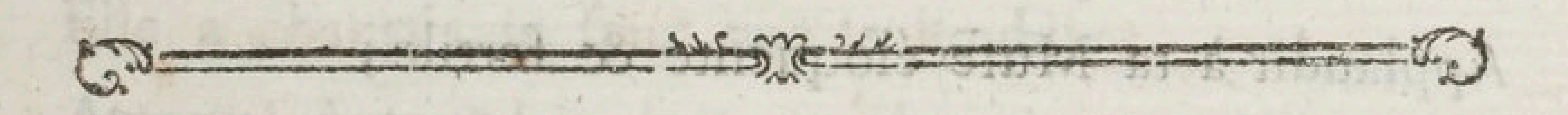
Dulard.
Poëme de la Grandeur de Dieu.



N.° 1951.

MÉMOIRE (les disgraces assez communes aux Prédicateurs qui manquent de). *V.* la lettre P. N.° 2509.

L'Abbé de Villiers.

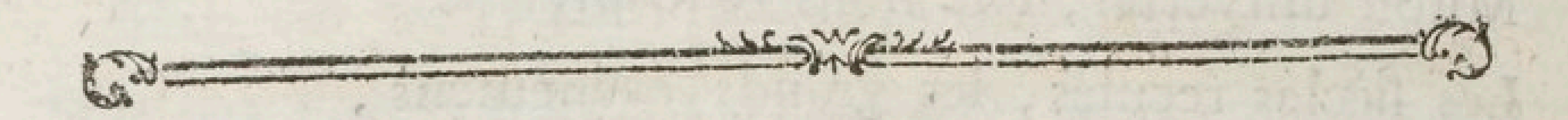


N.° 1952.

MÉNAGE (déclamation contre les femmes qui veulent acquérir de la science, au lieu de s'occuper de leur). *V.* la lettre F. N.° 1223.

Molière.





N.° 1953.

MÉNAGE (éloge de).

Quels honneurs éclatans n'as-tu pas mérités?
Tu n'es qu'aux premiers jours où l'homme eſt vraiment homme,
Et déjà ton eſprit a toutes les clartés
Des fameux Ecrivains d'ATHÈNES & de ROME.
 APOLLON me l'a dit; tu ſeras ſans pareil
En l'Art qui nous apprend tant d'illuſtres menſonges.
Il n'eſt point de Savant dont le profond ſommeil
Sur la double montagne ait fait de ſi beaux ſonges.
 MÉNAGE, ſi tu vis autant que j'ai vécu,
Tu verras à tes pieds le Critique vaincu
Applaudir à ta Muſe éloquente & fertile;
Et le ſiècle préſent, & tous ceux qui naîtront,
Ne ſe pourront laſſer d'admirer ſur ton front
La couronne d'HOMÈRE & celle de VIRGILE.

Le Préſident Maynard.

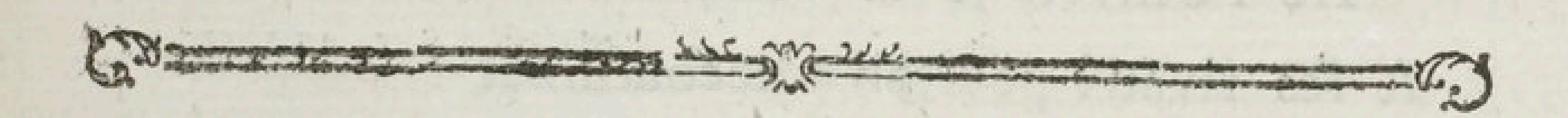


N.° 1954.

N.° 1954.

MENTEUR (le) *a beau dire de temps à autre la vérité, il n'eſt jamais cru.* *V.* la lettre S. N.° 2866.

D'Ardenne.



N.° 1954 *a.*

MENTEUR (le).

JE l'adorois cette jeune ZÉLIE ;
Aimant ſi bien, j'avois ſu l'enflammer :
Elle a changé ; je ſens que je l'oublie ;
Amour ! Amour ! je ne veux plus aimer.

Ah ! j'étois né pour brûler de ſa flamme ;
Et ce penchant ne ſert qu'à m'alarmer :
Ne m'offre rien qui ſéduiſe mon ame ;
J'aimerois trop, je ne veux plus aimer.

Foible Mortel, quelle crainte importune,
Me dit le Dieu ! vois, pour te mieux charmer,
J'ai raſſemblé les trois Graces en une.
N'importe, Amour, je ne veux plus aimer.

Thémire alors à mes yeux se présente
Telle qu'Amour prit soin de la former.
Je m'écriai : Sans doute, elle est charmante!
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.

Oui, du printemps c'est l'image embellie,
C'est, je le vois... mais comment s'exprimer?
FLORE, VÉNUS, MINERVE, & la FOLIE:
Heureusement je ne veux plus aimer.

De l'Univers je la verrois suivie:
A ses rivaux peut-on s'accoutumer?
A l'admirer je passerai ma vie;
C'est bien assez, je ne veux plus aimer.

Oui, dit l'Amour, suis toujours ta THÉMIRE;
Sur le péril je saurai le calmer;
A tous momens j'aurai soin de te dire:
DAPHNIS, au moins il ne faut pas l'aimer.

Par quels conseils me laissois-je séduire?
Contre ses droits l'Amour peut-il s'armer?
L'Enfant malin, je le voyois sourire,
Quand je disois, je ne veux plus aimer.

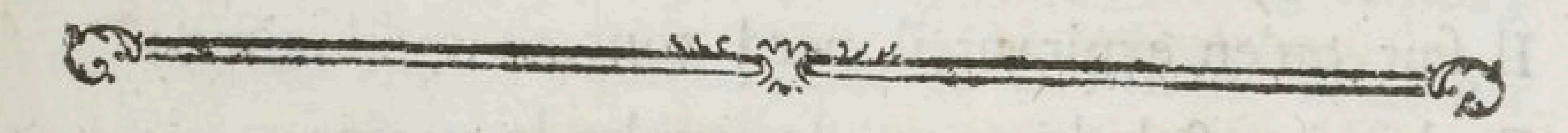
Depuis ce jour, sans vouloir m'en défendre,
De tous ses feux je me sens consumer;
Belle Thémire, ai-je pu m'y méprendre?
Vous avoir vu, hélas! c'est vous aimer.

M. Monière.

N.° 1954 *b*.

MÉPRISANS (leçon pour les).
V. la lettre L. N.° 1795.

De la Motte.



N.° 1955.

MÉPRIS (pour ceux qui ont du) *pour la vie.*

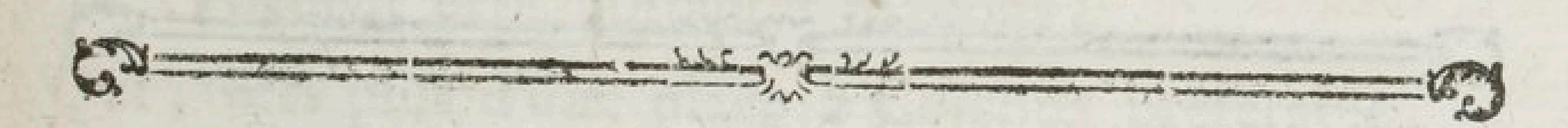
IL n'eſt pas encor nuit ! (1) que les heures ſont lentes !
Eſt-ce un homme accablé de douleurs violentes
A qui l'impatience arrache ce diſcours ?
De ſes tourmens ſans doute il veut hâter le cours.
Non, c'eſt un pareſſeux qui ſe laſſe de vivre ;
Aux plus mortels ennuis l'oiſiveté ſe livre :
Toujours peu ſatisfait de la fuite du temps,
De ſa vie importune il compte les inſtans ;
La mort lui paroît donc préférable à la vie.
Quoique d'un ſort douteux cette mort ſoit ſuivie,

(1) Il faut imaginer que les réflexions qui viennent à la ſuite des deux premiers Vers, ſont occaſionnées par un écho qui répète les plaintes d'un homme las de vivre.

Et que ſon nom lui ſeul inſpire la terreur ;
Il ſemble tous les jours accuſer ſa lenteur,
Et vouloir avancer le moment redoutable
Qui fixe des Humains le ſort irrévocable.
O Ciel ! eh ! comment l'Homme, en ſes égaremens,
Eſt-il ſi peu d'accord avec ſes ſentimens ?
Il redoute la mort comme le mal ſuprême ;
Il ſait qu'en expirant il perd tout ce qu'il aime ;
Et la vie eſt le bien qui le touche le moins,
Et qu'il pourroit juger indigne de ſes ſoins !
Que dis-je ? Ce mépris fut, même en tous les âges,
La ſublime vertu des Héros & des Sages.
Les uns, cherchant la gloire au milieu des combats,
Ont mis un fol honneur à braver le trépas ;
Les autres, dans le ſein de leurs Dieux domeſtiques,
L'ont vu fondre ſur eux avec des yeux ſtoïques,
Soit qu'un lâche aſſaſſin vînt de leurs triſtes jours,
Par l'ordre d'un Tyran, précipiter le cours ;
Soit que, pour éviter la honte & l'eſclavage,
Une mort volontaire honorât leur courage.
Admire qui voudra leur noble fermeté ;
Je n'y découvre, moi, qu'inſenſibilité.
Il eſt beau, dira-t-on, de vivre dans l'Hiſtoire,
Et qu'un long avenir guide notre mémoire.
Je le veux : cependant tous ces propos divers
Sont bons pour embellir de la Proſe ou des Vers ;

Ils peuvent tout au plus enivrer de fumée
Ces Amans de la Gloire & de la Renommée,
Qui, pour des biens futurs, chimériques & faux,
Sont contens de mourir, s'ils meurent en Héros.
Le Sage est revenu de ces contes frivoles,
Et ne se repaît point de pompeuses paroles.
Vivre au milieu des siens, à son aise & long-temps,
Vaut mieux qu'un vain trophée & des noms éclatans.
Eh! pourquoi retrancher de ces courtes années
Qu'aux fragiles Humains le Ciel a destinées?
Ses décrets souverains doivent être observés.
Jouissons des momens qu'il nous a réservés,
Et concluons, qu'enfin l'excès de la folie
Fut & sera toujours de mépriser la vie.

De Coulange.



N.° 1956.

MÉPRISE (la) *heureuse & malheureuse.*
V. la lettre A. N.° 282 & 291.

Le Bret.

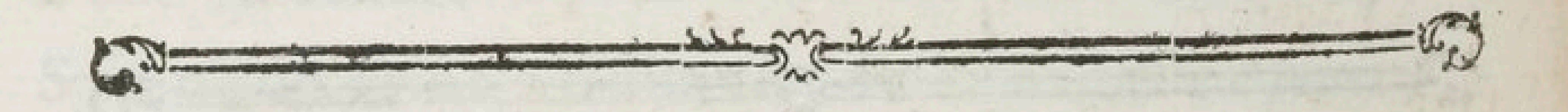


N.° 1956 *a*.

MÉPRISE (la).

L'AUTRE jour, prenant le frais,
Vous dormiez ſur la fougère ;
L'Amour, voyant tant d'attraits,
De loin vous prit pour ſa mère :
S'approchant de plus près,
Il dit : Ce n'eſt point elle ;
Ce ſont les mêmes traits ;
Mais VÉNUS eſt moins belle.

*M.****



N.° 1957.

MER (la), *ſes merveilles & ſes dangers.*

SOUVERAIN de l'humide Empire,
Que mon œil aime à s'égarer
Sur tes plaines d'émail qu'il parcourt, qu'il admire,
Et qu'en vain il veut meſurer !
Quelle en eſt, Dieu puiſſant, l'effrayante étendue !
Quel champ ! avec les cieux l'onde au loin confondue,

Semble ſe perdre dans les cieux.
Vaſte & pompeux ſpectacle, où, charmé, j'enviſage
Une vive peinture, une charmante image
De l'immenſe grandeur des Dieux !
Quelle couleur riante & pure
Vient m'offrir ce criſtal flottant !
Elle unit de nos prés la naiſſante verdure,
Et des cieux l'azur éclatant.
Quel ſilence ! quel calme ! En ſes grottes profondes
EOLE tient captifs les fiers tyrans des ondes ;
Zéphyr, rien ne trouble ton cours.
Là, bondiſſent des eaux les citoyens agiles ;
Ici, les Alcyons, ſur les flots immobiles,
Couvent le fruit de leurs amours.
Au gré d'un ſouffle favorable
Voguent cent flottantes maiſons,
Qui, vers plus d'une plage à Colchos préférable,
Vont porter de nouveaux JASONS.
Que j'aime à voir enfler leurs ondoyantes voiles !
Quel charme à les guider a forcé les étoiles
Au gré de l'Art induſtrieux ?
Sur elles dans les airs luiſent des feux propices,
Réunis pour marquer des plus heureux auſpices
Leur cours favoriſé des Dieux.
Peuples lointains, quelle abondance
Répandent-elles dans vos ports !

Mais comme leur abord accroît votre opulence,
Leur retour enrichit nos bords.
Ainſi par leur ſecours chaque climat répare
Le défaut de ces biens que la terre bizarre
Fait éclore ſous d'autres cieux;
Et par un doux échange, autoriſé d'ASTRÉE,
Les tréſors que produit une ſeule contrée,
Se reproduiſent en tous lieux.
Mais quels objets charment ma vue (1)?
Aux muets habitans des mers
Ici plus d'une embûche eſt avec art tendue;
Là, s'offrent mille jeux divers:
Un peuple de beautés couvre l'Empire humide;
Le Triton eſt épris. Jalouſe NÉRÉÏDE,
Tu fuis dans le moite ſéjour.
Quel charme ſe répand dans l'air que je reſpire!
NEPTUNE, ah! je le ſens, ce fut dans ton Empire
Que naquit la mère d'Amour.
Que m'offre au loin ce vaſte eſpace (2)?
Des monts, des forêts, des cités,
Petits mondes ſemés ſur l'humide ſurface,
Qui les borne de tous côtés.
A qui donc appartient leur ſuprême domaine,
Arbitre ſouverain de la liquide plaine?

---

(1) Divers genres de pêches.

(2) Iſles.

Est-ce à Jupiter ? est-ce à toi ?
Mais d'un coup de trident soudain tu les fais naître ;
Et d'un coup de trident tu les fais disparaître ;
Reconnoîtroient-ils d'autre loi ?
Mon œil perce l'humide plaine :
Dieux ! quels monstres par-tout épars !
Leur masse énorme inspire une frayeur soudaine,
Leur nombre étonne les regards :
Mais dans ton sein fécond quels trésors tu recèles,
O Neptune ! est-ce assez ? Que d'espèces nouvelles
D'arbres, de fleurs, de fruits divers !
Que ton rival soit fier de l'Empire du Monde ;
Aussi puissant que lui, ta main a su dans l'onde
Te faire un nouvel Univers.
Mais qu'entends-je ? les airs frémissent ;
Les Aquilons, brisant leurs fers,
Aux pluvieux Autans, qui fièrement mugissent,
Disputent l'Empire des mers.
D'un orgueilleux essor la vague menaçante
Jusques aux cieux s'élance, &, toujours renaissante,
Se creuse cent gouffres mouvans.
Dans leur avare sein sans cesse ils l'engloutissent ;
De leurs flancs agités sans cesse ils la vomissent
Au gré du caprice des vents.
Le jour fuit ; la nuit prend sa place :
Mais quelle fatale clarté,

Plus effrayante encor que la nuit qu'elle chasse,
Luit à mon œil épouvanté?
Les foudres, que les vents de tous côtés provoquent,
Avec un bruit affreux se heurtent, s'entrechoquent,
Semblent près d'embraser les flots.
Quels tourbillons de feu livrent la guerre à l'onde!
En est-ce fait, Grands Dieux! allons-nous voir le Monde
Se replonger dans le chaos?
Les vents, les vagues nous maîtrisent:
Frêles asiles des Nochers,
Vos antennes, vos mâts en mille éclats se brisent;
Que je crains pour vous les rochers!
Précipités cent fois des Cieux jusqu'au TÉNARE,
Vous livrez vos trésors à l'Océan avare (1),
Sans calmer les flots courroucés.
Mais qu'entends-je, Grands Dieux! quel bruit épouvantable!
J'en frémis! Vous heurtez l'écueil inévitable;
Vos vastes flancs sont fracassés;
Dans l'onde une troupe éperdue
Fond parmi les tas de débris;
Une autre, entre la vie & la mort suspendue,
Pousse aux cieux de lugubres cris;

(1) Marchandises jetées dans la mer au fort de la tempête, pour alléger le vaisseau.

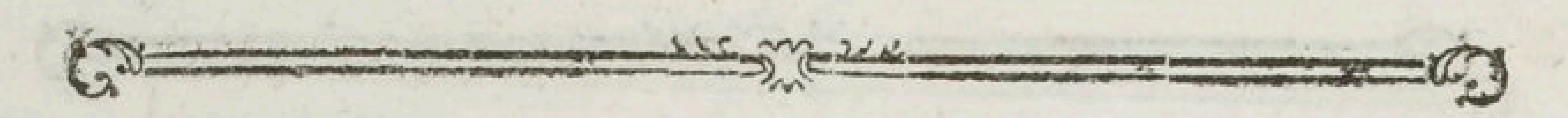
Contre l'onde épuiſant leur force & leur adreſſe,
Ceux-ci trouvent enfin la mort dans leur foibleſſe,
Après un long & vain effort.
Quelques-uns, ſur un ais, ſeul reſte du naufrage,
Par la vague en courroux vomis ſur le rivage,
Nuds, tremblans, béniſſent leur ſort.
EOLE impoſe à la tempête,
Les vents rentrent dans leurs cachots.
Mais ſur les vaſtes mers quel ſpectacle s'apprête?
Mille nefs ont couvert les flots.
Quel ordre! Mais déjà l'affreux ſignal ſe donne (2),
Et ſoudain de leurs flancs, où domine BELLONE,
Partent cent globes foudroyans.
Je vois, je vois ces nefs s'abymer fracaſſées,
Ou voler en éclats dans les airs élancées
Par les ſalpêtres flamboyans.
A ces ſpectacles lamentables,
L'acharnement ne peut finir.
Les nefs qu'ont épargné les carreaux redoutables,
Pour ſe détruire, vont s'unir.
Plus de fuite: il faut vaincre, ou la mort eſt certaine.
Un déluge de ſang teint la liquide plaine.
O MARS! quelles ſont tes fureurs?
C'eſt peu des cruautés que t'a fourni la terre;

(1) Combat naval.

Il falloit que la mer aux horreurs de la guerre
Joignît de nouvelles horreurs.
Mais l'onde engloutit le rivage (1).
Quel eſt ton deſſein, Dieu des Mers ?
Prétends-tu de ton frère uſurper le partage ?
Veux-tu ſubjuguer l'Univers ?
Ciel ! l'onde me pourſuit ; où trouver un refuge ?
Que vois-je ? un grain de ſable a du nouveau déluge
Borné le cours impétueux.
Retourne, fière Mer, reſpecte les limites
Que, jaloux de ſes droits, JUPITER a preſcrites
A tes accès préſomptueux.
Chaque jour mon œil, du rivage,
Contemple ces objets divers,
Et je vois ſans péril ou le calme ou l'orage
Régner ſur l'Empire des Mers.
J'admire chaque jour & tes beautés paiſibles,
Neptune, & tes fureurs pompeuſement terribles,
Que je vois s'entre-ſuccéder ;
Et comparant les biens dont tu combles le Monde,
Et les maux dont tes flots ſont la ſource féconde,
J'héſite, & n'oſe décider.

*M.****

(1) Flux & reflux.



N.° 1957.

MER (tableau de la).

O toi ! tantôt paiſible, & tantôt furieux,
Toi, que mon œil charmé confond avec les cieux,
Théatre d'inconſtance & d'inteſtine guerre,
Qui de tes flots altiers environnes la terre,
Qui, ſource de tréſors, lien de l'Univers,
Enrichis, réunis mille peuples divers,
Océan, quels tableaux ta ſurface préſente!
L'Aſtre du jour ſe lève; & ſa clarté naiſſante,
Lançant obliquement mille traits lumineux,
Sur les flots tremblotans forme un ſillon de feux.
Les vents ſont enchaînés dans leurs priſons profondes.
Prêts à ſortir du port, à voler ſur les ondes,
De ſuperbes vaiſſeaux à ce calme trompeur
Semblent de leur départ reprocher la lenteur.
L'onde à foibles replis s'approche de la plage,
Avec un doux murmure elle bat le rivage.
La Fable ici diroit qu'ALCIONE & CÉIX
De leurs tendres amours couvent alors les fruits.

Dulard.

Poëme de la Grandeur de Dieu.

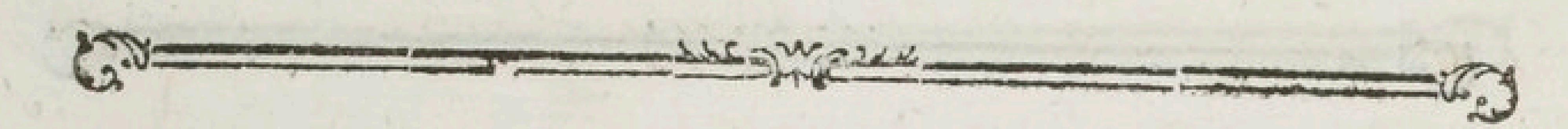


N.° 1957 *b*.

MER (tableau des effets de la).

DANS ton calme & dans tes orages,
Au Souverain qui te forma,
Et dans tes bords te renferma,
Tu rends, vaſte OCÉAN, d'éclatans témoignages;
Là, prevenant l'effet d'un repos corrupteur,
Sa main d'un ſel conſervateur
A muni ſagement la lenteur de ton onde;
Ici, ſon bras t'enchaîne. Effrayant, courroucé,
Tu viens briſer tes flots près d'engloutir le Monde,
Contre le grain de ſable où ſon ordre eſt tracé.
Ton onde, conſtamment docile,
Qu'une active & douce chaleur
Elève en ſubtile vapeur,
S'affranchit de ce ſel déſormais inutile,
S'étend dans l'atmoſphère, &, prompte à s'épancher
Dans les entrailles du rocher,
En ruiſſeaux, en torrens, s'échappe des montagnes:
Ainſi vous vous formez par un cercle éternel,
Fleuves qu'un cours utile aux cités, aux campagnes,
Vient enfin réunir dans le ſein maternel.

*M.****



N.° 1957 *c*.

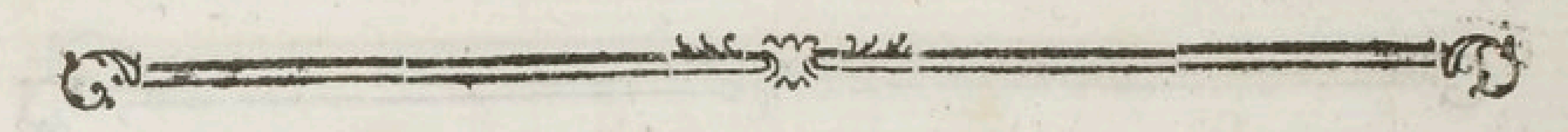
MER (les dangers de la) *vaincus*.

IL remplit du chaos les abymes funèbres;
Il affermit la terre & chaſſa les ténèbres.
Les eaux couvroient au loin les rochers & les monts;
Mais au bruit de ſa voix les ondes ſe troublèrent,
Et ſoudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.
Les bornes qu'il leur a preſcrites,
Sauront toujours les reſſerrer;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de ſa rage,
Se roule en vain ſur le rivage,
Qu'elle épouvante de ſon bruit;
Un grain de ſable la diviſe,
L'onde écume, le flot ſe briſe,
Reconnoit ſon Maître, & s'enfuit.

M. Le Franc.

Poëme des Merveilles de Dieu.





N.° 1957 *d*.

MER (tableau de la) *lorſqu'elle eſt agitée.*

MAIS ce calme eſt troublé. Fièrement courroucée,
L'onde s'enfle & mugit juſqu'aux cieux élancée;
Elle tombe écumante, & cent gouffres ouverts
L'engloutiſſent ſoudain, & ſoudain dans les airs
Vomiſſent de leurs flancs la vague renaiſſante.
Elle retombe, & roule en montagne bruyante.
Le flot choque le flot; à leurs mugiſſemens
Les Aquilons fougueux joignent leurs ſifflemens.
L'onde tumultueuſe, en cet affreux orage,
Prête à tout ſubmerger, va franchir le rivage.
Impuiſſante fureur! un frein impérieux
Enchaîne, fière Mer, tes flots ſéditieux.
Le doigt du Tout-puiſſant a tracé ſur le ſable
Un ordre redouté, barrière inſurmontable;
Ton onde audacieuſe, à cet auguſte aſpect,
Tombe, &, pleine d'effroi, recule avec reſpect.

Dulard.



N.° 1957 *e*.

MER (l'empire de la) *eſt un ſéjour de guerre éternelle.*

Les différens poiſſons, pour leur goût recherchés,
Ont tous leurs ennemis viſibles ou cachés;
A leur antipathie, à leur haine fidèles,
Ils ſe livrent entre eux des guerres éternelles.
Ainſi le ſein des mers n'eſt qu'un champ ſpacieux,
Théatre de diſcorde & de combats nombreux,
Un Empire où la force opprime la foibleſſe,
Où tout eſt ſtratagême, art, embûche, ſoupleſſe,
Où l'ennemi triomphe & cède tour-à-tour:
Scène renouvellée au terreſtre ſéjour.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.



N.° 1957 *f*.

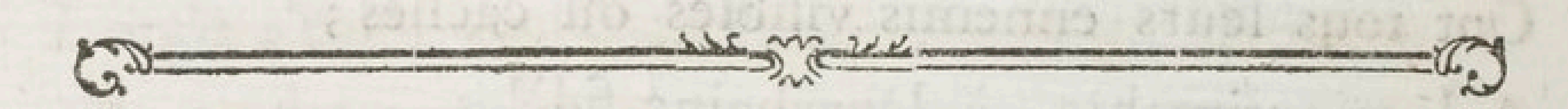
MERCREDI (le) *des Cendres.*

Tout paſſe; un jour de plus s'eſt levé ſur nos têtes;
Il a fané les fleurs & terminé les fêtes.
Au Temple un peu de cendre épars ſur notre front,
A changé ce tumulte en un calme profond:

Des ſons que je formois en chantant le délire,
J'entends frémir encor les cordes de ma lyre;
Muſe, laiſſe mourir tant de frivoles ſons,
De plus graves objets veulent de nouveaux tons.

M. le Mierre.

Des Faſtes & Uſages de Paris.



N.° 1958.

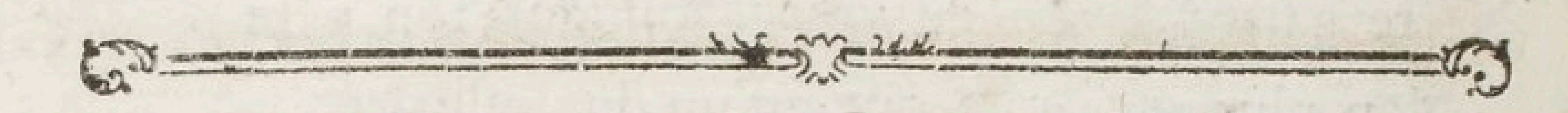
MERCURE *& le Sculpteur. Leçon allégorique pour les gens trop prévenus en leur faveur.*

LE Dieu qui porte un caducée
Se mit un jour dans la penſée
De changer de figure & de quitter les cieux,
Voulant s'inſtruire par lui-même
De ce que l'on penſoit de lui dans ces bas lieux.
C'étoit une imprudence extrême:
Quelque parfaits que ſoient les Dieux,
Ils riſquent trop d'être ſi curieux.
Après diverſes aventures,
Il vint chez un Sculpteur, où trouvant les figures
De JUPITER & de MOMUS,
Il voulut ſavoir quelle ſomme
On les vendoit. Combien, dit-il à l'homme,
Ce Jupiter ? Deux oboles, ſans plus.

Notre galant ſourit de voir Monſieur ſon père
Non plus priſé que quelqu'un du vulgaire.
Et ce petit Bouffon? Un demi-carolus.
MERCURE voit enfin le ſeul objet qu'il aime;
C'eſt dire aſſez qu'il s'apperçoit lui-même.
Par le STIX, diſoit-il tout bas,
On doit plus m'eſtimer que ces Dieux inutiles;
Je préſide au commerce, & rends les gens habiles;
Le Monde me doit trop pour n'en point faire cas.
Le fanfaron croyoit que tout l'or du PACTOLE
Ne pouvoit payer ſon Idole.
Combien, dit-il, celui qu'ici je vois niché?
Pour ce maître fripon, repart le Polyclète,
N'aurons débat; & ſi tu fais emplette
De JUPIN ou MOMUS, il ſuivra le marché.
Tout homme enflé de ſon mérite,
Si de s'en informer il étoit aſſez fou,
Se verroit détrompé bien vîte.
Tel s'eſtime un mont d'or, qui ne vaut pas un ſou.

Richer.



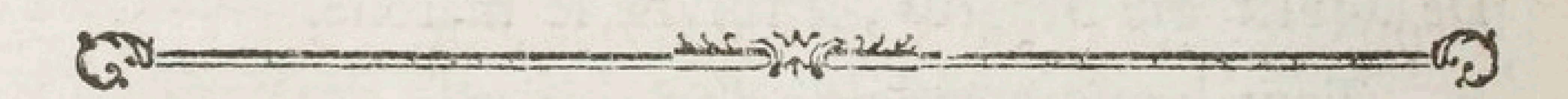


N.° 1959.

MERE (avis à une) *coquette.*

Mère, crains pour ta fille ; elle examine en toi
L'eſprit, l'air, tout enfin, juſqu'au *je ne ſais quoi.*
Le pis pour cet enfant, dont tu fais les délices,
C'eſt qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices :
Ne t'imagine plus que ſa ſimplicité
Puiſſe contre tes mœurs la mettre en ſûreté.
Quoiqu'ailleurs quelquefois ſon enfance ſommeille,
Elle eſt auprès de toi tout œil & tout oreille.

Le P. Sanlecque.



N.° 1960.

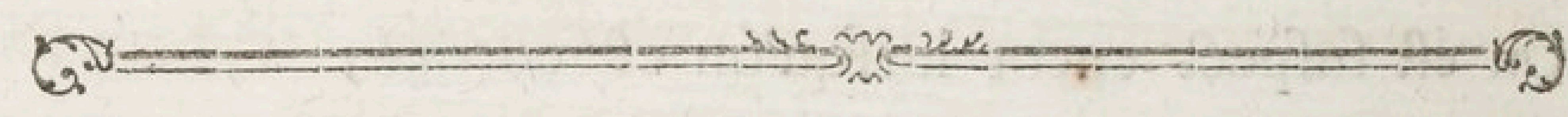
MÈRE (conſeils d'une) *à ſon fils préſenté depuis peu à la Cour.*

Depuis deux mois au plus vous êtes à la Cour ;
Vous ne connoiſſez pas ce dangereux ſéjour.
Sur un nouveau venu le Courtiſan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ſes défauts, &, dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même ſans retour.

Craignez de ces Meſſieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le Monde,
Eſt celui dont dépend le reſte de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours;
L'impreſſion demeure. En vain, croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage;
On ſouffre encor long-temps de ce vieux préjugé;
On eſt ſuſpect encor lorſqu'on eſt corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
Connoiſſez donc le Monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.
Croyez que dans les Cours règnent les injuſtices,
Que là, point de vertu ne rachète les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion,
Et qu'à la Cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu que la Société
Permet ces entretiens remplis de liberté:
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire,
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connois cette Cour, on peut fort la blâmer;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſur-tout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.

Paroiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit,
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit;
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître;
Qui dit celui d'autrui, doit paſſer pour un traître;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot.
. . . .

De Voltaire.



N.° 1961.

MÈRE (la) *prudente.* *V.* la lettre E. N.° 983.

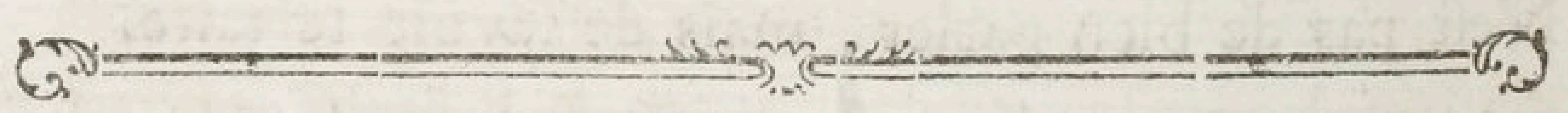
M. Dorat.



N.° 1962.

MÈRE (la) *déſeſpérée & ſuppliante.* *V.* la lettre H. N.° 1440.

*M.****



N.° 1963.

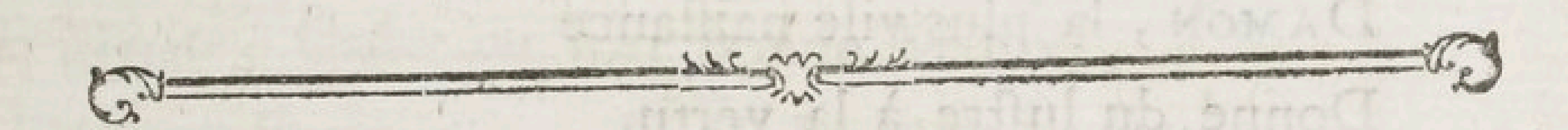
MÉRITE (le) *doit être indépendant de la naiſſance* (1).

QUOI ! faut-il naître Duc pour avoir du génie?
HORACE n'eſt-il rien, réponds, homme orgueilleux,

(1) Cette pièce eſt adreſſée à un Baron qui déprimoit les Gens de Lettres ſans naiſſance.

Quand il fait résonner son luth harmonieux,
Et que je sens, par ses accords ravie,
Mon ame s'élever jusqu'au plus haut des cieux?
Irai-je donc, bêtement glorieux,
Lui demander sa généalogie?
Me verra-t-on, Auditeur dédaigneux,
Persiffler de ses chants la douce mélodie,
Et prôner comme un sot la lourde psalmodie
De quelques Marquis ennuyeux?
Que le vulgaire aveugle adore la naissance!
Qu'il flatte ces MIDAS que la sottise encense!
Moi, j'admire ROLLIN né pauvre & sans aïeux,
Et dans le grand ROUSSEAU je vois le fils des Dieux.

M. l'Abbé de Reyrac.



N.° 1964.

MÉRITE (on ne connoît le) *des Grands Hommes que lorsqu'ils n'existent plus.*

HOMMES fameux, grands personnages,
Guerriers vaillans, Ministres sages,
Malgré les travaux glorieux
Que vous exposez à nos yeux
Pendant la paix, pendant la guerre,

Nous ne connoissons bien votre juste valeur;
Que quand la tombe vous enterre.
Des cèdres du LIBAN l'on ne voit la hauteur,
Que quand ils sont couchés par terre.

Pannard.



N.° 1965.

MÉRITE (le) *personnel.*

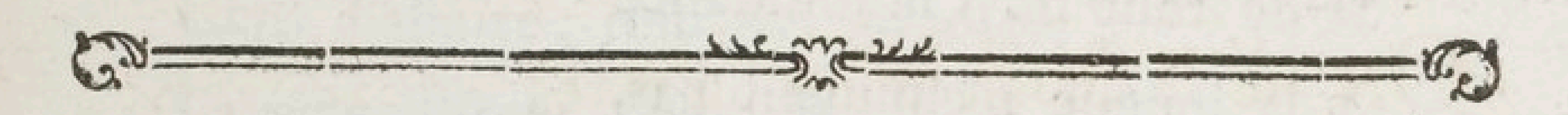
ON ne se choisit point un père;
Par un reproche populaire
Le Sage n'est point abattu:
Oui, quoi que le vulgaire en pense,
DAMON, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu.

N'envions que l'humble sagesse;
Seule elle fait notre noblesse;
Le vice notre indignité.
Par-là se distinguent les Hommes;
Et que fait à ce que nous sommes,
Ce que nos pères ont été?

Que j'aime à voir le sage HORACE
Satisfait, content de sa race,
Quoique du rang des Affranchis!
Mais je ne vois qu'avec colère

Un fils tremblant au nom d'un père,
Qui n'a de tache que ce fils.
  Le ſang s'altère & ſe répare;
Ainſi CASTOR, né de PYNDARE,
Prit place entre les Immortels;
Ainſi le hideux POLIPHÈME,
Fils indigne d'un Dieu qui l'aime,
N'a pu partager ſes Autels.

La Motte.



N.° 1966.

MÉRITE (le) *& la Fortune. Moralité pour bien des gens.*

LE Mérite, Cadet de fort bonne Maiſon,
Et l'Infante Fortune, opulente héritière,
Par les liens d'hymen furent unis, dit-on;
  Au bon vieux temps c'étoit-là la manière.
Entre eux point de débat, point de diſcuſſion;
Il n'étoit bruit par-tout que de leur union.
Jamais on ne voyoit Fortune ſans Mérite;
Mérite ſans Fortune étoit cas ſuprenant,
  C'étoit même choſe illicite.
  La mode, hélas! n'en eſt plus maintenant.
Tant pis; car, après tout, l'hymen étoit ſortable;
L'époux étoit bien fait, inſinuant, aimable;

L'épouſe avoit de grands attraits
Et du comptant : que faut-il davantage?
Comptant lui ſeul tient lieu des plus beaux traits;
Au demeurant, l'humeur un peu volage;
C'étoit le ſeul défaut dont on pût la taxer;
Mais Mérite, fin perſonnage,
Mieux que tout autre avoit ſu la fixer.
Pour un Cadet une telle alliance
Devoit ſans doute avoir de grands appas,
Si de tout bien la jouiſſance
A la longue n'ennuyoit pas.
Chez ce couple charmant accouroient à toute heure
Gens de toute condition;
L'intérêt, joint à l'inclination,
Les attiroit à leur demeure,
D'où l'on ne ſortoit point ſans admiration.
Mérite, beau diſeur, enchantoit tout le monde;
C'étoit lui qu'on louoit; Fortune n'étoit rien;
Cependant c'étoit de ſon bien
Qu'il faiſoit largeſſe à la ronde;
Largeſſe à qui, tout bien compté,
Il devoit le bonheur de ſe voir tant vanté.
Devenu fier de cette préférence,
Il croit Fortune indigne de ſon cœur;
Pour elle plus d'égard, de ſoin, de déference;
C'étoit mépris, c'étoit hauteur,

Même ne regardoit ſouvent la pauvre Infante,
Que comme il auroit fait ſa très-humble ſervante.
Qu'on juge ſi ce trait dut bien fort la piquer !
Elle étoit femme, elle étoit mépriſée ;
Pour moins l'on pourroit ſe choquer.
Elle en fut ſi ſcandaliſée,
Que ſur le champ, ſans dire adieu,
Elle délogea dudit lieu.
Vous jugez bien qu'elle trouva retraite.
Gens d'affaire, tous des premiers,
La recueillirent volontiers.
J'oubliois qu'en partant elle fit maïſon nette,
Laiſſant au Mérite pour bien,
Ou peu de choſe, ou même rien.
Ce coup ne le toucha que de la bonne ſorte :
Qu'y perdoit-il ? Un aſſez foible appui ;
Sans elle il comptoit bien de retenir chez lui
Des Courtiſans la flatteuſe cohorte.
Il ſe trompa. Hors quelques vrais amis,
Tout, juſqu'aux gens de bien, déſerta du logis ;
Du côté de Fortune & des ſots & des ſages
On vit tourner tous les hommages.
Ce n'eſt pas tout : il ſe voit à ſon tour
Réduit à lui faire ſa cour.
Cette vengeance a pour elle des charmes ;
On ſait aſſez que pareil incident

Pour tout vindicatif eſt un morceau friand.
Mérite de dépit en verſe maintes larmes ;
Mais ſes ſoupirs ſont ſuperflus :
A la porte on le laiſſe à loiſir ſe morfondre ;
Pour achever même de le confondre,
Il voit le crime admis, & lui ſeul être exclus.

Le P. Benoît, Jéſuite.



N° 1967.

MÉRITE (le) *de nos aïeux ne doit pas être une raiſon ſuffiſante pour obtenir des emplois au détriment de ceux qui ont le mérite perſonnel.*

V. la lettre A. N.° 168.

La Chauſſée.



N.° 1967 *a*.

MÉRITE (le) *outragé.* *V.* la lettre E. N.° 1156 *a*.

M. de Vixouze.



N.° 1967 *b*.

MÉRITE (le) *se connoît par les dehors les moins affectés.*

AU Sage il faut si peu de chose,
Alors qu'il sait se modérer !
La Bergère veut se parer,
Et se pare avec une rose ;
Elle suffit à la Beauté :
Mais le luxe & la vanité
Demandent une autre parure ;
Et sur un front charmant,
Qu'avoit embelli la Nature,
On veut placer le diamant.
En fait-on mieux ? Non, je vous jure.

M. de Mayer.

N.° 1967 *c*.

MÉRITE (le) *de nos aïeux devient fort souvent l'instrument de notre fortune* (1).

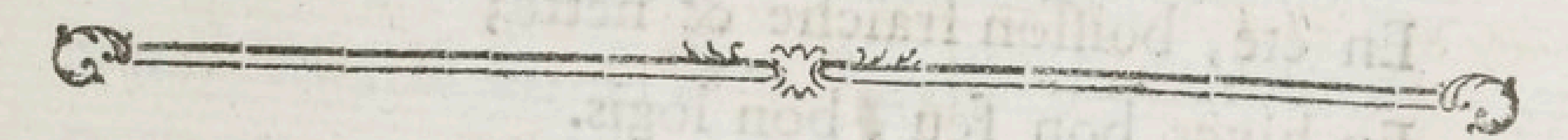
JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds, son revenu :
C'étoit mon bisaïeul, de célèbre mémoire.
Son fils fit tout de même, aussi son petit-fils.

(1) Cette Fable fut adressée à Louis XV.

Jamais au monde ils n'ont acquis
Que de l'estime & de la gloire.
Mon bisaïeul étoit un Fablier,
Disoit fort plaisamment une femme immortelle.
Cet arbre est mort, mais non pas tout entier;
J'en suis un rejeton, une tige fidelle :
Voici mes fruits, une Fable nouvelle;
Avec bonté daignez la recevoir;
Dans mon malheur c'est mon unique espoir.
Foible, abattu, cherchant un appui nécessaire,
Un lierre desséché languissoit sur la terre;
Il apperçoit un chêne audacieux
Dont le sommet se perdoit dans les cieux.
Ce chêne répandoit une ombre bienfaisante.
Les Mortels fatigués des ardeurs du midi,
Trouvant sous son feuillage un salutaire abri,
Y venoient ranimer leurs forces languissantes :
Cet arbre étoit sacré; les Bergers d'alentour
L'avoient déifié dans leur reconnoissance.
Qui fait les Dieux ? C'est notre amour.
Notre lierre s'approche; &, plein de confiance,
Poussé par son heureux destin,
Il embrasse le tronc de cet arbre divin;
Il s'élève, il serpente autour de son écorce;
Le voilà ranimé, vigoureux, plein de force.
Je suis ce lierre abandonné;

Vous, cet arbre divin que ma foiblesse embrasse.
Je vous ai peint mon sort infortuné,
Votre appui seul peut en changer la face.

Par l'arrière petite-fille de la Fontaine.



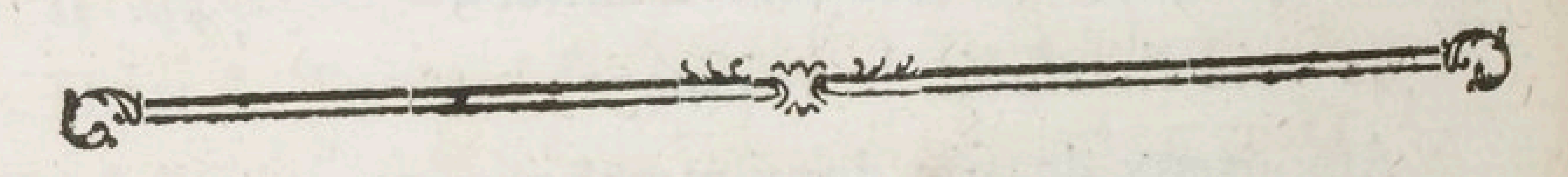
N.° 1968.

MERLE (le) & *la Fauvette. Leçon allégorique pour ceux qui jouissent de leur liberté.*

Une Fauvette habitoit une cage;
On se plaisoit à l'entendre chanter;
Sa voix charmoit le voisinage:
Amoureux de son doux ramage,
Un Merle assez souvent venoit la visiter;
A travers les barreaux, pendant la nuit entière,
Notre couple s'entretenoit;
Toujours avec chagrin le Galant s'éloignoit
De son aimable prisonniere.
Ils maudissoient l'Aurore & son cruel retour,
Quand il venoit troubler leur mutuel amour.
C'est trop nous gêner; venez vivre
Avec moi, lui dit-elle un jour;
Vous le pouvez; moi, je ne puis vous suivre:
Ainsi que moi vous serez bien,
Venez, vous ne pouvez mieux faire.

Je chante, je fais bonne chère;
On a grand ſoin de moi, je ne manque de rien.
Bon millet, exquiſe navette,
Mouron, ſucre, échaudés, biſcuits;
En été, boiſſon fraîche & nette;
En hiver bon feu, bon logis.
Ces douceurs ne me tentent guère,
Répondit le ruſé compère;
Il n'eſt point de félicité,
Ni de biens ſans la liberté.

Le Brun.



N.° 1968 *a.*

MERLE (le), *l'Hirondelle, & le Hibou*; ou *le Mariage manqué.*

IRIS, il eſt donc vrai, DAMON a ſon congé;
Pour lui vos yeux n'ont plus que de l'indifférence,
Et, par une ſage inconſtance,
D'un nœud mal aſſorti votre cœur dégagé,
Peut s'applaudir d'avoir changé.
Je l'avois bien prévu; jeune, opulente, aimable;
Un tel Amant n'étoit pas votre fait;
Pour vous en mieux convaincre, écoutez cette Fable;

C'eſt

C'eſt votre Damon trait pour trait.
Un Hibou des plus laids, voiſin d'une Hirondelle,
Se mit un jour dans la cervelle
De l'aimer, & ſoudain lui fut offrir ſon cœur.
Un Hibou! direz-vous; fi, la vilaine bête!
N'importe, il ſut ſi bien déguiſer ſa laideur,
Qu'il vint, grace à la nuit, à bout de ſa conquête;
L'Hirondelle agréa ſes feux:
Bientôt, pour lui plaire elle chaſſe,
Beaux Tarins, doux Pinſons, & Serins amoureux;
A Monſieur le Hibou tous cédèrent la place.
Tous les ſoirs, ſans manquer, ce ſale & triſte Amant
Alloit chercher inſolemment,
Dans un bocage des plus ſombres,
L'objet dont il étoit épris;
Et la pauvre femelle, à la faveur des ombres,
Le prenoit pour un Adonis.
Des Amans prévenus que l'erreur eſt extrême!
Elle admiroit juſqu'à ſon chant,
Le trouvoit cent fois plus touchant
Que celui du Roſſignol même:
Bref, l'oiſeau de nuit, plus fier
Que l'Aigle de JUPITER,
Oſa parler d'hymen. Dans ſa flamme indiſcrète
Si l'Hirondelle eût conſulté ſon cœur,
L'affaire eût été bientôt faite;

Mais il falloit avoir l'aveu de ſon tuteur,
Fin Merle, à duper difficile.
Le Hibou, que la nuit s'offre à favoriſer,
Vole à ſon nid ſans crainte, & penſe l'abuſer
Comme il a trompé ſa pupille.
Ah ! qu'il s'en fallut bien ! A ſes lugubres cris,
Le Merle reconnut d'abord la fourberie.
Bel oiſeau, lui dit-il d'un air de raillerie,
De cet hymen vraiment je connois tout le prix;
Sur ma parole que j'en donne,
Aſſemblez dès demain tous les oiſeaux ici;
De bon matin rendez-vous-y :
Si la clarté du jour n'a rien qui vous étonne,
L'Hirondelle eſt à vous, & je vous l'abandonne.
Vous jugez bien que le Hibou
Pour s'y trouver ne fut pas aſſez fou.
Que conclure de là ? C'eſt qu'au ſiècle où nous ſommes,
Il eſt bien des Hibous ſous la forme des Hommes;
Ebauches de Ville & de Cour,
Que dans l'ombre on prendroit pour des tableaux d'élite,
Mais qui perdent tout leur mérite,
Dès qu'on les expoſe au grand jour.

Fleury.



N.° 1969.

MERVEILLES (les). *V.* la lettre C. N.° 579.

P. Corneille.

N.° 1969 *a.*

MÉSALLIER (le danger de se). *V.* la lettre R. N.° 2748 *c.*

Pesselier.

N.° 1969 *b.*

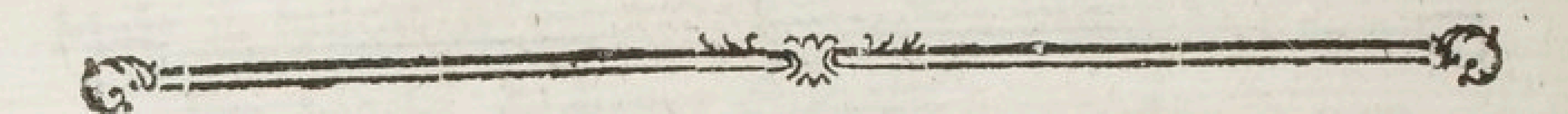
MÉSANGE (l'instinct de la). *V.* la lettre J. N.° 1661.

Dulard.

N.° 1969 *c.*

MÉTAMORPHOSE (la double). *V.* la lettre T. N.° 2982 *a.*

Benserade.



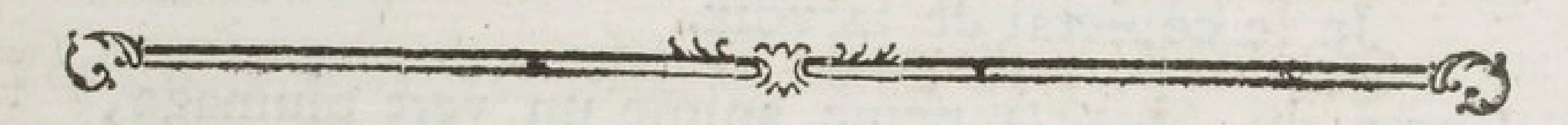
N.° 1969 *d.*

MÉTAPHYSICIENS (ſortie contre les).

PENSEURS célèbres, pauvres gens,
Qui ſur le ſyſtême du Monde
Balbutiez vos argumens,
Et dont l'ignorance profonde,
Depuis plus de quatre mille ans,
Des mêmes erreurs nous inonde
Sous mille titres différens !
Vous m'amuſez bien, je vous jure,
Et j'aime votre ſérieux,
Lorſque, rêvant à l'aventure,
Chacun de vous, à qui mieux mieux,
Croit deviner la contexture
De ce globe myſtérieux...
Ah ! de cet embarras extrême
Qui vous empêche de ſortir ?
Adorez un Etre ſuprême,
Sans chercher à le définir ;
Qu'il ſoit de tout cauſe première,
Qu'il anime les Elémens...
Qu'il ait une puiſſance entière

Sur la mort, la vie, & le temps :
Dès-lors, raiſonneurs inutiles,
Si par lui tout eſt dirigé,
Repoſez-vous, dormez tranquilles ;
Voilà votre globe arrangé.

M. Dorat.



N.° 1970.

MÉTEMPSYCOSE (la) ; ou *le Petit-Maître ridiculiſé.*

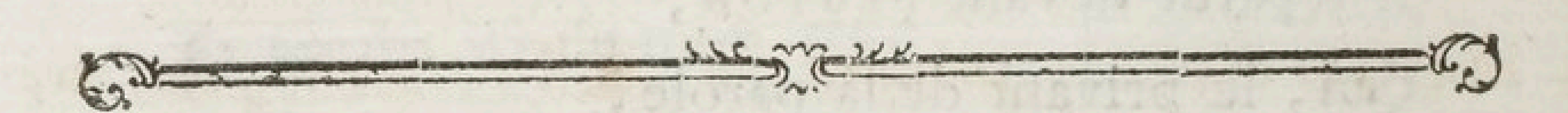
UN vieux Singe étant mort, ſon ombre calotine
Sollicita l'époux de PROSERPINE,
Pour revoir la clarté du jour.
Le Roi du ténébreux ſéjour
Lui voulant ôter ſa ſoupleſſe,
Sa malice ſur-tout, & ſa vivacité,
Du corps d'un âne alloit la faire hôteſſe ;
Ainſi l'avoit-il arrêté.
Mais l'ombre, après quelques gambades
Et deux ou trois pantalonnades,
Dont le bon PLUTON rit bien fort,
Obtient du Dieu de ſe choiſir un ſort,
Et lui demande avec inſtance
La faveur de paſſer au corps d'un Perroquet :

Ce ſera, dit-elle, mon fait;
Car je pourrai du moins, dans cette réſidence,
Conſerver avec l'Homme un peu de reſſemblance.
On ſait qu'étant Singe autrefois,
J'imitois ſon air & ſon geſte;
Et jouant ici de mon reſte,
Je le copierai de la voix.
L'ame du Singe à peine anime un vert plumage,
Qu'une vieille l'achète & le met dans la cage.
Bavard comme elle, il charmoit ſon ennui;
Aux paſſans il chantoit leur gamme,
Cauſoit le long du jour avec la bonne femme,
Qui ne parloit plus ſenſément que lui.
Le ſire en fit aiſément la conquête :
A ſon nouveau talent d'étourdir le quartier,
Se joint je ne ſais quoi de ſon premier métier.
En Arlequin il remuoit la tête,
Faiſoit craquer ſon bec, formoit différens ſons;
Il agitoit ſa queue en cent & cent façons,
Et jouoit les Marionnettes.
La vieille, mettant ſes lunettes,
Ne ſe laſſoit de l'admirer,
Triſte d'être un peu ſourde, & ſouvent d'ignorer
Ce qu'avoit dit ſon Perroquet fertile.
Au demeurant, ſuivant ſon ſtyle,
Le drôle aimoit à ſiroter,

La vieille aussi. L'âge de radoter
Est assez la saison de boire :
L'une tint bon ; l'autre s'en trouva mal.
Notre emplumé, pour n'être assez frugal,
Se vit encor contraint de passer l'onde noire.
Il reparut devant PLUTON,
Qui, le privant de la parole,
Vouloit le renvoyer dans le corps d'une sole.
Perrot, craignant sur-tout de devenir poisson,
Eut recours à son protocole,
Vous fit nouvelle cabriole,
Joua sa farce, & plut. On sait que quelquefois
Peu de chose amuse les Rois.
Selon son goût enfin le Dieu le fit renaître,
Et de l'Homme lui donna l'être ;
Mais n'osant pas en faire un Mortel vertueux,
Un Sage, il le destine au corps d'un Petit-Maître,
D'un brouillon, d'un présomptueux,
Portant la tête au vent, de soi-même idolâtre,
Importun, fanfaron, d'ennuyeux entretien,
Parlant beaucoup, ne disant rien,
Vrai personnage de Théatre,
Et d'ordinaire aussi personnage de Cour.
MERCURE en cet état le rencontrant un jour :
Je t'ai vu naguère au TÉNARE,
S'écria-t-il ; tu n'es qu'un composé bizarre

Et du Singe & du Perroquet:
Grace à ton geſte, ainſi qu'à ton caquet,
Ton ridicule ſe conſomme;
D'un ſemblable mélange on ne fait qu'un ſot homme.

Tannevot.



N.° 1971.

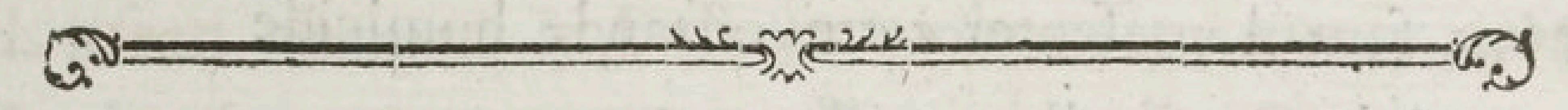
MÉTROMANIE (les diſgraces attachées à la).

. . . .

RENTRE dans le néant dont je t'avois tiré;
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment ſe borne à ta ſeule indigence.
Cette ſoif de briller, où ſe fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des gouffres affreux.
Va ſubir du public les jugemens fantaſques,
D'une cabale aveugle eſſuyer les bouraſques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à cenſurer.
Va des Auteurs ſans nom groſſir la foule obſcure,
Egayer la ſatire, & ſervir de pâture
A je ne ſais quel tas de brouillons affamés,
Dont les Ecrits mordans ſur les Quais ſont ſemés.
Déjà dans les Cafés tes projets ſe répandent;
Les Parodiſtes oiſifs & les Forains t'attendent:

Vas, après t'être vu ſur la Scène avili,
De l'opprobre avec eux retomber dans l'oubli.

La Métromanie, Comédie de Piron.



N.° 1971 *a*.

MEUDON (la fontaine de), ou *l'Homme pourſuivi par la Gloire.*

AIMABLE fille des montagnes,
Qui d'un tertre iſolé qu'ombragent trois ormeaux,
Sur un lit de gravier laiſſant tomber tes eaux,
Viens déſaltérer nos campagnes;
Dans quelle grotte obſcure, ou bien ſous quels berceaux
Raſſembles-tu l'eſſaim de tes jeunes compagnes
Et les Nymphes de ces côteaux?
Souffre-moi pour témoin de leurs danſes légères
Et de leurs plaiſirs innocens.
HORACE a vu jadis de ſemblables myſtères;
Horace a célébré, dans ſes divins accens,
La fontaine de BLANDUSIE,
Objet de ſon hommage, honneur de l'ITALIE,
Et le rendez-vous des Amans.
O Nymphe! tu ſerois plus digne de ſes chants.
Fontaine de MEUDON, ſource pure & lympide,
Accueille ſur tes bords un habitant nouveau;
Aux ſons qu'il va former que toi ſeule préſide.

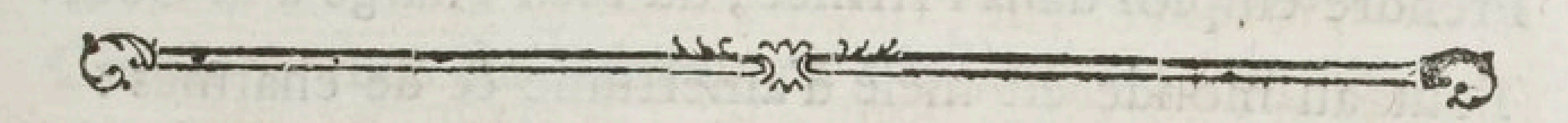
Dans les antiques mœurs on entendoit OVIDE
Te promettre le ſang d'un agile chevreau
Ou d'une géniſſe timide.
Mais faut-il préſenter cette offrande homicide
A la Déeſſe d'un ruiſſeau,
Et ſouiller ſon criſtal liquide ?
Tu verras par mes mains ton rivage jonché
De branches de LILAS, d'EPINE printanière;
Je renouerai le tout d'un ruban détaché
Du corſet de quelque bergère;
Et voilà mon bouquet, il eſt fait pour nous deux.
Les dons de la campagne ici bornent mes vœux;
Ici je me ſens plus tranquille;
Les folles paſſions, dont au ſein de la ville
Je portois ſur mon cœur le pénible fardeau,
Se calment dans ce libre aſile
Et ſous un horizon plus beau;
L'ambition s'endort, les préjugés ſe taiſent;
Des déſirs effrénés les tumultes s'appaiſent.
Je ſuis plus à moi-même, & dépends moins d'autrui;
Mes penchans ſont plus doux, mes plaiſirs plus faciles;
Il n'en faut de bruyans qu'à ces ames ſtériles
Que l'agitation défend contre l'ennui.
Le repos eſt un bien, lorſque notre ame eſt pure;
Et lorſqu'elle eſt ſenſible, un champ peut l'attendrir.
D'un œil indifférent qui peut voir la verdure,

N'étoit pas né pour le plaiſir.
Je reſpire avec l'air le calme & l'alégreſſe ;
Ce gazon, ce côteau, cet arbre m'intéreſſe;
L'oiſeau chante, & l'Amour ranime ſes accens;
La Nature m'entoure & parle à tous mes ſens.
Nature ! que ſert-il que, dans leur fauſſe ivreſſe,
D'ambitieux Rimeurs te nomment leur Maîtreſſe ?
Tu n'es pas à leurs yeux des objets le plus beau ;
Non, tu n'as point touché leur vanité futile.
Pour être applaudis à la ville,
Ils nous parlent de leur hameau.
Leur vain amour pour toi n'eſt rien que la manie
D'étaler à nos yeux ce qu'ils n'ont point goûté;
Ils peignent une fleur, & ne l'ont pas cueillie;
Tu n'es point leur Divinité ;
Ils n'ont pas ſous tes yeux compoſé leur cantique.
Qu'ils viennent ſur ces bords ; fortunés comme moi,
Renonçant, pour t'aimer, à l'orgueil poétique,
Tous leurs Vers couleront purs & doux comme toi.
Eh ! qui ſe défendroit d'un riant payſage ?
Au ſpectacle des champs qui pourroit réſiſter ?
Ah ! c'eſt ſur un charmant rivage
Que SAINT-LAMBERT a dû chanter.
Là-bas ſur ce côteau, théatre de verdure,
Regardez l'homme heureux : il contemple, il jouit ;
Son viſage eſt ſerein, & ſa bouche ſourit...

Son front eſt rayonnant d'une volupté pure.
Vous lui parlez, à peine il entend vos diſcours,
A peine il vous répond. L'onde eſt là qui murmure;
Il compte les cailloux qu'elle effleure en ſon cours,
Il eſt l'Amant de la Nature,
Il eſt ſeul avec elle, il eſt entre ſes bras...
Cruels! n'approchez point, ne l'interrompez pas;
Il dérobe cette heure aux chagrins homicides.
Ces momens ſont bien chers, puiſqu'ils ſont ſi rapides!
Il ne peut les goûter toujours.
Bientôt les paſſions reprendront leur empire;
Peut-être eſt-il, hélas! ſous celui des Amours,
Ou peut-être la Gloire a trop ſu le ſéduire:
La Gloire! Ah! s'il eſt vrai, ces momens ſeront courts.
O Souveraine de mes jours!
Gloire, tu me pourſuis juſqu'au ſein des campagnes,
Sous l'abri des rochers, au faîte des montagnes;
Ton ſéduiſant fantôme eſt toujours devant moi.
Eh bien! je t'obéis, je ſuis encore à toi.
Ne me reproche point une oiſiveté ſage;
Mon vaiſſeau ſe radoube, & va braver l'orage.
Dans les tréſors cachés de la réflexion,
Solitaire, appliqué, j'ai puiſé des richeſſes;
Gloire, voici le temps de tenir tes promeſſes;
Sur moi de tes ſplendeurs fais briller un rayon.

La plus belle retraite en peut être embellie;
Et si tu m'exauçois, du sein de mes foyers,
Je reviens en ces lieux semer sur la prairie
Tes couronnes & tes lauriers.

M. de la Harpe.



N.° 1972.

MEUNIER (le), *son Fils, & l'Ane. Leçon allégorique pour les gens peu inquiets du qu'en dira-t-on.*

L'INVENTION des Arts étant un droit d'ainesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne GRÈCE:
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La FEINTE est un pays plein de terres desertes;
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé;
Autrefois à RACAN MALHERBE l'a conté.
Ces deux rivaux d'HORACE, héritiers de sa lyre,
Disciples d'APOLLON, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls & sans témoins,
(Comme ils se confioient leurs pensers & leurs soins)
Racan commence ainsi: Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,

Qui par tous ces degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance,
Dois-je dans la Province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes:
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter;
Mais j'ai les miens, la Cour, le Peuple à contenter.
Malherbe là-dessus: Contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son Fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de Foire:
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet Homme & son Fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre!
Le premier qui les vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance;
Il met sur pied sa bête, & la fait détaler.
L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,

Se plaint en ſon patois. Le Meûnier n'en a cure,
Il fait monter ſon fils, il ſuit; & d'aventure
Paſſent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! deſcendez, que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme qui menez laquais à barbe griſe;
C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte;
Quand trois filles paſſant, l'une dit : C'eſt grand'honte
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune Fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon âne, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge,
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup ſur coup renvoyés,
L'Homme crut avoir tort, & mit ſon Fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troiſième troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit : Ces gens ſont fous;
Le Baudet n'en peut plus, il mourra ſous leurs coups.
Hé quoi! charger ainſi cette pauvre Bourrique?
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre ſa peau.
Parbleu, dit le Meûnier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon père.
Eſſayons toutefois, ſi, par quelque manière,

Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Ane, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit : Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, & Meûnier s'incommode ?
Qui de l'Ane ou du Maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, & conservent leur Ane :
Nicolas, au rebours ; car quand il va voir JEANNE,
Il monte sur sa bête, & la chanson le dit :
Beaux triots de Baudets ! Le Meûnier répartit :
Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, suivez MARS, ou l'Amour, ou le Prince.
Allez, venez, courez, demeurez en Province ;
Prenez Femme, Abbaye, Emploi, Gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

La Fontaine.



N.° 1973.

MEUNIER (le).

QUEL état douloureux ! ami, peux-tu le croire,
Disoit le Meûnier MATHURIN?
Un ruisseau règle mon destin,
Et lorsqu'il manque d'eau, je suis contraint d'en boire;
Mais lorsqu'il coule, ami GRÉGOIRE,
Et qu'il fait tourner mon moulin,
A longs traits j'avale du vin.

*M.****

N.° 1973 *a*.

MICHEL (éloge de Jean), *Poëte du dix-septième siècle. V* la lettre G. N.° 1371 *c*.

*M.****

N.° 1974.

MIDI (le), *Alphée & Aréthuse.*

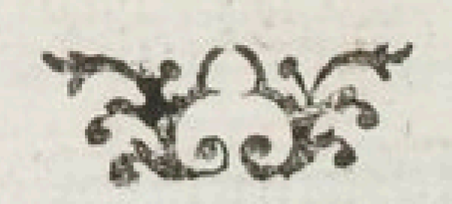
CE grand Astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.

Fier d'être le flambeau du Monde,
Il contemple, du haut des airs,
L'Olympe, la terre, & les mers,
Remplis de sa clarté féconde,
Et jusques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui disputoit l'Univers.
Toute la Nature en silence
Attend que le Dieu de DÉLOS
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots,
Tandis que des Géans horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de VÉSUVE & d'ETNA.
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les Cyclopes, à demi-nus,
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'INDE & de LATONE,
Couronné de feuillages verts,
Jouit des dons que les Hivers
Offrent en tribut à l'Automne.
Déjà le champagne glacé
Dans le verre éclate & bouillonne;
Déjà SILÈNE terrassé

Au Dieu des ſonges s'abandonne ;
Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne,
Et dans le vin qu'ils ont verſé
Bacchus voit tomber ſa couronne,
Amour ſon flambeau renverſé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuit les chaleurs ;
Le doux ſommeil, au bruit de l'onde,
Vole ſur un tapis de fleurs ;
La Nymphe combat & ſuccombe ;
Déjà ſes yeux moins animés
Languiſſent à demi-fermés ;
Elle s'endort ; ſon urne tombe,
Plus de voile pour ſes appas,
Tout eſt confondu par Morphée.
Volez, Amours, volez, Alphée ;
Et vous, ſommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire.
Quoi, dit-il, ſerois-je vainqueur ?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur ſoumis, un tendre cœur
Qu'elle mépriſe & qu'elle attire !
Elle dort, ô Dieux ! pardonnez
Au tranſport naiſſant qui m'anime ;
Cruels, ſi vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,

Ne puniſſez qu'après le crime,
Servez mon ardeur, & tonnez.
Il dit; l'Amour eſt ſon excuſe;
Déjà tous ſes flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuſe
Des feux dont ils ſont animés.
L'onde de la Nymphe rebelle
Réſiſte à leurs efforts heureux;
En réſiſtant elle ſe mêle
Et ſe précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un inſtant, mais pour toujours,
Les flots de l'Amant, de l'Amante,
Vont prendre & ſuivre un même cours.
Aréthuſe ſommeille encore;
Un Dieu caché ſous les roſeaux,
Du feu que la Naïade ignore,
Echauffe autour d'elle ces eaux:
Elle s'éveille, elle ſoupire,
Mais ſans colère & ſans douleur.
Peut-on ſe plaindre d'un malheur
Qu'au fond de ſon cœur on déſire?

*M.****



N.° 1975.

MIDI (le); ou *l'Heure du Berger*

L'OMBRE fuit devant la lumière,
Et ne peint plus les objets ſur la terre;
Au plus haut des cieux emporté,
L'Aſtre brûlant qui nous éclaire
A redoublé l'activité
De ſon feu perpendiculaire.
Alors, vers ces beaux lieux que Nature a formés,
Dont la fraîcheur eſt éternelle,
Les troupeaux, les Bergers, avec le même zèle,
Tournent leurs pas accoutumés.
Mille arbres dont l'épais feuillage
Forme des berceaux diſperſés,
Sous leurs rameaux entrelaſſés
Paroiſſent enchaîner l'ombrage.
Un Dieu ſans doute habite ce bocage,
Tout y reſpire ſa bonté;
C'eſt le Dieu de la Volupté,
Je le connois à ſon ouvrage.
Du ſein humide des côteaux
Qui ferment en fuyant cette douce retraite,

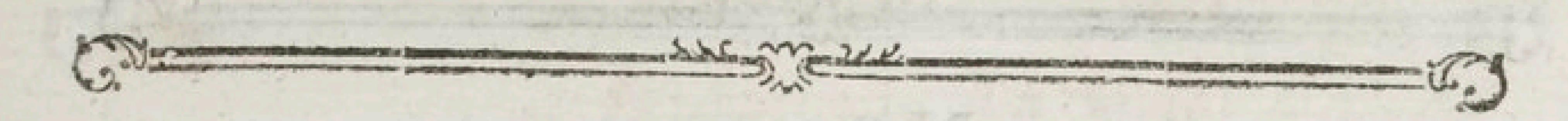
S'échappent de légers ruiſſeaux
De qui l'onde pure & nette,
Par mille charmans détours,
Se joue en ce lieu qu'elle aime,
Fuit, revient ſur elle-même,
Rechange auſſi-tôt ſon cours,
Puis revient, & fuit de même,
En murmurant de s'éloigner toujours.
PHILOMÈLE en ces lieux à ſa plainte amoureuſe
Vient s'abandonner tous les jours;
C'eſt-là que naiſſent les Amours,
Et que PHILIS apprit à devenir rêveuſe.
Tandis qu'ailleurs, ſous de riches lambris,
Un Art, à la ſanté funeſte,
Offre aux regards des Convives ſurpris,
De mets empoiſonnés l'abondance indigeſte;
D'un repas frugal & ſans frais,
Mollement étendus ſur la ſimple verdure,
Tous nos Bergers ſont ſatisfaits;
La gaieté, l'appétit, aſſaiſonnent les mets
Qu'a préparés la Nature.
Fatigué quelquefois de ſes divers travaux,
Le Dieu des bois à cette heure ſommeille;
LYDAMAS n'oſe point animer ſes pipeaux,
De crainte que leur ſon ne frappe ſon oreille:
Aſſis auprès de CORIDON,

Il parle de Cérès ou du Dieu de la treille,
Et le flexible osier, sous la main d'Alcidon,
Forme une agréable corbeille.
Bientôt Lycas de ses gluaux
Va disposer l'innocente malice;
Souvent il voit son artifice
Fatal à d'imprudens oiseaux.
Amans ailés, modérez votre peine,
Climène aime vos chants, & vous la charmerez;
Voyez les biens qui vous sont préparés,
Vous volerez sur le sein de Climène.
Près du ruisseau chéri déjà Daphnis attend
Que sa Philis daigne paroître;
Un stratagême heureux doit lui faire connoître
Si son cœur est indifférent.
L'adroit Berger y laisse sa houlette;
Quel sort heureux! si Philis le voyant....
Mais elle vient.... D'une vue inquiète,
Philis a parcouru tous les lieux d'alentour;
Son Berger ne fait point résonner sa musette.
Il est parti, dit-elle, il étoit sans amour:
Elle descend à la fontaine;
Quel doux spectacle pour ses yeux!
Sa houlette.... D'abord un désir curieux
A la voir de plus près l'entraîne;
Bientôt vient un autre dessein;

Elle veut la toucher ; cependant elle n'ose :
De la houlette elle approche sa main,
La retire, s'enfuit sans en savoir la cause,
Revient, hésite encore, &, la prenant enfin,
Elle admire les fleurs dont elle est entourée ;
Puis de l'Amour tout-à-coup inspirée,
Rougit, laisse la sienne, & s'échappe soudain.
Daphnis, témoin de ce mystère,
Va saisir aussi-tôt celle de la Bergère,
Court après elle, & se jette à ses pieds.
Philis, interdite & muette,
Laisse tomber de ses mains la houlette,
Détourne en soupirant ses yeux humiliés,
Veut fuir encor ; mais, baigné de ses larmes,
Le Berger parle de mourir :
On ne résiste point à de si fortes armes ;
Philis n'a plus la force de s'enfuir,
Elle s'arrête & reprend sa houlette
Des mains du Berger amoureux.
Daphnis ne ressent point une ardeur indiscrète ;
Le bonheur qu'il éprouve avoit fixé ses vœux ;
Son amour ne cherchoit qu'à se faire connoître ;
Il dira, *je vous aime* ; il l'entendra peut-être ;
Daphnis se croit assez heureux.

Le Bret.





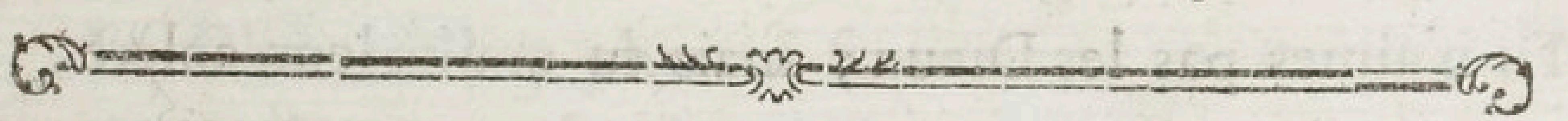
N.° 1976.

MIEL (à ceux qui veulent avoir du).

Mais lorsque l'Amérique eut à notre hémisphère
Fait goûter la douceur d'une sève étrangère,
Le suc de ses roseaux fut par-tout préféré
Aux faciles rayons du miel pur & doré.
Du ciment dont son art forme ses édifices,
Rien n'a pu jusqu'à nous remplacer les services.
Recherchez donc la cire, & que dans un jardin
Naissent le serpolet, la mélisse, le thym,
Le safran, l'hyacinthe, & ces fleurs parfumées
Qui des essaims légers attirent les armées:
Construisez leur asile, excitez leurs travaux,
Ménagez leurs trésors, &, pour guérir leurs maux,
Des Sages de nos jours apprenez l'industrie,
Qui sait mieux qu'autrefois nous conserver leur vie.

M. Rosset.

Poëme d'Agriculture.



N.° 1976 *a.*

MILAN (le). *V.* la lettre O.

N.° 2130 *a.*

Dulard.

N.° 1977.

MILAN (le) *malade. Leçon allégorique aux gens sans religion.*

UN Milan, voleur redouté,
Et qui des Dieux méprisoit la puissance,
Tomba malade. En cette extrémité
Il ose implorer leur clémence;
La crainte le rendoit contrit.
Ce dévot personnage,
Vers le séjour céleste élevant son esprit,
Appelle une Cigogne, & lui tient ce langage :
Hélas ! je meurs, si les Dieux immortels
Ne sont touchés de ma misère;
Encensez pour moi leurs Autels,
Obtenez-moi leur secours salutaire.
Cela n'est pas aisé, compère,
Répondit la Cigogne, & j'appréhende fort
Qu'ils ne soient sourds à ma prière.
Pour parler franchement, ils n'auroient pas grand tort.
Tu n'aimes pas les Dieux; mais tu crains leur colère;
Comment peux-tu compter sur eux,
Toi qui, noirci de mille crimes,
Jusques sur leurs Autels dévoras les victimes ?
En vain pour ta santé je leur ferai des vœux.

Richer.

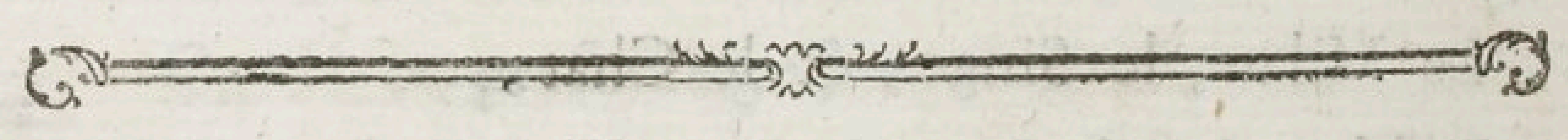
N.° 1978.

MILAN (le), *le Singe, & le Chat. Leçon pour ceux qui veulent en imposer.*

Il ne ſuffit pas qu'on commence
A rentrer dans le bon chemin;
Il faut avec courage aller juſqu'à la fin:
Le point eſſentiel, c'eſt la perſévérance.
Le Milan, le Singe, & le Chat,
Réſolus de changer de vie,
Dans un déſert, tous trois de compagnie,
Se retirèrent ſans éclat.
Le trio ſolitaire embraſſa la réforme;
Chacun en fut édifié.
Pendant cinq ou ſix mois leur conduite uniforme,
Au plan qu'ils s'étoient fait parut aſſez conforme.
Le Milan avoit oublié
L'exercice du brigandage;
D'un Caſtillan le Singe avoit la gravité;
Le Chat n'alloit plus au fromage:
L'exemple de leurs mœurs pour règle étoit cité;
Qui le ſuivoit, paſſoit pour ſage.
Mais bientôt le relâchement
S'introduiſit dans l'hermitage.

Du plus zélé parfois la ferveur se dément.
Le Chat revint à ses friponneries,
Le Milan à ses cruautés,
Le Singe à ses bouffonneries;
Nos vicieux relaps furent décrédités.
Sur nos mauvais penchans la victoire est peu sûre;
Ils ne sont qu'assoupis, nous les croyons vaincus:
La Raison quelquefois gourmande la Nature;
Mais la dernière a souvent le dessus.

Le Brun.



N.° 1978 *a.*

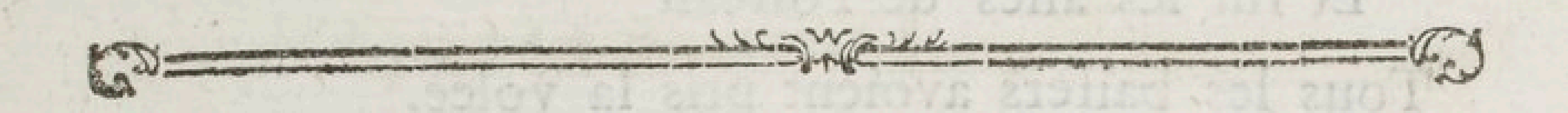
MILET (1) (les femmes du).

Des Femmes de Milet parurent les plus belles.
L'albâtre, le lis même est obscurci par elles.
Leur air majestueux, & leur taille & leurs traits,
Tout annonce l'éclat de leurs charmes secrets.
Les Dieux n'ont point formé de plus noble assemblage;
Sans doute elles seroient leur plus parfait ouvrage,
S'ils leur avoient donné, plus distraits dans leurs soins,
Quelques graces de plus, quelques beautés de moins.

Colardeau.

Le Temple de Gnide.

(1) Milet, ville de l'isle de Crète, dont Homère fait mention au second Livre de l'Iliade.



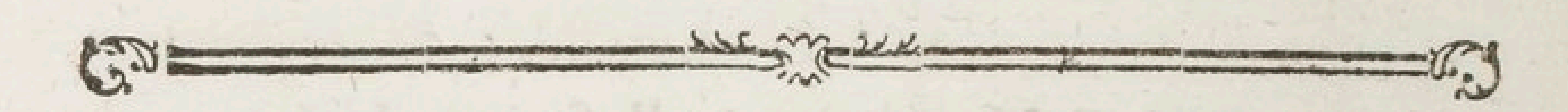
N.° 1979.

MILON (le); ou *l'espoir enlevé.*

MILON dans un bosquet avoit pris un oiseau.
Du creux de ses deux mains il lui forme une cage ;
Et courant tout joyeux rejoindre son troupeau,
Il pose à terre son chapeau,
Et pardessous met le chantre volage.
Je vais chercher, dit-il, quelques branches d'osier ;
Attends-moi là ; dans moins d'une heure
Je te promets, mon petit prisonnier,
Une plus riante demeure.
Quel plaisir d'offrir à CLORIS
Ce don, nouveau gage de ma tendresse !
Il faut que deux baisers au moins en soient le prix ;
Qu'elle m'en donne un seul, avec un peu d'adresse
Ne puis-je pas en prendre cinq ou six ?
Oh ! si déjà la cage étoit finie !
Il dit, part, s'éloigne à grand pas,
Trouve un saule, l'émonde, & rentre en la prairie
Un faisceau d'osier sous le bras.
Mais de quelle douleur son ame est accablée !
Un vent perfide avoit retourné le chapeau,

Et ſur les ailes de l'oiſeau
Tous les baiſers avoient pris la volée.

M. Berquin.



N.° 1980.

MILTON (jugement ſur). *V.* la lettre H. N.° 1464.

*M.****



N.° 1980 *a.*

MINÉIDES (les) *changées en Chauve-ſouris.*

P*RESQUE toujours* des filles de MINÉE (1)
Heureuſe avoit été la deſtinée ;
Elles faiſoient des ouvrages de prix :
Tout alloit bien, n'eût été le mépris
Qu'elles avoient des fêtes de l'année.
Il n'étoit point pour les Dieux de journée,

(1) Les Minéides étoient filles & ſœurs, adroites à faire de beaux ouvrages, mais impies. Elles furent changées en Chauve-ſouris, pour avoir mépriſé les Orgies de Bacchus ; & pendant que les autres célébroient la fête, elles s'occupoient à leur travail, & racontoient quelques Fables.

Et la plus sainte en étoit profanée.
L'impiété perd les jeunes esprits,
Presque toujours.
Le Ciel punit leur malice obstinée,
Et les voilà près de leur hyménée,
Par un beau soir, toutes chauve-souris;
Car ce n'est rien de l'être en cheveux gris;
On le devient quand on est surannée,
Presque toujours.

Benserade.



N.° 1980 *b*.

MINES (des).

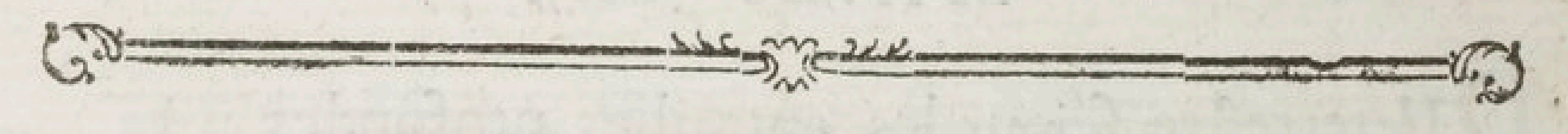
DU terrestre séjour les entrailles profondes
Sont, comme sa surface, en richesses fécondes :
L'Homme en est possesseur ; mais il faut que sa main
Les arrache de force à son avare sein.
Pour ravir ces trésors, germe de tant de crimes,
Il devient l'habitant des plus profonds abymes ;
Son œil, privé du jour dans cet affreux tombeau,
Ne voit qu'à la lueur d'un lugubre flambeau.
Tout augmente l'horreur de ces antres funèbres,
Silence (1), profondeur, solitude, ténèbres.

(1) La fameuse mine d'argent du Potosi, dans le Pérou, a plus

Il y respire un air trop souvent meurtrier.
Des voûtes que son bras s'efforça d'étayer,
Ecrasent leurs appuis, tout-à-coup éboulées.
Ces horreurs à ses yeux sont en vain étalées;
L'or est tout ce qu'il voit; cet objet plein d'appas
Forme son cœur avide à la peur du trépas.
Des veines du rocher il l'arrache avec peine;
Au bord du soupirail en monceaux il le traîne;
Et par de longs tissus le fardeau soulevé,
Monte; à nuire, à servir tour-à-tour réservé,
De nos biens, de nos maux source la plus féconde,
Le bonheur à la fois & le malheur du Monde.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.



N.° 1981.

MINISTRE (entretien moral d'un).

HEUREUX! que dites-vous? apparence trop vaine!
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés dans l'éclat des grandeurs.

---

de deux cent cinquante toises de profondeur. De toutes les mines qu'on connoît, c'est la plus profonde, comme elle est la plus riche par l'abondance de sa veine, qui commence, dit-on; à se ressentir d'une exploitation de plus de deux cents ans.

Que

Quel accablant fardeau ! Tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Reſponſable du ſort & des événemens,
Des misères du Peuple, & des brigues des Grands ;
Réunir ſeul enfin, par un triſte avantage,
Tous les ſoins, tous les maux que l'Empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je ſuis lié,
Sort toujours déplorable & toujours envié.
C'eſt peu que les périls, l'eſclavage, & la peine
Que dans tous les Etats le Miniſtère entraîne ;
Jugez quels nouveaux ſoins exigent mes devoirs !
Miniſtre d'un Empire où règnent deux pouvoirs,
Où je dois, uniſſant le Trône à la Patrie,
Sauver la liberté, ſervir la Monarchie,
Affermir l'un par l'autre, & former le lien
D'un Peuple toujours libre & d'un Roi citoyen.
Ma fortune eſt un poids que chaque jour aggrave :
Maître & juge de tout, de tout on eſt eſclave ;
Et régir des Mortels le deſtin inconſtant,
N'eſt que le triſte droit d'apprendre à chaque inſtant
Leurs mépriſables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreuſe verité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.

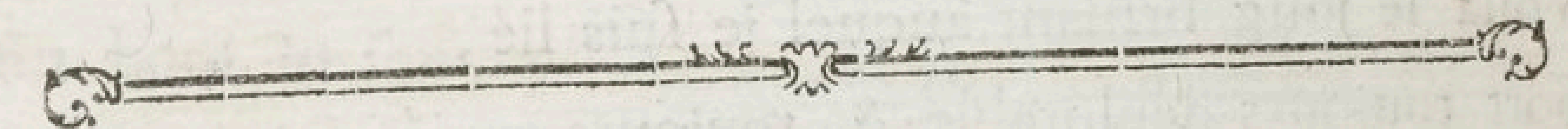
Greſſet.

Tragédie d'Edouard. Act. I. Sc. IV.

N.° 1981 *a.*

MINISTRE (le) *peu connu. V.* la lettre L. N.° 1775.

M. Bret.



N.° 1982.

MINISTRE (réponse d'un) *condamné injustement à la mort, à qui son ami donne le conseil de se tuer, pour éviter la honte de l'échafaud. Le vrai courage.*

QUELQUE honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas est le destin d'un lâche;
Savoir souffrir la vie, & voir venir la mort,
C'est le devoir du Sage, & ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime;
Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel;
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du Monde où m'a placé la Sagesse immortelle,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle:
N'outrons point les vertus par la férocité,
Restons dans la Nature & dans l'Humanité

Gresset.

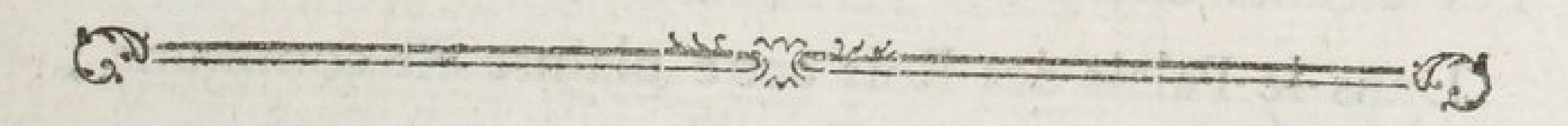
Tragédie d'Edouard, Act. IV. Sc. VII.

N.° 1983.

MINISTRE (repréſentation d'un) *ſage, qui veut détourner ſon Souverain du crime.*

*EH! ne ſuffit-il pas, Seigneur, à vos ſouhaits,
Que le bonheur public ſoit un de vos bienfaits?
C'eſt à vous à choiſir, vous êtes encor maître;
Vertueux juſqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin eſt tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus:
Mais ſi de vos flatteurs vous ſuivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime.

Racine.



N.° 1984.

MINISTRE (entretien moral ſur la diſgrace d'un) (1).

REMPLISSEZ l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de VAUX, faites croître vos ondes,
Et que LANQUEIL enflé ravage les tréſors
Dont les regards de FLORE ont embelli ces bords.

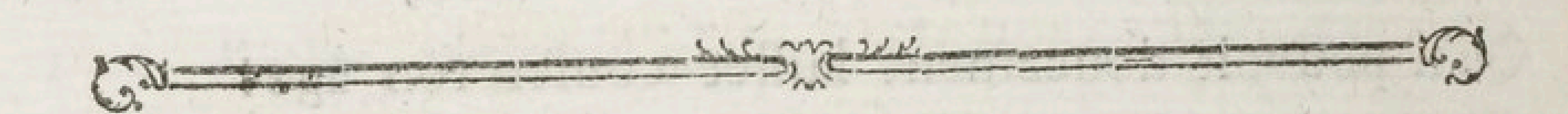
(1) Ce Miniſtre étoit M. Fouquet, Surintendant des Finances.

On ne blâmera plus vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs preſſantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les Deſtins ſont contens, ORONTE eſt malheureux.
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, ſans craindre du ſort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des Mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux Autels.
Hélas ! qu'il eſt déchu de ce bonheur ſuprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours ſont de ſecondes nuits ;
Les ſoucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de ſa triſte demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure :
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la proſpérité.
Dans le Palais des Rois cette plainte eſt commune ;
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtans ;
Mais on ne les connoît que quand il n'eſt plus temps.
Lorſque ſur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour ſoi les vents & les étoiles,
Il eſt bien mal-aiſé de régler ſes déſirs ;
Le plus ſage s'endort ſur la foi des Zéphyrs.
Jamais un Favori ne borne ſa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laiſſe en arrière ;

Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit
Ne sauroit le quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'Histoire raconte,
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le Soleil de la Cour;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre, & du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers; Oronte vous appelle,
Vous, dont il a rendu la demeure si belle;
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses Sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de Clément rendez-le ambitieux;
C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie:
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

Oronte eſt à préſent un objet de clémence ;
S'il a cru les conſeils d'une aveugle puiſſance,
Il eſt aſſez puni par ſon ſort rigoureux,
Et c'eſt être innocent que d'être malheureux.

La Fontaine.



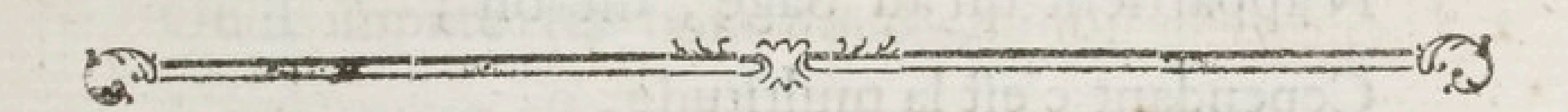
N.° 1985.

MINISTRE (entretien d'un) *ſage avec un Roi.*

QUOIQU'ON nomme le Peuple un monſtre à pluſieurs têtes,
Si les uns ſont groſſiers, les autres ſont honnêtes;
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une ſeule parole eſt pour eux une loi.
La Cour en apparence a bien plus de juſteſſe ;
C'eſt le ſéjour de l'art & de la politeſſe :
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer,
Et ſur quelle parole oſe-t'on s'appuyer ?
Tout rares qu'ils y ſont, les amis s'embarraſſent ;
Tels voudroient s'étouffer, que l'on voit qui s'embraſſent :
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin,
Mille vont à leur but par un autre chemin.
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite ;

L'autre met ſon étude à vous donner des ſoins,
Quand il ſait que vos yeux en ſeront les témoins :
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire ;
Cet autre en plaiſantant devient ſexagénaire ;
Et l'on arrive ainſi, preſque en toutes les Cours,
D'un pas imperceptible à la fin de ſon cours.
On eſt ſi diſſipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'eſt que d'être homme, on y ceſſe de l'être ;
Et ceux qui de leurs temps examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vécu, ſans trop ſavoir pourquoi.

Bourſault.



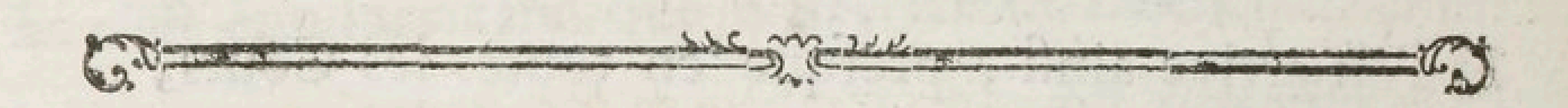
N.° 1986 & 1987.

MINISTRES (les) *ſont ſouvent plus prompts à faire rétablir les loix pour punir, que pour récompenſer.*

DE ſons tumultueux un Prince environné,
Vers de nouveaux objets eſt ſans ceſſe entraîné ;
L'avenir l'inquiète, & le préſent le frappe :
Mais, plus prompt que l'éclair, le préſent nous échappe ;
Et de tant de Mortels à toute heure empreſſés
A nous faire valoir leurs ſoins intéreſſés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,

Du mérite oublié nous faſſent ſouvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.

J. Racine.



N.° 1988.

MINISTRES (entretien moral & philoſophique ſur les).

SAVOIR à chaque choſe impoſer ſon vrai nom
N'appartient qu'au Sage, dit-on ;
Cependant c'eſt la multitude,
C'eſt-à-dire, ce ſont les fous
Qui les ont preſque impoſés tous.
Ils appellent béatitude
Et ſuprême félicité,
Un poſte périlleux & plein d'inquiétude,
Où jamais homme n'eſt monté
Que par un ſentier âpre & rude,
Où l'on ne ſe maintient que par la ſervitude,
Et d'où preſque toujours on eſt précipité.
Tant qu'on demeure en place, une foule importune,
Qui d'un homme élevé ſuit toujours la fortune,
Le garde preſque à vue en tout temps, en tous lieux;
Il ne reſpire l'air qu'au travers de la preſſe,

Qui s'ouvre & se resserre autour de lui sans cesse:
En vain, actif, laborieux,
Il ne s'accorde pas un moment de relâche;
Il succombe le jour sous le poids de sa tâche,
Et la nuit le sommeil se refuse à ses yeux.
Le Public cependant, sans garder de mesure,
Exerce à tout propos la plus aigre censure
Sur les événemens divers,
Jugeant de tout à l'aventure,
Et le plus souvent de travers.
C'est toujours au hasard, jamais au savoir faire,
Qu'il impute les bons succès.
L'évènement est-il contraire?
Il s'en prend au Ministre, & lui fait son procès.
Tel est le destin ordinaire
Des hommes élevés au dessus du Vulgaire.
Comment s'aveugle-t-on assez
Pour estimer heureux ceux qu'on y voit placés?

Regnier.



N.° 1989.

MINISTRES (leçons aux Rois sur le choix des).
V. la lettre O. N.° 2195 *a*.

Fleury.

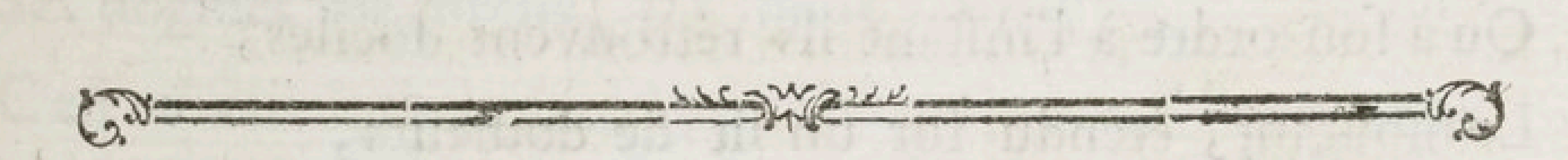
N.° 1990.

MINISTRES (moralité allégorique pour les). *Le secret de se faire aimer ou haïr.*

Mon tendre ami, soutien de ma Couronne,
Dit un Sultan à son Visir,
Pourquoi, sur les marches du Trône,
Ne parviens-tu qu'à te faire haïr?
Si tu le peux, occupe-toi de grace
A justifier mon amour;
Le cri de la haine me lasse;
Fais-toi des amis dans ma Cour.
Fort-bien, dit le Visir, la chose m'est facile;
En moins de rien j'en aurai mille....
Tant mieux, ne perds donc point de temps;
Il est si doux de voir aimer ce que l'on aime!
On m'aimera. Ma joie en est extrême;
Quoi! tu deviendras cher à tous les mécontens?
N'en doutez pas, ils me loueront sans cesse;
Mon secret est sûr, le voici:
L'ambition, l'orgueil & la paresse,
En moi trouveront un appui;
Je destine ton or aux talens inutiles;
Ils ne sont pas rares ici;

Et les éloges imbécilles
Ne manqueront pas, Dieu merci.
Sur ceux qui gouvernent tes villes
Je n'aurai plus les yeux ouverts;
Leur tyrannie en de vastes déserts
Changera tes plaines fertiles,
Et tes Sujets, dans la crainte des fers,
Iront chercher d'autres asiles.
Arrête! dit le Sultan effrayé,
Je t'ai trop entendu, renonce à vouloir plaire,
Et des Courtisans au contraire
Redouble encor l'inimitié.
L'Astre de feu qui nous éclaire,
Si ses rayons brillans & doux
Sont le tourment & l'effroi des Hiboux,
Doit-il nous cacher sa lumière?

Le Bret.

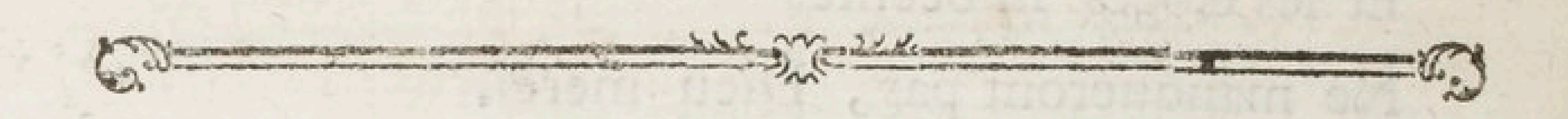


N.° 1991.

MINISTRES (aux) *sur le peu de solidité de leur élévation.*

V. la lettre H. N.° 1512.

D'Ardenne.



N.° 1992.

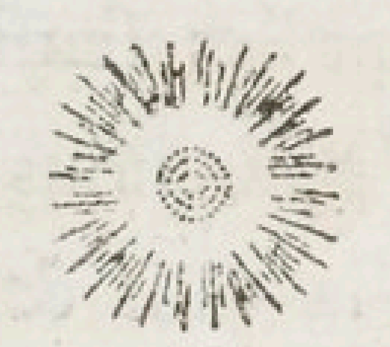
MIRACLES (les) *de Jésus-Christ.*

CEPENDANT il paroît à ſon Peuple étonné
Un Homme (ſi ce nom lui peut être donné),
Qui, ſortant tout-à-coup d'une retraite obſcure,
En Maître & comme Dieu commande à la Nature.
A ſa voix ſont ouverts des yeux long-temps fermés,
Du ſoleil qui les frappe éblouis & charmés;
D'un mot il fait tomber la barrière invincible
Qui rendoit une oreille aux ſons inacceſſible;
Et la langue qui ſort de la captivité,
Par de rapides chants bénit ſa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'à ſon ordre à l'inſtant ils retrouvent dociles;
Le mourant, étendu ſur un lit de douleurs,
De ſes fils déſolés court eſſuyer les pleurs;
La Mort même n'eſt plus certaine de ſa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante & de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puiſſant,
Se relève, & ſa ſœur pâlit en l'embraſſant.
Il ne repouſſe point les fleuves vers leur ſource,
Il ne dérange point les Aſtres dans leur courſe;

On lui demande en vain des ſignes dans les cieux.
Vient-il pour contenter des eſprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'eſt ſur nous qu'il l'opère,
Et pour nous ſort de lui ſa vertu ſalutaire.
Il guérit les langueurs, il nous rappelle au jour;
Sa puiſſance toujours annonce ſon amour.
Mais c'eſt peu d'enchantet les yeux par ſes merveilles,
Il parle; ſes diſcours raviſſent les oreilles.
Par lui ſont annoncés de terribles arrêts,
Par lui ſont révélés de terribles ſecrets;
Lui ſeul n'eſt point ému des ſecrets qu'il révèle;
Il parle froidement d'une gloire éternelle;
Il étonne le Monde, & n'eſt point étonné;
Dans cette même gloire il ſemble qu'il ſoit né:
Il paroît ici-bas peu jaloux de la ſienne:
Qu'empreſſé de l'entendre, un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux eſprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ſes dures vérités.
C'eſt en vain qu'on murmure; il faut croire, il l'ordonne;
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.

L. Racine.

Poëme de la Religion.



N.° 1993.

MIRACLES (les).

HOMME en proie à l'erreur & rebelle à la grace,
Aſſemblage étonnant de foibleſſe & d'audace,
Rougis, ou pâlis une fois !
Viens, contemple avec moi, dans toute ſa puiſſance,
Celui dont les éclairs annoncent la préſence,
Et dont le tonnerre eſt la voix.
Qui ſommes-nous devant la Majeſté ſublime
Dont le haut firmament & le profond abyme
Ne limitent pas le pouvoir ?
Que doit être à ſes yeux le plus vaſte royaume,
Quand l'Univers pour elle eſt un léger atome
Que ſa volonté fit mouvoir ?
De ce vouloir divin s'anima la Nature;
Elle reçut de lui ſa loi conſtante & ſûre.
Inſenſés que nous ſommes tous !
Parce que cette loi triomphe ſans obſtacles,
Que rien n'en interrompt les ſenſibles miracles,
Ils ceſſent de l'être pour nous !
Les Aſtres, les ſaiſons, la nuit & la lumière,
Tout commence, finit, & rouvre ſa carrière;

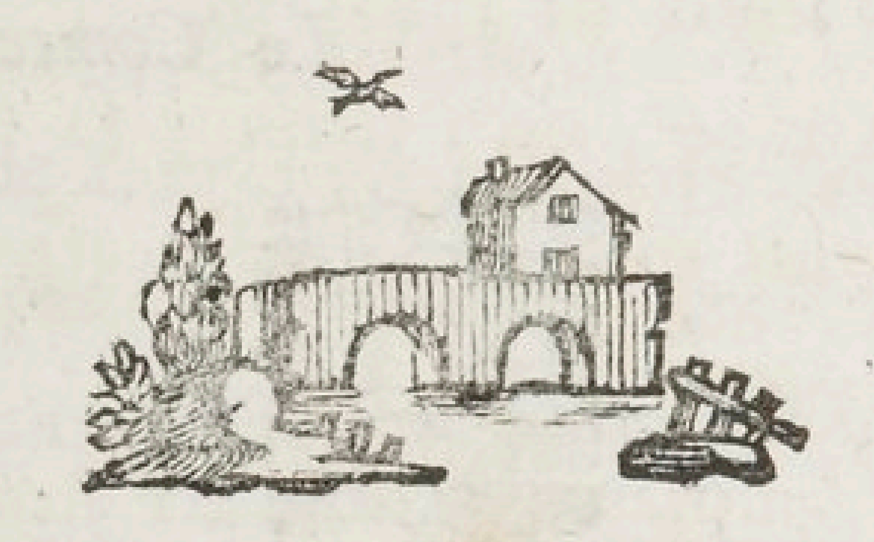
Quel prodige plus étendu!
Reconnoîtrons-nous moins sa sagesse éternelle
Au bel ordre établi, qui par-tout la révèle,
Qu'à ce bel ordre suspendu?
Eh bien! Mortel aveugle, il faut te satisfaire;
Préfère un phénomène à l'Astre qui t'éclaire,
Ton Dieu se plie à ton erreur,
A ta fragilité son pouvoir se mesure,
Et, suspendant le cours des loix de la Nature,
En va manifester l'Auteur.
Sous un Prince endurci toute l'EGYPTE en armes
A volé sur les pas de JACOB en alarmes
Qu'arrête la fureur des flots.
Déjà des ennemis l'approche menaçante
Le serre entre les bords de l'onde mugissante
Et la pointe des javelots;
L'élément redouté lui présente un asile;
L'onde fuit, se divise, & le flot immobile
Reste suspendu dans les airs.
La main qui, désolant les coupables campagnes,
Jadis sous l'eau profonde a caché les montagnes,
Desséche les gouffres des mers.
Dans ce vallon bordé de hauts rochers liquides
Roulent de PHARAON les chariots rapides;
Mais les HÉBREUX sont garantis;
Et le dernier à peine a gagné le rivage,

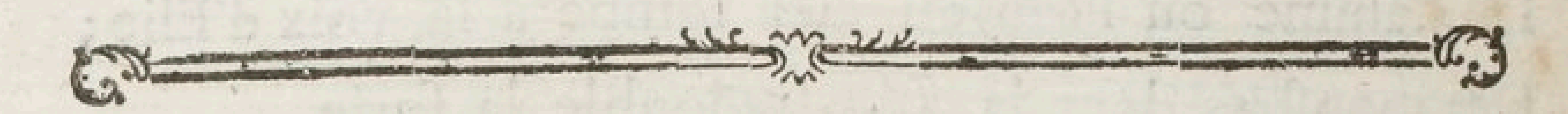
Que du flot qui rend ſon empire & ſa rage
    Les barbares ſont engloutis.
Le déſert à ce peuple inſpire une autre crainte :
Là , jamais de l'oiſeau la ſoif ne fut éteinte ,
    Jamais fruit ne s'y recueillit.
L'air offre l'aliment que refuſoit la terre ,
Le remède à la ſoif ſort du ſein de la pierre ;
    Le roc eſt frappé , l'eau jaillit.
Je garde devant vous un timide ſilence,
Sommet du mont ſacré qu'embraſa la préſence
    Du diſpenſateur de la loi ;
Le miracle vivant de cette loi ſuprême
Que de ſon doigt ſur vous Dieu nous grava lui-même,
    Parle ſuffiſamment pour moi.
Aux rives du Jourdain ſuivons l'Arche terrible;
L'Hébreux mal aguéri par elle eſt invincible ,
    Les clairons ont frappé l'écho ;
L'eau remonte à ſa ſource, où l'effroi la rappelle ;
L'Arche traverſe , avance, & je vois devant elle
    Tomber les murs de JÉRICHO.
L'impie AMORRHÉEN , qu'a trompé ſa vaillance,
Dans la fuite avoit mis ſa dernière eſpérance ,
    En voyant approcher la nuit :
De faillir aux Vainqueurs la lumière étoit prête ;
JOSUÉ, plein de foi, dit au Soleil : Arrête !
    Et l'Amorrhéen eſt détruit.

La

La flamme ou l'eau du ciel tombe à la voix d'Elie;
Des monstres dont la faim redouble la furie
    DANIEL n'est point offensé;
Leur sein sert à JONAS de retraite paisible:
Sous les coups imprévus d'un vengeur invincible
    SÉNACHÉRIB est renversé.
L'Arche a brisé DAGON...Mais quels plus grands miracles,
En imposant silence à tous les faux Oracles,
    Remettent SATAN dans les fers ?
O prodige qui rend la Nature interdite!
Dieu se fait homme, il naît, il meurt, il ressuscite;
    Les cieux nous sont ouverts.
Inéxorable, un jour il en doit redescendre.
Tremble incrédule! alors, pour le voir & l'entendre,
    Tu sortiras du monument.
Repens-toi sans délai; malheur à qui diffère!
Le moment précieux où ton cœur délibère,
    Peut-être est ton dernier moment.

Piron,



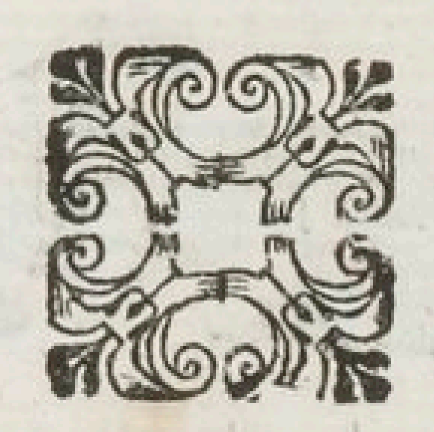


N.° 1994.

MIROIR (le).

Miroir, peintre & portrait, qui donnes, qui reçois,
Et qui portes par-tout avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'a beſoin que de voix.
 Tu peux ſeul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes paſſions peintes ſur mon viſage ;
Tu ſuis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.
 Les mains d'un Artiſan, au labeur obſtinées,
D'un pénible travail font, en pluſieurs années,
Un portrait qui ne peut reſſembler qu'un inſtant.
 Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable
Tu fais ſans nul effort un ouvrage inconſtant,
Qui reſſemble toujours, & n'eſt jamais ſemblable.

Le Comte d'Etelan.



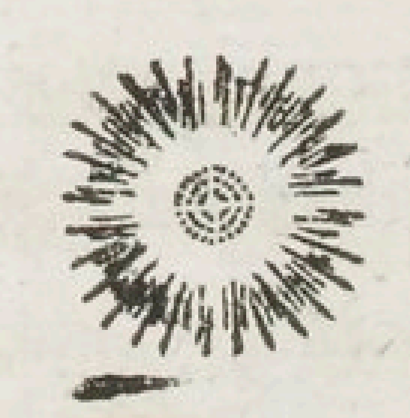
N.° 1995.

MIROIR (le). *Moralité pour les beaux & pour les laids.*

JADIS un père de famille
Avoit un jeune fils aussi beau que le jour;
Il avoit encore une fille,
Vrai remède contre l'amour,
Quiproquo de Dame-Nature;
Quelquefois au beau Sexe elle fait cette injure;
C'est lui jouer un assez mauvais tour.
Ces enfans badinoient, comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge; & trouvant un Miroir
Sur la toilette de leur mère,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout-à-coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses attraits; vanité dont sa sœur
Ressentit un dépit extrême,
Croyant à chaque mot qu'il taxoit sa laideur.
Elle n'entendoit pas là-dessus raillerie;
Quoique fort jeune encor, l'amour-propre & l'envie
S'en étoient emparés. Elle va promptement
Trouver son père à son appartement.
Mon petit frère a la manie

De ſe mirer, dit-elle; il ſe croit un Soleil,
Et ſon orgueil eſt ſans pareil.
Défendez-lui, mon père, je vous prie,
D'approcher du Miroir, & de s'y regarder.
Le père n'en fit rien; &, loin de les gronder,
Embraſſe ſes enfans, tous les deux les careſſe;
Et leur partageant ſa tendreſſe,
Mes chers enfans, dit-il, je veux
Que vous vous miriez tous les deux:
Vous, mon fils, afin que l'image
De la beauté dont Dieu prit ſoin de vous parer,
Vous donne horreur du vice & du libertinage,
Qui pourroient la déshonorer;
Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace
Appercevant votre diſgrace,
Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs
Dont brille la jeuneſſe,
Vous répariez ce défaut par vos mœurs;
Rien n'eſt ſi beau que la ſageſſe.

Richer.





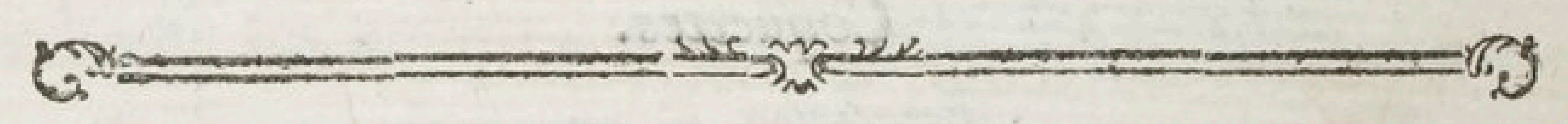
N.° 1996.

MIROIRS (les). *Leçon allégorique pour les Coquettes.*

Une femme ſur le retour
Vouloit encor paroître aimable
Mais ſon Miroir, plus raiſonnable,
Se tuoit de lui dire : Eh ! qui ? vous, de l'amour !
Le déſir d'en donner n'eſt pas ce qui l'inſpire.
Croyez-moi, je vous parle avec ſincérité,
Quand la jeuneſſe & la beauté
Ont délogé, l'Amour ſur leurs pas ſe retire.
Ces avis n'étoient pas du goût
De notre indocile femelle,
Qui, n'imaginant rien de mieux que d'être belle,
Pour le paroître encor avoit recours à tout.
Un jour que ce Miroir fidèle
Continuoit à la tirer d'erreur,
Sur le champ elle entre en fureur,
L'accuſe d'impoſture, &, ſaiſiſſant la glace,
En vingt morceaux elle la caſſe.
Mais, quoi donc ? au lieu d'un miroir,
En voilà vingt qui, faiſant leur devoir,
De tous côtés lui préſentent ſa face.

Contre certains défauts à quoi bon ſe fâcher ?
C'eſt vanité, c'eſt imprudence;
Le trop de ſoin qu'on prend à les cacher,
Les expoſe à plus d'évidence.

D'Ardenne.



N.° 1997.

MISANTHROPE (adieux du) & *honnête homme au genre humain.*

QU'UN autre, plus eſclave ou plus ami des Hommes,
Daigne vanter les lieux, les temps même où nous ſommes,
Inſtruit, déſabuſé par tant de maux ſoufferts,
Pour moi, j'oſe être libre & dépoſer mes fers.
O mes contemporains ſi peu dignes de l'être !
O mes concitoyens que j'ai trop ſu connoître !
Emules l'un de l'autre, & deſpotes jaloux,
C'en eſt fait, ô Mortels ! je ne tiens plus à vous.
Je pourrai déſormais, avec une ame pure,
Reſpirer ſous les loix de la ſimple Nature,
Et ſans le faux appas d'un preſtige enchanteur,
Réaliſer pour moi le ſuprême bonheur.
Là, je vous oublierai; là, de votre injuſtice
Mon cœur, mon foible cœur ne ſera plus complice.
Je ne vous verrai plus, & mes regards au moins
De vos débordemens ne ſeront plus témoins.

Puiſque la vérité paſſe ici pour chimère,
Puiſque ſeul en ces lieux le menſonge proſpère,
Comment pourrois-je vivre encor ſans m'avilir?
Je ne ſais ni tromper, ni ramper, ni fléchir;
Je n'ai ni du bon ton la brillante manie,
Ni des Sages du temps le merveilleux génie.
Jamais, pour contenter mes fantaſques déſirs,
Par des ſoins dangereux, par de lâches ſoupirs,
Je n'ai pu, ſubornant ou la fille ou la mère,
Déſeſpérer, flétrir une famille entière,
Et, fier de ma conquête, en cauſant ſon malheur,
Inſulter par ma joie à ſa noble douleur.
Aſſez d'autres ſans moi dans les plis de leurs ames
Ourdiſſent de ſang-froid mille odieuſes trames:
Haine, intérêt, envie, amour, ambition;
Voilà leurs Dieux, leur culte, & leur Religion!
L'impoſture triomphe au gré de la cabale;
Tel qui parle en CATON, vit en SARDANAPALE.
O Monde inconſéquent! ô ſiècle audacieux!
On ſe joue à la fois de la terre & des cieux.
Je ſens mon cœur ému s'enfler de bile amère,
Et mon ſang enflammé bouillonner de colère,
Quand je vois un IMAN, qui, le front composé,
Le col tors, l'air contrit, & le regard baiſſé,
Couvrant ſes noirs deſſeins d'un voile reſpectable,
Parle ſi bien de Dieu, ſi mal de ſon ſemblable,

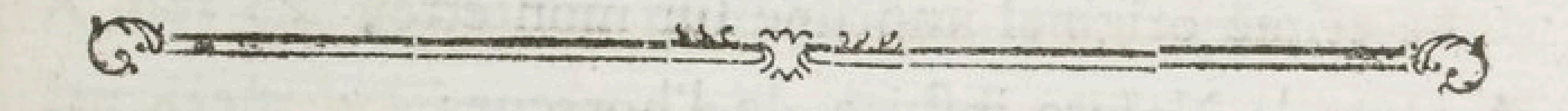
Et toujours prêt à nuire avec impunité,
D'un ton ſi doucereux prêcher la charité...
Ecraſé ſous le char de la Fortune altière,
L'honnête citoyen languit dans la pouſſière,
Tandis qu'à pleines mains comblé de ſes faveurs,
Un avide MIDAS, heureux par nos malheurs,
Etale impunément le fruit de ſes rapines,
Et s'élève aux grandeurs à travers cent ruines.
Les calomniateurs, pour qui tout eſt vénal,
Entourent de THÉMIS l'auguſte Tribunal;
Leurs ſacriléges bras, par force ou par adreſſe,
Arrachent le bandeau de la chaſte Déeſſe;
Perturbateurs de l'ordre & contempteurs des loix,
De l'orphelin timide ils étouffent la voix....
Certes dans tous les temps, pour les fils de la terre,
Par-tout l'état civil eſt un état de guerre;
C'eſt-là que le Sophiſte, adroit en ſes diſcours,
Erigé par ſa ſecte en Héros de nos jours,
Plus orgueilleux Pédant ſous ſa groſſière étoffe,
Prend avec le manteau le nom de Philoſophe,
Prononce que le Sage, indépendant d'autrui,
Doit toujours dominer ſur le ſort & ſur lui,
Décompoſe, aſſortit les facultés de l'Homme,
Du bonheur de chacun ſait calculer la ſomme,
Obſerve d'un coup d'œil, parcourt d'un pas égal
Le Monde intelligible & le Monde moral;

Trop heureux s'il pouvoit, utile à ſa Patrie,
Joindre un peu de pratique à tant de théorie!...
Hommes préſomptueux! quel avantage exquis
Tant de talens divers vous ont-ils donc acquis?
Hélas! combien de maux, de beſoins & de crimes
Je vois naître pour vous de ces ſources ſublimes?
Ce ſavoir recherché, dont vous êtes ſi vains,
Aiguiſe mieux les traits qui partent de vos mains;
Ce luxe, à qui les Arts ont donné la naiſſance,
Verſe au loin ſur les mœurs ſa maligne influence,
Flatte, entretient, réveille, irrite les déſirs,
Et tourmente les ſens par l'abus des plaiſirs...
Malheureux! accablé ſous le poids de vos chaînes,
Quel remède auriez-vous pour ſoulager vos peines?
L'amitié?... Quelquefois vous en vantez le prix,
Souvent de ſes attraits vous ſemblez être épris;
Mais des beaux ſentimens ce pompeux témoignage
N'eſt qu'un piége caché ſous un perfide hommage.
Ainſi dans notre flanc vous ſavez avec art
D'une main careſſante enfoncer le poignard;
Ainſi la fauſſeté, l'artifice, & l'envie,
De toutes parts ſans ceſſe ont aſſiégé ma vie.
D'un généreux ami l'indulgente bonté
Redouble, aigrit encor votre malignité:
A prévenir vos vœux plus ſon zèle s'applique,
Plus votre audace exige & devient tyrannique,

Alors, sur sa foiblesse établissant vos droits,
Vous osez durement lui prescrire des loix,
Et pour vous dispenser de la reconnoissance,
Par mille trahisons payer sa complaisance.
De tous vos bienfaiteurs implacables fléaux,
Vous ne daignez, ingrats, aimer que vos bourreaux.
Poursuivez, aveuglés par une erreur stupide,
Adorez comme un Dieu le Héros homicide,
Et sans honte à l'envi rampant à ses genoux,
Briguez le triste honneur d'expirer sous ses coups.
Race folle & perverse! Humains que je déteste!
Adieu, je pars content si ma vertu me reste;
Je vous laisse entre vous terminer vos débats,
Et consommer sans moi tant d'affreux attentats.
Dans des cités exprès rassemblés pour vous nuire,
Travaillez sans relâche à vous entredétruire;
Ebranlez, confondez, joignez par vos efforts
Le séjour des vivans à l'Empire des Morts,
Et pour vous disputer de vils tas de poussière,
Sapez les fondemens de la Nature entière:
Jaloux de lui survivre un instant à ce prix,
Allez en furieux lutter sur ses débris;
Périssez avec elle au sein de la victoire,
Et comblez votre crime en comblant votre gloire.
Ainsi le fier BURRHUS, pressé par son ennui,
Jadis ami des loix qu'il censure aujourd'hui,

Trop sensible aux douleurs dont l'excès l'importune,
Querelle les Humains, le Ciel, & la Fortune.
Le Sage ARISTE *en vain, sous un aspect plus beau,*
Veut des mêmes objets lui montrer le tableau,
Et de cette humeur sombre écartant le nuage,
De toute sa raison croit lui rendre l'usage;
Burrhus, dont la vertu redoute les dangers,
Quitte à jamais ces bords pour lui trop étrangers;
Il va chercher ailleurs le repos qu'il souhaite,
Et sous d'autres climats fixe enfin sa retraite.

*M.****



N.° 1998.

MISÈRE (la) *de l'Homme.*

LE néant: juste Ciel! dans quelle affreuse rage
Les extrêmes malheurs peuvent-ils nous jeter?
Le néant d'où je sors a-t-il quelque avantage
Que mon cœur doive regretter?
En exécrables vœux l'Enfer toujours fertile,
Seul peut en réclamer le ténébreux asile;
Et j'ose à mon secours l'appeler aujourd'hui.
Suis-je donc devenu le maître de moi-même?

N'eſt-il point un Auteur ſuprême,
Dont la puiſſante main ne me fit que pour lui ?
Oui, Seigneur, & c'eſt toi. Serai-je aſſez injuſte
Pour oſer t'imputer mon déplorable ſort ?
Ne fis-tu pas ADAM à ton image auguſte,
Impaſſible, exempt de la mort ?
Mais, ô funeſte fruit de ſon orgueil rebelle !
Du cruel châtiment qu'éprouva l'infidèle,
Par tes juſtes décrets ſes fils ont hérité,
Et coupables déjà dans le ſein de leur mère,
Traînent de misère en misère
Des jours orageux même en leur ſérénité.
Le crime originel imprimé ſur mon être,
A toute la Nature inſpire de l'horreur;
Et le jour ennemi ſemble, quand je vais naître,
Me repouſſer avec fureur.
Tels que ces noirs forfaits que d'une bouche impure,
A travers les douleurs d'une juſte torture,
Eſt contraint de vomir le (1) proſcrit forcené;
Dans les pleurs, dans les cris, dans les tranſports de haine
Qu'excite une cruelle gêne,
Ma mère met au jour ſon fils infortuné.
Je nais; mais Ciel ! à peine un rayon de lumière
A mes premiers regards vient-il étinceler,

(1) On dit qu'il n'eſt point de mère qui, dans le travail de l'enfantement, ne déteſte ſon fruit.

Qu'aussi-tôt à grands flots de ma foible paupière
Les pleurs commencent à couler.
Pour mes jours malheureux quels présages sinistres !
Du céleste courroux redoutables Ministres,
Je vois naître avec moi les besoins & les maux.
Des travaux éternels, d'éternelles alarmes,
Dans ce triste séjour de larmes,
Jusques dans mon sommeil troubleront mon repos.
Mais, Seigneur, on fait plus que servir ta colère;
On ajoute aux fléaux où tu m'as condamné,
Et je suis délaissé par ma cruelle mère
Presqu'aussi-tôt que je suis né.
A mes cris redoublés fermant son sein impie,
Du dépôt précieux que ta main lui confie
La barbare à son fruit refuse les faveurs;
Je suce, repoussé par sa main criminelle,
Pour être encor plus méchant qu'elle,
Dans un lait étranger de nouvelles fureurs.
Ce méprisable corps, formé de simple argille,
Sous les infirmités doit toujours chanceler;
Un long temps en construit l'édifice fragile,
Un instant le verra crouler.
Pour chercher de ses maux la semence fatale,
L'Art veut de ses ressorts observer le dédale.
Vain espoir ! ses regards ne font que s'égarer.
Homme, confesse ici ton ignorance extrême,

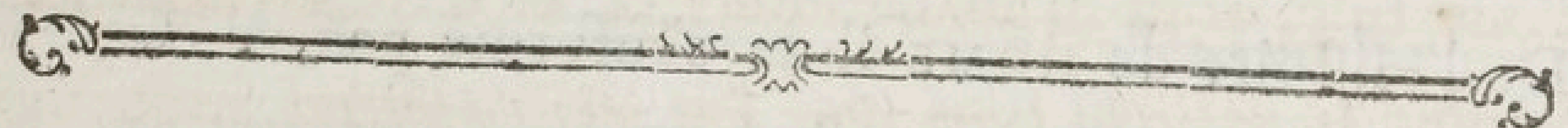
Tu ne te connois pas toi-même,
Et ton avide esprit voudroit tout pénétrer.
Ah! plût à l'Eternel qu'à ces ombres épaisses,
Dont la stupide chair le tient enveloppé,
Pour embrasser le faux & flatter mes foiblesses,
Il ne fût jamais échappé.
Quel fruit en ont tiré mes veilles éternelles?
Des éclairs impuissans, de foibles étincelles,
Dont l'éclat le plus vif me laisse dans la nuit,
Et dont le plus souvent la clarté mensongère,
Par plus d'un doute téméraire,
M'amène au précipice à l'instant qu'elle luit.
C'est lui qui, pour voiler les mortelles disgraces
Qui suivent de l'Amour les charmes imposteurs,
PROTHÉE insinuant, fait des riantes Graces
Emprunter les traits séducteurs.
Ce perfide serpent n'est doux dans sa naissance,
Que parce qu'il lui prête une ombre d'innocence,
Et qu'il répand sur lui les fleurs à pleine main.
Mais, piéges superflus; hélas! pour qu'il se glisse,
C'en est assez du cœur complice,
Dont le penchant fatal fomente son venin.
Oui, ce lâche moteur d'une guerre intestine,
Que, tout tyran qu'il est, il sait faire chérir;
Mon cœur, mon cœur lui-même a juré ma ruine;
Puis-je m'empêcher de périr?

Par lui, ſur l'océan des paſſions humaines
Je flotte à la merci des vagues incertaines,
Dont les gouffres ouverts viennent m'enſevelir;
Et, quoiqu'environné de mes propres naufrages,
    Les plus effroyables orages
N'offrent rien à mes yeux qui me faſſe pâlir.
Heureux, & trop heureux qu'une fois dans la vie
Le joug des paſſions devînt moins odieux!
Mais quand des premiers ans la fougue eſt ralentie,
    Mes tranſports ſont plus furieux.
L'aveugle Ambition vient me ſouffler ſa rage;
Sur le char tout fumant du Démon du carnage
Je vole après l'éclat d'un chimérique rang.
L'impitoyable Mort ſans ceſſe m'environne;
    Et ſi la Gloire me couronne,
Ce n'eſt que de lauriers arroſés de mon ſang;
A mes débiles mains l'âge arrache les armes.
Je ne ſuis dominé que par la ſoif de l'or;
L'inſomnie inquiète, & les vives alarmes
    Volent autour de mon tréſor;
L'Avarice à mes yeux cache mon opulence,
Et craint que tout ne manque à ma fauſſe indigence,
Lorſque, chargé d'hivers, je vais manquer à tout.
Eſt-ce aſſez? Ces fureurs s'acharnent ſur ma vie,
    Et l'inſatiable harpie
De mes alimens même empoiſonne le goût.

De mes plaiſirs paſſés ſalaire légitime,
Je ſens fondre ſur moi tous les fléaux du corps.
L'ennui me ſuit par-tout; le ſouvenir du crime
Me ſuſcite mille remords;
Le ſoleil n'a pour moi qu'une lueur mourante;
Tout fuit, tout m'abandonne, & la terre tremblante
Semble ſe dérober ſous mes pas chancelans.
Sous le faix douloureux d'une vieilleſſe extrême,
J'invoque juſqu'à la Mort même,
Et maudis mille fois la lenteur de mes ans.
La Mort vient; je la vois... Dieu! quel trouble bizarre
Et quels pleurs inconſtans démentent mes clameurs,
Quand le coup déſiré, que ſa faulx me prépare,
Va terminer tous mes malheurs!
Mais, que dis-je? Au flambeau de la vérité nue
Un ſpectacle funeſte épouvante ma vue;
De mes égaremens je vois les cruels fruits:
L'Enfer s'ouvre.... Ah! Seigneur, quel comble de misère!
Les miracles de ta colère
Dans ce ſéjour d'horreurs ſont toujours reproduits.
Ces malheurs ſi cruels, dont j'ai tracé l'image,
Ne ſont point des malheurs aux yeux des vrais Chrétiens.
Savoir dompter les uns, des autres faire uſage,
Sont pour eux de ſolides biens.
Sur les pas de leur Dieu mourant dans les ſupplices,
Ils foulent à leurs pieds les humaines délices;
Du

Du chemin ſpacieux ils dédaignent les fleurs,
Et par l'étroit ſentier vont moiſſonner ſans ceſſe
Cette inaltérable alégreſſe
Qu'eſpère le Chrétien qui ſème dans les pleurs.

Viguier de Ségadenne.



N.° 1998 *a.*

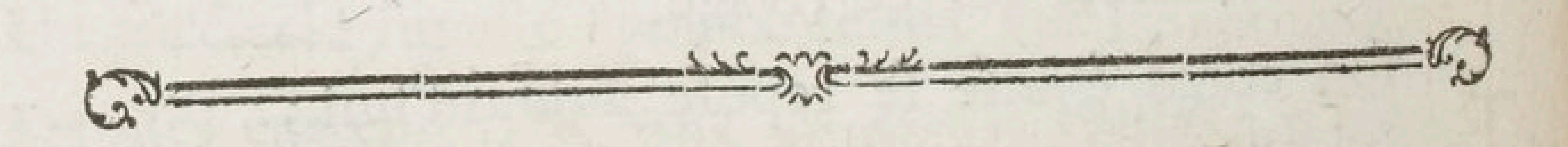
MISÈRE (le vrai ſecret pour éviter la). *L'Homme heureux ſans trouble.*

Heureux qui, dans ſon champ cultivant à l'écart,
Sans trouble, ſans déſirs, ſans éclat, ſans envie,
Dans l'uniformité paſſe toute ſa vie,
Et que le même toit vit enfant & vieillard!
Il bondiſſoit ſur ce rivage
Où ſon corps épuiſé ſe repoſe aujourd'hui;
Il folâtroit, dans ſon jeune âge,
Sous ce même bâton qui devient ſon appui.
Non loin de ſa demeure eſt une forêt ſombre,
Dont avec lui jadis il vit croître le plant,
Et ce chêne touffu, qui lui prête ſon ombre
Dans ſes jeunes mains fut un gland.
A ſon char vagabond la Fortune légère
Ne le tint jamais enchaîné;
De climats en climats il ne s'eſt point traîné
Pour chercher le bonheur & trouver la misère;

Son verger pour sa table offre d'assez bon fruit ;
Il trouve assez de goût à l'eau de sa fontaine,
Et même à la ville prochaine
La curiosité ne l'a jamais conduit.
L'ouvrage & le repos remplissent ses journées ;
De l'Histoire de Rome il ne s'informe pas,
Et, pour supputer les années,
Il compte par moissons, & non par Consulats ;
Par les tributs divers que la saison lui donne,
Dans sa simple ignorance il divise les ans :
Aux fleurs il connoît le printemps,
Et les fruits lui marquent l'automne.

M. le C. de B.

Traduction de Claudien.



N.° 1999.

MISÈRES (entretien sur les) *de l'Homme.*

Venir à la clarté sans force & sans adresse,
Et n'ayant fait long-temps que dormir & manger,
Souffrir mille rigueurs d'un secours étranger,
Pour quitter l'ignorance en quittant la foiblesse.
Après, servir long-temps une ingrate Maîtresse
Qu'on ne peut acquérir, qu'on ne peut obliger,

Ou qui, d'un naturel inconſtant & léger,
Donne fort peu de joie & beaucoup de triſteſſe.
  Cabaler à la Cour ; puis, devenu griſon,
Loin du Monde & du bruit, attendre en ſa maiſon
Ce qu'ont nos derniers ans de maux inévitables.
  Tel eſt le ſort de l'Homme. O miſérable ſort !
Tous ces attachemens ſont-ils conſidérables,
Pour aimer tant la vie, & craindre tant la mort ?

Triſtan.



N.° 1999 *a.*

MISÈRES (entretien ſur les) *de l'Homme, ſur les viciſſitudes qu'il éprouve pendant ſa vie, & ſur ſa dernière fin.*

Toi, le Dieu du repos, & que l'ombre environne,
Sommeil, viens m'aſſoupir !... Hélas ! il m'abandonne ;
Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux :
Empreſſé ſous le dais d'un lit voluptueux,
De tout être plaintif il évite la couche ;
L'infortuné l'appelle, & ſon cri l'effarouche ;
L'infortuné qui dort, dort ſans tranquillité.
  Après quelques momens d'un repos agité,
Je me réveille... Heureux celui dont la paupière
Ne ſe rouvre jamais aux feux de la lumière !

Trop heureux le Mortel qui ne s'éveille plus !
Si l'on rêve au tombeau, ces vœux ſont ſuperflus.

Je ſommeillois.... Un ſonge & de vaines images
Ont fatigué mes ſens battus de mille orages :
Déſeſpéré, traîné de malheurs en malheurs,
Des plus cruels tourmens j'éprouvois les horreurs.
Eh ! quoi ? ſouffrir encor des maux imaginaires !
Un ſouffle a diſſipé ces trompeuſes chimères ;
Mais, après les erreurs d'un pénible ſommeil,
L'affreuſe vérité m'attendoit au réveil.
Quel réveil ! qu'ai-je vu ! J'ai vu trois mauſolées,
Où des plus chers objets les ombres déſolées
A mes yeux attendris demandent tour-à-tour
Les pleurs de l'Amitié, les larmes de l'Amour.

Le jour ne ſuffit point aux peines que j'endure,
Et la nuit... oui, la nuit même la plus obſcure,
Alors que tout s'éteint dans ſa noire épaiſſeur,
Eſt moins triſte que moi, moins ſombre que mon cœur.
Ce fantôme voilé, que le ſilence mène,
Aſſis en ce moment ſur ſon trône d'ébène,
Du plus épais nuage enveloppe les airs,
Et ſon ſceptre de plomb pèſe ſur l'Univers.
Quelle ombre impénétrable & quel calme immobile !
La Nature ſe taît dans ſa marche tranquille ;
L'oreille écoute en vain, l'œil ne voit plus, tout dort,
Tout ſemble anéanti, rien n'eſt mû, tout eſt mort.

De ce vaſte repos combien l'ame eſt frappée,
A des Mondes détruits image anticipée !
Triſte & dernier ſoleil !.... jour affreux ! hâte-toi,
Viens tirer le rideau.... tout eſt fini pour moi !
Couple majeſtueux, obſcurité, ſilence,
Vous, nés avant les temps & dans le vide immenſe;
Vous dont la paix, charmant le Mortel abattu,
Adoucit la penſée & ſoutient la vertu;
Venez, raffermiſſez ma raiſon qui ſuccombe,
Je vous remercierai dans la nuit de la tombe;
La tombe eſt votre empire; & c'eſt dans le cercueil
Que l'Homme, dépoſant ſon faſte & ſon orgueil,
Humilié, ſoumis au bout de ſa carrière,
Acquitte le tribut que vous doit ſa pouſſière.
Vaines Divinités, ſerez-vous mon appui ?
Non, j'invoque mon Dieu ! qu'êtes-vous devant lui ?
Devant lui, dont la voix & puiſſante & féconde
Pénétra du chaos l'immenſité profonde;
Qui, du creux de l'abyme élevant l'Univers,
En globes enflammés le lança dans les airs;
Qui, de l'antique nuit éclairciſſant les voiles,
Sema ſur leur azur l'or brillant des étoiles;
Qui, du Soleil enfin allumant le flambeau,
S'annonça pour Monarque à ce Monde nouveau.
Etre ſuprême ! inſtruis mon ame qui s'égare.
Voici l'heure paiſible où les yeux de l'Avare

Veillent appesantis sur de vains monceaux d'or ;
Les miens s'ouvrent sur toi, sur toi, mon seul trésor;
Ce n'est que dans ton sein que je cherche un asile.
Le silence est moins calme & la nuit moins tranquille ;
La nuit couvre à la fois & mon ame & mes sens.
De tes rayons divins que les feux renaissans
Percent le noir tissu de ces voiles funèbres;
Fais luire ta sagesse au milieu des ténèbres.
Je voudrois, rejetant le poids de mes chagrins,
M'arracher à moi-même, à mes affreux destins,
Dans la nuit de la mort enfoncer mes pensées.
Les scènes de la vie, à mes yeux retracées,
Sur mes propres malheurs calmeront mes esprits.
D'utiles vérités viens remplir mes écrits;
Sois mon guide, conduis mes pas vers la sagesse;
De ses liens sacrés enchaîne ma foiblesse;
Loin du mal, vers le bien pousse ma volonté.
Grand Dieu! tu m'as puni; tous tes coups ont porté:
J'ai bu le vase affreux, versé dans ta colère;
Son fiel est dévorant; mais qu'il soit salutaire!

L'heure sonne! on la compte, elle n'est déjà plus:
L'airain n'annonce, hélas! que des momens perdus;
Son redoutable son m'épouvante, m'éveille,
Et c'est la voix du Temps qui frappe mon oreille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal :

C'eſt elle.... Où retrouver tant d'heures écoulées ?
Vers leur ſource lointaine elles ſont refoulées ;
Le ſeul effroi me reſte, & l'eſpoir eſt banni :
Il faut mourir, finir.... quand je n'ai rien fini.
Où vais-je ? & quelle ſcène à mes yeux ſe déploie !
Des bords du lit funèbre, où palpite ſa proie,
Aux lugubres clartés de ſon pâle flambeau,
L'impitoyable Mort me montre le tombeau.
Eternité profonde ! océan ſans rivage !
De ce terme fatal, c'eſt toi que j'enviſage.
Sur le fleuve du Temps, quoi ? c'eſt-là que je cours !
L'éternité pour l'Homme ?.... il vit ſi peu de jours !
Autant que ſon Auteur l'Homme eſt inconcevable ;
De deux êtres divers mélange invraiſemblable,
Son bizarre deſtin flotte indéterminé ;
Vil & grand, pauvre & riche, infini, mais borné,
Rien par ſes vains tréſors, tout par ſes eſpérances,
De l'un & l'autre extrême il franchit les diſtances ;
Il touche aux oppoſés, dont il eſt le milieu ;
Et l'Homme eſt la nuance entre l'atome & Dieu.
Noble & brillant anneau de la chaîne inégale
Qui du néant à l'être embraſſe l'intervalle,
De l'Ange & de l'inſecte il partage le ſort.
Foible Immortel, bleſſé du glaive de la Mort,
Enfant de la pouſſière, héritier de la gloire,
Un ver.... un Dieu.... chez lui tout eſt contradictoire.

Qui peut s'interroger, s'obſerver ſans effroi?
Je pâlis, je recule.... épouvanté de moi!
Dans ſes propres foyers ma penſée étrangère,
Me parcourt tout entier, cherche un jour qui l'éclaire:
Au travers de mes ſens mon ame veut ſe voir,
Et l'être intelligent ne peut me concevoir.
Oui, l'Homme eſt pour lui-même un effrayant myſtère;
Au ſein de la baſſeſſe, au ſein de la misère,
Son front s'élève au Ciel, de gloire environné;
Il eſt plus fier encor qu'il n'eſt infortuné.
Sur nos deſtins confus ma raiſon indéciſe
Flotte entre la terreur, la joie, & la ſurpriſe:
Orgueilleux & ſouffrant, je m'admire & me plains;
Et je crois, & je doute, & j'eſpère, & je crains.
Qui peut me conſerver? qui peut m'ôter la vie?
Un jour, il faudra bien qu'elle me ſoit ravie;
Mais auſſi rien ne peut m'enchaîner au tombeau;
L'ame y prend ſon eſſor vers un Monde nouveau.
Non, l'immortalité n'eſt point une chimère;
Sur ce grand intérêt la Nature m'éclaire:
Ce Ciel éblouiſſant, ce dôme lumineux
Laiſſe échapper vers moi, du centre de ſes feux,
Un rayon précurſeur de la gloire ſuprême;
Tout la peint à mes yeux, tout... le ſommeil lui-même.
Quand ce Dieu taciturne abandonne au repos
Mes ſens appeſantis ſous de mornes pavots,

Des fers de ſa priſon libre & débarraſſée,
Mon ame ſuit encor le vol de la penſée.
Sur un ſol fugitif formant des pas trompeurs,
Elle foule tantôt la verdure & les fleurs ;
Tantôt, triſte, penſive, & s'enfonçant dans l'ombre,
Elle fuit, effrayée, un bois lugubre & ſombre.
D'un rocher quelquefois elle roule ſoudain ;
Ses bras enſanglantés l'y ſuſpendent en vain ;
Elle retombe ; un lac la reçoit dans ſa chute;
La peur oppoſe à l'onde une pénible lutte ;
Elle ſe débat, nage , & , regagnant le bord,
Sur le roc eſcarpé gravit avec effort :
Dans la courſe des vents quelquefois entraînée,
Elle s'élance, & croit planer environnée
De ces Silphes brillans, de ces Eſprits divers,
Fantômes revêtus de la pourpre des airs.
Mais, ſoit que ſon erreur la conſole ou l'afflige,
De ſes ſonges confus le bizarre preſtige
Lui dit que ſon inſtinct, ſon vol impérieux
L'élève vers ſa ſource, en l'élevant aux cieux,
Qu'aux plaines de l'ETHER développant ſon aile,
Elle abandonne un corps appeſanti loin d'elle;
Que ſon être eſt plus noble, & qu'elle ne ſort pas
De la vile pouſſière éparſe ſous mes pas.

Ainſi l'ombre elle-même, à travers ſon nuage,
De l'immortalité me préſente l'image :

Un jour pur, éternel, s'annonce dans la nuit;
Le ſilence me parle, & le rêve m'inſtruit.
On ſe berce, en veillant, de ſonges plus funeſtes:
A la clarté du jour, ſous les voûtes céleſtes,
N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil
De fantômes plus vains que les jeux du ſommeil?
Inſenſé! j'eſpérois, je voulois l'impoſſible;
Je cherchois dans l'orage un calme incompatible:
Sur ce globe mouvant égarant mes déſirs,
Je croyois dans leur fuite arrêter les plaiſirs.
Quel brillant Univers habitoit ma jeuneſſe!
Comme il s'embelliſſoit au gré de mon ivreſſe!
A l'eſſaim des Amours les Jeux entrelacés,
Des folâtres Plaiſirs les grouppes diſperſés,
De ce Monde charmant ornoient les perſpectives;
Mon priſme y répandoit les couleurs les plus vives.
Ebloui de l'éclat de ces rians tableaux,
Tel que le ver captif ſous l'or de ſes réſeaux,
Qui de ſes propres nœuds s'embarraſſe & ſe lie,
Je m'entourois des fils tiſſus de ma folie,
J'épaiſſiſſois le voile étendu ſur mes yeux.
Aveuglé par mes mains, fuyant l'éclat des cieux,
Du jour de ma raiſon redoutant la lumière,
J'aimois à me rouler dans ma chaîne groſſière.
Hélas! & de mes ſens j'idolâtrois l'erreur!
Satisfait & trompé, je goûtois mon bonheur,

Lorſque ſoudain j'entends ces timbres formidables,
Ces ſons retentiſſant en échos lamentables,
Ces cloches qui ſans ceſſe aux gouffres du tombeau
Appellent des Humains le malheureux troupeau.
Je m'éveille, & me vois, à mon heure ſuprême,
Livide & deſſéché, foible & mourant moi-même.
Plaiſirs, tréſors, grandeurs, tout s'eſt évanoui!
J'ai perdu l'Univers dont mon ame a joui;
Il ne lui reſte, hélas! de cet immenſe Empire,
Qu'un automate uſé que la mort va détruire.
Oui, les fils qu'ARACHNÉ développe dans l'air,
Sont des cables peſans, ſont des chaînes de fer
Près de ces nœuds légers dont l'étreinte nous lie
Un moment au bonheur, un moment à la vie.
Tranquillité des Cieux, toi ſeule aux Immortels
Donnes le vrai bonheur & les plaiſirs réels;
C'eſt là qu'ils coulent purs de leur ſource ſacrée;
Rien n'arrête en ſon cours leur égale durée:
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'eſt jamais.
Au ſéjour fortuné de l'éternelle paix
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes,
Qui des plaines de l'air deſcendant ſur les Mondes,
Y verſent le malheur ou quelques biens ſuſpects.
Dans la malignité des plus ſombres aſpects,
Sur ce globe orageux l'influence des Aſtres
Jette ainſi ſes poiſons & d'éternels déſaſtres.

Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,
Fait sortir de son urne un hasard plus heureux,
Sa faveur éphémère est aussi-tôt détruite.
Si d'immenses débris le Temps sème la suite,
Si de l'énorme faulx qui soulève mon bras,
Il moissonne en courant les plus vastes Etats,
Chaque heure, de son glaive également armée,
Frappe les vains plaisirs dont notre ame est charmée.
Eh ! combien sont flétris dans leur germe infecté !
Mon rapide bonheur fut à peine goûté :
Le Monde le promet, & jamais ne le donne;
La Fortune le prête, & toujours l'empoisonne.
Le bonheur sur la terre ! en quels temps ? en quels lieux ?
La réalité fuit ;... l'ombre abuse nos yeux :
C'est la seule vertu qui le goûte & l'épure;
Puisé dans elle-même, elle seule en est sûre.
La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté ;
Ainsi que du Soleil s'écoule la clarté,
Sa joie indépendante émane de son être.
Ah ! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connoître
Et mes plaisirs si faux, & mes biens si peu vrais !
Qu'elle eût à ma vieillesse épargné de regrets !
Implacable Tyran, dont le pouvoir se fonde
Sur la destruction des Empires du Monde ;
O Mort ! qui dois un jour, sur le trône des airs,
Eteindre & dévorer l'Astre de l'Univers !

Replonge tout, barbare, au fond des noirs abymes ;
Les Mondes, leurs Soleils, ce ſont-là tes victimes.
Mais, moi, puis-je être, hèlas ! digne de ton courroux ?
Pourquoi ſur un atome appeſantir tes coups ?
  L'Aſtre des nuits à peine, en ſa courſe nocturne,
Eut arrondi trois fois ſon globe taciturne,
Que d'un trait de ta main mon cœur déjà percé,
S'en eſt ſenti trois fois mortellement bleſſé.
C'eſt en vain que le temps coule & change mes heures ;
J'habite vainement de nouvelles demeures ;
Je ne retrouve point le plaiſir qui m'a fui ;
Un divorce éternel me ſépare de lui.
De mes réflexions le poiſon me conſume ;
Il s'aigrit ſur mon cœur abreuvé d'amertume.
Hélas ! l'obſcurité, le ſilence des nuits
Redouble encor l'horreur de mes profonds ennuis ;
Je m'y ſens dévoré du feu de ma penſée :
Par elle quelquefois ma douleur careſſée,
Se flattant d'y revoir les biens que j'ai perdus,
La ſuit dans les détours des temps qui ne ſont plus ;
Mais là d'un fer caché ſa fureur m'aſſaſſine.
Pour ajouter encore aux maux qu'elle imagine,
De mes plaiſirs paſſés l'inhumaine ſe ſert ;
Aux lieux qu'ils habitoient je ne vois qu'un déſert,
Qu'une plage lugubre où voltigent des ombres.
Aux rayons expirans de quelques lueurs ſombres,

J'y vois de mon bonheur les vains débris épars ;
Tous mes ressouvenirs sont armés de poignards,
Tous ; & ces voluptés, qui me furent si chères,
Mon astre éblouissant, mes grandeurs passagères,
A mes esprits confus n'ont laissé que l'effroi.

Mai, quoi ? dois-je me plaindre & ne plaindre que moi?
Non, non, mes tristes yeux pleurent une infortune
Par-tout multipliée, à mille êtres commune ;
Le malheur fut toujours la loi de l'Univers.
Les Mortels, sous des traits, sous des poisons divers,
En ont senti la pointe, ou bu la coupe amère ;
Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère :
Leur mère, dans ses flancs déchirés & meurtris,
Transmit sa destinée à ses malheureux fils.

Combien autour de nous mugissent de tempêtes !
Que d'écueils sous nos pas, de fléaux sur nos têtes !
Le glaive des Guerriers, le poignard des TYRANS,
Le feu de la discorde & celui des VOLCANS,
La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,
Des prompts embrasemens l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim qui creuse des tombeaux,
La misère traînant ses horribles lambeaux,
Le désordre, le choc de la Nature entière,
Tourmentent des Mortels la pénible carrière.
Ici, privés du jour, à jamais renfermés,
Sous de noirs souterrains, des spectres animés

S'enfoncent à regret dans une mine avare;
Là, ſur le ſein des mers, un Deſpote barbare
A la rame peſante enchaîne ſes égaux,
Sans qu'un ordre plus doux ſuſpende leurs travaux;
De la vague orageuſe ils briſent la colère;
Et le ſeul déſeſpoir eſt leur affreux ſalaire.
Ici, des malheureux, vieillis dans les combats,
Epuiſés, mutilés pour des Maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes,
Mendier un pain noir qu'ils détrempent de larmes;
Là, d'éternels beſoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord uniſſant leurs fureurs,
A mille infortunés preſſés par l'indigence,
Ne laiſſent qu'un cercueil pour dernière eſpérance.
Vois-tu ſous ce parvis cette foule de Morts?
Le ſein des Hôpitaux les rejette au dehors.
Entends-tu ces mourans qui demandent leur place,
Et d'un lit douloureux ſollicitent la grace?
Que d'Hommes, mollement élevés & nourris,
Sur le ſeuil des Palais font entendre leurs cris!
L'humiliant refus repouſſe leur prière.
Riches voluptueux, courez ſous la chaumière;
Et lorſque le plaiſir s'émouſſe ſur vos ſens,
Quand l'habitude éteint vos déſirs languiſſans,
Volez, reſpirez l'air de ces triſtes aſiles,
A la main qui demande ouvrez des mains faciles;

Le ſpectacle touchant de tant de maux ſoufferts,
Rendra vos goûts plus vifs, & vos plaiſirs plus chers.
La ſenſibilité s'éveille dans les larmes.
Mais la pitié pour vous auroit-elle des charmes?
Non, barbares! jamais elle n'émut vos cœurs,
Jamais vos froides mains n'ont eſſuyé de pleurs!

Encor ſi, réſervé pour un juſte ſupplice,
Le trait de la douleur n'atteignoit que le vice;
Mais de la vertu même il attaque les jours;
De la fatalité le malheur ſuit le cours:
Intempérant ou ſobre, innocent ou coupable,
On ne peut éviter un mal inévitable.
Fuit-on dans les déſerts? le chagrin nous y ſuit;
La peur hâte la chute, & la prudence nuit.
Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe,
Nous entraîne vers elle; & qui la fuit y tombe.
La fidélité même, en couronnant nos vœux,
Ne nous donne jamais ce qu'elle offroit d'heureux;
La réalité trompe & détruit l'eſpérance;
Au vide qu'on éprouve, on ſent leur différence.
Dans nos jours les plus beaux, que d'orages ſecrets!
La joie a ſes dégoûts, le plaiſir ſes regrets:
En vain de ſes faveurs la Nature eſt prodigue;
De ſon cours le plus doux le calme nous fatigue.
L'amour a ſes fureurs, l'amitié ſes ſoupçons;
L'œil jaloux voit par-tout de lâches trahiſons;

Nul

Nul bien qui n'offre un doute, & nul mal qu'on ne croie :
Le cœur le plus heureux empoiſonne ſa joie.
Hélas ! ſans accidens, que de calamités !
Sans guerre & ſans rivaux, combien d'hoſtilités !
Eh ! qui peut des Mortels calculer les alarmes ?
Mes yeux pour tant de maux n'ont point aſſez de larmes.
Que d'horreurs ſur ce globe ! & que d'affreux climats !
Que la fécondité s'étend peu ſous nos pas !
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles,
Combien de ſol inculte & de plages ſtériles !
Là, le ſauvage aſpect des plus ſombres forêts ;
Ici, l'impur limon, la fange des marais ;
Là, des ſables brûlans ; ici, des mers glacées ;
Là, vers un ciel obſcur des roches élancées ;
Plus loin dans les déſerts, des reptiles affreux,
Des monſtres, des poiſſons, & la mort avec eux :
Ce tableau de la terre eſt celui de la vie ;
Et l'Homme en ce ſéjour ſe croit digne d'envie !
Royaume miſérable, où tout bleſſe l'orgueil,
Où le trône s'écroule & fond dans un cercueil,
Où le plaiſir eſt froid, où la peine eſt cuiſante,
Où le chagrin dévore, où le repos tourmente,
Où de nos paſſions le reflux orageux
Emporte loin de nous & nos cœurs & nos vœux ;
Où la Mort, ſous nos pas ouvrant ſes noirs abymes,
Menace à chaque inſtant d'engloutir ſes victimes.

O Lune! Aſtre inégal, triſte flambeau des nuits,
Ton globe eſt moins changeant que le globe où je ſuis.
Mais que vois-je? il pâlit, il lance un jour horrible:
Témoin de mes malheurs, y ſerois-tu ſenſible?
Me plaindre! & le vieillard implore mon appui!
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!
Ah! volons, dans mes bras accueillons leur foibleſſe;
L'humanité me parle, & pour eux m'intéreſſe:
La Nature nous fit un cœur compatiſſant.
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il reſſent,
Mérite que leur poids ſur lui s'appeſantiſſe;
Mais des peines d'autrui partager le ſupplice,
Mais les ſouffrir ſoi-même & leur donner des pleurs,
Cette pitié ſublime ennoblit nos douleurs.
Que dis-je? On ſe conſole en pleurant ſur les autres
Les maux que nous plaignons adouciſſent les nôtres.
O vous! vous, mes égaux, vous, malheureux Humains,
Vous qu'un deſtin ſemblable unit à mes deſtins,
Si dans un cœur ſenſible il eſt pour vous des charmes,
Montrez-moi vos douleurs, & comptez ſur mes larmes.
Si l'Homme d'un ſeul pas entroit dans l'avenir,
Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir!
Que de biens fugitifs! que de chutes prochaines!
Que l'on auroit pitié des fortunes humaines!
LORENZO, la Fortune eſt prodigue pour toi;
En recevant ſes dons, tremble & pâlis d'effroi,

Son ſourire perfide annonce des diſgraces ;
Ses trompeuſes faveurs ſont autant de menaces :
Ah ! crains de t'aſſoupir aux accens de ſa voix,
Crains l'or empoiſonné de la coupe où tu bois ;
Veille, prudent Pilote, & n'attends pas l'orage ;
Le calme le plus doux eſt voiſin du naufrage.
Crois-moi, le Ciel t'éprouve, & ne t'a rien donné ;
Crains, dans un ſort heureux, un ſort infortuné.
Va, je ne me fais point une barbare joie
De diſſiper l'ivreſſe où ta raiſon ſe noie ;
Tu le penſes peut-être, & l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur ;
Mais ta félicité n'a rien qui m'en impoſe ;
Je vois le précipice où ta langueur repoſe.
Sur ces bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaiſirs dont frémit ton ami.
(Pardonne à ma pitié ce langage ſévère.)
Sais-tu que le bonheur eſt un prêt uſuraire ?
Que l'Infortune un jour viendra dans ton palais
Exiger durement le prix de ſes délais,
Que l'Homme heureux contracte & s'engage avec elle ;
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle,
Et que l'Adverſité, s'armant de fouets vengeurs,
A nos plaiſirs paſſés meſure nos douleurs ?
Ah ! d'une folle joie évite l'imprudence ;
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouiſſance :

Dans des transſports trop vifs le bonheur ſe détruit;
Le déſeſpoir nous reſte, & l'illuſion fuit.
Tels que les faux amis, dont la vaine tendreſſe,
Sans motif & ſans choix, perſécute ou careſſe;
Nos volages plaiſirs ſe tournent contre nous;
L'amertume ſuccède au nectar le plus doux.
Non, point de volupté que le temps ne corrompe;
LORENZO, je l'ai dit, crains le bonheur, il trompe.
Cher PHILANDRE, avec toi j'ai vu le mien périr
Sous le ſouffle mortel de ton dernier ſoupir:
J'ai vu ſe diſſiper ce foible météore;
J'ai perdu tous mes biens;... ta tombe les dévore.
L'Univers, à mes yeux, flétri, déſanchanté,
Ne m'offre plus l'éclat qu'il t'avoit emprunté.
Ce charme qu'un ami répand ſur la Nature,
Ces fantômes brillans, cette riche parure,
Tout ce qui me fut cher, tout s'eſt anéanti.
Vil rebut des Humains, ſous l'âge appeſanti,
Jeté dans un déſert, & perdu dans le vide,
J'arroſe de mes pleurs le ſol le plus aride;
Tout s'éteint, tout s'efface, & l'enchanteur eſt mort.
O miſère de l'Homme! ô déplorable ſort!
Quoi! mon ami n'eſt plus qu'une cendre glacée,
Sous un marbre lugubre immobile & preſſée!
PHILANDRE, tu touchois au terme de tes vœux;
Tu prenois vers la gloire un vol impétueux;

Jeune triomphateur, des mains de l'Immortelle
Déjà tu recevois la palme la plus belle;
Tu montois ſur un char d'un air calme & ſerein;
Mais un monſtre perfide & caché dans ton ſein,
La Mort, l'affreuſe Mort ſe gliſſant en ſilence,
Riant de tes projets, de ta folle eſpérance,
A l'heure du triomphe, au moment de l'orgueil,
Sous un froid mauſolée enferma ton cercueil.

L'Homme ne prévoit rien, à peine il conjecture;
Sans guide & ſans lumière, il marche à l'aventure;
Ses vains preſſentimens ne ſont que des erreurs.
Combien de fois ſon rire expira dans les pleurs!
Hélas! que notre vue eſt foible & limitée!
Par un ſombre rideau toujours interceptée,
Au delà du préſent elle ne va jamais;
Le moment qui doit ſuivre eſt ſous un voile épais,
Et l'aiguille du temps, des heures entourée,
Ne nous donne à la fois qu'un point de leur durée:
On ne peut ni hâter, ni devancer leur cours.
Avant qu'elle ſe mêle au nombre de nos jours,
Le ſort veut que chaque heure & jure & lui réponde
De garder ſes ſecrets dans une nuit profonde.
Hélas! & dans ce doute où flotte l'avenir,
L'éternité peut naître, & le temps peut finir!

De la fatalité telle eſt la loi ſuprême;
Ce qui doit être un jour peut être à l'inſtant même.

A la Mort, au Deſtin, les momens ſont égaux;
La ſécurité trompe, & tout eſpoir eſt faux.
De l'Homme cependant l'orgueilleuſe chimère
Nourrit du lendemain l'attente menſongère;
Le lendemain fatal le conduit au tombeau.
Lui-même de ſes jours croit tourner le fuſeau;
Il en étend le fil, il en groſſit la trame:
Dans les illuſions de l'eſpoir qui l'enflamme,
Sur un ſable mobile il élève, il conſtruit;
Il projette le jour,... il expire la nuit.
Ah! Philandre étoit loin de commander ſa tombe!
L'erreur la plus groſſière où l'humanité tombe,
Eſt que, jeune ou vieillard, l'Homme ſoit convaincu
Qu'il commence de vivre, & qu'il n'a point vécu.
Il ſe croit, chaque jour, au jour qui l'a vu naître;
Au ſein de l'avenir il rejette ſon être;
La ſageſſe l'attend dans un âge plus mûr.
Tranquille, il applaudit à ce Sage futur;
Et l'Homme du moment, plein de cette eſpérance,
D'un projet de vertu s'enorgueillit d'avance.
C'eſt ainſi que le temps échappe de nos mains;
Nous perdons des jours sûrs pour des jours incertains.
Déjà dans ſon été l'Homme à peine ſoupçonne
L'imprudente conduite où ſon goût l'abandonne:
D'un âge moins fougueux il prévoit la ſaiſon;
Plus calme, il ſe promet d'écouter la raiſon:

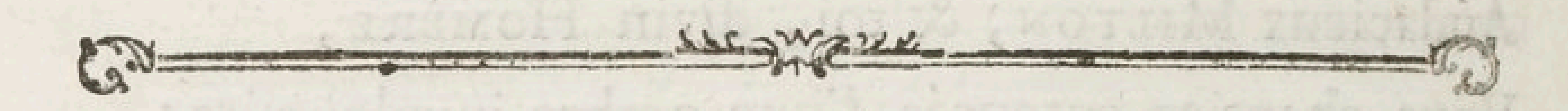
Mais l'automne s'écoule, & rien ne s'exécute.
La peur le détermine au moment de sa chute;
Dans l'hiver de sa vie il tente un foible effort :
L'habitude résiste;.... il balance, ... il est mort!
  La mort!... tout nous en offre & l'image & l'idée;
Mais combien peu notre ame en est intimidée!
Près de nous porte-t-elle un coup inattendu?
Il étonne un moment notre orgueil éperdu;
Quoique de nos amis la foule disparoisse,
Quoiqu'ils meurent du trait dont la pointe nous blesse,
La cicatrice est prompte & se ferme soudain.
Sous un ciel menaçant l'orage gronde en vain;
L'épouvante finit quand la foudre est éteinte,
Et l'oubli du danger suit un instant de crainte :
Hélas! on se rendort dans un calme nouveau.
La trace de la flèche & du vol de l'oiseau
Dans le vague des airs est moins vîte effacée,
Que ne l'est de la mort l'importune pensée.
Des antres du trépas les sombres profondeurs
Ont à peine reçu les objets de nos pleurs,
Que leur triste mémoire y reste ensevelie.
  Philandre! ah! malheureux! qui, moi? que je t'oublie!
Mânes chers & sacrés, ô mon ami!... jamais!
Rien, non, rien dans mon cœur n'effacera tes traits;
Ce cœur plein d'amertume est plein de ton idée.
Crois-moi, l'aube du jour fût-elle retardée,

Dans ſon cours le plus lent, la plus longue des nuits
Ne pourroit épuiſer l'excès de mes ennuis,
Et le cri matinal du chantre de l'Aurore,
Aux cris de ma douleur ſe mêleroit encore.
Déjà ſa voix perçante annonce le Soleil....
Pourquoi, fatal oiſeau, preſſes-tu mon réveil?
Ah ! les infortunés frémiſſent de t'entendre.
O toi ! toi, dont le chant eſt un ſoupir ſi tendre,
PHILOMÈLE, pourſuis tes accords douloureux!
Comme toi déchiré, comme toi malheureux,
Je me plais à gémir, à ſoupirer dans l'ombre :
Tous deux environnés du voile le plus ſombre,
Nous pouſſons nos regrets vers la voûte des cieux.
La Nature, écoutant tes ſons harmonieux,
Semble de tes douleurs plaindre la violence,
Et les Aſtres émus ſe roulent en ſilence.
Mais, hélas! à mes cris les Aſtres, l'Univers,
Tout eſt ſourd, & ma voix fatigue en vain les airs.
Cependant, Philomèle, autrefois le Génie
De tes plus doux accens ſurpaſſa l'harmonie :
Des eſprits immortels, élevant leur eſſor,
Enfantèrent des ſons qui nous charment encor.
De ces Chantres fameux j'imite le délire;
Entre mes doigts glacés j'oſe prendre leur lyre;
Mais combien ma foibleſſe énerve ſes accords!
O vous, qui m'inſpirez vos ſublimes tranſports!

Audacieux MILTON, & toi, divin HOMÈRE,
Vous chantiez entourés d'une ombre involontaire;
Moi, dans celle des nuits je m'enfonce par choix;
Embrasé de vos feux, que n'ai-je votre voix!
POPE, le Dieu des Vers, l'amour de ma Patrie,
Peignit l'Homme mourant sous le poids de la vie;
Dans un plus noble essor je le chante immortel:
M'élançant de la terre au séjour éternel,
J'abandonne ce globe arrosé de mes larmes;
Pour un être souffrant peut-il avoir des charmes?
L'espoir du malheureux est l'immortalité.
Dans le cercle du temps loin de s'être arrêté,
Si POPE de son vol eût poursuivi la trace,
Et porté jusqu'aux Ciel sa généreuse audace,
Au devant de ses pas, à ses yeux satisfaits,
L'éternité brillante eût ouvert son Palais:
Moins timide que moi, franchissant la barrière,
Entraîné dans des flots d'azur & de lumière,
Il eût décrit l'Olympe où l'Homme est appelé;
Consolateur du Monde, il m'auroit consolé.

Colardeau.

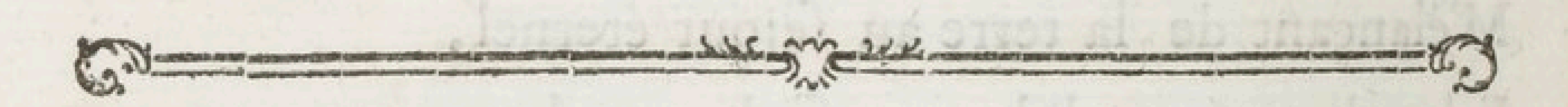




N.° 2000.

MISÈRES (les) *de l'Homme. V.* la lettre A. N.° 30.

J. B. Rouſſeau.



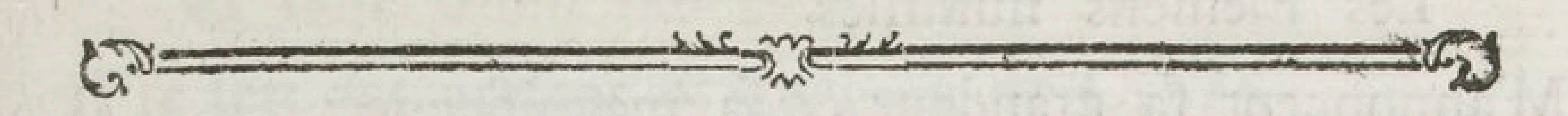
N.° 2001.

MISÉRICORDE (les avantages de la) *de Dieu.*

Lorsqu'un pécheur ému d'une humble repentance,
Par les degrés preſcrits court à la pénitence ;
S'il n'y peut parvenir, Dieu ſait les ſuppoſer :
Le ſeul amour manquant ne peut point s'excuſer.
C'eſt par lui que dans nous la Grace fructifie ;
C'eſt lui qui nous ranime & qui nous vivifie :
Pour nous rejoindre à Dieu lui ſeul eſt le lien ;
Et ſans lui, foi, vertus, ſacremens, tout n'eſt rien.

Boileau.





N.° 2001 *a*.

MISÉRICORDE (la confiance en la) *de Dieu* (1).

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute ;
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus de doute ;
Je ne suis libertin, ni dévot à demi.
Exempt des préjugés, j'affronte l'imposture
  Des vaines superstitions,
  Et me ris des préventions
De ces foibles esprits, dont la triste censure
  Fait un crime à la Créature
De l'usage des biens que lui fit son Auteur,
  Et dont la pieuse fureur
  Ose traiter de chose impure
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
D'un Dieu maître de tout j'adore la puissance ;
La foudre est dans sa main, la terre est à ses pieds ;

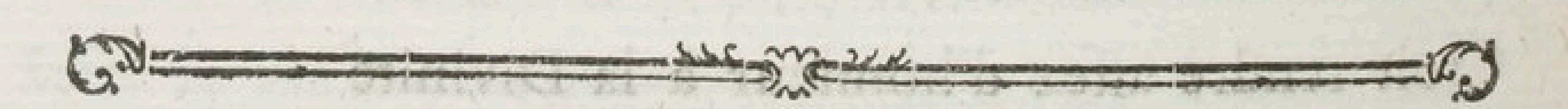
(1) Cette Epître étoit adressée à M. le Marquis de la Fare.

Les Elémens humiliés
M'annoncent ſa grandeur & ſa magnificence.
Mer vaſte, vous fuyez !
Et toi, JOURDAIN, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant ſur tes pas, vas-tu cacher tes ondes ?
Tu frémis à l'aſpect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui ſous ſes pas fait abaiſſer les cieux:
Mais s'il eſt aux Mortels un Maître redoutable,
Eſt-il pour ſes enfans de père plus aimable ?
C'eſt-lui qui, ſe cachant ſous cent noms différens,
S'inſinuant par-tout, anime la Nature,
Et dont la bonté ſans meſure,
Fait un cercle de biens de la courſe des ans;
Lui, de qui la féconde haleine,
Sous le nom des Zéphyrs, rappelle le printemps,
Reſſuſcite les fleurs, & dans nos bois ramène
Le ramage & l'amour de cent oiſeaux divers,
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'Univers.
De MERCURE tantôt empruntant le ſymbole,
Il dicte, en ſes inſtructions,
L'art d'entraîner les Nations
Par le charme de la parole.
Sous le nom d'APOLLON il enſeigne les Arts;
Pour aſſurer nos biens & défendre nos villes,
Il emprunte celui de BELLONE & de MARS;
Et pour rendre nos champs fertiles

Et faire jaunir nos guérets,
Il se sert des présens & du nom de CÉRÈS.
Après tant de bienfaits, quoi ! j'aurai l'insolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance,
Par l'imbécille amas de femmes, de dévots,
A cet Etre parfait d'imputer mes défauts,
D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colère,
Capable de fureur, & même sanguinaire,
Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
Ce Peuple qui jadis seul par lui fut chéri ?
Je forme de cet Etre une plus noble idée;
Sur le front du Soleil lui-même il l'a gravée;
Immense, tout-puissant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il besoin de mon Autel ?
S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruisseaux,
Dans l'offrande d'un sacrifice,
Du sang innocent des Taureaux ?
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un Temple;
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,
Et ne vas point suivre l'exemple
Des Mortels insensés, de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneur à la Divinité
Dans ces grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance,
Bien plus que de leur piété.

Un eſprit conſtant d'équité
Bannit loin de moi l'injuſtice,
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la Vérité,
Ou, par quelque indigne artifice,
Rompu les doux liens de la Société.
Ainſi je ne crains point qu'un Dieu dans ſa colère
Me demande le bien ni le ſang de mon frère,
Me reproche la veuve ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de ſon champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou, par quelque forfait, la fortune envahie.
Ainſi dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, LA FARE, & mes amours,
Mon ame n'ira point, flottante, épouvantée,
Peu ſûre de ſa deſtinée,
D'ARNAUD ou d'ESCOBAR mendier les ſecours;
Mais, plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au ſortir de ce funeſte lieu,
Un aſile aſſuré dans le ſein de mon Dieu.

L'Abbé de Chaulieu.



N.° 2002.

MISSION (la) *des Apôtres*. *V.* la lettre A. N.° 342.

La Motte.

N.° 2003.

MODE (la) *faiſant ſon portrait elle-même.*

DE mes plus jeunes ans j'embellis le ſéjour ;
L'EUROPE eſt mon Empire, & PARIS eſt ma Cour :
C'eſt moi qui, dirigeant les mœurs & les uſages,
Fais plier ſous mon joug la gravité des Sages ;
Je ſais tout aſſervir. Autrefois mes talens
Se bornoient aux pompons, aux ſeuls ajuſtemens ;
Le temps, qui détruit tout, affermit ma puiſſance,
Et je règle en un mot l'eſprit & la ſcience.

De Chevrier.



N.° 2004.

MODE (l'empire de la).

AU milieu des objets que, d'une main féconde,
La Nature ſema ſur la ſcène du Monde,
Dédaigneux dans le ſein de la variété,
L'Homme ingrat n'y voyoit que l'uniformité:
Mais la Mode paroît ; à ſa voix tout s'anime ;
Quels tranſports ! que d'ardeur ſa ſeule vue imprime !

Le Caprice l'annonce aux Mortels enflammés ;
Le Préjugé ſoumis la ſuit les yeux fermés ;
L'altière Vanité, ſa compagne fidelle,
Enchaîne avec des fleurs les Humains autour d'elle ;
Le Ridicule, ardent à venger ſes attraits,
Sur qui s'écarte d'elle au loin lance ſes traits.
Du haut d'un char rapide, & ſon trône & ſon temple,
La Mode invente, ordonne, & règne par l'exemple :
Tels que dans nos guérets d'Eole on voit les fils
Courber d'un ſeul côté les dociles épis ;
Tels vers un goût nouveau les eſprits qu'elle aſſemble,
Par elle d'un coup d'œil ſont pliés tous enſemble ;
Elle chaſſe & ramène, elle élève, elle abat ;
Sa main au même objet donne, ôte, & rend l'éclat ;
Le plus bizarre Artiſte, ou le plus incommode,
Plaît, loin de révolter, adopté par la Mode ;
Ce charme que ſon art prête à la nouveauté,
Ajoute à la parure, & même à la beauté,
Corrige les défauts, ou les transforme en graces,
Rajeunit la vieilleſſe, en cache au moins les traces ;
Et donne à la folie, à la frivolité,
Et du prix, & du luſtre, & de la dignité.
O Mode ! c'eſt par toi que la terre animée,
Sur l'aile du Commerce & de la Renommée,
Voit tes loix & tes dons traverſer tant de mers,
Et d'un tropique à l'autre aſſervir l'Univers.

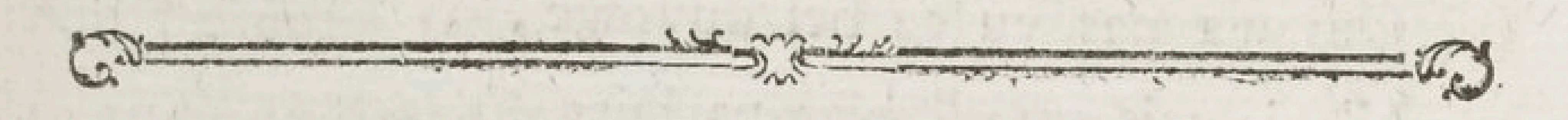
Sur

Sur un ſable mouvant par le Zéphyr tracée,
Ta volonté long-temps ne peut-être fixée;
Souvent ſur les Mortels, dont tu faiſois l'eſpoir,
Ta rapide inconſtance, exerçant ſon pouvoir,
A revoqué tes loix avant qu'ils les rempliſſent;
Tes dons portés au loin, dans le trajet vieilliſſent,
Et des peuples, jouets de ta légèreté,
Trompent l'impatience & la crédulité.
C'eſt toi qui, ſur les pas du luxe Aſiatique,
Fis naître avec l'orgueil la misère publique,
Et jadis entraînas, par tes folles erreurs,
La ruine de ROME avec celle des mœurs.
Tout ſuit tes étendarts, tout cède à tes careſſes;
La médiocrité prend l'eſſor des richeſſes;
Le néceſſaire même eſt ſouvent immolé
A ce luxe inconſtant par tes mains étalé.
O honte de nos jours! la vertu, pour nous plaire,
Elle-même a beſoin d'être ta tributaire;
Nul n'oſe ſe montrer, s'il ne vit ſous ta loi;
Aucun goût n'eſt admis, s'il n'eſt dicté par toi.
Tes moindres volontés ſont des ordres ſuprêmes;
Tu préſides à tout, aux plaiſirs, aux ſyſtêmes,
Aux études, aux yeux, au langage, aux Ecrits.
Mais quel nouvel objet frappe mes yeux ſurpris!
D'ESCULAPE PROTÉE a-t-il pris la ſcience?
De Protée Eſculape a-t-il pris l'inconſtance?

Oui, quelquefois, au ſein des maux & des dangers,
Mode, tu tiens le fil de nos jours paſſagers.
La Fortune paroît être en tout ton modèle:
Puiſſante, vaine, injuſte, & légère comme elle,
Le faux goût par ta brigue eſt ſouvent ennobli,
Et tu mets en faveur l'homme fait pour l'oubli?
  Quel uſage proſcrit mon eſprit ſe retrace!
Quand l'honneur va laver l'affront qu'a fait l'audace,
L'ami de l'offenſeur, l'ami de l'offenſé,
Livrent entre eux ſans haine un combat inſenſé.
Mode, ce noir arrêt ſort de ta bouche impie;
Ils n'ont rien à venger; ils s'arrachent la vie;
Uſage auſſi cruel que ces jeux deſtructeurs
Pour qui ROME autrefois trouva des Spectateurs.
  Par toi, cette liqueur, loin du Croiſſant bannie,
Devint de tous les rangs la honteuſe manie,
Des convives arma les infidelles mains,
Des Lapithes cruels retraça les feſtins,
Et ſur la raiſon même exerça les ravages
Que cauſoient de CIRCÉ les perfides breuvages.
  Eh! qui pourroit compter la foule des abus,
Enfans de ton caprice, en tous lieux répandus?
Ta légèreté même en devient le remède;
Un goût abſurde paſſe, un autre lui ſuccède.
  Cependant la raiſon ſous ta loi doit fléchir;
Le Sage l'eſt bien moins, s'il s'en oſe affranchir;

Il supporte ton joug, que le CYNIQUE brave,
Jamais ton ennemi, mais jamais ton esclave.
Maîtresse des esprits captivés par ton art,
Fille de l'Inconstance, ainsi que du Hasard,
D'enchaîner l'Univers, Mode, tes mains sont sûres;
Règne, préside aux jeux, gouverne nos parures;
J'abandonne ces goûts à ta frivolité;
Mais respecte les Arts, les Mœurs, la Vérité.

M. le Mierre.



N.° 2005.

MODE (le changement de). *V.* la lettre C. N.° 611.

M. Dorat.



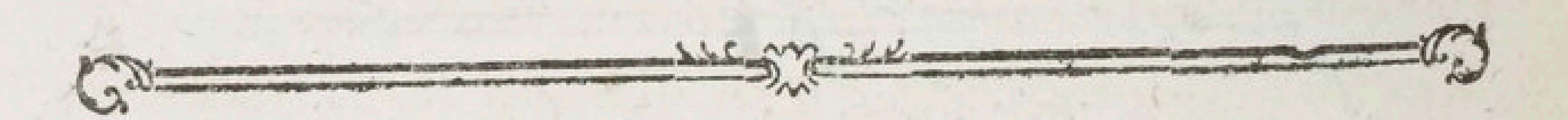
N.° 2005 *a*.

MODÈLE (le) *unique. Traduction d'un Sonnet de Pétrarque.*

LORSQUE la Nature propice
De LAURE dessina les traits,
Quels furent les divins objets
Que choisit sa main créatrice

Pour modèle de tant d'attraits?
Est-il des Nymphes sur la terre,
Est-il des Déesses aux cieux
Avec cette taille légère,
Ce teint fleuri, ces blonds cheveux,
Et sur-tout ce cœur vertueux,
Qui me rende Laure si chère?
Ah! Laure est un nouvel objet
Dont jamais n'exista l'image;
Qui n'a pas vu ce bel ouvrage,
N'a jamais vu d'objet parfait;
Qui ne connoit son doux sourire,
Son doux regard, son doux parler,
Ne sait point jusqu'où peut aller
De l'Amour le puissant empire.

M. R.



N.° 2006.

MODÉRATION (il faut apporter de la) *dans ses désirs.*

V. la lettre E. N.° 1024.

De la Motte.

N.° 2007.

MODÉRATION (il faut avoir de la) *en toutes choses, pour être heureux.*

TOUT vouloir est d'un Fou (1) ; l'excès est son partage ;
La modération est le trésor du Sage ;
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
La Nature est ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La Raison te conduit, avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abyme, il le faut respecter.
RÉAUMUR, dont la main, si savante & si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la Nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'Aspic affreux, le Tigre, la Panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,

(1) On doit avoir trouvé ces quatres Vers imprimés dans un des premiers volumes ; mais je n'ai pas cru devoir les détacher de ce morceau, parce qu'ils semblent appartenir au titre du Sujet.

Et que, reconnoiſſant la main qui le nourrit,
Le Chien meurt en lêchant le Maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet Inſecte tremblant traîne ſes pas débiles?
Pourquoi ce Ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes?
Le ſage DUFAÏ (1), parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre Senſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive?
  Malade, & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent SILVA vous êtes conſolé;
Il ſait l'art de guérir, autant que l'art de plaire:
Demandez à Silva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ſes routes certaines,
En long ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur & penſer mon cerveau?

(1) M. Dufaï étoit Directeur du Jardin du Roi, qui avoit été très-négligé juſqu'à lui, & qui a été enſuite porté par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des Etrangers. On y conſerve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

Il lève au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Courriers de la Physique (1), Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez, des climats soumis aux trois Couronnes,
Vos perches, vos secteurs, & sur-tout deux Laponnes;
Vous avez confirmé, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que NEWTON connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque foible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applanie;
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connoissez les loix qu'établit son Auteur;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de Mondes?
Pourquoi vers le Soleil notre globe entraîné,
Se meut autour de soi sur son axe incliné?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que JUPITER a son jour de dix heures?
Vous ne le savez point: votre savant compas
Mesure l'Univers, & ne le connoît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un Palais à l'homme inaccessible;

---

(1) MM. de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, &c. allèrent, en 1736, à Tornéo, mesurer un degré du méridien, & amenèrent deux Laponnes. Les trois Couronnes sont les armes de la Suède, à qui Tornéo appartient.

Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux Savant,
Qui, des feux de l'ETNA ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.
Modérons-nous ſur-tout dans notre ambition ;
C'eſt du cœur des Humains la grande paſſion.
L'empeſé Magiſtrat, le Financier ſauvage,
La Prude aux yeux dévots, la Coquette volage,
Vont en poſte à VERSAILLE eſſuyer des mépris
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à PARIS.
Les libres Habitans des rives du PERMESSE
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe.
PLATON va raiſonner à la Cour de DENIS ;
RACINE, Janſéniſte, eſt auprès de LOUIS ;
L'Auteur voluptueux qui célébra GLYCÈRE,
Prodigue au fils d'OCTAVE un encens mercenaire ;
Moi-même, renonçant à mes premiers deſſeins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Syrènes ;
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes.
On me dit, je vous aime ; & je crus, comme un ſot,
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.

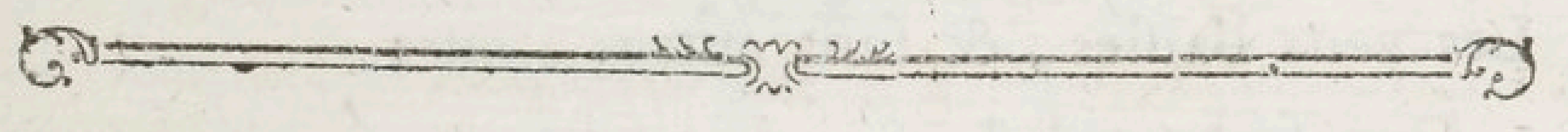
J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire,
La mâle liberté qui fait mon caractère,
Et, perdant la raison dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière !
A peine de la Cour j'entrai dans la carrière,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs, Beaux-Esprits, & vous qui croyez l'être;
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans Maître.
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de SIBARIS,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse !
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connoître, & celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du Monde autour de nous fait naître;
Chacune a sa saison, &, par des soins prudens,
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans;
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de FLORE à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés, pour savoir les reprendre;

Le Travail eſt ſouvent le père du Plaiſir :
Je plains l'Homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la Nature ;
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture ;
Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.
Regardez (1) BROSSORET ; de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon, perdu pour lui, frappe en vain ſes oreilles,
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui ;
Son eſprit, offuſqué d'une vapeur groſſière,
Jette encor quelques traits ſans force & ſans lumière ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de déſirer.
Jadis, trop careſſé des mains de la Molleſſe,
Le Plaiſir s'endormit au ſein de la Pareſſe ;
La Langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'Ennui détruiſoit l'Univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la Nature humaine,
Mit auprès du Plaiſir le Travail & la Peine ;
La Crainte l'éveilla, l'Eſpoir guida ſes pas ;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux Amans, je le répète aux Belles.

(1) C'étoit un Conſeiller au Parlement, fort riche, homme voluptueux, & qui faiſoit excellente chère.

Damon, tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné:
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de DAPHNÉ l'éternel tête-à-tête;
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux,
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours ſans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un eſprit vrai, ſenſé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, ſans caprice, & ſur-tout vertueux:
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O divine amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a ſoumis:
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures;
Sans toi tout homme eſt ſeul; il peut, par ton appui,
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juſte, & paſſion du Sage,
Amitié, que ton nom couronne cet Ouvrage,
Qu'il préſide à mes Vers, comme il règne en mon cœur!
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

De Voltaire.



N.° 2008.

MODESTIE (la). *V.* la lettre P. N.° 2334.

Richer.

N.° 2008 *a*.

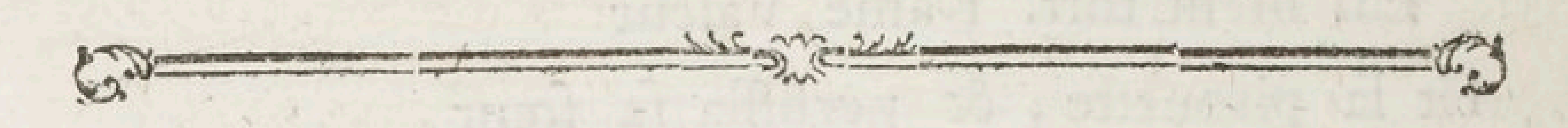
MODESTIE (le triomphe de la).

QUAND JUPITER eut fait l'Homme à ſa guiſe,
Pour couronner ſon entrepriſe,
Et pour aider au genre humain
A marcher droit dans le chemin
De la ſageſſe, il fit deſcendre
Les Vertus ici-bas, leur ordonna d'y prendre
Un gîte permanent. Le tout bien arrêté,
Chaque Vertu partit de ſon côté.
Chez le Guerrier la Valeur prit aſile,
Chez le Juge l'Intégrité,
La Sageſſe chez une fille,
Et chez le Financier l'on vit l'Humanité
(C'étoit au temps jadis) établir domicile;
Tant bien que mal, au village, à la ville,
L'on vit les Sœurs s'arranger. Les logis
Etoient marqués; tout étoit pris,
Quand arriva la Modeſtie,
Les yeux baiſſés, & ſans autres atours
Que ſa beauté de tous les jours.
Son habit ſimple & ſa démarche unie

Lui firent tort. Dame Valeur
Fit la pirouette, & persiffla sa sœur
En ricanant ; l'Intégrité hautaine
La dédaigna ; l'Humanité
Etoit malade ; enfin la Probité,
La Sagesse, dormoient ; & chez la race humaine,
Où chaque Déité régnoit en Souveraine,
De l'humble Modestie on fit si peu de cas,
Qu'on l'envoya coucher au galetas.
Elle accepta ce logement sans peine,
Le crut trop bon pour elle, & même poliment
Fit à son Hôte un petit compliment.
Le Souverain des Dieux fut instruit de l'affaire ;
Il fronça le sourcil, jura sur le haut ton,
En prononçant son gros juron,
Le *Styx*, tant étoit en colère ;
Décida que dorénavant
Aucune des Vertus ne pourroit décemment
Se présenter en bonne compagnie,
Sans y mener la Modestie.

Ganeau.

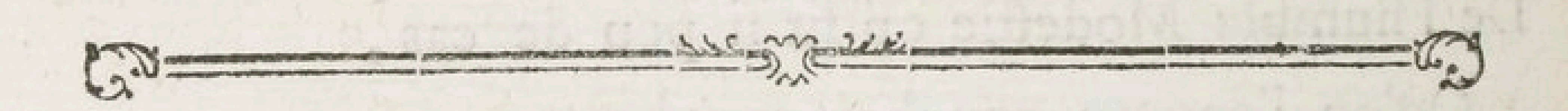




N.° 2009.

MŒURS (entretien moral ſur la corruption des). *V.* la lettre C. N.° 799.

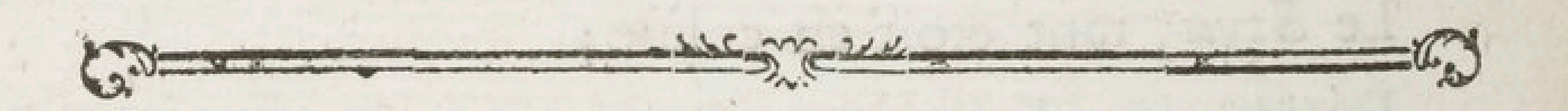
Pavillon.



N.° 2009 *a.*

MŒURS (les) *des Sujets ſe forment preſque toujours d'après celles de leur Souverain.* *V.* la lettre C. N.° 594.

De Voltaire.



N.° 2010.

MŒURS (dépravation des).

Aux maux les plus affreux le Ciel nous abandonne;
Le déſeſpoir, la mort, la faim nous environne;
Et les Dieux contre nous ſoulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les Peuples & les Rois.

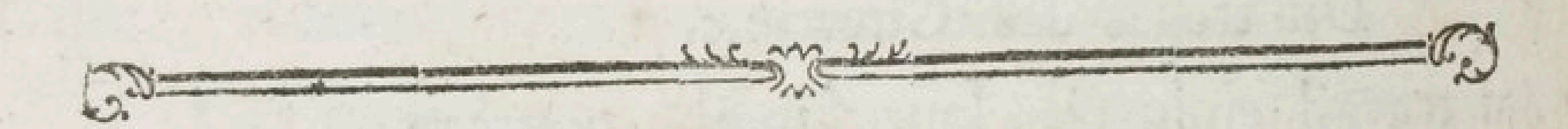
Des plaines du TORTOSE, aux bords du BORISTHÈNE,
Mars a conduit ſon char attelé par la Haine;
Les vents contagieux ont volé ſur ſes pas,
Et, ſoufflant de la mort les ſemences funeſtes,
Ont dévoré les reſtes
Echappés aux combats.
D'un Monarque puiſſant la race fortunée
Rempliſſoit de ſon nom l'EUROPE conſternée;
Je n'ai fait que paſſer, ils étoient diſparus,
Et le Peuple abattu, que ce malheur étonne,
Les cherche auprès du Trône,
Et ne les trouve plus.
Peuples, reconnoiſſez la main qui vous accable;
Ce n'eſt pas du Deſtin l'arrêt irrévocable;
C'eſt le courroux des Dieux, mais facile à calmer.
Méritez d'être heureux, oſez quitter le vice;
C'eſt par ce ſacrifice
Qu'on peut les déſarmer.
ROME, en ſages Héros autrefois ſi fertile,
Qui fut des premiers Rois la terreur ou l'aſile,
Rome fut vertueuſe, & dompta l'Univers:
Mais l'Orgueil & le Luxe, enfans de la Victoire,
Du comble de la gloire,
L'ont miſe dans les fers.
Quoi! verra-t-on toujours de ces tyrans ſerviles,
Oppreſſeurs inſolens des veuves, des pupilles,

Elever des Palais dans nos champs déſolés ?
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables,
Du ſang des miſérables
Devant eux immolés ?
Elevés dans le ſein d'une infame avarice,
Leurs enfans ont ſucé le lait de l'injuſtice,
Et dans les Tribunaux vont juger les Humains:
Malheur à qui, fondé ſur la foible innocence,
A mis ſon eſpérance
En leurs indignes mains !
Des Nobles cependant l'ambition captive
S'endort entre les bras de la Molleſſe oiſive,
Et ne porte aux combats que des coups languiſſans.
Ceſſez, abandonnez à des mains plus vaillantes
Ces piques trop peſantes
Pour vos bras impuiſſans.
Voyez cette beauté ſous les yeux de ſa mère;
Elle apprend en naiſſant l'art dangereux de plaire
Et d'exciter en nous nos funeſtes penchans:
Son enfance prévient le temps d'être coupable;
Le vice trop aimable
Inſtruit ſes premiers ans.
Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtiſan volage
De ſes trompeurs appas le charme empoiſonneur;
Que dis-je? cet époux, à qui l'Hymen la lie,
Trafiquant

Trafiquant l'infamie,
La livre au déshonneur:
Ainſi vous outragez les Dieux & la Nature.
Ah! que ce n'étoit point de cette ſource impure
Qu'on vit naître les FRANCS, des SCYTHES ſucceſſeurs,
Qui, du char d'ATTILA détachant la Fortune,
De la cauſe commune
Furent les défenſeurs.
Le Citoyen alors ſavoit porter les armes;
Sa fidelle moitié, qui négligeoit ſes charmes,
Pour ſon retour heureux préparoit des lauriers,
Recevoit dans ſes mains ſa cuiraſſe ſanglante,
Et ſa hache fumante
Du trépas des Guerriers.
Au travail endurcis, leur ſuperbe courage
Ne prodigua jamais un imbécille hommage
A de vaines Beautés à leurs yeux ſans appas;
Et d'un ſexe timide & né pour la molleſſe
Ils plaignoient la foibleſſe,
Et ne l'adoroient pas.
De ces ſauvages temps l'héroïque rudeſſe
Leur déroboit encor la délicate adreſſe
D'excuſer leurs forfaits par un ſubtil détour:
Jamais on n'entendit leur bouche peu ſincère
Donner à l'adultère
Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite Politesse,
Des cœurs efféminés souveraine maîtresse,
Corrompit de nos mœurs l'austère pureté,
Et du subtil mensonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injustice
Donna l'air d'équité.
Le Luxe à ses côtés marche avec arrogance;
L'or, qui naît sous ses pas, s'écoule en sa présence;
Le fol Orgueil le suit, compagnon de l'Erreur;
Il sape des Etats la grandeur souveraine,
De leur chute certaine
Brillant avant-coureur.

*M.****

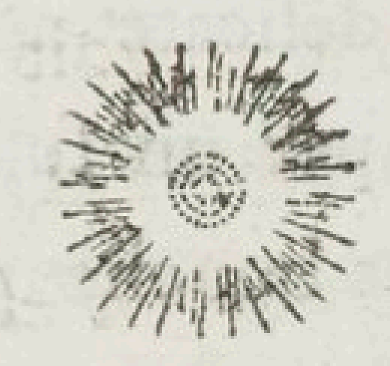


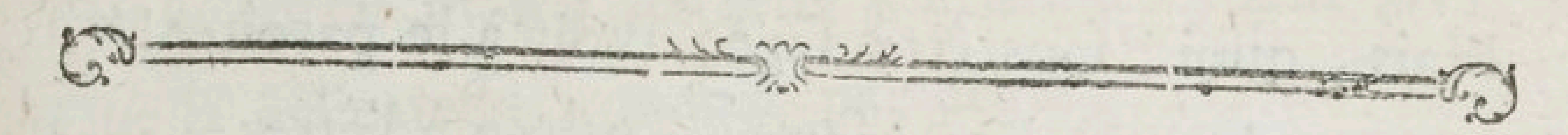
N.° 2010 *a*.

MŒURS (l'élégance des) *vient du besoin de plaire, & de l'amour.*

V. la lettre B. N.° 471.

M. de Saint-Lambert.





N.° 2011.

MŒURS (ſatire contre les) *du temps*.

Quel ſiècle ! où ſommes-nous ? quels hommes ! quelles femmes !
Quels enfans ! quelles mœurs ! quels eſprits ! quelles ames !
Oh ! comme en peu de temps tout eſt défiguré !
Car un douzième luſtre à peine eſt expiré
Depuis que l'on voyoit régner encore en France,
Sinon la vertu pure, au moins la bienſéance.
Vicieux, mais prudent, le vieux moraliſoit ;
Le jeune avantageux devant lui ſe taiſoit ;
La mère étoit un Ange au ſein de ſa famille ;
Pour l'innocence même on auroit pris la fille ;
L'Athée, ou l'Eſprit fort, s'il en fut par haſard,
Se gardoit de lever le maſque & l'étendard ;
L'Abbé repréſentoit un Eccléſiaſtique ;
Le Moine ou le Paſteur, un homme Apoſtolique ;
Le Magiſtrat, monté ſur l'un & l'autre ton,
Vivant comme un Pétrone, avoit l'air d'un Caton :
Sous le reſpect humain, tyran fier & ſauvage,
L'amour-propre tenoit le vice en eſclavage ;
Ce n'étoit au dehors que ſageſſe & candeur ;
Et les plus diſſolus avoient quelque pudeur.

Mais, quoi ! ſans être ſage, avoir à le paroître !
Autant vaudroit tâcher, parvenir même à l'être :
De ce fardeau chacun dès-long-temps étoit las ;
Et, d'un commun accord, tous enfin l'ont mis bas.
Je vous entends d'ici, mignons du nouvel âge :
„ *Porte, bon-homme, porte ailleurs ton radotage ;*
„ *De tout temps le vieillard, humoriſte & caſſé,*
„ *Au préſent qu'il envie oppoſa le paſſé.*
„ *Dis-nous : Lorſque du ſang la douce efferveſcence*
„ *Echauffoit les eſprits dans ton adoleſcence,*
„ *Ce beau zèle des mœurs entra-t-il dans ton plan,*
„ *Et fut-ce là le ton que tu pris ? ſouviens-t-en* “.
Je n'ai point oublié mes écarts de jeuneſſe,
Ni pour m'en repentir attendu la vieilleſſe;
Le Prélat rigoureux qui m'en a châtié,
S'il eût ſu mes remords, eût eu plus de pitié.
Quiconque profeſſa la doctrine cynique,
Je le ſais bien encor, doit ſe taire au Portique,
Et ſur-tout dans un âge où, quel qu'il ait été,
Le Docteur a de l'air du Renard écourté.
Auſſi ne viens-je point, d'un ton qui vous attriſte,
En vieillard effronté trancher du rigoriſte :
Ami du vrai plaiſir, loin de le déprimer,
Je viens pour vous induire au contraire à l'aimer.
Je voudrois que, guéri d'illuſions ſans nombre,
Seulement on le ſût diſtinguer de ſon ombre,

Qu'on laiſsât moins les ſens y conduire à leur gré,
Que la délicateſſe y menât par degré,
Et non que le jeune homme, en commençant à naître,
S'y livrât en aveugle, avant de le connaître,
Ou que, l'ayant connu, l'homme en maturité
L'épuisât avant terme, & ſans l'avoir goûté.
Funeſte & vrai tableau du ſiècle que je quitte!
Tout y penſe, y raiſonne, y parle en SYBARITE;
Je n'y vois toutefois que dégoûts & qu'ennui:
Le Sybarite bâille, & je bâille avec lui.
Faut-il être ſurpris de cette léthargie?
Le plaiſir ſans obſtacle eſt bientôt ſans magie;
Et, ſans elle, en amour point de félicité;
Sans elle l'eſſai touche à la ſatiété.
Aimer, plaire, & jouir, c'eſt tout votre ſyſtême;
Syſtême vraiment ſage, & la ſageſſe même;
N'étoit que vous voulez, & voulez vainement
Faire de ces trois points l'ouvrage d'un moment,
Moment qui vous plongeât dans ces torrens de joie
Où le cœur amoureux ſe dilate & ſe noie,
Et qui, vous replongeant de plaiſirs en plaiſirs,
Accrût, perpétuât, & comblât vos déſirs.
Doucement: de l'Amour l'aiſe eſt la ſépulture;
Aux travaux du Guerrier la palme ſe meſure.
La proie eſt peu de choſe, & ne plaît aux Chaſſeurs,
Qu'autant qu'elle a coûté de courſe & de ſueurs.

Il fallut bien des pas au Berger de VIRGILE,
Que fuyoit en riant une Bergère agile,
Et bien du temps à ceux que nous a peints DURFÉ,
Qui, pour avoir langui, n'ont que mieux triomphé.
Eprouvez donc ceux-ci, fuyez, ſexe adorable;
Par pitié, montrez-leur un front inexorable:
De là, d'honnêtes feux & d'exquiſes faveurs;
De là, le vrai plaiſir, les vôtres joints aux leurs.
Le droit d'un beau refus ne peut trop loin s'étendre,
Ni le moment heureux ſe faire trop attendre;
Plus il aura tardé, plus il aura de prix;
Plus les deux cœurs ſeront ſolidement épris,
Moins il donnera même atteinte à votre gloire;
Une longue défenſe égale une victoire.
Le Guerrier (1) dont BELLE-ISLE atteſte la valeur,
En ſortit couronné de la main du Vainqueur.
Loin d'abord, loin de vous l'injurieux hommage
De ces prétendus Grands, qui, tirant avantage
De je ne ſais quel ſang ou quelle dignité,
Font de vous le jouet de leur frivolité!
Loin ces hommes de fer, & ces autres eſpèces,
Qui, le tarif en main, marchandant vos careſſes,
Prétendent, ſans l'aveu de l'Amour & des Ris,
Paſſer, de leurs bureaux, de plain pied dans vos lits!
Laiſſez-les s'éblouir de ces objets folâtres
Que la danſe ou le chant diviniſe aux théâtres;

(1) M. de Sainte-Croix.

Venimeux hameçons de la fausse VÉNUS,
Qui n'amorça jamais que des cœurs corrompus.
De la Beauté sur nous signalez mieux l'empire;
Que pour vous seul on vive, on existe, on respire;
Qu'on vous aime ardemment, sans être bien traité,
Plus ardemment encore, après l'avoir été.
Pardelà vos faveurs, qu'au Ciel on ne demande
Qu'une célébrité qui sur vous se répande!
Le dirai-je? peut-être une si belle ardeur
Rendroit-elle à l'Etat sa première splendeur.
Que ne peut cette idée! *En m'illustrant moi-même*,
J'illustre la Beauté que j'adore & que j'aime.
A de si nobles feux l'honneur se ranimant,
On redeviendroit Homme, en devenant Amant.
Pour vous mériter mieux, la jeunesse guerrière,
A son noble métier se donnant toute entière,
Sous BROGLIE iroit apprendre avec docilité
A joindre la bravoure à la capacité;
Sous CHOISEUIL, en des temps & des crises d'orage,
A tenir dignement, d'une main ferme & sage,
Le timon de l'Etat troublé par des Rivaux,
Ennemis des Humains, d'eux-même, & du repos,
Et l'effet merveilleux du pouvoir de vos charmes
Ne se borneroit pas au succès de nos armes;
Il n'influeroit pas moins sur nous de toutes parts;
Tout renaîtroit, les Loix, les Mœurs, & les Beaux-Arts.

Aſpirant à la main de quelque objet aimable ;
Qu'on n'obtiendroit jamais ſans ſe rendre eſtimable ;
Le jeune Magiſtrat voudroit faire au Barreau
Briller en ſa perſonne un ſecond D'AGUESSEAU.
Sous les pas des Amours unis à la ſageſſe,
Que de nouvelles fleurs aux rives du PERMESSE !
Et, mûriſſant bientôt ſous l'œil des chaſtes Sœurs,
Que de fruits précieux renaîtroient de ces fleurs !
L'eſprit, qui ne s'arrête aujourd'hui qu'à l'écorce,
Perceroit à la sève, & reprendroit ſa force ;
Du juſte & du ſolide, à l'harmonie unis,
Couleroient l'agréable & le beau rajeunis.
Le Philoſophe au gland ne renverroit pas l'Homme ;
L'Orateur parleroit comme on parloit à ROME ;
Le Poëte, en ſes Vers, libre dans ſa priſon,
Feroit ſervir la rime & régner la raiſon :
Epique, il chanteroit, non comme a fait HOMÈRE,
Un Héros ſeulement fameux par ſa colère,
Mais un Roi de ſon Peuple & le père & l'amour,
Qui ne peut ſans bienfaits laiſſer couler un jour ;
Lyrique, ſans écarts il voleroit aux nues ;
Bucolique, il peindroit les Graces ingénues ;
Satirique, il riroit, feroit rire, & ſes coups
N'offenſeroient perſonne, en s'adreſſant à tous ;
Tragique, il iroit droit, ſans portrait ni maxime,
Au ſimple, au pathétique, au grand, au vrai ſublime ;

Ou comique, imitant la Nature & ses jeux,
En riant, instruiroit & nous & nos neveux.
Oh! que, moriginés par ces nouveaux Molières,
Nos Marquis à venir riroient bien de leurs pères
Représentés chez eux, entourés les matins
De Parfumeurs, d'Escrocs, de Juifs, & de Catins;
Pour le reste du jour n'ayant projets ni vues,
En Cochers maladroits embarrassant les rues,
Et gagnant le rempart, pour aller tout en eau,
De leurs cabriolets, tomber chez RAMPONEAU.

Du siècle où j'ai vécu tels furent le génie,
Les sentimens, le goût, les mœurs, & la manie;
Deux fléaux concouroient à sa caducité,
L'indécence applaudie, & la cupidité.

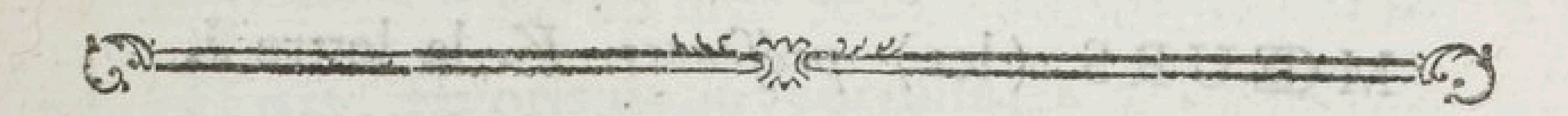
O vous! nos chers neveux, que je me plais à croire
Au sein du vrai plaisir, du calme, & de la gloire,
Laissez-moi croire aussi que de votre bonheur,
Pour son propre intérêt, le beau Sexe eut l'honneur;
Lui seul aura tout fait. Sa foiblesse & ses graces,
Flattant notre mollesse, ont causé nos disgraces;
Ses charmes, relevés de l'amour du devoir,
De vous remettre au vôtre auront eu le pouvoir.

Ce temps, non loin peut-être, à mes yeux se dévoile;
J'y revois des François briller l'heureuse étoile;
La victoire, en tous lieux, fidelle à nos drapeaux,
Et notre pavillon respecté sur les eaux.

Je vois votre commerce embraſſer les deux Mondes;
Vos hameaux repeuplés, & vos landes fécondes.
Dans vos Cours, vos cités, votre Egliſe & vos camps,
Par-tout l'ordre eſt en règne ainſi qu'aux premiers temps.
Le miniſtère y vole au devant du mérite,
Le vertueux y fait reculer l'hypocrite,
L'honneur, la piété, n'y ſont rien moins qu'un jeu;
L'honnête homme en eſt un; le dévot y craint Dieu;
La faveur eſt ſans voix; la bonne renommée
Seule indique un Prélat, donne un grade à l'armée;
Courſes, temps, ni manége, au ruſtre poſtulant
Ne procurent la place acquiſe au vrai talent.
Sur la femme arborant le fard & l'impudence,
La Beauté ſimple & douce obtient la préférence,
Le véritable Amant ſur le Galant maſqué,
Et l'eſprit naturel ſur le ſophiſtiqué:
Chez-vous, l'Auteur tragique inſtruit, touche, imagine,
Penſe comme CORNEILLE, écrit comme RACINE;
Et MOLIÈRE, du haut de ſes talens divins,
Avoueroit le comique où vous battez des mains:
Vos Théatres enfin, ſources de grands exemples,
Sont plus édifians que ne l'étoient nos Temples.
  Tout cela, pur effet, je le ſoutiens encor,
Du retour fortuné des feux du ſiècle d'or.
D'être plus ou moins tard, que n'ai-je eu l'avantage!
J'euſſe été plus content; ſoyez-le d'âge en âge,

Et rendez grace au Ciel de vous avoir gardés
A des temps tels que ceux qui vous ont précédés.

Piron.



N.° 2012.

MŒURS (les) *du siècle.*

*Oui chacun se déguise, & l'on s'est fait un point
De passer en Public pour ce que l'on n'est point.
L'Usurier veut paroître un prudent économe;
Tout Procureur voudra passer pour honnête homme;
Tout âne pour Docteur, tout poltron pour César;
Tout visage en couleur pour visage sans fard;
Tout Partisan rusé, qui pille la province,
Pour un objet qui prend l'intérêt de son Prince;
Tout petit Sous-Fermier, tout Traitant, tout Voleur,
Pour homme délicat en matière d'honneur;
Tout Amant un peu fier, pour Amant sans tendresse.

La Font.

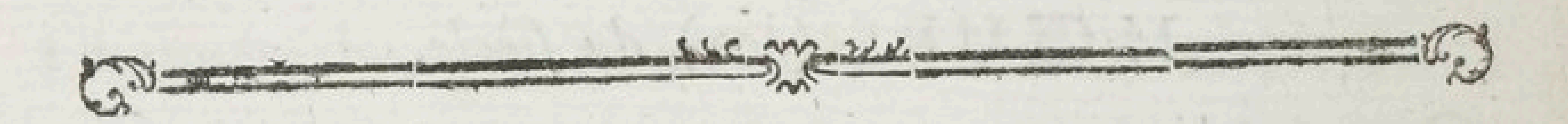
L'Amour vengé. Comédie.



N.° 2013.

MŒURS (les) *présentes*. *V.* la lettre J. N.° 1630. Vers soixante-dixhuitième.

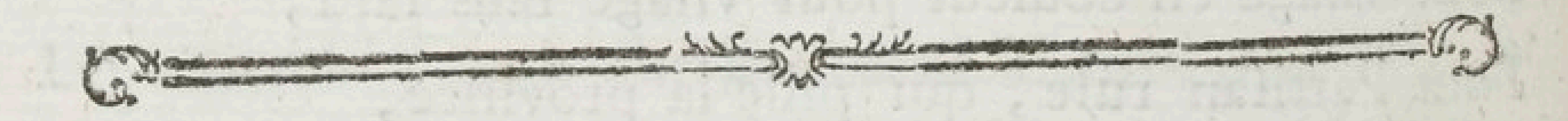
M. Barthe.



N.° 2014.

MŒURS (l'influence des femmes sur les). *V.* la lettre J. N.° 1630.

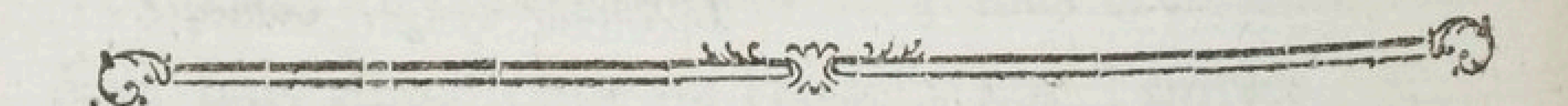
M. Barthe.



N.° 2015.

MŒURS (les) *peu connues*. *V.* la lettre T. N.° 2974.

M. l'Abbé Aubert.



N.° 2016.

MŒURS (sur les), *les manières, & la Religion.* *V.* la lettre E. N.° 976.

N.° 2017.

MOI; ou *l'Homme tout-puiſſant, infini, univerſel, &c.*

Rois, favoris de la Fortune,
Princes, Guerriers, Dieux des Mortels,
A qui la foibleſſe importune
Elève en tremblant des Autels,
Sans votre ſecours je puis plaire;
Je puis, ſans que PHÉBUS m'éclaire,
Entrer dans le ſacré Vallon:
Je ſuis moi-même mon Mécène,
Mes Rois, mes Dieux, mon HIPPOCRÈNE,
Mes Muſes, & mon APOLLON.
Les feux éclatans du tonnère
S'allument, &, dans un inſtant,
Semant la frayeur ſur la terre,
Percent de l'Aurore au Couchant;
Mais mon eſprit, que rien n'arrête,
Plus vif encor que la tempête,
S'élance avec bien plus d'ardeur.
Ce miroir de la Providence,
Le globe du Monde, eſt immenſe,
Mais moins immenſe que mon cœur.
Illuſions, aimables ſonges,
Vous donnez la vie à mes Vers;

Au ſein de vos heureux menſonges,
J'ai l'Empire de l'Univers:
Par votre ſecours, une Fable
Devient un objet véritable.
Sous cet ormeau délicieux,
Couvert de ſon ombre divine,
Je ſuis à PARIS, à la CHINE,
Dans les Enfers & dans les Cieux.
 Dans une retraite profonde,
Au milieu des déſerts affreux,
Ignoré du reſte du Monde,
Je ſais rêver, je vis heureux.
Sur l'aile de la Renommée,
Au bout de la terre charmée,
Volent mes talens & mes Vers;
Les ſons raviſſans de ma lyre
Portent la joie au ſombre Empire;
J'entraîne après moi l'Univers.
 Loin des Pédans, & près d'HORACE,
Suivant des chemins inconnus,
Je joins aux lauriers du PARNASSE
Les myrthes chéris de VÉNUS.
Sous l'œil déſolé de l'Envie,
PLUTUS prend ſoin d'orner ma vie;
Les dignités volent vers moi....
J'entre à la Cour, on m'y révère....

Je brille dans le Miniſtère....
Encore un pas, & je ſuis Roi.
Oui, je puis m'aſſeoir ſur le Trône;
J'y monte ſans être étonné;
Trop ſouvent le haſard le donne;
Mon mérite me l'a donné.
Peuples, qu'enchantera ma gloire,
Quand vous écrirez mon Hiſtoire,
Vous n'écrirez point des forfaits.
Je déſarmerai la ſatire,
Et tous les jours de mon empire
Seront comptés par mes bienfaits.
Mais, quoi! je ſens trembler la terre;
L'épouvante au loin ſe répand:
Le Dieu, le monſtre de la guerre
S'avance ſur un char ſanglant;
L'Ambition inſatiable
Précède ſa marche effroyable;
Dans ſes mains ſe change le ſort,
Et du ſein de ce monſtre horrible
Sortent, avec un bruit terrible,
Les feux, les foudres, & la mort.
Suivons le char de la Victoire;
Tout eſt diſſipé par l'effroi:
Surpris de l'éclat de ma gloire,
Le Monde frémit devant moi.

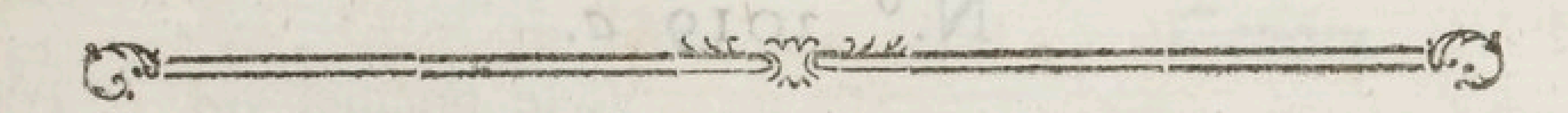
Pourſuivons.... Sous mon bras tout plie....
L'EUROPE, l'AFRIQUE, & l'ASIE,
Et l'AMÉRICAIN conſterné;
Et, dans l'état où je me trouve,
L'unique malheur que j'éprouve,
Eſt de voir l'Univers borné.
La terre, dont je ſuis le Maître,
Ne ſauroit plus me contenir;
Je puis tout: donnons-nous un être
Qu'adore en tremblant l'avenir.
Sur votre char faites-moi place,
Muſes, Gloire.... De mon audace
J'étonne l'Olympe & les Dieux;
Je fends l'air d'une aile aſſurée;
Je perce la voûte azurée,
Et je pénètre dans les cieux.
JUPITER, tombe de ton Trône,
Toi qu'adorèrent les Humains;
Que ton ſceptre, que ta couronne,
Paſſent de tes mains en mes mains.
Mais je tiens la foudre invincible....
Eſſayons ſa force terrible....
Je vois s'obſcurcir le Soleil....
Sur mes regards tremble la terre;
Mais, aux éclats de mon tonnerre,
Grand Dieu! je ſors de mon ſommeil.

ENVOI.

ENVOI.

Il eſt vraiment aſſez comique
De me voir au lieu où je ſuis,
Triſte comme un Livre gothique,
Mal vêtu, ſurchargé d'ennuis,
Et, pour ne pas dire autre choſe,
Aſſiégé de chagrins divers,
Pauvre Vicaire en bonne Proſe,
Et Roi du Monde dans mes Vers.

Bitobé.

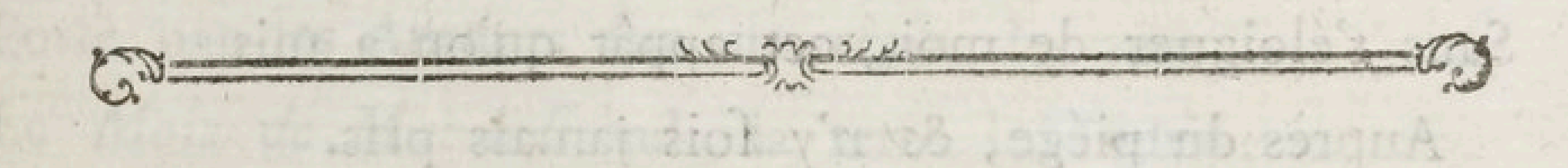


N.° 2017 *a.*

MOI (les ce n'eſt pas); ou *le Naufrage.*

V. la lettre N. N.° 2098.

Ganeau.



N.° 2018.

MOINE (ce n'eſt pas l'habit qui fait le).

V. la lettre S. N.° 2863.

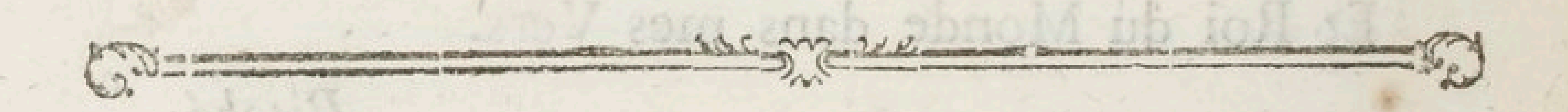
La Fontaine.



N.° 2019.

MOINE (ce n'eſt pas l'habit qui fait le).
V. la lettre R. N.° 2752.

De Rivery.



N.° 2019 *a.*

MOINEAU (le) & *ſon fils* ; ou *la déſobéiſſance punie.*

UN vieux Moineau dit un jour à ſon fils,
En lui montrant un trébuchet : Prends garde,
N'avance pas, examine, regarde,
Sans t'éloigner de moi, cet appât qu'on a mis
Auprès du piége, & n'y ſois jamais pris.
L'appât eſt ſéduiſant ; mais auſſi très-perfide.
Du bon papa l'enfant timide
Ecouta bien la leçon ; mais, hélas,
Papa parti, l'étourdi ne ſut pas
Mettre à profit ſon conſeil ſalutaire.
Quoiqu'en tremblant il fait un pas,
Il en fait deux, &, d'une aile légère,

Zeste il s'échappe, & revient à l'instant;
Puis il recule en sautillant,
Puis se rapproche, considère
Le fatal instrument; il veut voir la manière
Dont on s'y prend: l'y voilà pris.
Avec l'Amour quelquefois on badine:
C'est un enfant, dit-on, qui n'aime que les ris:
Fiez-vous bonnement à sa mine enfantine,
Au trébuchet, Amant badin,
Vous serez pris un beau matin.

Ganeau.



N.° 2019 *b.*

MOIS (le) *de Mai. Le mariage auguste.*

ENVIRONNÉ des Jeux, des Graces ingénues,
Porté par les Amours sur un trône de nues,
Le *Mois de Mai* descend, la terre lui sourit,
Les flots plus librement serpentent dans leur lit;
D'une prodigue main il sème la verdure,
Et lève le rideau qui cachoit la Nature:
Restaurateur du Monde, il change en sels féconds
Ces longs tapis d'albâtre étendus sur les monts;
Et, répandant au loin sa vapeur fortunée,
Il émaille de fleurs le cercle de l'année.

A peine a-t-il paru, le Soleil dans son cours
Se plaît, du haut des airs, à prolonger les jours;
Par-tout avec ses feux il épanche la vie,
De ses plus doux rayons caresse la prairie,
Et retarde le soir ses coursiers haletans,
Pour respirer l'odeur & le frais du printemps.
Mois chéri des Mortels, mois de l'heureux délire,
De myrthe & de lauriers entrelace ma lyre.
Timide Violette, embaume les gazons;
PAN, viens avec ta flûte accompagner mes sons.
Vous, DRIADES, quittez l'écorce de vos hêtres.
Les desirs voltigeans sous ces voûtes champêtres,
Ce jour tendre & voilé, ces grouppes de Sylvains,
Agitant à l'envi des branches dans leurs mains,
L'attrait impérieux de la saison nouvelle,
Le verd naissant des bois, l'ombre, tout vous appelle.
. . . .
. . . .
Si vous me l'ordonnez, je tairai leurs caresses.
Venez, de vos cheveux laissez flotter les tresses;
Unissez sans effroi vos amoureux soupirs;
Je suis le confident, non l'écho des plaisirs.
Ah! qu'il est doux d'errer au sommet des montagnes,
D'y voir se déployer le tableau des campagnes,
Et de suivre, à travers les mobiles rameaux,
Ce dédale brillant, formé par les ruisseaux!

Que l'horizon eſt pur ! qu'ils ſont frais ces ombrages !
Que j'aime à découvrir ces lointains payſages,
Dont l'aſpect fugitif, qu'une vapeur détruit,
Par intervalle échappe à l'œil qui le pourſuit !
Vallons délicieux, ô terreſtre Elyſée !
Où ſe joue au matin la tremblante roſée ;
De vos détours ſecrets, aſiles du bonheur,
Le calme attendriſſant a paſſé dans mon cœur.
De mes ſens rajeunis je vous porte l'hommage ;
Je l'offre à la Beauté dont vous m'offrez l'image.
Dans ces jours où circule un inviſible feu,
L'Univers eſt un Temple, & l'Homme en eſt le Dieu.
Les vents ſous ces boſquets ont réchauffé leurs ailes ;
Cette ſource en fuyant roule des étincelles ;
Avec l'azur des Cieux vacillant dans ſes eaux,
On voit s'y découper le verd des arbriſſeaux,
Des chants harmonieux rempliſſent les bocages.
Quel mélange d'odeurs parfume ces rivages !
Dans les veines du Monde enfin reſſuſcité,
La sève s'inſinue avec la volupté.
Dans ton ſein, ô PALÈS, quels tréſors tu renfermes !
Un ſuc réparateur fait enfler tous les germes ;
Au haut des ceps déjà je le vois arriver ;
Par de ſecrets canaux il court les abreuver :
L'écorce s'attendrit, le bourgeon va paraître,
Et la grappe eſt déjà dans la fleur qui va naître.

Les bleds, à peine éclos ſous les yeux de Cérès,
Ont de leur humble tige embelli les guérets.
Ces foibles rejetons, trop fragile eſpérance,
Réclament tous les ſoins que l'on doit à l'enfance.
Nous avons trop gémi ſous le triſte verſeau;
Vents, reſpectez l'année encor dans ſon berceau;
Ah! ne ravagez point d'imparfaites largeſſes;
L'automne eſt riche en fruits, le printemps en promeſſes.
Ce Dieu de ſimples fleurs aime à ſe couronner,
Et nous laiſſe entrevoir ce qu'il ne peut donner.
Mais ne formons ici qu'un fortuné préſage:
Quand le Ciel eſt ſerein, pourquoi prévoir l'orage?
Saiſiſſons le plaiſir, il germe ſur nos pas;
Sous ces pins il s'incline, & nous ouvre les bras;
Il vole dans les airs; que ſa chaleur féconde
Réſonne dans les bois, & ruiſſelle dans l'onde.
Un magique pouvoir viendroit-il m'abuſer?
Où mon œil ébloui va-t-il ſe repoſer?
Choiſira-t-il l'étang que raſe l'Hirondelle,
Citoyenne des lieux où le printemps l'appelle?
Aime-t-il mieux ces toits dont la ſimplicité
Annonce la candeur plus que la pauvreté?
Que vois je? un habitant de cet enclos ruſtique
Quitte l'obſcur abri de ſa cabane antique:
Il pleure d'alégreſſe, il ne ſent plus ſes maux,
En voyant reverdir le fruit de ſes travaux.

Cultivateur d'un ſol dont un autre eſt le maître,
Il ſourit aux tréſors que ſa main a fait naître ;
Ses regards tour-à-tour, dans ces momens heureux,
Sont baiſſés vers la terre & levés vers les cieux ;
Ils comptent les boutons qu'un matin vit éclore ;
De leur nombre étonné ſon œil les compte encore.
Il laboure ſes plants, ſeconde leur vigueur ;
Le travail qui le courbe eſt ſon conſolateur :
L'appareil des moiſſons devant lui ſe déploie,
Et l'eſpoir dans ſon cœur accélère la joie.
O vous ! qui, végétant dans vos tombeaux dorés,
Vous êtes crus heureux, & n'étiez qu'enivrés ;
Vous, de qui l'avarice, inſatiable & dure,
Diſpute au Laboureur un pain qu'il vous aſſure,
Achevez ; de ſa ferme enlevez le produit,
Ravagez l'humble toit qui le couvre la nuit :
Dépouillé de ſes biens par un luxe funeſte,
Il jouit plus que vous, la Nature lui reſte ;
Et, ſans vous envier votre lâche ſommeil,
Il aime à la ſuprendre à l'inſtant du réveil.
C'eſt pour lui que le Ciel au matin ſe colore,
Que ſa voûte étincelle & fait pâlir l'Aurore ;
C'eſt pour lui que l'année a rempli tout ſon cours ;
Il prolonge en veillant la ſaiſon des beaux jours.
Son épouſe encor jeune eſt toujours ſur ſa trace,
Et, quoique ſans parure, elle n'eſt point ſans grace ;

Son teint hâlé, mais frais & d'un rouge vermeil,
Eſt ſemblable à ces fruits teints des feux du Soleil.
Tandis que ſon époux, d'une main diligente,
Déchire avec le ſoc la terre obéiſſante,
Elle émonde en chantant les tendres arbriſſeaux,
Va creuſer des conduits pour diriger les eaux,
Coupe autour des moiſſons l'herbage paraſite,
Et ſe plaint que le jour échappe encor trop vîte.
Quelquefois leurs enfans, précieux rejetons,
Se roulent auprès d'eux à côté des ſillons;
Emules, dans leurs jeux, des travaux de leur père,
Leur foible bras s'eſſaye à cultiver la terre:
Il les voit, les anime, &, par eux careſſé,
Abandonne en pleurant le ſillon commencé.
La jeune mère alors quitte auſſi ſon ouvrage;
La fatigue l'abat, un baiſer la ſoulage:
Vers ſa femme & ſes fils entraîné tour-à-tour,
Il bénit la Nature, & rend grace à l'Amour.
Pourquoi dédaignons-nous, Sybarites des villes,
L'eſtimable habitant des champêtres aſiles?
Autrefois les ROMAINS, ce Peuple de vainqueurs,
Contre leurs ennemis armoient les Laboureurs:
La bêche & les rateaux, ennoblis par l'uſage,
Avoient durci la main qui renverſa CARTHAGE.
Ah! ces Mortels du moins, loin de nos Arts trompeurs,
En perdant tout le reſte, ont conſervé les mœurs;

Ils ſervent leur pays : quand tout les abandonne,
Ils font germer les grains que le riche moiſſonne,
Et ſèment de bienfaits, au ſortir du berceau,
Le pénible chemin qui les mène au tombeau.
 Abandonnons les champs & leurs travaux utiles.
Ton retour a paré de plus ſecrets aſiles ;
O ! le plus beau des Mois, ton ſouffle m'y conduit.
Zéphyre te précède, & l'Oiſeau qui te ſuit
Oppoſe aux feux du jour l'azur, l'or & l'opale
De ce cercle étoilé qu'avec pompe il étale.
Dans ces rians jardins, que d'arbuſtes nouveaux
Penchent, pour s'élancer, leurs ondoyans rameaux !
L'Aubépine champêtre au Lilas s'y marie,
Et l'humble Réſéda par-tout s'y multiplie.
Quelle main deſſina tous ces compartimens ?
De différentes fleurs quels frais aſſortimens !
L'une implore les ſoins de l'active culture,
L'autre échappe ſans art des mains de la Nature.
J'admirois leur mélange & leur variété ;
Soudain s'offre à mes yeux une Divinité
Auſſi jeune qu'HÉBÉ, comme elle ſans parure ;
Des feuilles de jaſmin nouoient ſa chevelure ;
Son regard eſt brillant. La Nymphe, à chaque pas,
Marche ſur une roſe, & ne la flétrit pas ;
En habit de Bergère, elle annonce une Reine,
Et le baume des prés reſſemble à ſon haleine.

Autrefois, me dit-elle, on me nommoit Cloris:
Heureuse dans les champs où commande Cypris,
Je n'avois d'autres biens que leurs simples largesses.
Le siècle d'or est né du mépris des richesses;
Mais je dus au hasard, peut-être à ma beauté,
Et le rang de Déesse, & l'immortalité.
Mai venoit de fleurir; j'errois dans un bocage,
Je rêvois; en rêvant j'avançois sous l'ombrage:
Zéphyre m'apperçoit; mon cœur palpite & craint;
Je l'évite, il me suit; je veux fuir, il m'atteint.
Eh! comment éluder, dans ces frayeurs mortelles,
Un Dieu, lorsqu'il est jeune & lorsqu'il a des ailes?
Zéphyre est le plus fort, je cède; & mon Amant
De l'Hymen à l'Amour joint encor le serment.
Il m'a donné pour dot ce jardin où l'Aurore
Versa ses premiers pleurs, & que ma main décore:
Cette source l'arrose; un printemps immortel
De festons toujours verds entretient mon Autel.
Dans ces lieux enchantés je servis à Pomone,
Et l'hiver, qui la chasse, embellit ma couronne.
Dans cet heureux séjour, que j'ai rendu sacré,
Les Heures quelquefois, en habit chamarré,
Pour enchaîner l'Amour au moment qu'il sommeille,
Viennent choisir des nœuds tressés dans ma corbeille.
Les Graces, à leur tour, des paniers à la main,
Pour l'Autel de Vénus emportent leur butin.

C'eſt moi ſeule, c'eſt-moi qui ſemai la première
Les différentes fleurs qui nuancent la terre :
Sous une teinte égale elles couvroient les champs ;
C'eſt moi qui leur donnai ces divers ornemens.
J'ai fait naître une fleur du beau ſang d'HYACINTHE ;
PHÉBUS inconſolable y trace encor ſa plainte ;
NARCISSE, en s'adorant, mourut au bord des flots,
Et fleur, il ſemble encor ſe chercher dans les eaux.
A deux Amans captifs je fus jadis utile ;
Le ſort, le ſort cruel ſéparoit leur aſile ;
Et leur plaintive voix, qu'ils n'oſoient élever,
Expiroit dans les airs avant que d'arriver :
Le mélange des fleurs leur fournit un langage ;
De ces ſignes muets ils connoiſſoient l'uſage ;
Il leur ſervit alors, & le jour fut moins long.
Une Roſe interroge, un Œillet lui répond :
Modeſte en ſa couleur, la ſombre Violette
Annonce le tourment de leur ame inquiète ;
Le Pavot peint l'ennui ; le Lis, la vérité ;
La Jonquille exprimoit l'amour perſécuté.
Ainſi de leurs ſoupirs cet éloquent ſymbole,
Remplaçant le diſcours, les ſoutient, les conſole ;
Et, grace à quelques fleurs, interprètes charmans,
D'un organe inconnu j'enrichis deux Amans.
Toi, pourſuis tes tableaux ſous l'auſpice de FLORE,
Et fixe dans tes Vers le mois où l'on m'adore :

Ose, prends ces pinceaux destinés au plaisir,
Construits d'un bois de rose, & taillés par Zéphyr.
Elle fuit à ces mots. On connoît l'Immortelle
Au céleste parfum qui s'exhale près d'elle.
Mois, objet de nos vœux, & toujours regretté,
Même alors qu'on jouit des trésors de l'été,
C'est à toi que j'ai dû ces aimables prestiges;
Ta brillante planète est fertile en prodiges.
Les Nymphes des jardins, les Nymphes des forêts,
Celles dont l'onde fuit sous des saules épais,
Toutes viennent en chœur célébrer ton Empire;
Elles doivent aimer le *Mois* où l'on soupire.
C'est sous ton signe heureux, au matin d'un beau jour,
Qu'est né ce Dieu cruel que l'on appelle *Amour*.
On le nourrit des fleurs les plus fraîches écloses;
Sur sa lèvre enfantine on exprima des roses:
Pour lui sont leurs parfums, leur épine est pour nous;
La main qui le caresse éprouve son courroux.
En mémoire des soins donnés à son enfance,
Il blesse;... & c'est ainsi que l'Amour récompense!
Mais on dit que sans arme on l'a vu dans les bois;
Il a quitté ses traits & posé son carquois.
Nymphes, hasardez-vous; l'Amour est sans défense,
Et veut fêter ainsi l'instant de sa naissance;
Il est nu, dépouillé; mais en est-il moins beau?
Il s'embellit encore en quittant son bandeau.

Imprudentes, fuyez une ruse nouvelle,
Redoutez de ses yeux la brûlante étincelle.
Votre cœur à ses yeux doit être accoutumé;
C'est quand l'Amour est nu, que l'Amour est armé.

C'est aussi dans ce *Mois* que l'on vit DIONÉE
Sortir, en souriant, de la mer étonnée.
Par le plaisir émus, mille flots caressans
S'entrepoussoient autour de ses charmes naissans.
L'un baise ses cheveux que le Zéphyr dénoue;
L'autre près de sa conque & bondit & se joue;
D'autres avec respect demeurent suspendus,
Fiers d'ouvrir un passage à la belle VÉNUS.
Le *Triton* recourbé, fendant l'onde écumante,
Change en soupirs les sons de sa voix effrayante,
Et sème de *corail* les courans fortunés
Qu'en glissant sur les eaux le char a sillonnés.
Vous, filles de THÉTHYS, de vos grottes profondes,
Vous élevez vos fronts sut la cime des ondes;
Mais, éveillé soudain par tant d'attraits nouveaux,
Le dépit vous oblige à rentrer sous les eaux.
O Beauté! tu naquis au séjour des orages;
L'Univers à tes pieds apporta ses hommages;
Et je consacre ici, dans un riant tableau,
La saison dont la sève échauffa ton berceau.

Ta flamme embrase tout: les côteaux reverdissent;
Des accens du bonheur les grottes retentissent;

L'Ether, à ton aſpect, prodiguant ſes bienfaits,
S'épanche ſur les monts, deſcend ſur les forêts;
Et, ſe couvrant de fleurs, la plaine qu'il inonde
Ouvre ſon ſein avide au Dieu qui la féconde.
Par toi ſont protégés, ſous de ſombres berceaux,
Les amours des Mortels, & l'hymen des oiſeaux.
Chaque branche eſt un nid; tout ſe cherche, s'attire;
Tout ſemble ranimé par le même délire.
L'arbre n'a point de feuille inſenſible au déſir;
Le moment qui l'agite eſt celui du plaiſir.
Le Palmier amoureux vers le Palmier s'incline;
L'Ormeau ſemble chercher l'Ormeau qui l'avoiſine;
Le Peuplier ſoupire, & le Cèdre à l'inſtant
Répond par ſon murmure au ſoupir qu'il entend:
La chaîne de l'hymen embraſſe la Nature;
Il naît un nouveau ſens que l'Amour nous procure.
Juſqu'au foyer des jours ce Monarque ou ce Dieu
S'élève enorgueilli de ſes ailes de feu;
D'un regard ſatisfait il parcourt ſon Empire;
Lui-même il eſt heureux de l'ardeur qu'il inſpire.
Le Monde ſe répare, & l'Olympe enchanté
Sur la terre à grands flots répand la volupté.

Mai, tu m'as inſpiré, reconnois ton ouvrage;
Tu peuples & les airs, & l'onde, & le feuillage.
De tes charmes encor je cache la moitié;
Cher à l'Amour, ton Aſtre eſt cher à l'Amitié.

Le Soleil, le front ceint de rayons ſalutaires,
Entre, pendant ton cours, au ſigne des deux frères,
Amis trop fabuleux, dont le modèle, hélas!
Tant chanté parmi nous, ne s'y reproduit pas;
Le TIBRE étoit fidèle à ta douce influence,
Et pour ouvrir le Cirque, attendoit ta préſence:
C'eſt là que du théatre on nommoit les Vainqueurs.
Tu mêlois au laurier ta verdure & tes fleurs;
Tu ramenois ces jeux & ces danſes Romaines,
Où ſur de frais gazons & de molles arènes,
Des Vierges, des Héros, gaiement entrelacés,
Formoient d'amoureux chants, & des pas cadencés.
Les ſuperbes faiſceaux, la pourpre conſulaire,
Ne venoient point troubler ce folâtre myſtère;
Et ces rians loiſirs, enfans de la ſaiſon,
Déridoient quelquefois la vertu de CATON.
De tes premiers préſens on ornoit les Portiques;
On en paroît l'Autel de ſes Dieux domeſtiques.
Tu vis naître ADONIS, tu vis naître l'AMOUR;
Tu les voyois tous deux fêtés à ton retour;
Mais, & ton influence, & ton aimable empire,
Et ces jeux que pour toi ma Muſe oſa décrire,
Les fêtes de l'Amour, les fêtes d'Adonis,
Tous ces titres brillans, tous ces titres unis,
Ne valent pas la pompe à jamais fortunée
Que ton ſigne prépare en couronnant l'année.

Ils sont évanouis ces jours trop orageux,
Où d'une haine aveugle on attisoit les feux.
Repoussé vers le Nord, le Démon de la guerre
N'osera plus souiller ce tranquille hémisphère.
La FLANDRE voit en paix d'abondantes moissons
Couvrir d'épis dorés ses fertiles sillons;
Le beau ciel du midi n'est plus chargé d'orages.
Nous laissons la discorde à ces peuples sauvages,
Pour se détruire entre eux par le sort destinés,
Et, vainqueurs ou vaincus, toujours infortunés.
Un Traité solennel, par une étroite chaîne,
Joignoit déjà les Cours de VERSAILLE & de VIENNE;
L'Amour, que plus souvent il faudroit consulter,
Ravi de cet accord, songe à le cimenter.
Dans les calculs d'Etat en vain on l'emprisonne;
La Politique sème, & c'est lui qui moissonne.
Enfant, maître des Dieux, par toi vont être unis
La fille de THÉRESE & l'héritier des LIS.
Quelle gloire pour toi! L'un, placé près du Trône,
Nous promet les vertus qu'exige la couronne;
Il annonce déjà cette austère équité
Qui prescrit le devoir, sans nuire à la bonté.
CÉRÈS voit s'élever un jeune TRIPTOLÈME;
Un sillon dans les champs fut tracé par lui-même:
Rejetant loin de lui les vains amusemens,
La moisson de l'automne enrichit son printemps.

L'autre....

L'autre.... Mais suspendons une indiscrète audace ;
Peut-il être un portrait que son aspect n'efface ?
Rivale des Héros, ô toi, qui sais régner,
Qui sais combattre & vaincre, & plaire & gouverner !
Toi, nouvelle PALLAS, qui pourrois, par tes charmes,
Soumettre les Mortels échappés à tes armes ;
C'est toi qui la formas, que dirois-je de plus ?
Laisse-nous dans ta fille admirer tes vertus ;
Que ton cœur attendri fasse grace à mon zèle ;
La FRANCE la désire, & va te voir en elle.
Lorsque la jeune IRIS, messagère des Dieux,
Vient suspendre son prisme à la voûte des Cieux,
De nuance en nuance éblouit notre vue,
Et console la terre en émaillant la nue,
Cette pompe des airs, ce brillant appareil,
Ne font que réfléchir les couleurs du Soleil ;
Pour hâter nos beaux jours, laisse partir l'Aurore.
Dans ton sein maternel tu la retiens encore :
Mais non... l'Hymen l'enlève, elle t'embrasse, fuit ;
Ta main la redemande, & ton œil la poursuit....
Fleurs, naissez sous ses pas ; Zéphyr, deviens fidèle.
L'Amour jouit, triomphe, & vole devant elle ;
Non, ce vulgaire enfant, dont les traits émoussés
Frappent confusément, au hasard adressés,
Mais ce superbe Dieu qui plane autour des Trônes,
Voit tomber à ses pieds le faste des Couronnes,

Et dont les flèches d'or ne bleſſent qu'avec choix
Les Princes, les Héros, ou les enfans des Rois.
Il dévore de l'œil le tréſor qu'il amène;
Les vents à ſon aſpect retiennent leur haleine,
Les nuages épars n'oſeroient le toucher,
Et les autres Amours craignent de l'approcher.
Par de ſecrets chemins le DANUBE lui-même,
Sous la terre égaré, ſuit la Nymphe qu'il aime,
La fille de ſes Rois, dont ſur des bords heureux
Il enchaîna l'enfance & vit les premiers jeux.
Il ſe fraye un paſſage, il s'élance, & la SEINE
Sent bouillonner ſon urne à côté de la *ſienne.*

Des jours trop pareſſeux devançant la lenteur,
Ah! ma penſée enfin ſuit le vol de mon cœur.
Je crois déjà te voir, ô Nymphe fortunée,
De mille adorateurs marcher environnée!
Heureux qui peut l'aimer! trop heureux le Mortel
Qui lui promet un Trône & lui dreſſe un Autel!
Une Grace la ſuit, une autre la précède,
Un charme eſt effacé par celui qui ſuccède.
Sur elle tous les yeux réunis & fixés,
Interprètent les vœux de nos cœurs empreſſés.
Tel, au moment qu'un Aſtre inconnu ſur la terre,
Par de nouveaux rayons étonne l'hémiſphère,
Cent tubes pour le voir ſont tournés vers les cieux;
Il emporte vers lui les regards curieux:

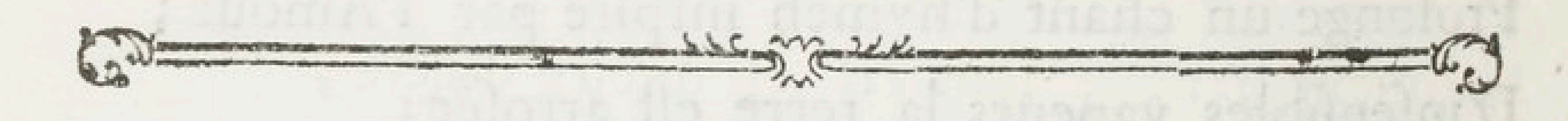
On l'épie, on l'obſerve, on l'érige en préſage,
Et l'on craint de manquer l'inſtant de ſon paſſage.
Hymen, applaudis-toi; le Temple eſt-il paré?
Oui, des plus beaux feſtons ta main l'a décoré.
Je les vois ſerpenter autour de ſes colonnes;
Les Gémeaux ſur l'Autel ſuſpendent deux couronnes;
Un Aigle, ſur le faîte, enchaîné par CYPRIS,
Laiſſe tomber la foudre, & joue avec les LIS.
Déjà ſous le Portique avance ta conquête;
Le Bonheur a donné le ſignal de la fête.
Les Amans ſont époux, l'Amour rit, & la Paix
Va porter dans les cieux les ſermens qu'ils ont faits.
Ingénieux Plaiſirs, volez ſous ces ombrages;
Vous, preſtiges de l'Art, enchantez ces bocages,
Et que votre féerie, épuiſant tous ſes dons,
Faſſe envier aux Dieux le Palais des BOURBONS.
Le jour baiſſe & s'éteint. Un Aſtre doux & ſombre
Mélange dans les cieux la lumière avec l'ombre;
Et, fier de ſe lever ſur ces charmans réduits,
Il annonce déjà la plus belle des nuits.
Qu'entends-je? le ſalpêtre & s'élance & réſonne!..
Amours, ne fuyez point, ce n'eſt plus MARS qui tonne.
L'air étincelle au loin de mille feux nouveaux,
Et les Aſtres des cieux ont trouvé des rivaux.
Ce globe, à qui la nuit oppoſe en vain ſes voiles,
S'élève en point obſcur & retombe en étoiles;

Pour le plaisir des yeux ces serpens allumés
Allongent en sifflant leurs anneaux enflammés;
L'élément destructeur, qui brûle & qui renverse,
Revêt à chaque instant une forme diverse:
En nappes il s'épanche, il monte en jets brillants,
En gerbe s'arrondit, joue en cercles roulans,
Se divise en rameaux, se dessine en parterre,
Ou d'un fleuve embrasé semble inonder la terre.
Son bruit cesse; & soudain de plus fixes clartés
Sous ces bosquets de feu règnent de tous côtés.
De ce vaste canal les NAYADES errantes
N'osent plus approcher de leurs grottes ardentes,
Comptent tous les points d'or semés sous ces berceaux,
Et s'étonnent de voir pétiller leurs roseaux.
VULCAIN, abandonnant les antres de SICILE,
Contemple avec orgueil ce lumineux asile;
Mais, trompé tant de fois, & toujours soupçonneux,
Il croit que pour Vénus on a paré ces lieux,
Et que dans leurs jardins un rival qui l'affronte,
Distribua ces feux, pour éclairer sa honte.
 Peindrai-je ces festins, où de mille flambeaux
La clarté se disperse à travers cent cristaux;
Ces spectacles, ces jeux, ces pompeuses merveilles
Qui captivent les yeux, le cœur, & les oreilles;
Tous ces jeunes Guerriers, tendre espoir de l'Etat,
Des regards de LOUIS empruntant leur éclat;

Ce cercle éblouiſſant, ces Beautés ſous les armes,
Brillantes de rubis éclipſés par leurs charmes.
L'heure ſonne... O tranſport! ô moment ſouhaité!
Jeunes Amans, tout fuit; mais l'Amour eſt reſté.
La lampe nuptiale à ſon flambeau s'allume;
Il vole ſous ces dais; c'eſt lui qui les parfume.
Suivez aveuglément la main qui vous conduit,
Ecoutez ſans effroi l'enfant qui vous inſtruit.
Tour-à-tour il vous cache, il vous rend la lumière;
Et ſe ſauve en riant dans les bras du Myſtère.
Zéphyr dort ou ſe tait; l'oiſeau ſeul juſqu'au jour
Prolonge un chant d'hymen inſpiré par l'Amour;
D'inſenſibles vapeurs la terre eſt arroſée;
Le bouton s'enfle & naît ſous des flots de roſée.
Mai, dont l'aſtre préſide aux amoureuſes nuits,
Peint d'un plus doux émail les jardins rafraîchis,
Et veut qu'un couple auguſte, en voyant leur parure;
Diſe: Notre bonheur embellit la Nature.
Couple cher et sacré, quel brillant avenir!
Jamais l'aile du Temps n'oſera le ternir.
Sur d'immortels fuſeaux les Parques étonnées
Dévident en fil d'or vos longues deſtinées;
Le front ceint d'olivier, des palmes à la main,
La Concorde vous ſuit avec un front ſerein;
Dans les nœuds de l'Hymen l'Abondance arrêtée;
Renverſe ſur vos pas le tréſor d'Amathée,

Ou LUCINE, à la FRANCE annonçant ſes faveurs,
Laiſſe vos rejetons poindre parmi des fleurs.
Sur ces touffes de lis, que leur tête ſurmonte,
L'œil avide les voit ; c'eſt le cœur qui les compte.
Rempliſſez notre eſpoir : fiers du titre d'Amans,
Ne vous croyez époux qu'au centième printemps;
Et puiſſiez-vous alors, dans ces lieux de délices,
Qui de vos feux naiſſans conſacrent les prémices,
D'un ſi doux ſouvenir gardant la volupté,
Sourire encore au mois que ma Muſe a chanté.

M. Dorat.



N.° 2019 *c.*

MOKA (éloge & origine du café).

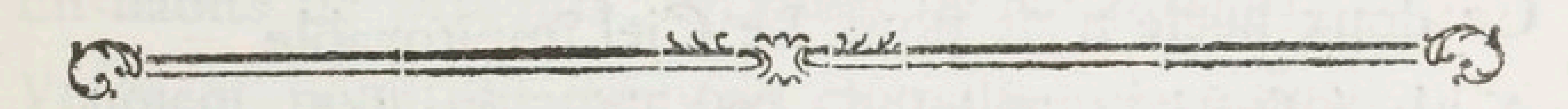
MOKA (1), noble cité, ſois fière & glorieuſe;
Tu vois naître en tes champs une graine fameuſe :
L'arbre qui la produit ſur ce bord fortuné,
Eſt de fruits & de fleurs en tout temps couronné.
Aux lieux de ſa naiſſance inconnue, avilie,
Elle fuit indignée, &, par-tout accueillie,

(1) Ville de l'Arabie Heureuſe, à l'embouchure de la mer Rouge, & à quinze lieues du détroit de Babel-Mandel. C'eſt de cette Ville que vient le meilleur café.

Elle aime à se répandre, à se multiplier;
Son domaine bientôt, c'est l'Univers entier.
L'Europe la transporte aux champs du Nouveau Monde,
Plus que dans sa Patrie elle devient féconde :
Grossissant le commerce, animant ses ressorts,
Elle est pour les Etats un germe de trésors.
Mais que vois-je ? le feu sur elle se déploie;
Dans un cachot d'acier un fer mouvant la broie;
Elle est réduite en poudre, & sur l'ardent fourneau;
Noirâtre, elle bouillonne, incorporée à l'eau.
Quel concours de vertus dans sa boisson réside!
Le sang en est rendu plus actif, plus fluide;
L'aliment dans le sein en est mieux digéré,
Le chile nourricier en est accéléré;
Les sens appesantis, les esprits qui sommeillent,
Doucement excités, à son aspect s'éveillent :
Mais bornons-en l'usage, ou craignons que nos yeux
N'attendent trop long-temps le sommeil gracieux.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.

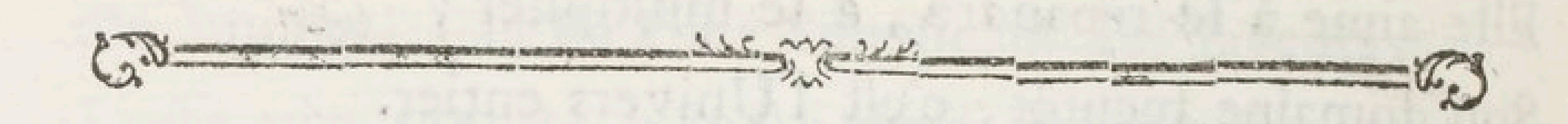


N.° 2020.

MOISSON (la), *& action de graces après la moisson.*

V. la lettre E. N.° 1133.

M. de Saint-Lambert.



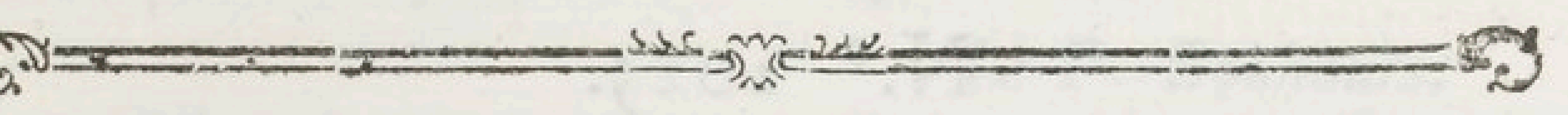
N.° 2021.

MOLLESSE (la) *déclamant contre Louis XIV, parce qu'il la trouble par ses conquêtes.*

O nuit ! que m'as-tu dit ? quel Démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,
S'endormoient sur le Trône, &, me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un
Comte ?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour :
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand FLORE dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans PARIS le Monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable
A placé sur leur Trône un Prince infatigable ;
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits ;
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.

J'entends à ſon ſeul nom tous mes Sujets frémir;
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir.
Loin de moi ſon courage, entraîné par la gloire,
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
. . . . La Molleſſe oppreſſée,
Dans ſa bouche, à ce mot, ſent ſa langue glacée,
Et, laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Deſpréaux.



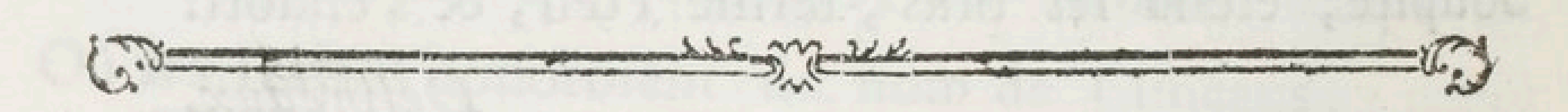
N.° 2022.

MOLIÈRE (l'apologie de).

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ſes beaux traits, aujourd'hui ſi vantés,
Furent des ſots eſprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur, à ſes naiſſantes pièces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scène plus exacte;
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.
L'un, défenſeur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu.

L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au Parterre :
Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des Humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Boileau.



N.° 2023.

MOLIÈRE (éloge de).

Ornement du Théatre, incomparable Acteur,
Charmant Poëte, illustre Auteur,
C'est toi dont les plaisanteries
Ont guéri des Marquis l'esprit extravagant;
C'est toi qui, par tes momeries,
As réprimé l'orgueil du Bourgeois arrogant.
Ta Muse, en jouant l'Hypocrite,
A redressé les faux Dévots;
La Précieuse, à tes bons mots,
A reconnu son faux mérite:
L'Homme, ennemi du genre humain,
Le Campagard, qui tout admire,

N'ont pas lu tes Ecrits en vain;
Tous deux s'y sont instruits en ne pensant qu'à rire.
Enfin tu réformes & la Ville & la Cour:
Mais quelle en fut la récompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un grand Comédien,
Qui mît à les polir son art & son étude.
Mais, MOLIÈRE, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmi leurs défauts, que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Le P. Bouhours.



N.° 2024.

MOLIÈRE (épitaphe de).

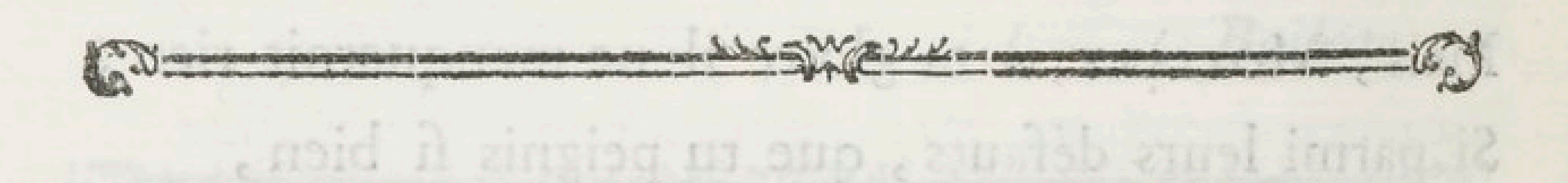
EN ce tombeau gissent PLAUTE & TÉRENCE,
Et cependant le seul MOLIÈRE y gît;
Il les faisoit revivre en son esprit,
Par leur bel Art réjouissant la FRANCE.
Ils sont partis; & j'ai peu d'espérance
De les revoir, malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, & Plaute, & Molière, sont morts.

La Fontaine.

N.° 2025.

MOMENT (le bon). *V.* la lettre C. N.° 677.

Pannard.



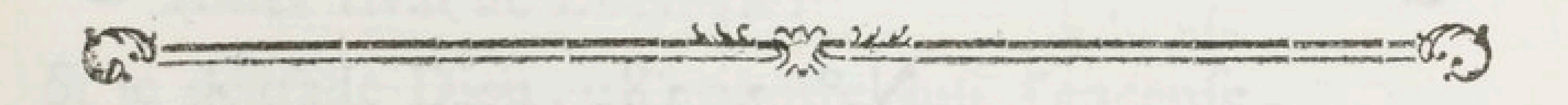
N.° 2026.

MONARCHIQUE (entretien ſur les différences de l'Etat) *& de l'Etat Deſpotique.*

EST-IL donc, entre nous, rien de plus deſpotique
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République ?
Vos loix ſont vos tyrans; leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur;
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le Citoyen de ROME, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous:
Trop d'éclat l'effarouche, il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on peut lui faire;
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.

Je ſais bien que la Cour, Seigneur, a ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flatteurs :
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La Gloire auprès de lui ne fuit point les délices ;
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un Maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le Vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères loix ſe taiſent devant nous.

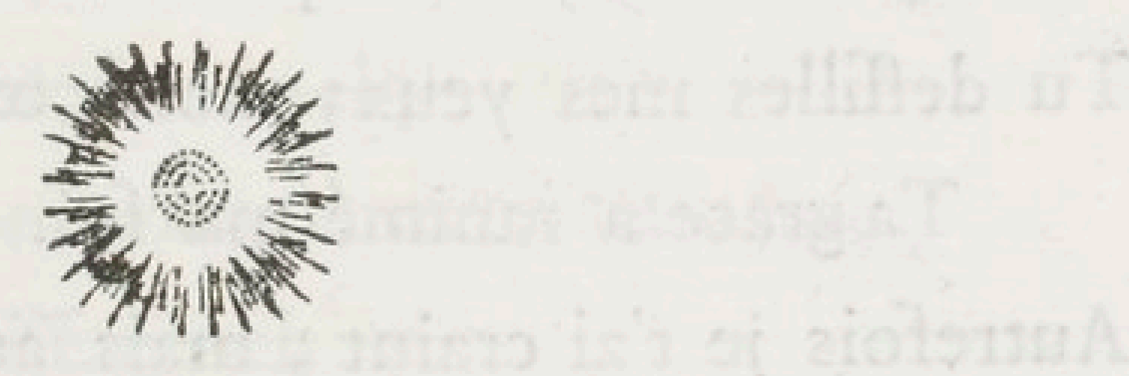
De Voltaire.

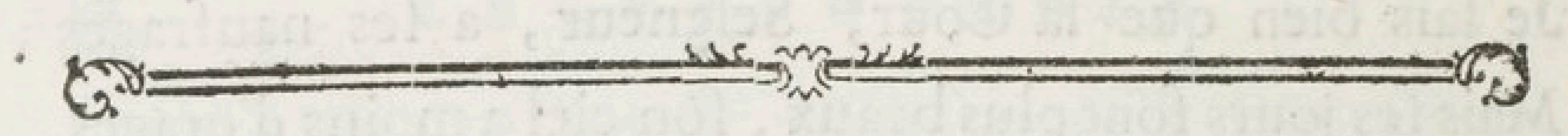


N.° 2027.

MONARQUE (le) *ſenſé, & bien intentionné.*
V. la lettre P. N.° 2542.

Le Brun.



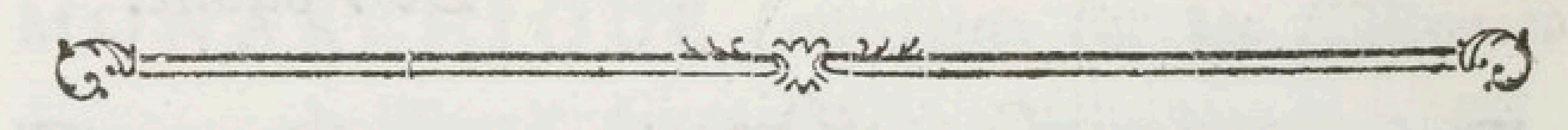


N.° 2027 *a.*

MONARQUE (portrait d'un) *redouté par ſes vertus, plus que par ſa puiſſance.*

Aux traits éblouiſſans qui forment les Héros,
Joignant mille vertus qui charment le repos,
Ce Prince (1), revêtu de la grandeur ſuprême,
Sembloit à tous les yeux la devoir à lui-même :
Bienfaiſant, père, ami, ſans ceſſer d'être Roi,
Sans ſceptre & ſans aïeux, il eût donné la loi.

M. le Comte d'Eſtaing.



N.° 2028.

MONDAIN (le retour du) *à Dieu.*

J'aimois à t'oublier, Seigneur, & tu te venges
De mon oubli par ton amour.
Daigne entendre ma voix : je chante les louanges
Que te doit mon pieux retour.
Tu deſſilles mes yeux; mon cœur n'eſt plus le même;
Ta grace a ranimé ma foi.
Autrefois je t'ai craint; mais aujourd'hui je t'aime,
Et je ne veux aimer que toi.

(1) Louis XIV.

Il eſt vrai que toujours j'ai cru l'ame immortelle,
Et que, pour punir les pervers,
Ta main entretenoit une flamme éternelle
Dans les abymes des Enfers.
Toujours ma bonne foi déteſta l'artifice;
Un Trône ne m'eût-il coûté
Qu'une ſeule baſſeſſe, ou la moindre injuſtice,
Je l'aurois cru trop acheté.
C'eſt là que je bornois tout mon Chriſtianiſme.
O Monde lâche & ſuborneur!
Oui lorſque j'inſultois aux Dieux du Paganiſme,
Mon Dieu n'étoit que mon honneur.
En inſultois-je moins à la Toute-puiſſance,
Altier rival de LUCIFER?
Si je dégrade Dieu, qu'importe qui j'encenſe,
De moi-même ou de JUPITER?
O forfait! Ah! Seigneur, lorſqu'une eau ſalutaire
Imprima ſur mon jeune front
De tes nouveaux enfans l'immortel caractère,
T'avois-je promis cet affront?
Aux folles vanités j'avois dit anathême,
Et, par un ſerment ſolennel,
J'avois pris à témoin ton nom & mon Baptême,
De ne ſervir que l'Eternel.
Un ſerment ſi pieux ne fut qu'une impoſture;
Le ſaint Temple même en frémit;

Je mentois au Très-Haut. Hélas ! je fus parjure
Dès que l'âge me le permit.
Fatigué de ton joug, j'entrai dans ma jeunesse
Par le mépris de mon devoir ;
Souvent même, honteux d'un reste de sagesse,
J'appréhendai d'en trop avoir.
Le Monde m'enivra de ses fausses maximes;
Je ne voyois que par ses yeux;
Il flattoit mes erreurs ; & presque par des crimes
Je croyois mériter les Cieux.
J'immolois mon repos aux profanes usages ;
Et, Martyr du Peuple & des Grands,
Pour donner à mon nom d'inutiles suffrages,
Je me donnois mille tyrans.
Un éloge équivoque étoit le seul salaire
Dont le Monde payoit mes soins.
Cruel aveuglement ! Ah ! Grand Dieu, pour te plaire,
Il m'en auroit coûté bien moins !
Par quel attrait fatal me laissois-je surprendre ?
Eh quoi ! ne m'éclairois-tu pas ?
Et pour rompre mes fers, cessois-tu de me tendre
Seigneur, un secourable bras ?
Tu m'appelois sans cesse. Aujourd'hui mes disgraces,
Demain la mort d'un tendre ami ;
Tes promesses tantôt, & tantôt tes menaces
Réveilloient mon cœur endormi.

Alors

Alors ma main alors s'armoit contre l'Idole
Qui te raviſſoit mon encens.
Je voulois la briſer ; mais un plaiſir frivole
Sous ſes loix engageoit mes ſens.
Bientôt mon repentir s'expliquoit par mes larmes ;
La prière étoit mon recours.
Tu m'entendis, Seigneur, tu vins, dans mes alarmes,
M'offrir un triomphant ſecours.
Le Monde fut vaincu ; je dévoilai le traître
Qui m'avoit ſi long-temps ſéduit.
Heureux qui peut d'abord, tel qu'il eſt, le connaître !
Plus heureux celui qui le fuit !
D'un maſque gracieux vainement il ſe couvre ;
Il faut toujours le redouter.
Il eſt malin, impie ; & ſa bouche ne s'ouvre
Que pour médire ou pour flatter.
Il abhorre tes Saints, grand Dieu ! tes Saints l'abhorrent :
Il les craint ; il eſt leur terreur.
Ses plus chers favoris, ceux même qui l'adorent,
En ont une ſecrète horreur.
Et j'ai pu l'eſtimer, ce mépriſable Monde !
Plus que toi j'ai pu le chérir !
N'eſt-ce pas ſur ta mort que mon ſalut ſe fonde,
Et pour moi l'ai-je vu mourir ?
Que dis-je ? ai-je oublié que ſur un bois infame
Le barbare perça ton flanc,

Et que ſans ceſſe il cherche à ravir à mon ame
Le prix infini de ton ſang ?
Tu ne permettras pas que ſa haine m'enlève
L'amas de tes divins tréſors.
En vain il me pourſuit ; en le fuyant, j'achève
De triompher de ſes efforts.
Dans le ſein du tumulte, au milieu des ſpectacles
Je viens d'échapper à ſes attraits :
Le déſert où je cours me promet des miracles
Pour vaincre encor mieux ſes attraits :
Prêtez-moi le ſecours de vos rapides ailes,
Anges du Ciel ; je cherche un lieu,
Où, ne me propoſant que vous pour mes modèles,
Je puiſſe être ſeul avec Dieu ;
Et vous, lointains climats, aſiles charitables
De la vertu de tant de Saints,
Ouvrez-moi ces rochers dont les creux reſpectables
Les cachoient aux yeux des Humains.
Je veux m'y renfermer. Monde, je t'abandonne,
Tu ne ſeras plus mon vainqueur.
Ma caverne m'attend ; mais non, Dieu ne m'ordonne
Que la ſolitude du cœur.
Dans ce nouveau déſert, Seigneur, ſers-moi de guide ;
Je veux te ſuivre, ſoutiens-moi :
Le Monde déſormais ſera ma THÉBAÏDE,
Et je n'y vivrai que pour toi.

Le P. Cléric.

N.° 2029.

MONDAIN (défense du).

A table hier, par un triste hasard,
J'étois assis près d'un maître Caffard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De LUCIFER ; & moi, Prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.
Damné, comment ? pourquoi ? Pour vos folies.
Vous avez dit, en vos Œuvres non pies,
Dans certain Conte, en rimes barbouillé,
Qu'au Paradis ADAM étoit mouillé
Lorsqu'il pleuvoit sur notre premier Père ;
Qu'EVE avec lui buvoit de belle eau claire ;
Qu'ils avoient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, & vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits !
Vivre à présent, qu'avoir vécu jadis.
Parquoi, mon fils, votre Muse pollue
Sera rôtie, & c'est chose conclue.

Difant ces mots, fon gofier altéré
Humoit un vin qui, d'ambre coloré,
Sentoit encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée;
Un rouge vif enluminoit fon teint.
Lors je lui dis : Pour Dieu, Monfieur le Saint,
Quel eft ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? Il vient de CANARIE;
C'eft un nectar, un breuvage d'ELU;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il foit bu.
Et ce café dont, après cinq fervices,
Votre eftomac goûte encor les délices?
Par le Seigneur il me fut deftiné.
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine induftrie
L'aille ravir aux champs de l'ARABIE?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la CHINE empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée;
Cet argent fin, cifelé, goudronné,
En plat, en vafe, en foucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde
Dans le Potofe, au fein d'un Nouveau Monde.
Tout l'Univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,

Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au Monde entier, épuisé pour vous plaire.
O faux Dévot! véritable Mondain!
Connoissez-vous; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence;
Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit:
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le Riche est né pour beaucoup dépenser,
Le Pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement & l'amour des Naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle & plus féconde;
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée, & la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit, en ANGLETERRE, en FRANCE,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le Pauvre y vit des vanités des Grands;
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

J'entends d'ici des Pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas;
Qui, me citant DENIS d'HALICARNASSE,
DION, PLUTARQUE, & même un peu d'HORACE,
Vont criaillant qu'un certain CURIUS
CINCINNATUS, & des Conſuls en *us*,
Bêchoient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils manioient la charrue & les armes,
Et que les bleds tenoient à grand honneur
D'être ſemés par la main d'un Vainqueur.
C'eſt fort bien dit, mes Maîtres. Je veux croire
Des vieux Romains la chimérique Hiſtoire;
Mais, dites-moi: Si les Dieux, par haſard,
Faiſoient combattre AUTEUIL & VAUGIRARD,
Faudroit-il pas, au retour de la guerre,
Que le Vainqueur vînt labourer ſa terre?
L'auguſte ROME, avec tout ſon orgueil,
Rome jadis étoit ce qu'eſt Auteuil.
Quand ces enfans de MARS & de SYLVIE,
Pour quelque pré ſignalant leur furie,
De leur village alloient au champ de Mars,
Ils arboroient du foin pour étendards.
Leur JUPITER, du temps du bon Roi TULLE,
Etoit de bois; il fut d'or ſous LUCULLE.
N'allez donc pas, avec ſimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh ! que COLBERT étoit un esprit sage !
Certain butor conseilloit, par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des LYONNOIS ouvrage industrieux ;
Du conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie :
Mais ce Ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat ;
De tous nos Arts il agrandit la source ;
Et du Midi, du Levant, & de l'Ourse,
Nos fiers voisins, de nos progrès jaloux,
Payoient l'esprit qu'ils admiroient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit PARIS, PEQUIN, ni Rome ;
C'est SALOMON, ce Sage fortuné,
Roi philosophe, & PLATON couronné,
Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe.
Vit-on jamais un luxe plus superbe ?
Il faisoit naître, au gré de ses desirs,
L'argent & l'or, mais sur-tout les plaisirs.

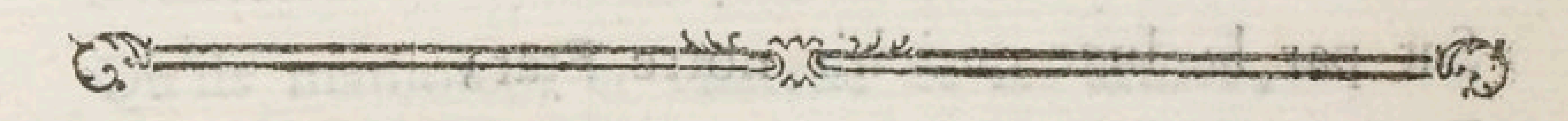
De Voltaire.



N.° 2029 *a.*

MONDE (à un jeune homme qui débute dans le). *V.* la lettre A. N.° 168.

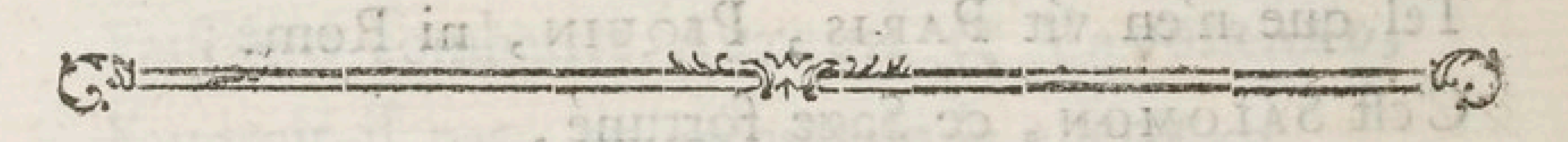
La Chaussée.



N.° 2029 *b.*

MONDE, (moralité sur le peu de valeur des choses de ce). *V.* la lettre H. N.° 1549.

De Caux.



N.° 2030.

MONDE (le) *comparé à un Théatre.*

. . . .

LE Monde, à mon avis, est comme un grand Théatre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le Fou représenter le Sage,
L'Ignorant s'ériger en Savant fastueux,
Et le plus vil Faquin trancher du vertueux.

Boileau.



N.° 2030 *a*.

MONDE (les quatres âges du). *Anéantiſſement du premier bonheur.*

L'AGE d'or, âge heureux du Monde en ſon enfance,
Vit fleurir l'équité, vécut dans l'innocence.
Avant que le pouvoir des Conſuls ou des Rois
Fît graver ſur l'airain la mémoire des Loix,
Par l'attrait des vertus on ſuivoit la juſtice;
On ignoroit les noms de peine & de ſupplice.
Un Juge, environné de pâles Supplians,
Ne diĉtoit point alors ſes arrêts effrayans;
L'Homme, ſimple en ſes mœurs, ſimple dans ſa droiture,
Pour juge avoit ſon cœur, & pour loi la Nature.
Le pin, des monts altiers deſcendu ſur les mers,
N'alloit point voyager dans un autre Univers;
Et, content d'habiter le lieu qui le vit naître,
Chacun bornoit le Monde à ſon vallon champêtre.
On n'avoit point encore armé les eſcadrons,
Arrondi la trompette, & courbé les clairons,
Ni de larges foſſés entouré les murailles;
On ignoroit le fer forgé pour les batailles;
Et ce ſiècle innocent, ſans guerre, ſans procès,
Goûtoit les doux loiſirs d'une éternelle paix.

La terre, vierge encor, fertile ſans culture,
Du ſoc qui la déchire ignoroit la bleſſure.
Les Humains, ſatisfaits de ſes libres préſens,
Cueilloient ſur les buiſſons leurs ſimples alimens,
Les fruits de l'arboiſier, la fraiſe montagneuſe,
Et la mûre attachée à la ronce épineuſe;
Le gland pouvoit ſuffire à leurs ſobres déſirs.

Le printemps régnoit ſeul; l'haleine des Zéphyrs
Careſſoit mollement les fleurs dont la Nature,
D'elle-même & ſans ſoins, émailloit la verdure;
L'épi, ſans Laboureur, jauniſſoit les guérets:
Là, couloit un lait pur; là, couloit un vin frais;
Et d'un miel ſavoureux la liqueur précieuſe
Diſtilloit à flots d'or des branches de l'yeuſe.

Vainqueur du vieux SATURNE, un Dieu moins indulgent
Soumit bientôt le Monde à ſon ſceptre d'argent.
JUPITER, en ſaiſons partageant les années,
De l'antique printemps abrégea les journées;
L'été brûla les champs glacés par les hivers,
Et l'automne inégal attriſta l'Univers.

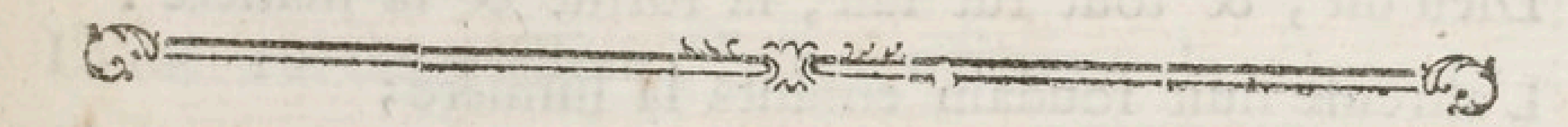
Alors l'air s'embraſa de chaleurs orageuſes,
Et le froid Aquilon, de ſes ailes neigeuſes,
Fit pleuvoir les frimas. Un antre, un toit de joncs,
Offrirent des abris, ſervirent de maiſons.
Dans ces champs que le bled couronnoit ſans ſemence,
Il fallut de CÉRÈS dépoſer l'eſpérance;

Il fallut que le Bœuf, aux travaux condamné,
Gémît dans les sillons, sous le joug incliné.
L'âge d'airain vit naître une race nouvelle,
Prompte à s'armer, farouche, & non pas criminelle.
Ce fut au siècle affreux, nommé siècle de fer,
Que le crime en fureur s'échappa de l'Enfer.
La bonne foi, la paix, si long-temps adorées,
Et l'honnête pudeur, sur leurs ailes dorées,
Loin des Hommes pervers disparurent soudain.
Des vices opposés le dangereux essain,
Les trahisons, la fourbe, accourant sur leur trace,
De ces Filles du Ciel usurpèrent la place,
Et l'envie, & l'orgueil, la soif de posséder,
Et, plus coupable encor, la soif de commander.
Le hardi Nautonier, sur la foi d'une étoile,
A des vents mal connus osa livrer la voile;
Et la mer vit les pins, avec orgueil flottans,
Insulter la tempête & braver les AUTANS.
La terre, ainsi que l'air, long-temps libre & commune,
Fut soumise au partage: une pierre importune
Limita les enclos des divers possesseurs.
Ce ne fut point assez d'épuiser ses faveurs,
D'exiger les tributs de ses plaines fécondes;
On osa déchirer ses entrailles profondes,
Creuser jusqu'aux Enfers, & ravir les métaux,
Ces trésors corrupteurs, alimens de nos maux,

Trésors, que la Nature avec prudence avare,
Cacha, loin de nos yeux, aux confins du TÉNARE.
A peine eut-on connu le fer coupable & l'or,
L'or, métal plus funeste & plus coupable encor,
Que la guerre parut, qui, d'une main sanglante,
Agite avec fureur son armure bruyante;
Qui soudoye avec l'or ses barbares soldats,
Et forge avec le fer le glaive des combats.
Plus d'hospitalité; chacun vit de rapine;
L'ami de son ami médite la ruine;
L'époux est égorgé dans son lit conjugal;
La marâtre mélange un breuvage infernal.
Il n'est plus de concorde, & même entre les frères
La Nature est sans droits; les filles & les mères
Brisent les nœuds du sang, si chéris & si saints;
Le fils dénaturé, par des vœux assassins,
Des jours trop lents d'un père accuse la durée.
On ne voit que forfaits; & la céleste ASTRÉE,
S'exilant des climats d'où s'exiloient les Dieux,
En plaignant les Mortels, remonte dans les Cieux;
Et quitte, l'œil en pleurs, la terre ensanglantée.
La retraite des Dieux ne fut pas respectée.
Les Géans, entassant, dans leur rebellion,
PÉLION sur l'Olympe, OSSA sur Pélion,
Voulurent détrôner le Roi de l'Empirée:
La foudre vengeresse arma sa main sacrée,

Et, renversant ces monts l'un sur l'autre entassés,
Ecrasa sous leur poids les Géans terrassés.
Du sang de ses enfans la terre au loin fumante,
Craignoit de voir sa race avec eux expirante ;
De ce sang tiède encore elle anima les flots ;
Et de là, nous dit-on, des hommes sont éclos,
Hommes profanateurs, altérés de rapine,
Et ne démentant point leur sanglante origine.

Traduction nouvelle des Métamorphoses d'Ovide, par M. de Saint-Ange.



N.° 2031.

MONDE (la création du) *& de l'Homme.*

Quel transport inconnu saisit soudain mon ame ?
Dieu lui-même m'anime, il m'éclaire, il m'enflamme :
La Nature à mes yeux offre un aspect nouveau ;
Ce spectacle m'inspire, & je prends le pinceau.
Je vais peindre de Dieu l'active providence,
La majesté suprême, & le pouvoir immense.
Ce Dieu du Monde entier, dont il est créateur,
Est l'ame universelle & le conservateur.
Profondeur ineffable, impénétrable abyme !
Egalons notre style à ce sujet sublime.

Levez les yeux, Mortels, & regardez les cieux;
Du jour & de la nuit ces flambeaux radieux;
Parlez; de ces grands corps l'admirable structure
N'annonce-t-elle pas l'Auteur de la Nature?
Eh! quel autre qu'un Dieu, qu'un Etre intelligent,
Peut être leur moteur & leur premier agent?
Oui, son esprit fécond, embrassant tout l'espace,
Fit éclore le Monde, en entretient la masse.
Tout n'étoit que néant, qu'un ténébreux chaos;
L'esprit de Dieu flottoit sur la face des eaux.
Dieu dit; & tout fut fait, la forme & la matière:
L'affreuse nuit soudain enfanta la lumière;
La terre offrit alors un théatre plus beau;
Tout fit voir à l'instant un spectacle nouveau.
Dieu divisa le temps en deux parties égales,
Du jour & de la nuit régla les intervalles.
Le Soleil fut créé pour présider aux jours;
La Lune pour les nuits détermina son cours:
Dieu fit entrer la nuit & les ténèbres sombres,
Par degrés dans le jour, & le jour dans les ombres.
Où du plus pur ETHER finit le vaste champ,
La volonté de Dieu fixa le Firmament;
Sa main y suspendit ces globes de lumière
Qui dans des temps égaux fournissent leur carrière:
Balancé dans l'espace & dans l'immensité,
Chaque globe depuis roule avec majesté.

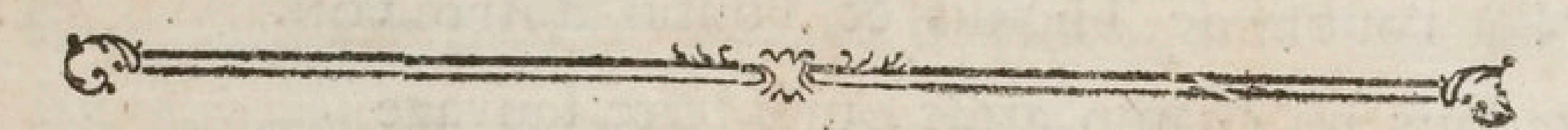
Alors des élémens on vit cesser la guerre;
Avec son tourbillon Dieu fit tourner la terre:
L'assemblage des eaux, dans ses flancs renfermé,
Fit circuler par-tout un principe animé;
Et des êtres divers ce principe de vie
Fut le lien puissant, père de l'Harmonie;
Les causes, les effets, l'un à l'autre enchaînés,
Par d'immuables loix furent déterminés;
Tout l'Univers, soumis à l'ordre invariable,
Porta de son Auteur la marque respectable.
Chaque élément bientôt se peupla d'habitans;
La mer eut ses poissons, l'air ses hôtes volans,
Et la terre nourrit, dans ses plaines fertiles,
Insectes, végétaux, quadrupèdes, reptiles.
A chaque créature, à ses moindres besoins,
Avec proportion Dieu dispensa ses soins,
Et dans tout être alors mit cet instinct suprême,
Par qui tout être peut se conserver lui-même.
Un air pur & serein, un éternel printemps,
Faisoient verdir les prés, fertilisoient les champs;
Les animaux épars bondissoient dans les plaines,
Un sang libre & nouveau palpitoit dans leurs veines.
Croissez, multipliez, leur dit, le Tout-Puissant,
Et *perpétuez-vous*, en vous reproduisant.
Chaque espèce, docile à la voix de son Maître,
A mille individus transmit depuis son être.

Dieu créa l'Homme enfin. Ce chef-d'œuvre nouveau
Fut fait à ſon image, & marqué de ſon ſceau.
Les Anges étonnés ſur ſa céleſte cime
Célébrèrent de Dieu la ſageſſe ſublime.
Le limon ſous ſes doigts eſt bientôt animé,
La pouſſière reſpire, & l'Homme fut formé.
Grand Dieu ! de ton eſprit une étincelle émane;
Soudain l'ame s'échappe & pénètre l'organe.
L'Homme du Créateur reçut lors en naiſſant
Le privilége heureux de ſeul être penſant;
Rayon de Dieu, ſon ame aſſervit la matière,
Embraſſe le contour de la Nature entière;
La terre eſt ſon domaine, &, Roi de l'Univers,
Les hôtes des forêts, les habitans des airs,
Ont reconnu dans l'Homme, en lui rendant hommage,
La majeſté de Dieu peinte ſur ſon viſage:
Comblé d'honneur, de biens, & Maître reſpecté,
Lui ſeul connoît l'Auteur de la félicité,
Lui ſeul, dans l'Univers, eſt né pour le connoître,
Pour l'aimer, l'adorer, lui rapporter ſon être.
L'Homme eſt libre & le ſait: il veut; & ſon pouvoir
Pour bornes ne connoît que la loi du devoir.
Déjà l'Aſtre du jour, de ſa vive lumière,
Avoit ſix jours doré l'un & l'autre hémiſphère,
Quand l'Eternel enfin, après tant de travaux,
Contemple ſon ouvrage, & ſe rend au repos.

Miroir

Miroir de sa grandeur, le Monde est un spectacle
Où tout offre à nos yeux un éternel miracle :
Si tout fut fait de rien par son verbe puissant,
Sans cesse sa bonté le tient hors du néant.
Homme, Dieu pour toi seul a fait toutes ces choses :
Après tant de bienfaits, sois ingrat, si tu l'oses.

*M.****



N.º 2031 *a.*

MONDE (le) *poétique.*

DEPUIS que je vous ai quitté,
Mon esprit a peu consulté
Et l'austère THÉMIS & la douce URANIE ;
J'oublie également les Loix & le Génie ;
Et je me meurs d'oisiveté :
Un levain de stoïcité
Mêle à mon sang tardif quelques humeurs chagrines ;
Et j'ai, comme ZÉNON, des vertus bien voisines
De l'orgueil & de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique
Marchant les yeux distraits, & morne en son maitien ;
Et son cortége magnifique
De grands raisonnemens qui ne mènent à rien,
Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique

Des maux dont il nous entretient ;
Joignez-y quelque peu de fougue poétique,
Mélangé de légèreté
Et de traits de férocité,
Qui me donnent en gros certain air prophétique,
Dont au temps fabuleux j'aurois bien profité.
De cet inutile aſſemblage
Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Apollon.
Je ſuis un champ aride, une terre ſauvage
Que d'une aile brûlante a couvert l'Aquilon :
Mon eſprit eſt tombé comme une fleur fanée ;
Ma nudité s'étend ſur tout ce que je vois,
Et la Nature, autour de moi,
Eſt une maſſe décharnée.
Nos côteaux, nos vallons ſont des objets muets,
Ou n'offrent à mes yeux que traces de misère :
Je penſe, au fond de nos forêts,
Que le jour à regret m'éclaire :
L'Univers porte encor les marques du chaos.
Pourquoi ces plantes diſperſées,
Sous l'aconit brûlant les roſes oppreſſées,
Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux ?
. . . .
Ce globe, cette mer de matière fluide,
Qui, ſe voûtant en arc, forme notre horizon ?
Qu'eſt-ce en effet qu'une priſon

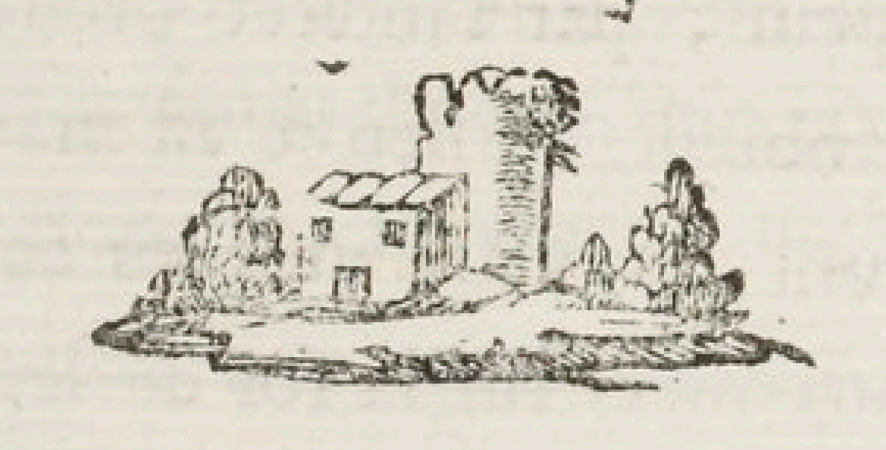
Qu'à tout moment la Mort parcourt d'un vol rapide,
Où la corruption ſème un germe infecté,
Où, par le temps qui fuit, qui conſume, & qui mine,
Chaque être vers ſa fin eſt ſans ceſſe emporté,
Et ſe nourrit de ſa racine?
De déſordre & de maux quelle variété!
Et combien différente étoit cette Nature
Dont la docte Uranie enſeigne la ſtructure
Au ſommet du PARNASSE où je fus allaité!
Je me rappelle encor l'inſtant où ma paupière,
Par ſon ſouffle imprévu, s'ouvrit à la lumière;
C'étoit lorſque VÉNUS remonte vers les cieux,
Pour quelque Amant chéri venue en ces bas lieux,
Au moment que l'Aurore, avec des doigts de roſe,
Sépare en ſouriant la nuit d'avec le jour,
Et que la terre, qui repoſe,
Eſt des Dieux regardée avec des yeux d'amour.
Dans une aſſez vaſte diſtance
L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les airs;
L'Univers au milieu ſe levoit en ſilence,
Comme un vaiſſeau léger s'avance ſur les mers.
L'Orient au Soleil préparoit une voie
De perles, de rubis, des plus vives couleurs;
Là, le ciel en s'ouvrant ſembloit verſer des pleurs
D'applaudiſſement & de joie,
Et les Zéphyrs formoient les calices des fleurs

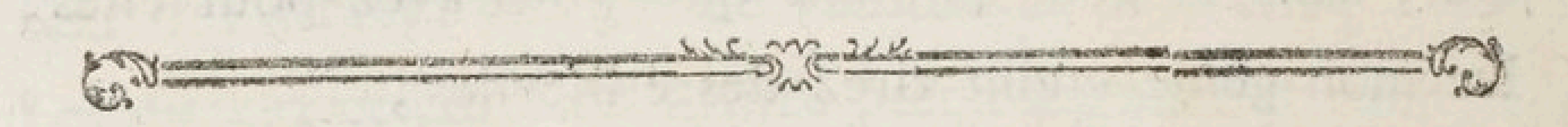
Avec des fils d'or & de ſoie.
Sous les arbres, chargés de verdure & de fruits,
Les oiſeaux célébroient l'Aſtre prêt à paroître,
Et les beautés du jour, & la fraîcheur des nuits;
Ou le changement de leur être.
La nuit même admiroit un ſpectacle ſi beau;
Ses Dieux, comme des chars arrêtant leurs étoiles,
Oſoient de la lumière attendre le flambeau,
Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.
Bientôt l'Occident plus ſerein,
Comme un gouffre profond, les cacha dans ſon ſein,
Tandis que de longs flots de matière argentée
Annoncèrent PHÉBUS; & la terre agitée,
Malgré l'immenſe poids qui forme ſon appui,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie;
L'eſprit plein de ſon feu, je prêtois même encor
De la grandeur & de la vie
A tout l'éclat de ce tréſor.
Ce vide où je me trouve etoit encore à naître:
L'Univers me parut comme un champ de plaiſirs,
Tributaire de mes déſirs,
Et que je crus fécond, quand je m'en crus le maître.
Ami (1), qui l'êtes des Neuf Sœurs,

(1) M. le Duc de Nivernois.

Qui, dans le goût conſtant que vous avez pour elles,
De mon génie éteint tirez des étincelles,
Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
Des inſpirations & des graces nouvelles ;
  Excuſez les traits inégaux
Dont mon eſprit forma cette double peinture ;
  Libertin comme la Nature,
Et peut-être uniſſant aſſez mal-à-propos
  La lyre avec les chalumeaux,
C'eſt dans vos entretiens variés & pleins d'ame,
Que je crois reſpirer l'air du ſacré Vallon.
DELPHES & la vapeur du Trépied d'APOLLON
N'ont point cette vertu dont votre eſprit m'enflamme ;
Auſſi lorſque l'hiver, ſorti du fond du Nord,
Reprendra dans nos champs l'image de la mort,
J'irai chercher la vie & la ſolide gloire,
Et découvrir chez vous par quels heureux ſentiers
Nos Auteurs parviendroient au Temple de Mémoire,
S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

M. le Cardinal de Bernis.





N.° 2032.

MONDE (état du) *après le premier péché.*

LE père criminel d'une race proſcrite
Peupla d'infortunés cettte terre maudite.
Pour prolonger des jours deſtinés aux douleurs,
Naiſſent les premiers Arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache;
Par le fer façonnée, elle alonge la hache;
L'Homme, avec ſon ſecours, non ſans un long effort,
Ebranle & fait tomber l'arbre dont elle ſort;
Et tandis qu'au fuſeau la laine obéiſſante
Suit une main légère, une main plus peſante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit:
Le Voyageur, qu'arrête un obſtacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide;
Retenu par la peur, par l'intérêt preſſé,
Il avance en tremblant; le fleuve eſt traverſé.
Bientôt ils oſeront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers ſur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétriſſent leur pain,
Avec de longs ſoupirs ils ont briſé le grain.

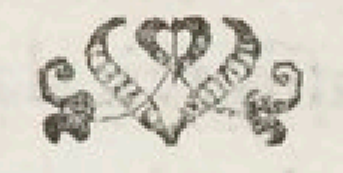
Un ruiſſeau par ſon cours, le vent par ſon haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peines ;
Mais ces heureux ſecours, ſi préſens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le Monde ſera vieux.
Homme né pour ſouffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta ſtupide arrogance ?
Tandis que le beſoin, l'induſtrie & le temps
Poliſſent par degrés tous les Arts différens,
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'Univers. Le fer luit, le ſang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le ſang qui d'un frère aſſouvit la fureur.
Ces malheureux, tombant d'abymes en abymes,
Fatiguèrent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur Maître fut vengé.
De la terre auſſi-tôt les eaux couvrent la face ;
Ils ſont enſevelis : c'étoit fait de leur race ;
Mais un Juſte épargné va rendre, en peu de temps,
A ce Monde déſert de nouveaux habitans.
La terre toutefois, juſques-là vigoureuſe,
Perdit de tous ſes fruits la douceur ſavoureuſe.
Des animaux alors on chercha le ſecours ;
Leur chair ſoutint nos corps réduits à peu de jours...
Tout renaît, nos malheurs & nos crimes enſemble.
Sous des toits chancelans d'abord on ſe raſſemble ;

La crainte fait chercher des asiles plus sûrs;
On creuse les fossés, on élève les murs.
Qu'une tour des Mortels soit l'immortel ouvrage;
Dieu descend pour la voir, & confond leur langage.
Ne pouvant plus s'entendre, il faut se séparer.
Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.
D'un importun voisin on jure la ruine;
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste & cruel, que, dans son repentir,
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux, dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière?
Le Ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?
Mais qui peut de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les pousse au grand art de la guerre?
Egaux & Souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ; ce canton, c'est le mien;
Ce ruisseau, de mon bras il faut que tu l'obtiennes:
S'il couloit sous tes loix, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson;
De Roi, de Conquérant, le Vainqueur prend le nom;
Dans son vaste domaine il met cette rivière;
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
ALEXANDRE s'avance; il n'est plus un brigand;
C'est l'heureux Fondateur d'un Empire puissant

Que d'un nouvel Empire alarme la naiſſance.
Provinces, Nations, Royaumes, tout commence;
La terre ſur ſon ſein ne voit que Potentats
Qui partagent ſa boue en ſuperbes Etats,
Et ſur elle on prépare aux Majeſtés ſuprêmes,
Pourpre, Trônes, Palais, Sceptres & Diadêmes.
Mais lorſque par le fer leur droit eſt établi,
Le droit du Ciel ſur eux tombe preſque en oubli;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'Homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'Aſtre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainſi que la lumière il attend ſes deſtins.
Aux feux inanimés qui roulent ſur leurs têtes,
Les Peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils bientôt reconnoiſſans,
Ils adorent des Arts les auteurs bienfaiſans.
Devant ſon OSIRIS l'EGYPTE eſt en prière;
Vainement un tombeau renferme ſa pouſſière;
Groſſièrement taillée, une pierre en tient lieu;
D'un tronc qui pourriſſoit le ciſeau fait un Dieu.
Du hurlant ANUBIS la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple ſi ſage.
Je ne vois chez AMMON qu'horreur, que cruauté.
Le Sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare MOLOCH aſſouvit la colère
Avec le ſang du fils & les larmes du père.

Près de ce Dieu cruel, un Dieu voluptueux;
Honoré par un culte impur, inceſtueux,
CHAMOS, qui de MOAB engloutit les victimes,
De ſes adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémiſſemens & de lugubres cris!
O filles de SIDON, vous pleurez ADONIS!
Une dent ſacrilége en a flétri les charmes;
Et ſa mort tous les ans renouvelle vos larmes:
Et toi, ſavante GRÈCE, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler auſſi tes pleurs.
La foule de ces Dieux qu'en Egypte on adore,
Ne peuvent te ſuffire; à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le préſent.
Ton ATLAS gémira ſous un ciel trop peſant;
Nymphes, Faunes, Sylvains, Divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes;
Chaque arbre aura la ſienne, & les Romains un jour
De ces Maîtres vaincus eſclaves à leur tour,
Prodigueront ſans fin la Majeſté ſuprême.
Empereurs, favoris, ANTINOÜS lui-même,
Par Arrêt du SÉNAT, entreront dans les cieux,
Et les Hommes ſeront plus rares que les Dieux.

L. Racine.
Poëme de la Religion.



N.° 2033.

MONDE (la création du), ou *l'ouvrage de six jours.*

L'Eternel va sortir d'un éternel silence.
Il veut créer le Monde; il l'a voulu toujours:
Rien ne commence en lui, hors de lui tout commence
Et le temps & les jours.
Les cieux ne sont encor qu'une masse imparfaite,
La terre un sombre amas de principes confus.
Que la lumière soit, il l'a dit; elle est faite,
Et le chaos n'est plus.
O jour! premier des jours où naquit la lumière,
Brillant écoulement de la Divinité,
Ruisseau pur, qui répands sur la Nature entière
La vie & la beauté!
C'est à toi, vrai rayon, sainte & céleste flamme,
Eternelle clarté, que j'adresse mes vœux:
Lumière de lumière, éclaire de mon ame
Le chaos ténébreux.
Soumettez-vous, Mortels, que votre foi détruise
Ces Mondes qu'à son gré bâtit votre raison;
Et ne rougissez pas de quitter pour Moïse
Descartes & Newton.

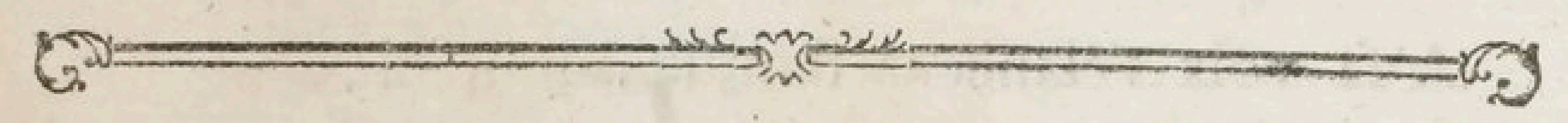
Quel ſpectacle pompeux! quelle magnificence!
Quand les eaux, tout-à-coup s'élevant dans les airs;
Forment, en s'étendant, comme une voûte immenſe
Dont les cieux ſont couverts.
Qui la ſoutient? Celui qui ſur nous peut ſuſpendre
Ces nombreux amas d'eaux de nos mers attirés,
Celui qui les enlève, & qui les fait deſcendre
Dans nos champs altérés.
Qu'il nous aime bien plus, quand ſa grace féconde
De ſa prodigue main deſcend au fond d'un cœur,
L'arroſe, l'amollit, le pénètre, l'inonde,
Le remplit de vigueur!
Heureux qui dans ſa ſoif eſt abreuvé par elle!
Heureux qui peut puiſer au torrent précieux,
Dont l'onde qui retourne à ſa ſource éternelle
Rejaillit juſqu'aux Cieux!
Mais les flots cependant couvroient la face entière
Du ſéjour dont nos biens deviendront l'ornement;
Et la mer à grand bruit rouloit ſur la pouſſière
De l'aride élément.
Il eſt temps que d'un lit la priſon la reſſerre:
Un vaſte abyme s'ouvre; elle en murmure en vain.
Dieu lui parle; elle fuit, elle y tombe, & la terre
Fait paroître ſon ſein.
Tu l'embellis par-tout, ô verdure naiſſante!
Herbes, fruits, plantes, fleurs, arbres, vous croiſſez tous.

Ah ! d'heureux habitans une race innocente
    L'orneroit mieux que vous.
Aujourd'hui condamnée à nourrir un coupable,
Cette terre en gémit, & demande en ſecret
Qu'on la délivre enfin du fardeau mépriſable
    Qu'elle porte à regret.
Toi, que de la Nature on appelle le Père,
La lumière & les fruits déjà t'ont précédé ;
Pourquoi ne viens-tu pas ? Celui qui nous éclaire
    Ne t'a point demandé.
Que ſa grandeur éclate en brillans caractères !
Pour l'annoncer encor il t'appelle à ton tour.
Viens répandre par-tout tes rayons ſalutaires,
    Viens préſider aux jours.
Tu parois, ô Soleil ! ta gloire incomparable
Efface le flambeau qui préſide à la nuit.
D'étoiles devant toi qu'elle armée innombrable
    Se diſſipe & s'enfuit !
Ainſi, près des clartés, Grand Dieu ! que tu révèles,
Qu'eſt-ce que ma raiſon dans ſon jour le plus beau ?
Malheureux qui ſe fie aux foibles étincelles
    De ce pâle flambeau !
Tandis qu'enfans des eaux, les poiſſons en ſilence
Vont partager entre eux les fleuves & les mers ;
Enfant des eaux comme eux, l'oiſeau chante & s'élance
    Dans l'Empire des airs.

D'une vîteſſe égale à l'inſtant ſe répandent
Des liquides Etats les citoyens nouveaux,
Egalement conduits par des rames qui fendent
Ou les airs ou les eaux.
O Terre! enfante auſſi ta famille admirable;
Rampez, marchez, courez, animaux, ſur ſon ſein,
D'un Ouvrier habile autant qu'inépuiſable
Rempliſſez le deſſein.
Que ſon chef-d'œuvre enfin ſe hâte de paraître!
Oui, Seigneur, il eſt temps d'accomplir ton projet.
Pourquoi délibérer? L'Univers veut un Maître,
Ta grandeur un ſujet.
Tu pétris une boue, & tu ſouffles ſur elle;
L'Homme en ſort; ſur ſon front ta main grave tes traits:
Puiſſe, hélas! ſur ce front une image ſi belle
Ne s'altérer jamais!
Tu vas donc l'établir Roi de la terre entière;
Qu'il règne, tu le veux; mais qu'il règne après toi.
Pourroit-il oublier, ſi près de ſa pouſſière,
Celui qui l'a fait Roi?
Tout eſt fini; tu vois d'un œil de complaiſance
Tant d'êtres différens que tu voulus créer;
Ce brillant Univers, l'œuvre de ta puiſſance,
Tu daignes l'agréer.
O ſpectacle! à tes yeux plus beau, plus admirable,
Grand Dieu! lorſque ton Fils viendra t'offrir un jour

Cet Univers lavé dans ſon ſang adorable,
L'œuvre de ſon amour.

L. Racine, fils.
Poëme de la Religion.



N.° 2034.

MONDE (la création du), & *ſes merveilles.*

Inspire-moi de ſaints Cantiques,
Mon ame, bénis le Seigneur.
Quels Concerts aſſez magnifiques,
Quels Hymnes lui rendront honneur?
L'éclat pompeux de ſes ouvrages,
Depuis la naiſſance des âges,
Fait l'étonnement des Mortels.
Les feux céleſtes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent,
Sont ſes vêtemens éternels.
Ainſi qu'un pavillon tiſſu d'or & de ſoie,
Le vaſte azur des cieux ſous ſa main ſe déploie;
Il peuple leurs déſerts d'Aſtres étincelans;
Les eaux autour de lui demeurent ſuſpendues;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche ſur les vents.
Fait-il entendre ſa parole?
Les cieux croulent, la mer gémit,

La foudre part, l'Aquilon vole,
La terre en ſilence frémit.
Du ſeuil des portes éternelles,
Des légions d'Eſprits fidèles
A ſa voix s'élancent dans l'air;
Un zèle dévorant les guide,
Et leur eſſor eſt plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.
Il remplit du chaos les abymes funèbres;
Il affermit la terre, & chaſſa les ténèbres.
Les eaux couvroient au loin les rochers & les monts;
Mais, au bruit de ſa voix, les ondes ſe troublèrent,
Et ſoudain s'écroulèrent
Dans leurs gouffres profonds.
Les bornes qu'il leur a preſcrites
Sauront toujours les reſſerrer;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de ſa rage,
Se roule en vain ſur le rivage,
Qu'elle épouvante de ſon bruit;
Un grain de ſable la diviſe;
L'onde écume, le flot ſe briſe,
Reconnoît ſon Maître, & s'enfuit.
La terre ici s'élève en de hautes montagnes;
Ailleurs elle s'abaiſſe en de vaſtes campagnes;

Les

Les vallons émaillés ſont remplis de ruiſſeaux,
Et des fleuves divers l'onde fraîche & bruyante
Eteint la ſoif ardente
Des plus nombreux troupeaux.
Sur le rocher le plus ſauvage,
Dans les forêts, dans les déſerts,
Le cri des oiſeaux, leur ramage,
Bénit le Dieu de l'Univers.
Sur les montagnes ſolitaires
Il répand les eaux ſalutaires
Des torrens cachés dans les cieux;
Et dans les plaines arroſées,
Il fait, par d'utiles roſées,
Germer des fruits délicieux.
Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture;
L'Homme dans les ſillons cueille ſa nourriture;
L'olivier l'enrichit des flots de ſa liqueur,
Le pampre coloré fait couler ſur ſa table
Ce nectar délectable,
Charme & ſoutien du cœur.
Le Souverain de la Nature
A prévenu tous nos beſoins;
Et la plus foible Créature
Eſt l'objet de ſes tendres ſoins.
Il verſe également la ſève
Et dans le chêne qui s'élève,

Et dans les humbles arbrisseaux ;
Du cèdre, voisin de la nue,
La cime orgueilleuse & touffue
Sert de base au nid des oiseaux.
Le daim léger, le cerf, & le chevreuil agile,
S'ouvrent sur les rochers une route facile,
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride,
Pour l'animal timide
Qui nourrit le Chasseur.
Le globe éclatant qui, dans l'ombre,
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'Astre du jour, dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avoit décrit ;
Fidèle aux loix de sa carrière,
Il retire & rend sa lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.
La nuit vient à son tour ; c'est le temps du silence :
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le Pasteur.
Par leurs rugissemens, les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'Aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfonçent, pleins d'épouvante,
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'Homme paroît quand le jour luit;
Sous ses loix la terre est captive;
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.
Seigneur, Etre parfait, que tes œuvres sont belles!
Tu fais servir l'accord qui les unit entr'elles,
Au bien de l'Univers, au bonheur des Humains:
Par-tout je vois empreint le sceau de ta sagesse,
Et tu répands sans cesse
Tes dons à pleines mains.
Tu fis ces gouffres effroyables,
Noir Empire des vastes mers;
Leurs abymes impénétrables
Sont peuplés d'animaux divers.
Ton souffle assembla les orages,
Les Aquilons, dont les ravages
Font régner la mort sur les eaux;
Et tu dis: Ces mers déchaînées
Verront leurs ondes étonnées
Porter d'innombrables vaisseaux.

Là, des monstres marins, dans leur course pesante;
Ouvrent des flots émus la surface écumante;
Ils semblent se jouer des vagues en courroux.
Quand de l'horrible faim les tourmens les dévorent,
C'est toi seul qu'ils implorent,
Et tu les nourris tous.
Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie,
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du Temps;
Et la terre, toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitans.
Dieu des jours, Dieu du temps, triomphe d'âge en âge;
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi;
Tu frappes la montagne, & sa cime enflammée
Dans des flots de fumée
S'abyme devant toi.
Que le jour commence à paraître,
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon Créateur, mon divin Maître
Sera l'objet de mes concerts.

Trop heureux ſi, dans ſa clémence,
Il écoute avec complaiſance
Les chants que je forme pour lui!
Fidèle à marcher dans ſa voie,
En lui ſeul je mettrai ma joie,
Mon eſpérance, & mon appui.
Trop long-temps les pécheurs ont laſſé ſa juſtice;
Que l'Enfer les dévore, & que leur nom périſſe;
Que Dieu verſe la paix dans le fond de mon cœur;
Qu'il pénètre mes ſens, que ſon zèle m'enflamme,
Et qu'à jamais mon ame
Béniſſe le Seigneur.

M. le Franc de Pompignan.



N.° 2035.

MONDE (le) *renverſé.*

. . . .

Non, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'inſolence
Régner autant que dans ces jours.
La Bourgeoiſe à préſent n'eſt plus reconnoiſſable;
On la voit magnifique aux Spectacles, aux Cours;
La Coquette ſoutient un train conſidérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne diſtingue un homme de naiſſance;
Tout le monde ſe donne un air de qualité.

Une Actrice se croit fille de conséquence;
L'Acteur se perd par sa fatuité.
Contre un juste Public un Auteur révolté,
Se croit un Bel-Esprit, malgré son ignorance;
Le Maître de Musique est un homme fêté,
Et jusques en carrosse on voit rouler la danse.

L'esprit n'est plus qu'un faux brillant,
La beauté qu'un faux étalage,
Les caresses qu'un faux semblant,
Les promesses qu'un faux langage.
Fausse gloire, fausse grandeur,
Logent par-tout le faux honneur.
Par-tout l'on voit fausse noblesse,
Fausse apparence, faux dehors,
Faux airs, fausse délicatesse,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur est faux chez AMARANTHE,
VESTA nous montre un faux maintien,
LISE est une fausse ignorante,
CLINDOR un faux homme de bien.

Ch. Fr. Pannard.

L'Impromptu des Acteurs, Comédie.

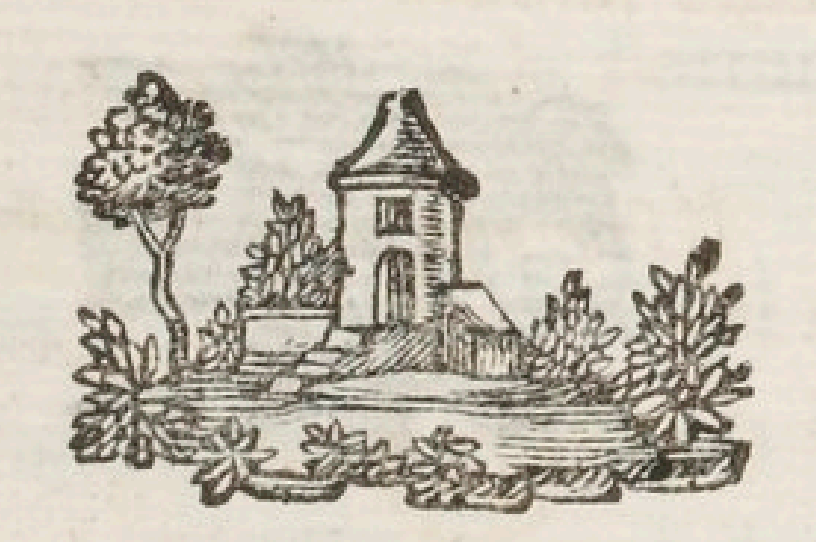


N.° 2036.

MONDE (ainſi va le). *Moralité.*

CERTAIN palet, adroitement lancé,
Part comme un trait, & le voilà placé
Près du but. La place étoit bonne;
Il n'y craignoit, dit-on, perſonne,
Quand ſoudain par un autre il ſe voit repouſſé;
Un troiſième, à ſon tour, donne au ſecond la chaſſe;
Un quatrième part, & celui-ci ſe place
Sur le but même. Il a gagné.
Même cas tous les jours arrive chez les Hommes:
Nous courons, tous tant que nous ſommes,
Vers certain but plus ou moins éloigné;
Tel qui l'atteint d'abord eſt ſupplanté ſur l'heure;
C'eſt ſouvent au dernier que la place demeure.

M. l'Abbé Aubert.





N.° 2037.

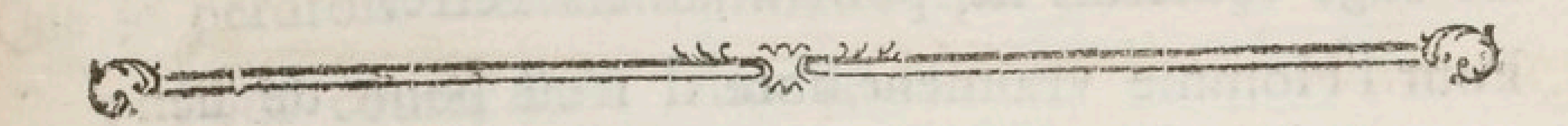
MONDE (la création du).

DIEU commande : à la voix de ce ſouverain Maître,
Et la terre & le ciel ſoudain reçoivent l'être ;
La lumière paroît, les céleſtes flambeaux
Brillent au firmament, la mer roule ſes eaux ;
La terre étale au loin la plus riche parure,
Et ſe couvre de fleurs, de fruits & de verdure ;
Dans l'onde les poiſſons, les oiſeaux dans les airs,
Au terreſtre ſéjour mille animaux divers ;
L'Homme enfin, ton chef-d'œuvre, ô Principe ſuprême !
Tout exiſte, tout vit, tout ſe meut par toi-même ;
Et de cet Univers, d'un ſeul mot enfanté,
Ton œil avec plaiſir contemple la beauté.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.





N.° 2038.

MONDE (entretien d'un Homme dégoûté du).

Charmé de mon loiſir & de ma ſolitude,
Que les Grands à l'envi m'appellent auprès d'eux,
On ne me verra point chercher la ſervitude,
Lorſque je ſuis heureux.
Faut-il courir ſi loin, inſenſés que nous ſommes!
Pour trouver ce bonheur que nous déſirons tous ?
Retranchons nos déſirs, n'attendons rien des Hommes,
Et vivons avec nous.
Déjà trop accablés de liens néceſſaires,
Pourquoi groſſir encor la ſource de nos pleurs ?
Epargnons-nous du moins tous les nœuds volontaires;
Ménageons nos douleurs.
Qu'un lâche adulateur chaque jour importune
Le Maître dont il peut eſſuyer la fierté,
Je n'irai point à ceux qu'élève la Fortune
Vendre ma liberté.
Dans les palais des Rois un coup d'œil nous captive;
L'Homme y va follement chercher un heureux ſort:
En entrant, il le perd; libre quand il arrive,
Eſclave quand il ſort.

Le Sage toutefois ne pourra jamais l'être.
Pour l'Homme vraiment libre il n'eſt point de lien;
Au milieu de la Cour il peut vivre ſans Maître;
Lui ſeul il eſt le ſien.
Ni l'or, ni les Hommes ne le rendent fidèle;
La vertu qui le guide eſt ſon unique appui;
Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle;
Elle en ſort avec lui.
Il ſert ſans intérêt ceux que la terre adore;
Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ſes vœux;
Il n'en déſire rien, & lui ſeul les honore,
S'oubliant auprès d'eux.
Lorſque l'air eſt ſerein, il prévoit la tempête;
L'air ſe trouble, la nuit ne peut l'intimider;
Sans changer de viſage, il entend ſur ſa tête
Le tonnerre gronder.
La ſolide grandeur, dont l'éclat l'environne,
Dans ſa diſgrace encor répand un plus grand jour;
Nous le félicitons quand la Cour l'abandonne,
Et nous plaignons la Cour.
Frappé d'une peinture & ſi rare & ſi belle,
Si quelqu'un croit qu'ici j'invente ce tableau,
Qu'il te regarde, ALCANDRE, il verra le modèle
Qui conduit mon pinceau.
Ah! ſi, par leurs vertus & leur douceur extrême,
Comme toi tous les Grands enchantoient l'Univers,

Que je perdrois bientôt la liberté que j'aime,
Pour courir dans leurs fers !
Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence,
Je recherche un honneur d'amertume rempli ;
Je veux, loin des Palais, vivre dans le ſilence,
Et mourir dans l'oubli :
Oui, mon obſcurité ſera mon aſſurance ;
J'y braverai du ſort le caprice inconſtant,
Tranquille, délivré de crainte & d'eſpérance,
Pauvre & toujours content.
APOLLON quelquefois viendra dans ma demeure ;
Les Muſes m'offriront leurs charmes innocens :
Douces Divinités, c'eſt pour vous qu'à toute heure
Fumera mon encens.
Que de momens heureux ſe paſſeront à lire
Des ROMAINS & des GRECS les aimables Ecrits !
Moi-même j'oſerai répéter ſur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris ;
Et dans l'inſtant fatal où la Parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,
Sans accuſer la mort, ſans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.

L. Racine.

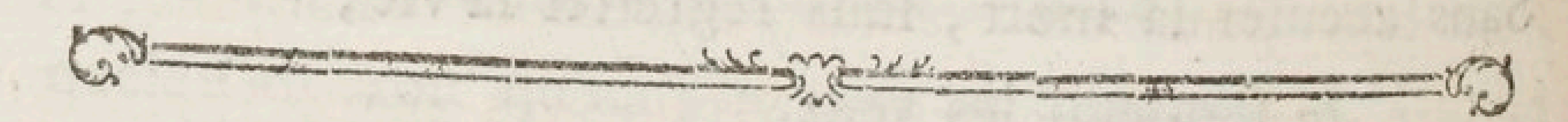


N.° 2039.

MONNOIE (création de la).

CE fut ainſi que la folle ſageſſe,
Chez les humains ſouveraine maîtreſſe,
Les ſéparant d'intérêts & de biens,
De l'amitié rompit tous les liens.
Mais des tréſors dont la terre eſt chargée
La jouiſſance avec eux partagée,
Leur fit ſentir mille beſoins affreux.
Il fallut donc qu'ils convinſſent entre eux,
D'un bien commun, dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange;
Et l'or, jadis ſous la terre caché,
L'or, de ſes flancs par leurs mains détaché,
Fut, par leur choix & leur commun ſuffrage,
Deſtiné ſeul à ce commun uſage.

J. B. Rouſſeau.

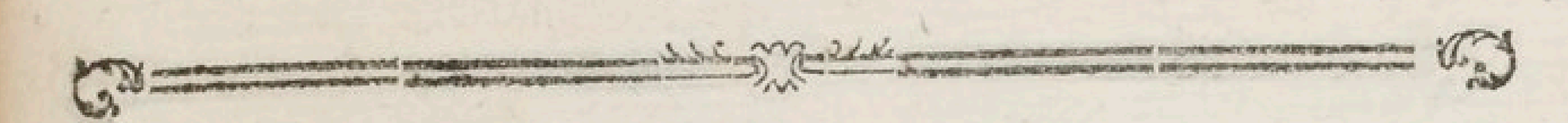


N.° 2040.

MONTÉCUCULLI (éloge de). *V.* la lettre C. N.° 635.

V. la lettre C. N.° 635.

Frédéric II.



N.° 2040 *a*.

MONTAGNES (description des) *du Pérou*, ou *les Cordillères*.

QUEL est ce long tissu de masses monstrueuses
Qui cachent dans les cieux leurs cimes sourcilleuses,
Et dont le front sous lui voit former ces vapeurs
Qui du bruyant tonnerre enfantent les horreurs ?
A tes yeux, ALMAGRO, ces monts inaccessibles
Offrirent autrefois des corps incorruptibles,
Qui, d'un froid homicide exemples effrayans,
Conservoient tous leurs traits, & paroissoient vivans.
De glaçons éternels, de neiges entassées
Les cimes de ces rocs sont toujours hérissées.
Quelles horreurs ! au pied de ces superbes monts,
On voit en frémissant des abymes sans fonds ;
On voit de leurs sommets dans les airs se répandre
Des tourbillons de feu, de fumée & de cendre ;
Mais leur penchant, couvert de vallons verdoyans,
N'offre que champs féconds & bocages rians.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.

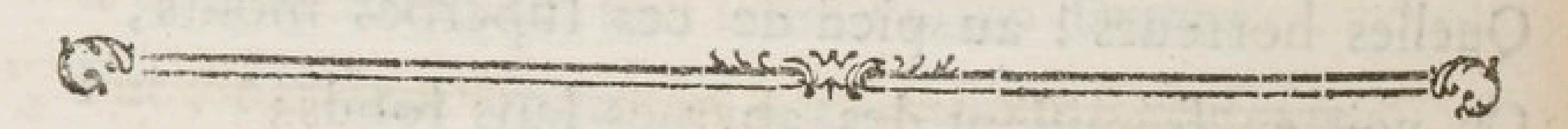


N.° 2041.

MONTESQUIEU (éloge de M. de).

L'Aigle a disparu. Montesquieu,
Du haut de la double colline,
Revole pour jamais au lieu
De son immortelle origine.
Qui de la région divine
Reconnoîtra mieux le chemin,
Que le merveilleux Ecrivain
Qui, sur les ailes du Génie,
Une plume d'or à la main,
La parcourut toute sa vie?

Piron.



N.° 2042.

MONTPLAISIR (éloge du Marquis de).

Par tes exploits on peut connoître ta vaillance;
Par tes aïeux on doit connoître ta naissance;
Mais de ton grand esprit connoître l'excellence,
Brave de Montplaisir, crois-moi, certainement,
C'est l'ouvrage d'un siècle, & non pas d'un moment.

Le petit Beau-Château.

N.° 2042 *a*.

MONTRE (les mouvemens d'une), *comparés avec les mouvemens du cœur d'une jeune perſonne.*

V. la lettre C. N.° 697 *a*.

M. de Mayer.

N.° 2042 *b*.

MONTREUL (éloge de Mlle de), *Poëte du dix-ſeptième ſiècle.*

V. la lettre A. N.° 18.

N. B. On lira, dans le ſecond Vers de ce Morceau, fâcheux, au lieu de fameux.

*M.****

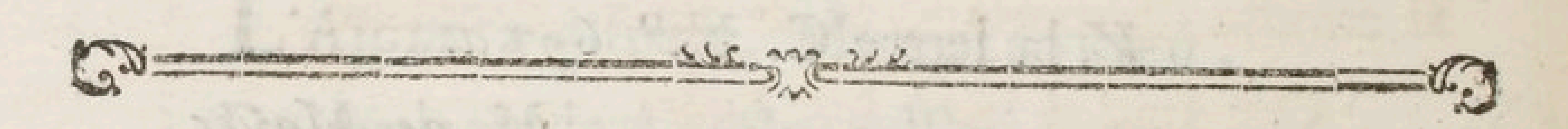
N.° 2043.

MONTYON (éloge de M. de), *Intendant d'Auvergne.*

NOURRIR un Peuple entier de famine expirant,
Par les mains de ce Peuple embellir notre ville,
Rendre le malheur même utile,
Enfin, par tes vertus faire admirer ton rang,

Ce fut-là ton heureux ouvrage,
MONTYON. Que ce marbre, à jamais respecté,
Transmettre à la postérité
Nos maux & tes bienfaits, ta gloire & notre hommage.

M. Thomas.



N.° 2043 *a*.

MONUMENT (le faux).

LA Capitale d'un Empire
Que le glaive du SCYTHE achevoit de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du sauvage Vainqueur éblouissoit la vue.
D'un Prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admiroit sur-tout la superbe statue.
On lisoit sur ce monument:
A TRES-BON, TRÈS-CLÉMENT,
Et le reste, en un mot, l'étalage vulgaire
Des termes consacrés au stile lapidaire.
Ces mots, en lettres d'or, frappent le Conquérant;
Ce témoignage si touchant,
Qu'aux vertus de son Roi rendoit un Peuple immense,
Emeut le Roi barbare; il médite en silence
A ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais;
Long-temps de ce bon Prince il contemple les traits.

Il

Il se fait expliquer l'Histoire de sa vie.
Ce Prince, dit l'Histoire, horreur de ses Sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste Patrie:
Devant son joug de fer il fit taire les loix;
Il fit le premier pas vers l'affreux despotisme;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme
Qui sert si bien les Rois;
Et son pouvoir, sorti de ses bornes certaines,
De quelque Conquérant préparoit les exploits,
Quand d'un Peuple, avili par ses loix inhumaines,
Il disposoit les bras à recevoir des chaînes.
Tel étoit le portrait qu'à la postérité
Transmettoit l'équitable Histoire.
Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire.
Pourquoi donc, si l'Histoire a dit la vérité,
Par un monument si notoire
Le mensonge est-il attesté?
Sa Majesté sauvage étoit bien étonnée.
Seigneur, dit un des Courtisans,
Qui, durant près d'un siècle, à la Cour des Tyrans
Traîna sa vie infortunée,
Seigneur, ce monument, qui vous surprend si fort,
Au destructeur de la Patrie
Fut érigé pendant sa vie...
On fit l'Histoire après sa mort.

M. Boisard.

N.° 2043 *b*.

MORALE (la) *du véritable Amour.*

NE point s'engager sur le champ,
Aimer quelqu'un qui puisse être estimable,
Chercher, dans un tendre penchant,
Un objet moins beau que touchant;
Pour le charmer se rendre aimable,
Le lui prouver sans trop d'empressement;
Et voilà comme, & voilà justement
Comme il faut que l'on soit en aimant.

De tout caprice hors de saison,
De vains soupçons & de toute humeur noire
Eviter le fatal poison
Pour le cœur & pour la raison;
N'être jaloux que de la gloire
D'aimer le mieux & le plus ardemment;
Et voilà comme, &c.

Vouloir que sur tous nos plaisirs
Ce soit la sagesse qui nous éclaire,
Deviner jusques aux désirs
Du tendre objet de nos soupirs;
Borner son triomphe à lui plaire,

Et ſon bonheur à l'aimer conſtamment ;
Et voilà comme, &c.

Être vif & reſpectueux
Auprès de la Beauté qui nous engage,
Être ſage & voluptueux,
Plaire ſans être faſtueux,
Faire parler, dans ſon langage,
Beaucoup moins l'eſprit que le ſentiment ;
Et voilà comme, &c.

Comme le délicat Buveur
Sait ménager une liqueur charmante,
Pour mieux goûter chaque faveur,
Economiſer ſon ardeur ;
Sur les foibleſſes d'une Amante
Fermer les yeux, même en la ſoumettant ;
Et voilà comme, &c.

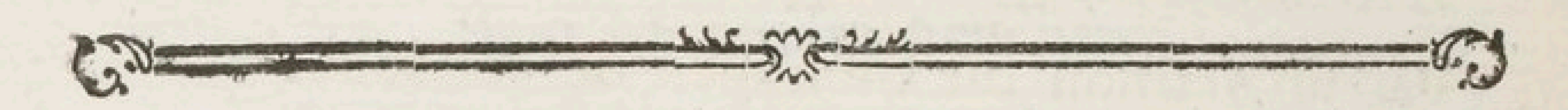
Varier ſes amuſemens,
Et des Neuf-Sœurs ſavoir ſuivre les traces ;
Marquer, orner tous ſes momens
Par quelques nouveaux agrémens ;
Faire des talens, & des Graces,
Et des Amours l'heureux aſſortiment ;
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme il faut que l'on ſoit en aimant.

*M.****

N.° 2043 *c.*

MORALE (la) *déplacée & punie ſur le champ.*
Voyez la lettre R. N.° 2652 *a.*

Ganeau.



N.° 2043 *d.*

MORALISER (le cas de) *ou de défendre ſes amis.*
V. la lettre A. N.° 183.

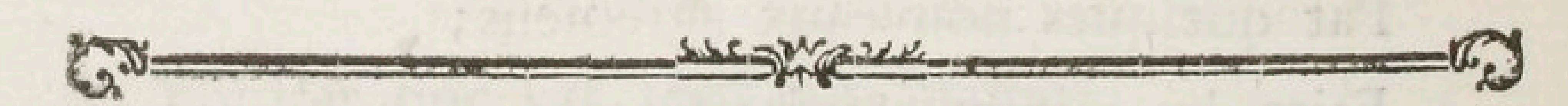
L'Abbé de Villiers.



N.° 2043 *e.*

MORALISEURS (aux) *pédans.*
V. la lettre E. N.° 1021.

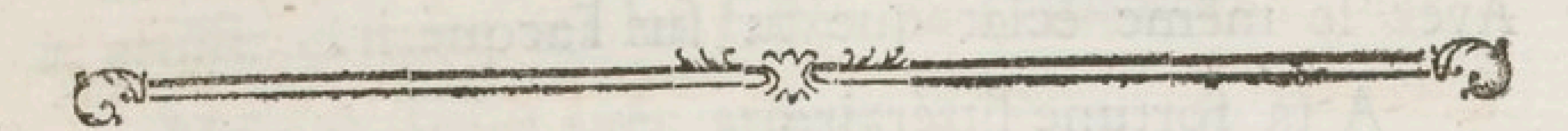
La Fontaine.



N.° 2043 *f.*

MORALISEURS (pour les) *trop auſtères.*
V. la lettre T. N.° 2997 *a.*

Fleury.

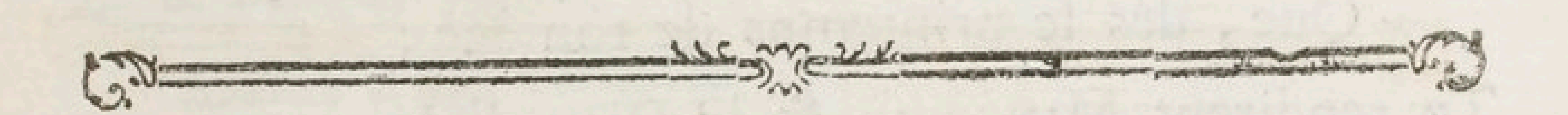


N.° 2044.

MORALISEURS (manie de beaucoup de).

LORSQU'A DAMON je demande ſecours,
De mes malheurs lui racontant la ſuite,
Il m'interrompt, & coupe mon diſcours
Par un ſermon ſur mon peu de conduite.
Je le comprends, ſans beaucoup raffiner;
Et ſa raiſon me paroît toute claire:
Grand eſt l'effort qu'on ſe fait pour donner;
Il coûte moins de ſe mettre en colère.

Sénecé.



N.° 2045.

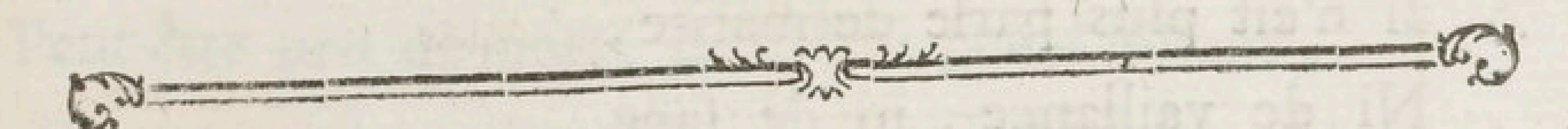
MOREAU (éloge de) *de Montour.*

JADIS chez les ROMAINS le droit de vétérance
Etoit le prix des vieux Guerriers,
Qui, par maints longs travaux & par haute vaillance,
Avoient acquis des moiſſons de lauriers.
Tu méritois, MONTOUR, dans une autre carrière,
Le même droit; tu viens de l'obtenir:
La gloire t'y ſuit toute entière

Avec le même éclat que tu ſus l'acquérir.
A ta fortune littéraire
On a vu préſider deux Aſtres radieux,
Qui de l'un & l'autre hémiſphère
Reſpectés & chéris, dès long-temps ont ſur eux
Attaché les regards & mérité les vœux.
Elle n'eſt pas moins illuſtrée
Par cet honorable concours
De ſuffrages unis dans le docte Licée,
Par qui ta gloire eſt aſſurée,
Et qui t'aſſure encor le repos de tes jours.
Jouis tranquillement de ce double avantage,
Et, dans ton arrière ſaiſon,
Goûte les plus doux fruits d'un juſte témoignage,
Que, dès le printemps de ton âge,
Te rendirent MINERVE & le Dieu d'HÉLICON.
Par un heureux accord les alliant enſemble,
Tu ſus peindre à la fois, avec aménité,
Les graces & les jeux que le PINDE raſſemble,
Et dévoiler l'obſcure antiquité.
De ton ami ſenſible à ta félicité,
Qui par zèle avec toi partage
Et tes lauriers & tes ſuccès,
Accepte le ſincère hommage
Et les tendres ſouhaits :
Il eſt trop peu connu pour aſpirer jamais

A grossir comme toi les fastes de l'Histoire;
Mais il désire avec ardeur
Que son nom soit gravé dans le fond de ton cœur;
Comme le tien doit l'être au Temple de Mémoire.

L'Abbé Poncy-Neuville.

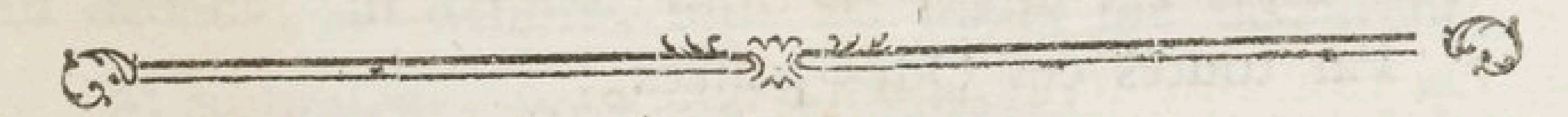


N.° 2046.

MORT (il ne faut rien moins que les approches de la) *pour justifier aux Conquérans & aux Rois l'injustice de leurs actions passées.*

QUAND vous arriverez dans la demeure sombre
Où la Parque mettra tous vos lauriers à l'ombre,
Livrés à des remords cruels,
Héros, vous vous direz : Insensés que nous sommes!
Falloit-il, pour être immortels,
Faire mourir cinq cent mille hommes?

Pannard.



N.° 2046 *a.*

MORT (après la) *il n'est plus de rang; tout est néant.*

AUSSI-TÔT que la fière Parque
Nous a fait entrer dans la barque

Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la gloire & la renommée
Ne ſont que ſonge & que fumée
Qui ne vont point juſques aux morts.
Au delà des monts du COCYTE,
Il n'eſt plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de ſang.
L'ombre d'ACHILLE & du THERSITE,
La plus grande & la plus petite
Vont toutes en un même rang.
L'âge, qui toute choſe efface,
Confond les titres & les noms,
Et ne laiſſe que quelque trace
De tous ces inutiles ſons
Pour qui ſi fort nous nous preſſons.
Les Achilles & les Théſées,
Là-bas, ſous les triſtes lauriers
Qui parent les Champs Eliſées,
N'en ſont ni plus grands, ni plus fiers,
Ni leurs ombres plus courtiſées,
Par toutes ces Odes priſées,
Où l'on chante leurs faits *guerriers*.

Voiture.



N.° 2046 *b*.

MORT (sur la).

Ciel ! il est donc vrai : peu d'années,
Peut-être peu de jours, peut-être peu d'instans,
Ameneront ce point marqué des destinées,
Qui pour moi finira le temps.
Soleil, que tant de fois mes yeux ont vu renaître,
Tu vas à mes regards pour jamais disparaître ;
Terre, sur moi tu vas crouler.
Tout l'Univers m'échappe & me livre à l'abyme ;
J'y touche, le torrent entraîne la victime
Sous le coup qui va l'immoler.
L'implacable Mort m'environne,
Je marche à ses côtés, dans ses bras je m'endors ;
Avec les alimens que son souffle empoisonne,
Je m'incorpore mille morts.
L'eau, l'air, le feu, la terre, à ma porte conspirent ;
Au dedans, au dehors, tous les maux me déchirent,
M'embrasent, vont me submerger.
L'Art m'offre son secours ; il m'est souvent un piége ;
Et jamais je n'échappe au danger qui m'assiége,
Qu'à l'aide d'un nouveau danger.
Bientôt de cette Idole altière,
De ce corps qui maîtrise aujourd'hui mon esprit,

Il ne reſtera plus que la vile pouſſière ,
Grand Dieu ! dont ta main le pétrit ;
Bientôt pâle , ſanglant , livide , infect, horrible ,
Des inſectes rongé.... Loin , image terrible !
J'expire , ſi tu me pourſuis.
Quoi ! d'un riſible orgueil j'oſe encor me repaître !
Et je puis , à l'aſpect de ce que je vais être ,
Idolâtrer ce que je ſuis !
De ce ſouffle actif qui m'anime ,
Qui vit , qui penſe en moi , quel ſera le deſtin ?
Du pouvoir de la Mort trop illuſtre victime ,
Pourroit-il fondre dans ſon ſein ?
Dans le ſein de la Mort ! lui , dont l'intelligence
Embraſſe l'Univers , fonde ſa propre eſſence ,
Lui qui connoît le Dieu vivant !
Non , non , qui te connoît , ſans fin te doit connoître :
Dieu des Dieux ! ton idée attachée à mon être
Le munit contre le néant.
Ah ! mon œil perce le nuage !
Tu m'éclaires ; quel bien , quel eſpoir m'eſt permis !
Torrens de volupté ! ſerez-vous mon partage ?
Au Juſte ſeul ils ſont permis.
L'Impie en expirant fondra dans ces abymes ,
Où ta haine éterniſe un peuple de victimes
Qu'à jamais ton bras doit frapper.
Quoi ? grand Dieu ! pour jamais le Ciel ou le Tartare !

L'un ou l'autre m'attend ; un souffle m'en sépare ;
Et le plaisir peut m'occuper !
Une foule d'objets m'attache :
Ciel ! à quelles douleurs suis-je donc destiné !
C'est en la déchirant, qu'à la terre on arrache
Un arbre trop enraciné.
Vains fantômes de biens qu'un œil jaloux m'envie,
De quels nœuds vos attraits m'enchaînent à la vie !
Je dois les rompre ; quels efforts !
De quels traits armez-vous le bras qui me menace ?
Dans une seule mort, dont l'attente me glace,
Combien m'apprêtez-vous de morts !
Que vois-je ? ô spectacle ! ô surprise !
La Mort sur les Humains auroit perdu ses droits !
Nul destin, nul effort, nul vœu, nulle entreprise,
Qui soient mesurés à ses loix.
L'erreur a de leurs jours éternisé l'espace ;
Chacun, sans voir de terme, acquiert, élève, entasse,
Court aux honneurs, vole aux combats ;
Et celui qui, tremblant sous cent hivers, succombe,
Plein d'un nouveau projet, sur le bord de sa tombe,
Périt du coup qu'il n'attend pas.
Volez à travers mille orages,
A travers mille écueils, mille gouffres ouverts ;
Allez troupe effrénée, au mépris des naufrages,
Dépouiller un autre Univers.

Pour vous entr'arracher l'Idole qui vous charme;
Tentez tout, osez tout. Que votre soif m'alarme
Pour le pupille & les Autels!
Vous n'êtes plus.... A voir vos trésors innombrables,
Vos soupirs, vos projets, vos vœux insatiables,
Qui vous eût pu croire mortels?
Toi, dont la flamme & le carnage,
Marquent, fier Conquérant, les pas ensanglantés,
Sans doute l'Univers te verra d'âge en âge
Régner sur cent climats domptés.
Poussière ambitieuse, au néant échappée,
Quel fruit des attentats de ta fatale épée?
Vaincre, triompher, & mourir.
Quoi! tant de Nations sous ton bras écrasées,
Pour parer, d'un vain tas de couronnes brisées,
Le sépulcre où tu vas périr! *M.****

Journal Encyclopédique (1) *deuxième partie de Janvier*

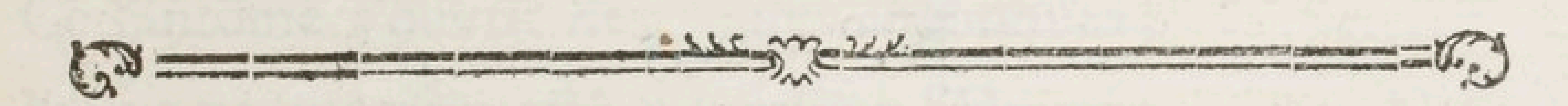
(1) J'ai des regrets de n'avoir pas fait connoître plutôt les Morceaux que j'ai extraits de ce Journal si estimable; &, comme dit M. de Voltaire, t. XIV de ses Œuvres, p. 413, édition in-12, » *l'un des plus curieux & des plus instructifs de l'Europe* «. Ce petit aveu m'eût, à coup sûr, sauvé bien des reproches que l'on m'a faits au sujet des Morceaux imprimés sous l'anonyme; d'ailleurs je ne dois pas être scrupuleux d'annoncer les Journaux dont je tire des secours, puisque je prouve par mes citations, que si je prends connoissance de tous les Ouvrages périodiques & éphémères, je n'y puise pas indistictement & avec une égale mesure. Le Rédacteur du *Journal de lecture* me fit adresser, il y a trois ans, une lettre fort mordante au sujet de mon entreprise; cela ne m'empêchera pas de dire que son Journal est marqué au coin du bon goût & du sentiment, & que presque tous ses Numéros me fournissent de quoi glaner avec satisfaction; aussi ce Livre porte bien son titre.

N.° 2047.

MORT (la) *cauſe de plus grandes frayeurs à ceux qui ſont élevés, qu'à ceux qui vivent dans un etat médiocre.*

*PLUS on fut élevé, plus la mort eſt terrible,
Et du trône au cercueil le paſſage eſt horrible.
Sur l'Univers entier la Mort étend ſes droits :
Tout périt, les Héros, les Miniſtres, les Rois.
Rien ne ſurnagera ſur l'abyme des âges ;
Ce globe eſt une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorſqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le ſceptre ou traîné le rateau ?
L'on n'y diſtingue point l'orgueil du Diadême ;
De l'Eſclave & du Roi la pouſſière eſt la même.

M. Thomas.



N.° 2048.

MORT (rien ne peut toucher la).

LA plainte la plus amère
N'attendrit pas le Deſtin ;
Malgré les cris d'une mère
La Mort retient ſon butin ;

Avide de funérailles,
Ce monſtre, né ſans entrailles,
Sans ceſſe armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuſe des tombeaux.
La Mort, dans ſa vaſte courſe,
Voit des parens éplorés
Gémir (trop foible reſſource!)
Sur des enfans expirés:
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune
Et ſous les mêmes cyprès.

Greſſet.



N.° 2049.

MORT (deſcription du Temple de la).

LA nuit ſur les Mortels répandoit ſes pavots,
Et je m'abandonnois aux douceurs du repos,
Quand ſoudain, dans l'horreur d'un ſonge épouvantable,
Dieux! j'en frémis encore, une voix lamentable
Vient porter par ſes cris la terreur dans mes ſens;
L'air retentit au loin de funèbres accens.

Je cherche cette voix : ô ſpectacle terrible!
Dans un champ dévaſté je vois un ſpectre horrible;
Il traîne, en chancelant, de lugubres flambeaux,
Et ſemble s'élever d'entre mille tombeaux.
De manes entourée, & de ſang dégoûtante,
Cette ombre à pas tardifs s'avance & m'épouvante.
Je veux fuir; vains efforts ! je me ſens par l'effroi
Vers ces tombeaux affreux entraîner malgré moi.
Dans ſes yeux preſqu'éteints je vois encor la rage:
Toutefois rappelant un reſte de courage :
Arrête !... quel es-tu, lui dis-je avec tranſport ?
» Vois la *Corruption*, Miniſtre de la *Mort*,
» Répondit-elle; viens, ſuis-moi; viens, & contemple;
» Je conduirai tes pas juſqu'au fond de ſon Temple;
» Tu verras ſon ſéjour, ſes Prêtres, ſes Autels,
» Et tu pourras les peindre aux malheureux Mortels «.
  Elle dit. A l'inſtant m'enlevant dans les nues,
Ce fantôme s'ouvrit des routes inconnues;
Et ſur un monſtre ailé traverſant l'Univers,
Dans ſa courſe rapide il infectoit les airs.
Que vois-je ? .... ſous nos pas les plantes deſſéchées
Sont, par un ſouffle impur, ſur la terre couchées;
Les animaux plaintifs font gémir les forêts;
Les reptiles brûlans tariſſent les marais:
Déjà ce feu mortel ravage les familles;
Les mères vont périr ſur les corps de leurs filles;

Les vieillards expirans, les enfans éperdus,
Dans la nuit du tombeau defcendent confondus.

D'un Aftre enfanglanté les feux pâles & fombres
Découvrent à mes yeux la demeure des Ombres.
Vers ce féjour fatal, un fleuve tortueux
Roule dans un défert fes flots tumultueux;
Il eft formé de fang, il fe groffit de larmes,
Son effroyable bruit fait naître les alarmes;
Sur fon rivage aride on voyoit des ferpens,
De monftrueux afpics, & des dragons rampans;
Ils fouilloient à l'envi ces rives fablonnées,
Pour extraire les fucs d'herbes empoifonnées;
Et, brûlant de revoir les gouffres infernaux,
Ils fe replongeoient tous dans ces horribles eaux.

Près de ces triftes bords, voifins du noir TARTARE,
Eft un Temple fameux de ftructure barbare;
Le crime en a jeté les premiers fondemens.
Sur un vafte maffif d'antiques offemens
S'élève un double rang de colonnes informes;
Leurs frêles chapiteaux, & leurs bafes difformes,
Toujours fouillés du fang des victimes des Dieux,
Offrent de tous côtés un afpect odieux.
L'architrave eft chargé d'affreux hiérogliphes,
Et des crânes faillans féparent les trigliphes:
Plus bas on voit régner mille crénaux obfcurs;
Le Temps, qui détruit tout, en affermit les murs.

Aux rayons pâliſſans de leurs torches funèbres,
Des Larves nous guidoient au milieu des ténèbres:
Dans ce ſombre Palais cent portiques ouverts
Reçoivent les Mortels par des chemins divers.
Nous entrons... je frémis; ... un morne & long ſilence
De la nuit éternelle annonce la préſence;
Une ombre me conduit dans ce lieu redouté,
Et me renverſe aux pieds de la Divinité.
Sur un trône de fer, l'effroi de la Nature,
L'inſatiable Dieu, dont elle eſt la pâture,
Dérobe à mes regards, ſous des voiles épais,
Ses traits hideux ſans doute, & ne parle jamais.
On voit auprès de lui, ſous leurs drapeaux ſiniſtres,
La Guerre & le Duel, ſes deux plus chers Miniſtres;
Le Temps règne au deſſus; plus loin je vis errans
Les Craintes, les Douleurs, les Soucis dévorans.
Le dais préſente aux yeux des flèches, des épées
Dans le ſang des Humains à tous momens trempées.
Indigné de ma vue, & s'armant d'un poignard,
Un ſpectre fuit, & lance un farouche regard.
La *Vérité* ſévère eſt au bas de ce trône;
Son front terrible eſt ceint d'une triple couronne;
Ses traits y ſont gravés: brillante dans les Cieux,
Obſcure parmi nous, redoutable en ces lieux,
On découvre à ſes pieds l'Erreur, la Calomnie,
Le vil Déguiſement, la baſſe Flatterie,

Le Menſonge pervers, languiſſans, abattus,
Le Temps leur arrachant le maſque des vertus.
On voit à ſes côtés des lémures, des urnes,
Des branches de cyprès, & des oiſeaux nocturnes;
Là, des bras décharnés, portant de ſombres feux,
Eclairent d'un faux jour ce ſallon ténébreux;
Des tableaux effrayans, ſuſpendus aux murailles,
Offrent de toutes parts de ſanglantes batailles;
Dans leurs murs entr'ouverts des peuples égorgés;
Par la fureur des eaux des pays ravagés;
La famine & la mort déſolant les campagnes;
Des VOLCANS enflammés renverſant des montagnes:
Plus loin, on voit des vols & des aſſaſſinats,
La foudre dans les champs tomber en mille éclats,
Des vaiſſeaux engloutis, des villes embraſées,
Sous leurs débris fumans des femmes écraſées,
Des enfans malheureux l'un ſur l'autre expirans,
Des tortures, des fers, des Bourreaux, des Tyrans.
La *Vérité* ſe lève, & cherche des victimes:
Ce Juge pénétrant connoît les moindres crimes,
Et règle dans ces lieux, par d'équitables loix,
L'irrévocable ſort des *Pâtres* & des *Rois*.
Les *Remords*, ſes licteurs, l'inflexible *Vengeance*,
Près de ſon ſiége aſſis, exercent ſa puiſſance.
Mais quels triſtes accens !... & quel bruit ſouterrain !...
Le ſpectre fugitif annonce un Souverain.

Il paroît; il n'a plus cette démarche fière,
Ces regards foudroyans, ni cette voix altière.
Ici, l'œil triste, morne, & le front abaissé,
Il avance en tremblant sous le crime affaissé.
» Eh quoi! tu sembles craindre un trop juste reproche,
» Dit ce Juge éclairé : viens, malheureux, approche;
» Tes yeux cherchent en vain tes amis, tes flatteurs,
» De tes vices honteux lâches adorateurs;
» Pour la première fois tu vas sans doute apprendre
» Les dures vérités que tu craignois d'entendre.
» Ces lieux sont de la Mort l'effroyable séjour;
» Tremble, NADIR (1), ton cœur va paroître au grand jour.
» Du foible CHAH-TAHMAS (2) l'aveugle confiance
» Te donne dans l'Empire une entière puissance;
» Ton pouvoir est marqué par les plus noirs forfaits;
» Tes secrets partisans t'offrent le Diadême,
» Et semblent te forcer à cet honneur suprême:
» Tu règnes: on t'élève en tous lieux des Autels;
» Insensé! tu te crois égal aux Immortels;
» La Mollesse & l'Orgueil s'emparent de ton ame;
» De tes plaisirs affreux l'ordonnateur infame,
» Revêtu par ton choix de ton autorité,
» Tyran, a bien servi tes feux, ta cruauté.

(1) Kouli-kan, Usurpateur de Perse, mort en 1747.
(2) Sophi détrôné par Nadir.

„Pour assouvir ton cœur tout est mis en usage,
„Le glaive, le poison, la flamme, le carnage;
„Sous ton sceptre de fer tes Peuples gémissans
„Font retentir les cieux de leurs cris impuissans:
„L'innocent est puni, le coupable respire,
„La veuve est dans les fers, & l'orphelin expire.
„Par des Satrapes durs tes Etats sont foulés;
„Les cités sont en pleurs, & les champs désolés:
„Si leur murmure vain parvient à ton oreille,
„Contre ces malheureux ta rage se réveille;
„Et du sein des plaisirs insultant à leur sort,
„Ta voix terrible éclate & porte au loin la mort.
„Pour combler leurs malheurs, bientôt la fausse gloire
„Te montre des lauriers & t'offre la victoire.
„Impatient, tu veux moissonner de tes mains
„Ces palmes des Guerriers, les fléaux des Humains.
„Les fameux Conquérans, qui dévastent la terre,
„Sont donnés par le Ciel au défaut du tonnerre.
„Mais on voit dans tes yeux s'allumer la fureur,
„Et tu brûles déjà d'exercer ta valeur.
„Tu fais naître à l'instant une injuste querelle;
„Tu voles: à ta voix la victoire fidelle,
„Vient par-tout seconder tes funestes desseins.
„Tes avides Soldats, moins guerriers qu'assassins,
„Pillent, renversent tout, &, dans leur brigandage,
„Sûrs de l'impunité, rien n'arrête leur rage.

» Tu n'as plus d'ennemis ;... & tes cruels projets
» Font retomber ces maux ſur tes propres Sujets.
» Plus la Perſe gémit, & plus ton cœur s'enivre ;
» Tyran ; n'avois-tu pas des exemples à ſuivre ?
» Ces Monarques chéris, modèles des vertus,
» Les CHARLES (1), les TRAJANS (3), les LOUIS (2),
» les TITUS ;
» Ces Maîtres des Humains, pour toute politique,
» Suivent les mouvemens de leur ame héroïque ;
» Ils honorent les Arts, les hommes vertueux,
» Et ne ſont fortunés qu'en faiſant des heureux.
» Tu voulois imiter, dans ta fureur brutale,
» Le ſacrilége ERYX, NÉRON, SARDANAPALE ;
» Tes vœux ont réuſſi, tu t'es fait redouter,
» Barbare, tu fis plus, tu te fis déteſter.
» On ne parloit de toi qu'en frémiſſant de rage ;
» Chacun enfin laſſé de ſon dur eſclavage,
» Hautement aſpiroit à l'honneur immortel
» D'enfoncer le couteau dans ton ſein criminel.
» Tu vas frémir ; ce trait va faire ton ſupplice :
» Ton fils, ton propre fils, de tes crimes complice,
» Par la ſoif de régner altéré de ton ſang,
» Dans les bras du ſommeil vient te percer le flanc.

(1) Le Roi de Pruſſe.
(2) Le Roi de Sardaigne.
(3) Louis XV.

„ Il veut fuir. Auſſi-tôt tes Gardes en alarmes
„ Déſertent ton Palais, & vont courir aux armes;
„ Ton meurtrier eſt pris le poignard à la main.
„ Le Peuple accourt en foule ; & profitant ſoudain
„ De ce moment heureux que le Ciel a fait naître,
„ Armé par la fureur, il égorge ce traître ;
„ Il maſſacre ta femme & tes autres enfans ;
„ Il veut éteindre en eux la race des Tyrans.
„ Ils te joindront bientôt ſous ces lugubres voûtes ;
„ Leurs reproches amers, que déjà tu redoutes,
„ Allumeront ta rage, & leurs vives douleurs
„ Vont mettre pour jamais le comble à tes malheurs.
„ Tes Peuples maintenant, dans l'excès de leur joie,
„ Rendent graces au Ciel des biens qu'il leur envoie.
„ Entends-tu ces clameurs & ces heureux tranſports?
„ Mais c'en eſt trop, cruel, les temps ſont venus... ſors:
„ Miniſtres de mes loix, entraînez ce barbare
„ Dans les gouffres profonds que l'équité prépare;
„ Inventez des tourmens inconnus dans ces lieux ;
„ Allez, que de ce monſtre on délivre mes yeux".
Elle dit. A ces mots la *Vengeance* attentive
Du malheureux Nadir ſaiſit l'ombre craintive ;
Elle ordonne aux *Remords* d'ouvrir leurs noirs cachots,
Et la met au pouvoir des eſprits infernaux.
Ils s'emparent ſoudain de leur pâle victime:
J'oſe ſuivre leurs pas juſqu'au fond de l'abyme.

O terreur !... quel bruit ſourd & quels gémiſſemens !
Quels cris ! Le Déſeſpoir, par de longs hurlemens,
Remplit de ſon horreur ce noir ſéjour des gênes ;
Des manes criminels il irrite les peines :
Ce monſtre incorruptible, & toujours agité,
Répand ſur l'avenir une triſte clarté ;
Aux remords dévorans il doit ſon origine,
Et ſert avec fureur la colère divine.
Au fond de ces cachots gémiſſent dans les fers
Les Miniſtres cruels, les ſcélérats divers.
Là, je vis ces Héros qui mirent tout en cendre ;
Ces fiers imitateurs de l'impie ALEXANDRE
Reconnoiſſent ici, dans leurs pleurs ſuperflus,
Qu'une victoire injuſte eſt un crime de plus.
Là, ſont dans les tourmens tous les Grands de la terre,
Dont l'odieux pouvoir opprimoit le vulgaire ;
Ils ſe croyoient formés d'un limon plus parfait.
» Vos yeux ſe ſont ouverts, leur dis-je, c'en eſt fait ;
» Vous frémiſſez de voir que vous étiez des hommes :
» Vains, cruels, vicieux, autant que nous le ſommes,
» D'un chimérique nom & d'un haut rang jaloux,
» Vous crûtes les Mortels faits pour ramper ſous vous.
» Barbares, vous n'aviez de loix que le caprice ;
» La dure oppreſſion, la fraude, l'injuſtice,
» Etoient les ſceaux affreux de cette autorité,
» Et le plaiſir fut ſeul votre divinité.

„ Les PHRINÈS, les DISPAS (1), avides de largeſſes,
„ En vous déshonorant, abſorboient vos richeſſes;
„ Tandis que la Vertu, coulant de triſtes jours,
„ A grand cris vainement imploroit vos ſecours.
„ Rien n'eſt ſacré pour vous : nos Temples, les Cieux
„ mêmes,
„ Objets de vos mépris, l'étoient de vos blaſphêmes;
„ Tout étoit, ſelon vous, formé par le haſard.
„ Vous êtes détrompés, malheureux ! mais trop tard.
„ La Vérité terrible à vos yeux s'eſt montrée,
„ D'éclairs, de traits vengeurs, de remords entourée";
La cruelle à punir ne ſe laſſe jamais :
Tremblez, vous, leurs pareils, ou changez déſormais.
Là, dans l'immenſité d'un effroyable gouffre
Sont plongés, dans des flots de bitume & de ſoufre,
Les fils dénaturés, les parens inhumains,
Les Juges corrompus, les cruels aſſaſſins,
Les Mortels enrichis par le vol & l'uſure,
Les SPORUS (1), leurs Amans, l'horreur de la Nature,
Les trompeuſes Laïs, les obſcènes Auteurs,
De la tendre innocence infames corrupteurs;
Ici, ſont les époux déſunis, infidèles,
Les Rois voluptueux, & les Sujets rebelles;

---

(1) Voyez Ovide, IV. Elégie du I. Livre des Amours.
(2) Voyez Suétone, Vie de Néron.

Plus loin, ſont tourmentés par d'horribles ſerpens
Les pâles Envieux, les Traîtres, les Méchans,
Les Tigres engraiſſés des misères publiques,
Les dévots Impoſteurs, les pieux Fanatiques.
O ſouvenir! ô crime! en ſortant des Autels,
Ces monſtres ont percé le plus grand (1) des Mortels:
Mais ſoudain, m'appelant d'une voix ſouterraine,
Mon affreux conducteur loin de ces lieux m'entraîne;
Et d'un ſiniſtre vol m'enlevant ſur les mers,
Le cruel m'abandonne au vaſte ſein des airs;
Je me ſens auſſi-tôt précipiter dans l'onde,
Et je vois ſe crouler les fondemens du Monde.

Feutry.



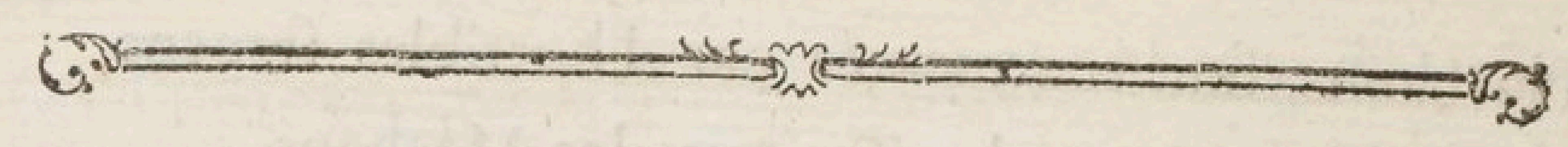
N.º 2050.

MORT (la) *& l'Amour voyageant enſemble.*
Voyez les N.os 282 & 291.

D'Ardenne & Bret.

(1) Henri IV.





N.° 2051.

MORT (le Temple de la).

Sous ces climats glacés, où le flambeau du Monde
Epand avec regret sa lumière féconde,
Dans une Isle déserte est un vallon affreux
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux :
Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure
Se perchent les oiseaux de malheureux augure :
La terre, pour toute herbe, y produit des poisons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons.
Tous les champs d'alentour ne sont que cimetières;
Mille sources de sang y font mille rivières,
Qui, traînant des corps morts & de vieux ossemens,
Au lieu de murmurer, font des gémissemens.
Au creux de ce vallon, dès l'enfance du Monde,
Est un Temple fameux d'une figure ronde;
Quatre portes de fer, en quatre endroits divers,
Par l'ordre des Destins partagent l'Univers :
L'une est vers le Couchant, & l'autre est vers l'Aurore;
L'une voit le SARMATE, & l'autre voit le MORE;
Et là viennent en foule, & sous d'égales loix,
Les jeunes & les vieux, les Peuples & les Rois.
La vieillesse, la fièvre, & les douleurs mortelles,
De ce Temple odieux sont les gardes fidelles;

Leurs habits ſont de deuil; & cet obſcur manoir
A ſes funeſtes murs entourés de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumières funèbres
Par leurs ſombres vapeurs augmentent les ténèbres.
Un monſtre ſans raiſon, auſſi bien que ſans yeux,
Eſt la Divinité qu'on adore en ces lieux:
On l'appelle la Mort, & ſon cruel Empire
S'étend deſſus les jours de tout ce qui reſpire.
L'objet le plus charmant qu'euſſent vu les Mortels,
Venoit d'être immolé ſur ſes fameux Autels;
La place d'alentour étoit toute ſanglante,
Et rougiſſoit encor du meurtre d'AMARANTHE,
Quand le beau LYSIDOR, dont le fidèle amour
Eſt connu de tous ceux qui connoiſſent le jour,
L'ame de déſeſpoir & de fureur atteinte,
Dans ces lieux déteſtés proféra cette plainte:
Puiſſante Déité qui portes dans tes mains
Ce vieux ſceptre rouillé, craint de tous les Humains,
De qui l'aveuglement ne reſpecte perſonne,
Et n'épargne jamais ni ſceptre, ni couronne,
Prête un moment l'oreille à mes triſtes diſcours.
Je ne viens point ici pour prolonger mes jours,
Mais pour te conjurer de prendre ta victime;
Ne prive pas mon cœur d'un eſpoir légitime.
Les autres, oubliant qu'un Dieu les fit mortels,
Se font traîner par force aux pieds de tes Autels;

Mais pour moi, que ton bras s'arme contre ma tête,
Et qu'il faſſe éclater ſur elle la tempête ;
J'ai bien aſſez de cœur pour ne reculer pas,
Et voir tomber le coup qui porte le trépas :
Mes yeux ſeront ſans pleurs, & ma bouche ſans plainte,
Mon corps ſans tremblement, & mon ame ſans crainte.
Ne crois pas que le temps, qui tarit tous les pleurs,
Cet heureux Médecin de toutes les douleurs,
Lui de qui tant d'Amans ont ſenti le remède,
En apporte jamais au mal qui me poſsède;
En vain tout l'Univers me voudroit ſecourir ;
Toi ſeule as dans tes mains ce qui peut me guérir.
Pour t'en convaincre, écoute un Amant miſérable,
Apprends ce que mon ſort a de plus déplorable.

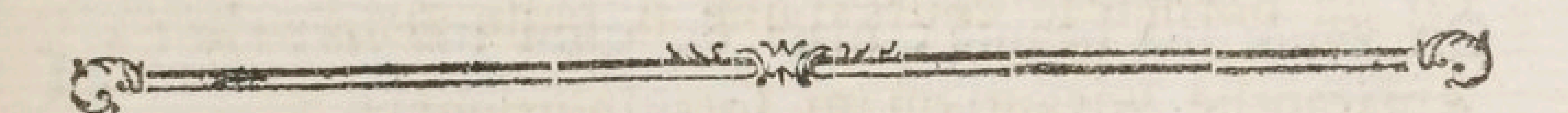
Entre un nombre infini des plus rares beautés
Que renferme en ſes murs la Reine des cités,
PARIS, dont l'Univers ne voit point de pareille,
Chacun ſait qu'Amaranthe étoit une merveille.
La gloire de brûler aux flammes de ſes yeux,
Contentoit les déſirs des plus ambitieux ;
Et parmi tant d'Amans épris de cette gloire,
Amaranthe me crut digne de la victoire...
Je fus l'unique objet de ſes affections;
Ma triſteſſe & ma joie étoient ſes paſſions;
Ma crainte dans ſon ame excitoit mille craintes,
Et mes moindres douleurs faiſoient naître ſes plaintes...

Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que moi,
Et je goûtois un bien aussi pur que ma foi.
Las! il fut aussi pur, mais non pas si durable;
Mon bonheur disparut comme un songe agréable.
Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair
Qui dans l'obscure nuit brille au milieu de l'air:
Son jour rit à nos yeux; mais il porte la foudre
Qui frappe, qui terrasse, & qui réduit en poudre,
Et nous sert bien souvent de funeste flambeau
Pour nous précipiter dans la nuit du tombeau.
J'étois dans les transports des premières délices
Dont l'hymen couronna mes fidèles services,
Lorsqu'une fièvre ardente assaillit la Beauté
Qui dans ses doux liens tenoit ma liberté.
Il n'est rien ici-bas qui ne soit périssable;
Les plus fermes rochers sont fondés sur le sable;
Les Trônes & les Rois sont rongés par les vers,
Et deux points sont l'appui de ce grand Univers.
La fièvre, en ce beau corps orgueilleuse & hautaine,
Sur des ruisseaux de sang serpente & se promène,
Et, le feu dans la main, menace du tombeau
Tout ce que la Nature a de riche & de beau:
Elle efface les fleurs sur son visage écloses,
Y fait jaunir les lis, y fait pâlir les roses,
Et ravit à son teint cet éclat sans pareil
Qui ne devoit périr qu'avecque le Soleil.

Ses yeux, dont les rayons illuminoient mon ame,
Ne lancent plus de traits, ne jettent plus de flamme:
Elle voit voit dans les miens son lamentable sort;
Elle voit sur mon front les signes de sa mort.
Ce n'est pas son tourment, mais le mien qui l'outrage;
Son mal, & non le mien, étonne son courage...
La fièvre cependant se rit de nos douleurs,
S'accroît par nos soupirs, s'enflamme par nos pleurs,
Et ses feux redoublés montrent que son envie
Est de borner le cours d'une si belle vie...
Amaranthe voyant qu'un sort injurieux
Va fermer pour jamais & sa bouche & ses yeux,
Met sa main dans la mienne, & d'une voix mourante:
» C'en est fait, cher Epoux, tu n'as plus d'Amaranthe;
» Je meurs, mais je meurs tienne; & la sévère loi
» Qui peut tout sur mes jours, ne peut rien sur ma foi.
» Ton beau nom, qui fut seul & ma joie & ma gloire,
» Malgré l'ordre du sort passera l'onde noire...
» Je n'espère plus rien; mais, hélas! j'aime encor;
» Je renonce à la vie, & non à Lysidor...
Le soupir qui suivit sa dernière parole,
Comme un globe enflammé vers les Astres s'envole:
Amaranthe est sans voix, sans poulx, sans mouvement,
Et tombe dans les bras de son fidèle Amant,
Qui, ne pouvant mourir auprès de cette Belle,
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mortelle.

Déesse, qui connois l'excès de mes malheurs,
N'épargne point mon sang, mais épargne mes pleurs;
Approche, & que ta main, en meurtres si féconde,
Fasse un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce monde.
Viens, mon unique espoir: tu viens en tant de lieux
Où ton nom est l'effroi des jeunes & des vieux;
Le moindre de tes traits peut détacher mon ame,
Et couper de mes jours la malheureuse trame.

Habert.



N.° 2052.

MORT (morale sur la). *Réflexion.*

Roses, en qui je vois paroître
Un éclat si vif & si doux,
Vous mourrez bientôt; mais peut-être
Je dois mourir plutôt que vous.
La Mort, que mon ame redoute,
Peut m'arriver incessamment:
Vous mourrez en un jour sans doute,
Et moi peut-être en un moment.

Cassagne.

N.° 2053.

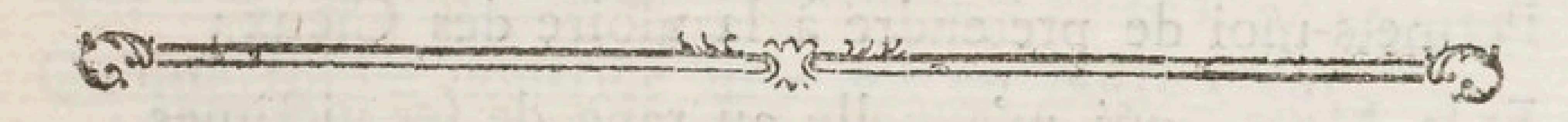
MORT (le pouvoir de la beauté ne peut rien ſur la).

Une Pucelle agoniſante,
Par ces mots proférés d'une voix languiſſante,
S'efforçoit de fléchir l'impitoyable Mort.
Pourquoi ſi-tôt finir mon ſort ?
On vante ma beauté ; mais de quoi me ſert-elle ?
A peine ai-je rempli quatre luſtres complets,
Je vois déjà changer mes myrtes en cyprès ;
Hélas ! que deviendra cet Amant ſi fidèle,
Qui m'a cent fois juré d'éternelles amours,
Et qui fondoit ſur moi le bonheur de ſes jours ?
O Mort ! oſes-tu rompre une chaîne ſi belle ?
L'Amour au déſeſpoir ne peut-il rien ſur toi ?
Vois LICIDAS mourant, & plus mourant que moi :
Attends, pour abréger le cours de mes années,
Que l'Hymen ait comblé nos vœux,
Il doit unir bientôt nos deſtinées ;
Nos pères ſont d'accord, ils approuvent nos feux ;
N'écouteras-tu point des ſoupirs légitimes ?
Et veux-tu d'un ſeul coup immoler deux victimes ?
De quelque temps au moins diffère mon trépas ;
Mon tribut & tes droits ne t'échapperont pas ;

Que

Que t'en coutera-t-il ?.... A ces mots la cruelle
Lui porte de sa faulx une atteinte mortelle.
C'est trop discourir; de ton sort
Subis l'arrêt irrévocable,
Descends dans le gouffre effroyable
Où tout entre, & d'où rien ne sort.
Vous qui croyez que la seule vieillesse
Doit craindre de tomber dans le séjour obscur,
Comptez moins sur votre jeunesse,
Son privilége n'est pas sûr.
La Mort, quand il lui plaît, pour hâter le voyage,
Survient sans vous en avertir,
Vous expédie une dispense d'âge,
Et sans délai vous contraint de partir.

Le Brun.



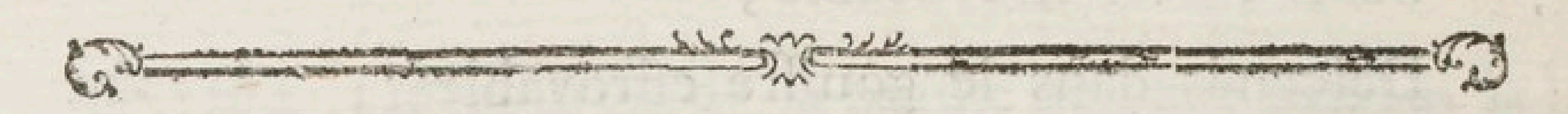
N.° 2054.

MORT (quand on est), *c'est pour toujours.*

LE temps, qui produit les saisons,
Les tient l'une à l'autre enchaînées;
Et le Soleil, marchant par ses douze maisons,
Renouvelle les jours, les mois, & les années.
Il n'en est pas ainsi du destin de nos jours;

Quand la Parque en borne le cours,
Nous entrons dans des nuits qui ne ſont point bornées.

Arnaud d'Andilly.



N.° 2055.

MORT (la crainte de la).

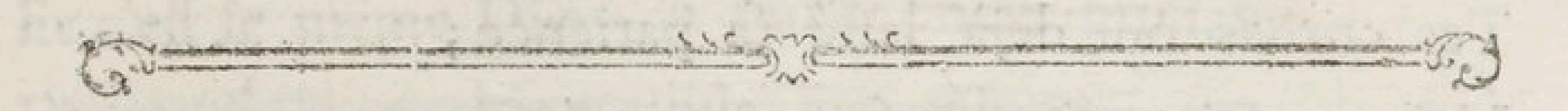
*Qu'on ne m'accuſe point de redouter la mort (1);
La terreur qu'elle inſpire eſt juſte & naturelle :
Contre ce monſtre affreux il n'eſt rien d'aſſez fort,
Et le Sauveur du Monde a tremblé devant elle.
Seigneur, en ce moment qui doit borner mes jours,
Que deviendrai-je, hélas ! ſi tu ne me ſecours ?
Diſſipe les frayeurs qui naiſſent de mes crimes ;
Permets-moi de prétendre à la gloire des Cieux ;
Et la Mort, qui m'appelle au rang de ſes victimes,
Toute horrible qu'elle eſt, ſera belle à mes yeux.

Maynard.

---

(1) L'Auteur fit ces vers la veille de ſa mort.





N.° 2055 *a*.

MORT (entretien ſur la) (1).

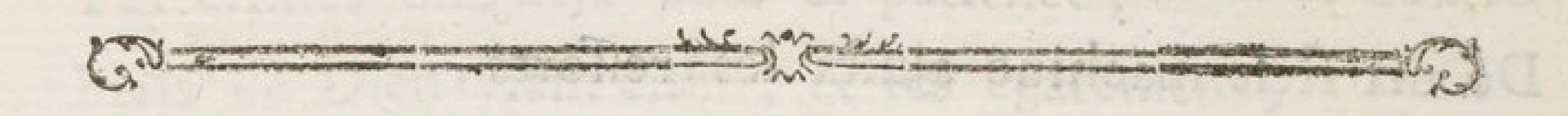
J'AI vu de près le STYX, j'ai vu les EUMÉNIDES
Déjà venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du *Chien* de l'Empire des Morts,
Et les noires vapeurs & les brûlans tranſports
Alloient de ma raiſon offuſquer la lumière;
C'eſt lors que j'ai ſenti mon ame toute entière,
Se ramenant en ſoi, faire un dernier effort
Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort :
Ma raiſon m'a montré (tant qu'elle a pu paroître)
Que rien n'eſt en effet de ce qui ne peut être;
Que ces fantômes vains ſont enfans de la peur
Qu'une foible nourrice imprime en notre cœur,
Lorſque de *Loups-garoux*, qu'elle-même elle penſe,
De Démons & d'Enfer elle endort notre enfance.
Dans ce pénible état, mon eſprit abattu
Tâchoit de rappeler ſa force & ſa vertu;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du Ciel interprète laſſante :
Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vengeur, un Juge rigoureux;

(1) Cette Epître étoit adreſſée à M. le Marquis de la Fare.

Tes crimes ont dejà lassé sa patience;
Mais ce Dieu vient enfin, & tes égaremens,
    Mis dans son austère balance,
Vont bientôt éprouver, sans grace & sans clémence,
    La rigueur de ses jugemens.
Mon cœur à ce portrait ne connoît pas encore
Le Dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit. Eh! mon Dieu n'est point un Dieu cruel;
On ne voit point de sang ruisseler son Autel;
C'est un Dieu bienfaisant, c'est un Dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
Pussent être l'objet de tes sévérités,
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur d'un mensonge.
Eh quoi! disois-je, hélas! au fort de mes misères,
Ce Dieu, dont on me peint les jugemens sévères,
C'est le Dieu d'Israël, c'est le Dieu de nos Pères,
Qui, toujours envers eux si prodigue en bienfaits,
A, pour les secourir, oublié leurs forfaits;
C'est ce Dieu qui pour eux renversa la Nature,
    Et qui, pour leurs soulagemens,
    Força même les élémens
    A rompre cet ordre qui dure
    Depuis la naissance des temps;

Et c'eſt le même Dieu de qui la main puiſſante
De ma frêle machine ajuſta les reſſorts,
Et dès-lors qu'elle eſt chancelante,
Rallume mon eſprit & ranime mon corps:
Son ſouffle m'a tiré du ſein de la matière;
C'eſt lui qui chaque jour me prête ſa lumière,
Lui dont, malgré mes maux & l'état où je ſuis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis.
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance;
Trop sûr de ſes bontés, je vis en aſſurance
Qu'un Dieu qui par ſon choix au jour m'a deſtiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.
Voilà par quels ſecours mon ame défendue
A banni les terreurs dont on l'a prévenue,
Et, ſans vouloir braver le céleſte pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'eſpoir.
Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidelle peinture
Des mouvemens de la Nature
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours.
A ne rien déguiſer cet inſtant nous convie;
Et j'ai cru que c'étoit, Ami, te faire tort,
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes penſers ſur la Mort.

L'Abbé de Chaulieu.



N.° 2056.

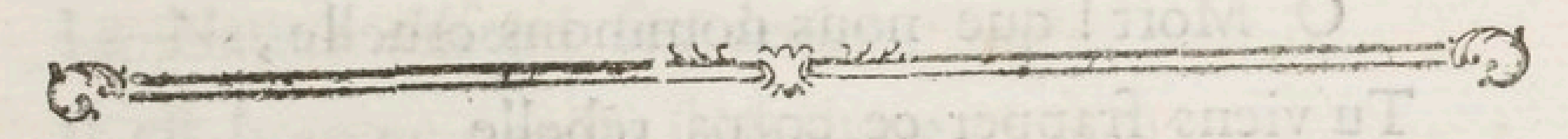
MORT (sur la).

L'HOMME est donc une fleur que l'aube voit éclore,
Une rose qui naît sous les yeux de l'Aurore,
Que le jour voit régner, que le soir voit flétrir.
A mourir condamnés, même avant que de naître,
Infortunés Mortels, ne recevons-nous l'être,
Que pour apprendre, hélas! qu'il nous falloit périr?
Un torrent débordé, qui descend des montagnes,
A pas impétueux traverse les campagnes;
D'un vol agile & prompt un oiseau fend les airs;
Dans les champs de BELLONE une mèche enflammée
Va réveiller la Mort dans le bronze enfermée;
Le plomb part aussi-tôt plus prompt que les éclairs.
Mais la course de l'Homme est plus rapide encore;
Des bornes du couchant aux portes de l'Aurore,
L'œil à peine peut-il le suivre dans son cours.
O toi! Dieu tout-puissant, Auteur de la Nature,
Peux-tu voir sans pitié périr la créature,
Toi qui pourrois d'un mot lui prolonger ses jours?
Que dis-je? de quel front, vermisseau de la terre,
Osé-je interroger le Maître du tonnerre?

S'il répond, ce ſera par ſon foudre grondeur;
Mon orgueil au trépas veut-il donc ſe ſouſtraire ;
Auroit-il prétendu, cet orgueil téméraire,
Des décrets de mon Dieu ſonder la profondeur ?
  Adorons l'Eternel, admirons ſes ouvrages ;
Nous trouverons le port malgré tous les orages.
Celui qui fit nos nuits, a fait auſſi nos jours.
Ne ſoupirons donc plus après les biens du Monde ;
Mépriſons cette vie où notre eſpoir ſe fonde,
Et ſongeons au réveil qui doit durer toujours.

Péloux.

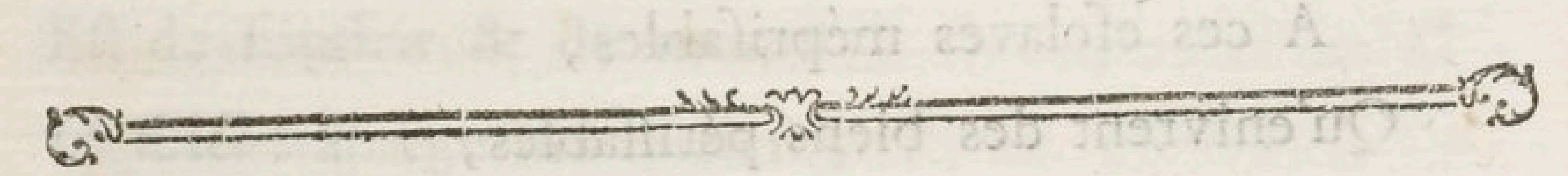
Mercure de France, Février 1748.



N.° 2057.

MORT (la crainte de la) *Voyez* la lettre L. N.° 1753.

M. l'Abbé Aubert.



N.° 2058.

MORT (entretien ſur la). *V.* la lettre R. N.° 2754.

M. le Franc de Pompignan.

N.° 2059.

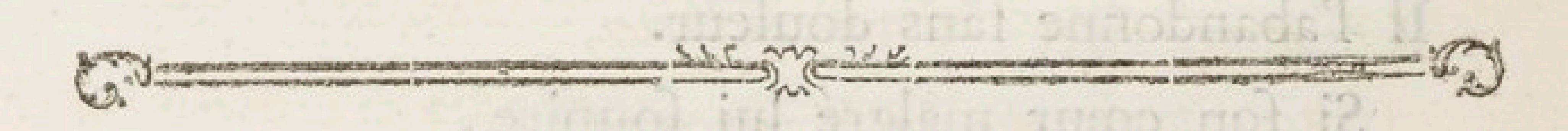
MORT (la) *chrétienne.*

QU'IL périsse ce corps coupable,
Ce honteux fardeau qui m'accable,
Digne victime de la Mort!
Qu'il soit dévoré par la tombe;
Qu'on l'y descende, qu'il retombe
Dans la poussière dont il sort.
O Mort! que nous nommons cruelle,
Tu viens frapper ce corps rebelle,
Et terminer notre tourment.
Lorsque d'un moment de souffrance
On achète sa délivrance,
Est-ce l'acheter chèrement?
A ces esclaves méprisables,
Qu'enivrent des biens périssables,
Imprime une juste terreur:
Tu les dépouilles; qu'ils t'abhorrent;
Tu leur ravis ce qu'ils adorent;
C'est pour eux que tu n'es qu'horreur.
Ah! que, faussement courageuse,
L'ame doit te trouver affreuse,

Quand le néant eſt ſon eſpoir!
Quel eſpoir de ne rien prétendre!
Quel bonheur de n'en point attendre!
Quel ſecours de n'en plus avoir!
  La foi donne le vrai courage;
Pour qui la vie eſt un voyage,
Le terme n'eſt point un malheur:
A quelques tréſors qu'on l'arrache,
Ce qu'il poſſède ſans attache,
Il l'abandonne ſans douleur.
  Si ſon cœur malgré lui ſoupire,
Si contre un coup qui le déchire
La Nature défend ſes droits;
Il eſt homme; mais ſa foi vive
Laiſſe la Nature plaintive
Parler pour la dernière fois.
  Puiſqu'ici bas la deſtinée
De notre race infortunée
Eſt de ſouffrir & de mourir,
O Ciel! abrège ma carrière;
Que bientôt mon heure dernière
M'épargne le temps de ſouffrir.
  Si tu veux retarder cette heure;
S'il faut encor que je demeure,
J'accepte mes jours & mes maux.
Pour prix de mon obéiſſance,

Qu'une mort pleine d'espérance
Soit le terme de mes travaux.
Toi qui, mourant pour le coupable,
Du haut de ta Croix adorable
Ouvris les bras à l'Univers;
Qu'à ce moment où ta justice
Ordonnera mon sacrifice,
Ces bras me soient encore ouverts.

Louis Racine.



N.° 2060.

MORTS (la résurrection des).

DANS une triste & vaste plaine
La main du Seigneur m'a conduit.
De nombreux ossemens la campagne étoit pleine;
L'effroi me précède & me suit:
Je parcours lentement cette affreuse carrière,
Et contemple en silence, épars sur la poussière,
Ces restes desséchés d'un peuple entier détruit.
Crois-tu, dit le Seigneur, homme à qui je confie
Des secrets qu'à toi seul ma bouche a réservés,
Que, de leurs cendres relevés,
Ces morts retournent à la vie?
C'est vous seul, ô mon Dieu! vous seul qui le savez.

Hé bien ! parle, ici tu préſides,
Parle, ô mon Prophète ! & dis-leur:
Ecoutez, oſſemens arides,
Ecoutez la voix du Seigneur.
Le Dieu puiſſant de nos ancêtres,
Du ſouffle qui créa les êtres,
Rejoindra vos nœuds ſéparés;
Vous reprendrez des chairs nouvelles;
La peau ſe formera ſur elles;
Oſſemens ſecs, vous revivrez.
Il dit; & je répète à peine
Les oracles de ſon pouvoir,
Que j'entends par-tout dans la plaine
Ces os avec bruit ſe mouvoir;
Dans leurs liens ils ſe replacent,
Les nerfs croiſſent & s'entrelacent,
Le ſang inonde ſes canaux,
La chair renaît & ſe colore;
L'ame ſeule manquoit encore
A ces habitans des tombeaux.
Mais le Seigneur ſe fit entendre;
Et je m'écriai, plein d'ardeur:
Eſprit, hâtez-vous de deſcendre;
Venez, Eſprit réparateur,
Soufflez, des quatre vents du Monde,
Soufflez votre chaleur féconde

Sur ces corps près d'ouvrir les yeux.
Soudain le prodige s'achève,
Et ce Peuple de morts s'élève,
Etonné de revoir les cieux.
Ces os, dit le Seigneur, qu'en mon nom tu ranimes,
Sont tous les enfans d'ISRAEL.
Notre espoir a péri, disoient-ils, & nos crimes
Ont mérité ce sort cruel;
Les neveux de JACOB ne sont plus sur la terre
Qu'un amas d'ossemens blanchis,
Qui du joug de la mort accablés par la guerre,
N'en seront jamais affranchis.
Non, mon Peuple chéri, non, dans cet esclavage
Israël ne gémira plus,
Israël revivra dans l'heureux héritage
Que j'ai promis à mes Elus.
Des abymes profonds tiré par ma victoire,
Les sépulcres seront ouverts;
Je te rendrai la vie, & l'empire, & la gloire,
A la face de l'Univers.
Tu comprendras alors la parole éternelle
Qui te prédisoit ce grand jour,
Ce jour où les décrets d'un Dieu juste & fidèle
Seront consommés sans retour.

M. le Franc de Pompignan.



N.° 2061.

MORTS (la fête des).

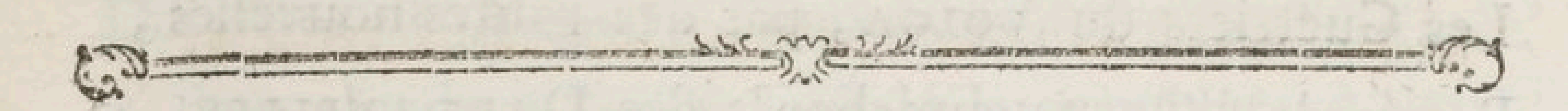
Mais ſi Dieu m'aſſocie à ſa divinité,
S'il m'approche de lui par l'immortalité;
Pour monter d'un plein vol à la ſphère des Anges,
Combien peu de la terre ont ſecoué les fanges!
Entendez-vous ces ſons mornes & répétés,
Retentiſſant autour de nos toits attriſtés?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui ſi lugubrement ſur nos têtes réſonne,
Avertit les Mortels, rappelés à leur fin,
D'implorer pour les Morts un tranquille deſtin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point conſumer en mutuelles haines
Ce fragile tiſſu de momens limités,
Qu'aux Humains fugitifs la Nature a comptés.
Quels enclos ſont ouverts! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la pouſſière des races!
C'eſt dans ces lieux d'oubli, c'eſt parmi ces tombeaux
Que le Temps & la Mort viennent croiſer leur faulx.
Que de Morts entaſſés & preſſés ſous la terre!
Le nombre ici n'eſt rien; la foule eſt ſolitaire.
Qui peut voir ſans effroi ces couches d'oſſemens,
Tous ces débris de l'Homme abandonnés aux vents!

Ah ! ſi du ſort commun que ce lieu nous retrace ;
Le ſpectacle fatal nous ſaiſit & nous glace ,
Qu'un retour plus cruel ſur les pertes du cœur ,
Eveille en nous de peine & répand de douleur !
L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes ;
Sur un frère chéri la ſœur verſe des larmes ;
La mère pleure un fils frappé dans ſon printemps ,
Et ſur qui repoſoit l'eſpoir de ſes vieux ans.
Pour vous qui les verſez ces pleurs ſont chers encore ,
De vos gémiſſemens l'humanité s'honore ;
Mais ceux que vous pleurez ont ſubi leur arrêt ;
Leur ſort fut de mourir , & le jour n'eſt qu'un prêt.
Qu'eſt-ce que chaque race ? Une ombre après une ombre.
Nous vivons un moment ſur des ſiècles ſans nombre ;
Nos triſtes ſouvenirs vont s'éteindre avec nous :
Une autre vie , ô Temps ! ſe dérobe à tes coups.
Mortel , juſques aux cieux élève ta prière ,
Demande au Tout-puiſſant , non pas que la pouſſière
Qu'on jette ſur ces Morts ſoit légère à leurs os ;
Ce n'eſt point là que l'homme a beſoin de repos ;
Et l'ame qui du corps a dépouillé l'argile ,
Cherche au ſein de Dieu même un éternel aſile.

M. le Mierre.

Des Faſtes & Uſages de Paris.





N.° 2062.

MORTIFICATIONS (les) *ſont ordinairement le partage des Poëtes.*

Voyez la lettre M. N.° 1939.

Frédéric II.



N.° 2063.

MOSCOVITES (le bonheur des). *Eloge de l'Impératrice de Ruſſie régnante.*

TU briſes ſous tes pieds l'orgueil des OTTOMANS;
L'opprobre de l'EUROPE eſt vengé par ta gloire;
Tu dictes au DIVAN les loix de la victoire,
Et la foudre a grondé ſous les murs des SULTANS.
BIZANCE épouvantée a vu le JANNISSAIRE
Indigné de ſa honte, & muet de douleur,
Porter en frémiſſant, l'œil fixé ſur la terre,
Ses drapeaux dépouillés de leur antique honneur.
De la rive des Morts au DANUBE appelée,
L'ombre auguſte de PIERRE a paru conſolée,
Et de la nuit du PRUTH oublié les horreurs.
Il a vu tout l'éclat de tes exploits vengeurs,

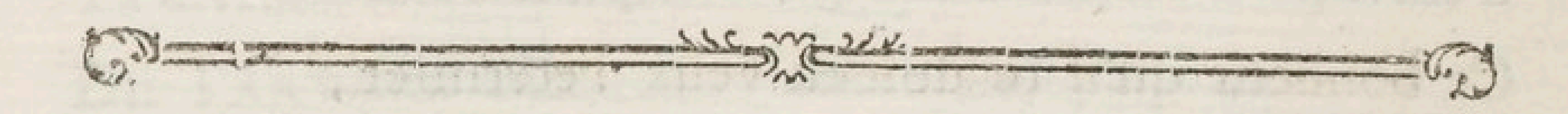
Les Guerriers du VOLGA, par des routes nouvelles ;
Portés de l'OCÉAN aux bords des DARDANELLES ;
Ces TURCS, des Nations affreux déprédateurs,
Te livrant leurs tréſors, & payant leurs vainqueurs ;
Du TARTARE affranchi l'altière indépendance,
Bravant ſous ton appui le ſceptre de bizance,
Et les ports de l'EUXIN à tes armes ſoumis,
Et ſous tes pavillons ſes flots aſſujettis :
De ſi rares efforts ont ému ſa grande ame.
» Voilà donc, a-t-il dit, l'ouvrage d'une femme !
» Voilà ce qu'elle a fait ! ô Héros ! rougiſſez ;
» Un règne de dix ans vous a tous effacés «.
C'eſt peu de vaincre, hélas ! Souvent, parmi les fêtes,
Dans la pompe des jeux qui ſuivent les conquêtes,
Un Peuple, que preſſoit l'indigence & la faim,
En célébrant ſon Roi, lui demanda du pain.
On a vu ſe mêler la gloire, les misères,
Et le cri du beſoin aux fanfares guerrières,
Des vainqueurs gémiſſant ſous le poids de leurs maux,
Et la Patrie en pleurs ſous des arcs triomphaux.
Ah ! que, par toi comblé des dons de la victoire,
Ton peuple a mieux goûté les doux fruits de ta gloire !
Et du poids des impôts libre par tes bienfaits,
Que ſa reconnoiſſance a béni tes ſuccès !
O ! qu'on ne l'a point vu s'abandonner en proie
Aux tranſports paſſagers d'une infidelle joie !

Des

Des fêtes de Moscow l'impoſante ſplendeur
A d'un plus beau ſpectacle étalé la grandeur.
Un peuple fortuné, qui t'admire & qui t'aime,
S'enivroit d'un bonheur garanti par toi-même:
Ce bonheur qu'il te doit tu veux l'éterniſer,
L'aſſeoir ſur des appuis qu'on ne pourra briſer.
C'eſt dans ce grand deſſein que ta main créatrice
Et des mœurs & des loix répare l'édifice.
Ils s'élèvent déjà ces aſiles nouveaux,
Où, réunis enfin par une heureuſe chaîne,
Les principes de SPARTE & les talens d'ATHÈNE
Forment des Citoyens, des Soldats, des Héros.
Là, dès ſes premiers ans la jeuneſſe aguerrie
Se conſacre à l'honneur & croît pour la Patrie,
Aux travaux, aux dangers apprend à s'enhardir,
Et dompte la Nature afin de l'agrandir.
Là, s'exalte ſans ceſſe & s'augmente avec l'âge
Et l'inſtinct de la force & celui du courage;
Le Génie en ſon vol n'eſt jamais enchaîné,
Mais par ſon propre choix toujours déterminé;
Affranchi d'un pouvoir qui borneroit ſa ſphère,
Il a le noble droit de tracer ſa carrière.
Que la tienne eſt brillante! & que ces monumens
Sont du ſort des Etats d'auguſtes fondemens!
Ton ouvrage eſt ſublime autant qu'il eſt durable,
Il bravera les temps. Te ſuivre & t'imiter

Eſt un fardeau bien cher, une charge honorable
Que ton auguſte fils eſt digne de porter.

M. de la Harpe.



N.° 2064.

MOUCHE (la) & *le Pot au lait. Leçon allégorique à ceux qui ſe laiſſent vaincre par les paſſions.*

JE voyois l'autre jour une Mouche friande
Se promener autour d'un Pot au lait;
Sa demangeaiſon étoit grande
De goûter la liqueur. Mais comment? Il falloit,
Pour en humer un petit trait,
Haſarder de perdre la vie.
De tel nectar la blancheur la convie;
Mais comment faire, encore un coup?
La Prudence lui dit qu'il faut qu'elle ſe prive
De ce ragoût qu'elle eſtime beaucoup,
Et d'autant plus qu'il n'eſt ni fond, ni rive
A ce délicieux canal;
Ce qui lui marque un ſort fatal.
La Volupté, tout au contraire,
Lui montre mille biens, ſans lui montrer un mal,
Et lui redit toujours qu'elle ne peut mieux faire.

Ah ! que fais-tu, malheureux animal,
Voyant cela, m'écriai-je en colère ?
Une douleur amère
T'attend ſous la feinte douceur
De cette apparente candeur ;
Retire-toi, petite téméraire,
Bientôt tu n'auras plus d'ailes pour t'envoler,
Ni de forces pour t'en aller ;
La mort, ſous ce blanc artifice,
Ainſi qu'un ſerpent ſous des fleurs,
Te va faire éprouver ſes funeſtes malheurs,
Et te prépare un affreux précipice.
A peine achevois-je ces mots,
Que la Mouche ſe jette au beau milieu des flots ;
Elle y boit à longs traits cette liqueur exquiſe
Qui lui plut tant. Quand elle en eut goûté,
Elle eût voulu ſortir du marais enchanté ;
Mais, hélas ! la pauvrette eſt priſe,
Ses ſens ſont étourdis,
Ses pieds ſont engourdis ;
Plus d'aile pour voler, plus rien qui la ſoulage ;
Et le moindre petit effort
Qu'elle fit pour ſortir, l'enfonça d'avantage,
Et lui donna la mort.

Le Noble Tenelière.

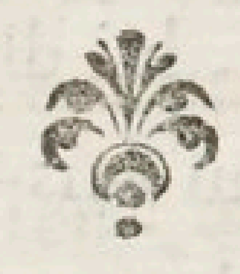
N.° 2065.

MOUCHE (la) *& le Cousin. Leçon allégorique pour les jeunes gens qui ne recherchent que le plaisir.*

Qu'un jeune Bonze célèbre
Le trépas d'un Man darin!
Je fais l'Oraison funèbre
De la Mouche & du Cousin.
L'un d'Icare eut le destin ;
L'autre celui de Grégoire.
La Mouche, cherchant à boire,
Voit un verre à moitié plein;
Elle y vole avec courage;
Mais elle hésite à l'abord,
Et, s'arrêtant sur le bord,
Semble craindre le naufrage:
Bientôt, cédant au désir,
Elle en boit, se désaltère,
Puis en boit pour le plaisir;
C'étoit du vin de Madère :
Encore, encore.... à la fin
Elle chancelle, elle tombe
Dans cet océan de vin,
Se débat, & puis succombe.

Le Cousin la voit mourir,
Et se mit à discourir :
Quelle liqueur meurtrière !
Fi donc ! c'est à la lumière
Qu'on trouve la volupté ;
Le vin n'a jamais tenté
Qu'une ame vile & grossière.
Qu'une bougie a d'appas !
Il dit, & vole autour d'elle ;
Le pauvret se brûle, hélas !
Tantôt les pieds, tantôt l'aile ;
Avec peine il s'y soutient,
Cependant il y revient ;
Il tourne, retourne encore,
Et la flamme le dévore.
Insectes malheureux, que je plains votre sort !
Par une imprudence extrême,
Vous avez trouvé la mort
Dans le sein du plaisir même.
Souffrez que dans ces Vers, déplorant vos destins,
Je dise à votre gloire : Ils sont morts en Humains.

De Rivery.



N.° 2066.

MOUCHE (la) *& l'Araignée. Leçon allégorique pour ceux qui ont trop de bonne foi.*

Avec un travail aſſidu,
Avec une grande induſtrie,
Une Araignée avoit tendu
Ses filets dans une écurie.
Une Mouche ſurvint, qui, ne la voyant pas,
Voltigeoit à l'entour, & prenoit ſes ébats.
Bon jour, venez me voir, lui dit la filandière,
J'ai de ſucre & de miel ample proviſion;
Profitez de l'occaſion,
Je vous régalerai, nous ferons chère entière.
La Mouche trop crédule approche; mais, hélas!
Auſſi-tôt la pauvrette eſt priſe dans le las:
Elle fait mille efforts pour ſe tirer d'affaire;
Plus d'eſpoir, plus de liberté;
Il faut mourir: l'inſecte ſanguinaire
Se jette ſur la Mouche avec avidité.
Quel mal vous ai-je fait, lui dit l'infortunée?
Pour quel crime inconnu ſuis-je donc condamnée
A ſouffrir les rigueurs de votre cruauté,
Lorſque je crois chez vous trouver un ſûr aſile?

Il eſt vrai que jamais tu ne m'as fait de mal,
Répond le venimeux & perfide animal;
    Mais ta mort me peut être utile;
Je m'embarraſſe peu qu'elle ſoit juſte, ou non;
    Lorſque je t'arrache la vie,
C'eſt à mon intérêt que je te ſacrifie,
    Et ce n'eſt point à la raiſon.
Quand les méchans vous font des offres de ſervices,
Précautionnez-vous contre leur artifice;
Qui leur ajoute foi tôt ou tard s'en repent;
    Leur langue eſt maligne & traîtreſſe:
Souvent quand on vous flatte & quand on vous careſſe,
    C'eſt un piége adroit qu'on vous tend.

Le Brun.



N.° 2067.

MOUCHES (l'inſtinct & le génie des) *à miel.*

QUEL ſourd bourdonnement vient frapper mes oreilles!
D'une ruche s'élève un nuage d'Abeilles;
D'un perçant aiguillon tout l'eſſaim eſt armé:
De la ſoif du butin je le vois enflammé;
Leur cohorte d'HYMETTE (1) aſſiége les collines.
Fleurs, ouvrez votre ſein, & ſouffrez leurs rapines;

(1) Montagne dans l'Attique, abondante en fleurs de toutes

A nos besoins, aux leurs ce larcin s'assortit:
En fluides trésors (1) leur art se convertit.
Quelle subtile adresse éclate en cet ouvrage!
O Reine! applaudis-toi du plus fidèle hommage;
Ton trône est entouré d'une superbe Cour:
Tu sais récompenser & punir tour-à-tour;
Et quand de tes Sujets la foule trop nombreuse
Surcharge ton royaume & devient onéreuse,
Par ton ordre sortant de tes Etats heureux,
Ils vont en colonie habiter d'autres lieux.
Guidés du même esprit, dans cette autre partie
Ils transplantent leurs mœurs, leurs loix, leur industrie,
Ce noble instinct à qui l'aveugle antiquité
Départit un rayon de la Divinité:
Mais, quoi! j'ose, imprudent, crayonner ces merveilles;
C'est à toi seul, VIRGILE, à chanter les Abeilles.

Dulard.

Poëme des Merveilles de Dieu.

---

espèces. On y voyoit de nombreux essaims d'abeilles, & on y recueilloit d'excellent miel. Tel étoit aussi le Mont Hibla en Sicile.

(1) La cire & le miel.





N.° 2067 *a*.

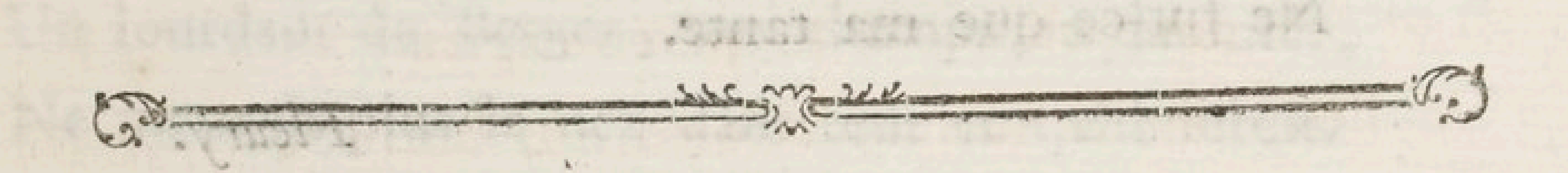
MOUCHES (comment on rend les forces & la ſanté aux) *à miel*.

VEUX-TU rendre à l'Abeille une utile vigueur?
Que des ſucs odorans raniment ſa langueur,
Et dans des joncs remplis d'un doux nectar qu'elle aime;
A prendre ſon repas invite-la toi-même;
Joins-y du raiſin ſec, du vin cuit dans l'airain,
Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thim,
Et la roſe flétrie, & l'herbe du Centaure.
  Mais il eſt une fleur plus ſalutaire encore;
Sur les bords tortueux qu'enrichit ſon limon,
Le MELLE la voit naître & lui donne ſon nom;
De rejetons nombreux un amas l'environne,
D'un diſque éclatant d'or ſa tête ſe couronne;
Mais de la violette, amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ſes rayons;
Et ſouvent les Autels, chargés de nos offrandes,
Aiment à ſe parer de ſes riches guirlandes;
Le goût en eſt pourtant moins flatté que les yeux:
Dans les flots odorans d'un vin délicieux
Fais bouillir ſa racine, & devant tes Abeilles
De ce mets précieux fais remplir des corbeilles.

Mais si de tes essaims tout l'espoir est détruit ;
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit :
Je vais de ce grand art éterniser la gloire,
Et dès son origine en rappeler l'histoire.
Le peuple dont le NIL inonde les sillons,
Qui, sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons ;
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore,
Et de son noir limon voit la verdure éclore ;
Les voisins des PERSANS, qu'il baigne de ses eaux,
Les lieux où vers la mer courant par sept canaux,
Il fuit les cieux brûlans témoins de sa naissance,
De cet art précieux attestent la puissance.
Ce mystère d'abord veut des réduits secrets :
Il te faut donc choisir & préparer exprès
Un lieu dont la surface étroitement bornée,
Soit enceinte de murs & d'un toit couronnée,
Et que des quatre points qui divisent le jour,
Une oblique clarté se glisse en ce séjour :
Là, conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes ;
Qu'on l'étouffe malgré ses efforts impuissans,
Et, sans les déchirer, qu'on meurtrisse ses flancs.
Il expire : on le laisse, en cette enceinte obscure,
Embaumé de lavande, entouré de verdure.
Choisis pour l'immoler, le temps où des ruisseaux
Déjà les doux Zéphyrs font frissonner les eaux,

Avant que ſous nos toits voltige l'Hirondelle,
Et que des prés fleuris l'émail ſe renouvelle.
Les humeurs cependant fermentent dans ſon ſein.
O ſurpriſe ! ô merveille! un innombrable eſſaim
Dans ſes flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclore ;
Sur ſes pieds mal formés l'inſecte rampe encore ;
Sur des ailes bientôt il s'élève en tremblant ;
Plus vigoureux enfin le bataillon volant
S'élance auſſi preſſé que ces gouttes nombreuſes
Qu'épanche un ciel brûlant ſur les plaines poudreuſes ;
Ou que ces traits dans l'air élancés à la fois,
Quand les PARTHES guerriers épuiſent leur carquois.

M. l'Abbé de Lille.



N.° 2067 *b.*

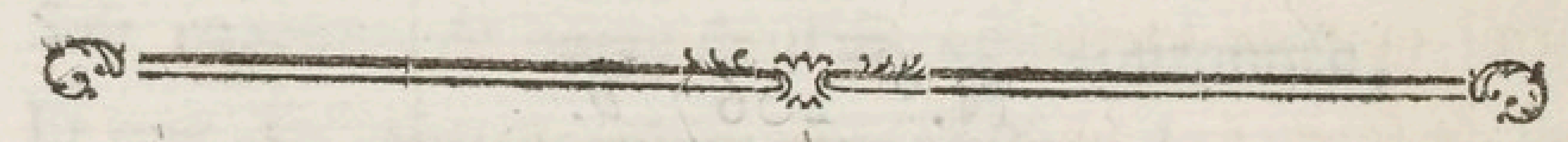
MOUCHOIR (le) *de l'Ambaſſadeur Turc* (1).

LE Mouchoir de l'Ambaſſadeur
Eſt un don charmant & flatteur ;
Il ne défère cet honneur
Qu'à femelle gentille ;

(1) Ces Vers furent faits à l'occaſion des propos tenus ſur le compte d'une jeune Demoiſelle à qui l'Ambaſſadeur Turc, envoyé en France en 1741, avoit jeté le mouchoir.

Le Mouchoir de l'Ambaſſadeur
N'eſt pas une guenille.
Les Habitans du Soiſſonnois
Ne ſont tous que des Iroquois,
D'avoir oſé, dans leur patois,
Fronder cette aventure;
Les Habitans du Soiſſonnois
N'entendent pas l'allure.
Recevant ce bijou de prix,
Quel mal ai-je fait, dit IRIS?
Parmi nos Belles de PARIS,
J'en connois plus de trente
Comme moi qui l'auroient bien pris,
Ne fut-ce que ma tante.

Fleury.



N.° 2067 *c.*

MOURIR (ſecret pour) *tranquillement.*
Voyez la lettre V. N.° 3161.

L'Abbé de Chaulieu.



N.° 2067 *d.*

MOURIR (le vrai moyen de) *ſans frayeur.*
V. la lettre V. N.° 3114.

J. B. Rouſſeau.

N.° 2068.

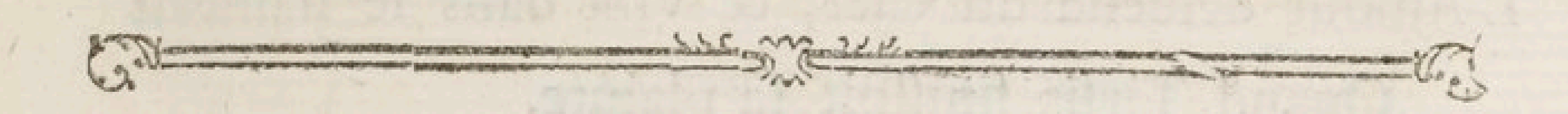
MOUTON (le) *dupe de ses projets. Leçon allégorique pour ceux qui fuient la dépendance.*

UN jour Robin Mouton, animal foible & sot,
Fourré comme un Docteur & gras comme un Dévot,
Mais plus orgueilleux que THERSITE,
Crut qu'un Mouton de son mérite
Etoit trop bon d'obéir à GUILLOT.
Robin donc résolut d'être libre au plutôt.
Il iroit bien tout seul promener, paître & boire;
Un lourdaut de Berger, aux champs, à la forêt,
Ne mettroit plus le nez dans tout ce qu'il feroit.
Parmi tant de Héros de célèbre mémoire,
Qui se sont affranchis d'un pouvoir usurpé,
Robin-le-grand seroit compté:
De ce bel endroit de sa vie
Quelque Poëte un jour subitement frappé,
En feroit une Tragédie;
On y citeroit ses discours.
Ce Mouton n'étoit pas, comme ceux de nos jours,
Un ignorant en poésie.
Je suis, ajoutoit-il, le plus grand du troupeau;
Jamais Mouton si fort n'orna la bergerie;

Contre tous les chiens en furie
Je me défendrai bien & beau.
A l'entendre, on croiroit que le galant médite
Quelque exploit glorieux, quelque sanglant combat;
Ou qu'il brigue, en ROMAIN que le péril invite,
L'honneur du premier coup dans un assassinat,
En abattant une tête proscrite,
Aux yeux d'un auguste Sénat.
Il crut faire en effet une action d'éclat.
Un beau matin il prit la fuite,
Et Moutons aussi-tôt de courir à sa suite,
Et Chiens d'aller après, & GUILLOT de crier.
Rien ne peut arrêter cette race maudite.
Un Loup, sortant des bois, étrangla le premier;
C'étoit Robin lui-même. On dit qu'il fit paraître
Beaucoup de fermeté dans ses derniers momens.
Les autres effrayés retournèrent au Maître:
Ils firent bien les bonnes gens.
L'indépendance a beau vous plaire,
O Peuple! vrais Moutons pour la stupidité,
L'obéissance importe à votre sûreté;
Sachez donc être heureux sous un joug nécessaire,
Moins à craindre pour vous que n'est la liberté.

M. l'Abbé Aubert.





N.° 2068 a.

MOUTON (le Berger); *les tourmens de l'Amour couronnés, la belle persévérance, la ruse d'Amour & sa réussite, la légèreté, ou le caprice du Sexe.*

Une belle & jeune Bergère,
Au teint de lis, aux yeux fripons,
Mais d'humeur farouche & févère,
N'aimoit que fes petits Moutons.
Tirsis, Berger fidèle & tendre,
Ne ceffoit point de foupirer,
Et fouvent à la Belle il alloit faire entendre
Les maux que fon amour lui faifoit endurer.
Outré de fon indifférence,
Le Berger fe plaignit un jour
Et des Deftins & de l'Amour,
Qu'il accufoit de fa fouffrance;
Et le dépit mortel qui lui ferroit le cœur,
Lui fit en ces regrets épancher fa douleur:
O Moutons, trop chéris d'une fière Bergère,
Qui paiffez fous fes yeux au pied de ce côteau!
Puifque vous feuls favez lui plaire,
Que ne fuis-je un Mouton de votre heureux troupeau!

L'Amour descend du Ciel, & vint dans le hameau
Quand Tirsis finissoit sa plainte.
Le Berger est saisi de surprise & de crainte ;
Mais l'Amour le rassure : Ah ! dit-il, ne crains rien :
Je viens pour soulager ta peine;
Tu veux être Mouton, & crois par ce moyen
Etre aimé de ton inhumaine;
Sois donc Mouton, je le veux bien;
Que ton corps se charge de laine,
Et bientôt viendra l'heureux jour
Qui couronnera ton amour.
Le Berger fait Mouton, & très-content de l'être;
Descend au bas de ce côteau,
Où PHILIS, près de son troupeau,
Pour se désennuyer, chantoit un air champêtre.
Il se mêle aux Moutons, s'approche doucement,
La dévore des yeux, faisant semblant de paître,
Et, quoique bien masqué, tremble à chaque moment
Qu'elle n'aille le reconnaître.
Le Soleil se plongeoit dans le sein de THÉTIS :
Philis se lève, marche, assemble ses brebis
Sous l'empire de sa houlette ;
Et d'abord le Berger, sous sa laine caché,
Suit pas à pas la Belle, & va broutant l'herbette
Sur laquelle elle avoit marché.
Ses tendres bêlemens, dont résonnoit la plaine,

Son

Son attache à la ſuivre, &, plus que tout cela,
Son embonpoint, ſa belle laine,
(Femme ſouvent ſe prend par-là)
Le firent remarquer par l'aimable inhumaine.
Grands Dieux! le beau Mouton! dit-elle en s'approchant,
Qu'il eſt doux! Eſt-il careſſant?
Elle appelle ROBIN.... Robin vient & la flatte,
Ainſi qu'un Chien donne la patte,
Et puis lui careſſe la main,
Fait mille petits bonds pour plaire à ſa Maitreſſe.
La Bergère lui rend careſſe pour careſſe,
Et le laiſſe déjà s'appuyer ſur ſon ſein.
Tout ſeul il jouiſſoit de la jeune Bergère;
Seul, près d'elle ſur la fougère,
Il goûtoit tous les jours un plaiſir enchanté,
Qu'étant Berger il n'eût jamais goûté:
On ne ſe cachoit point de Robin pour rien faire,
Un ruiſſeau, dont l'onde étoit claire
Invitoit quelquefois Philis à s'y baigner:
Et Robin de l'accompagner.
Que de beautés & que de charmes
Interdits aux Mortels, étoient vus dans le bain
Par Robin!
Mais qu'ils lui coûtèrent de larmes!
Un Berger du même hameau
Avoit, pour garder ſon troupeau,

Un Chien qui plut fort à la Belle :
» Vous avez là, Berger, dit-elle,
» Un joli petit Chien « !

LE BERGER.

Bergère, il eſt à vous ;
» Je ſuis trop content qu'il vous plaiſe «.

LA BERGÈRE.

» Voulez-vous bien que je le baiſe ?
» Ne mord-il point ? eſt-il bien doux ?
» Sait-il quelque tour de ſoupleſſe « ?

LE BERGER.

» Ah ! s'il en ſait !.... Allons, MARQUIS, que l'on ſe dreſſe !....
» Danſez autour de moi !.... ſautez ſur ce bâton !....
» Donnez la patte à la Bergère !....
» Etendez-vous ſur la fougère !
» Faites le mort !.... allez careſſer le Mouton !....
» Reſtez là !.... faites ſentinelle !....
» Revenez !.... préſentez ce bouquet à la Belle « !
Philis parut ſenſible au préſent du Berger ;
Et comme dès long-temps il ſoupitoit pour elle,
Robin s'apperçut bien qu'elle alloit s'engager :
Ses regards, ſes diſcours, tout ſentoit la tendreſſe.
Que faire en pareil cas ? Careſſer ſa Maîtreſſe ?
Redoubler ſes tranſports ? Ce ſont ſoins ſuperflus :
Robin fit tout cela ; mais il ne plaiſoit plus.

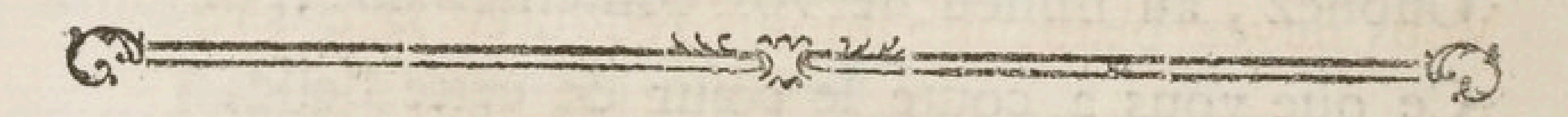
Osoit-il approcher? une main ennemie
S'armoit de la houlette, & le chargeoit de coups.
Ces momens, autrefois si doux,
Se passoient à traîner une mourante vie,
Pendant qu'un Chien chéri jouissoit à ses yeux
Des baisers prodigués, qu'il méritoit bien mieux.
Je sens à ce récit que tout mon sang se glace.
Du malheureux Robin mettez-vous à la place,
Amans, qui ressentez des mouvemens jaloux,
Est-il près de ses maux un mal qui ne soit doux?
L'heureux Berger, en sa présence,
A l'aimable Philis venoit parler d'amour:
L'aimable Philis, à son tour,
Le payoit de reconnoissance.
Robin voyoit avec douleur
Le Chien dans son giron, le Berger dans son cœur.
Mais ce ne fut pas tout; on parla d'hymenée:
Philis, au nom d'Amour autrefois étonnée,
N'est plus cette même Philis;
Elle y consent; le jour est pris;
Chacun & s'empresse & s'apprête,
Et veut avoir part à la fête
Qui se fera dans le hameau.
Philis cherche dans son troupeau
Le Mouton le plus gras pour faire un sacrifice
Qui lui rende l'Hymen propice.

Robin, malgré tous ſes malheurs,
Quoiqu'il ne broutât plus, quoiqu'il verſât des pleurs,
Se trouva le plus beau de la troupe bêlante,
Et vit, la rage dans le cœur,
Sa Maîtreſſe cruelle, encor plus qu'inconſtante,
Le mettre entre les mains du ſacrificateur.
Saiſi de déſeſpoir, de fureur & de crainte,
Et prêt à recevoir une mortelle atteinte,
Robin ſe préſentoit au meurtrier couteau,
Quand, par un ſpectacle nouveau,
Toute la fête fut troublée.
L'Amour parut dans l'aſſemblée:
Arrêtez, leur dit-il, c'eſt aſſez de malheurs;
Trop loin de ce Berger j'ai pouſſé la ſouffrance,
Il eſt temps de tarir ſes pleurs
Et de couronner ſa conſtance:
Mouton, deviens Berger. Auſſi-tôt fait que dit,
Robin Mouton s'évanouit,
Et Tirſis parut en ſa place.
La Bergère ſaiſie, & plus froide que glace,
Connut d'abord ſon crime, & craignoit juſtement
De l'Amour quelque châtiment;
Quand ce Dieu ſe tournant vers elle,
Et lui perçant le cœur d'un trait vif & brûlant:
Soupire, lui dit-il, cruelle,
Et rends heureux un trop fidèle Amant.

Philis verſant des pleurs, qui la rendent plus belle,
Aux pieds de ſon Berger ſe proſterne à l'inſtant:
    Tant de témoins de ſa foibleſſe,
    Ni ſa propre délicateſſe,
Ne purent arrêter le premier mouvement.
    Tirſis avec empreſſement
    Relève, embraſſe ſa Maîtreſſe:
L'Amour dans ce moment prend ſon vol vers les cieux;
    Et l'on offre, au lieu de victime,
Les cœurs des deux Amans au Dieu qui les anime,
Et l'Hymen ſur le champ en vient ſerrer les nœuds.
Aux vœux de votre Epoux donnez-vous toute entière,
    Adorable & jeune Beauté;
Loin de vous à préſent toute ſévérité,
    Ce n'eſt plus le temps d'être fière,
    C'eſt aſſez de l'avoir été:
    Et vous, Berger tendre & fidèle,
Oubliez, au milieu de vos contentemens,
Ce que vous a couté le cœur de cette Belle;
L'on ne peut mériter par trop d'empreſſemens
    Le rang que vous tenez près d'elle;
    Mais n'allez pas croire tous deux,
  Que dans l'hymen les ſoucis & les craintes
Donnent, comme en amour, quelque ardeur à vos feux.
    Sachez qu'on ceſſe d'être heureux
    Dès les moindres ſujets de plaintes.

Si vous voulez être unis à jamais,
Que votre tendresse redouble ;
A des Amans il faut un peu de trouble,
A des Epoux il faut beaucoup de paix.
Que de morale dans ce conte !
On y peut voir premièrement,
Que quand on aime constamment
Il n'est rien que l'on ne surmonte ;
On y voit la foiblesse & la légèreté,
Les compagnes inséparables
Du sexe à qui les Dieux donnèrent la beauté,
Comme un poison fatal qui nous rend méprisables ;
Mais l'on y voit en même temps,
Qu'après avoir long-temps porté des chaînes,
Lorsque l'Amour nous rend contens,
Un seul moment peut payer bien des peines.

*M.****



N.° 2069.

MOUTONS (les) *jalousés.*

Hélas ! petits Moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes ;
Si-tôt qu'êtes aimés, vous êtes amoureux ;
Vous ne sçavez que c'est de répandre des larmes.

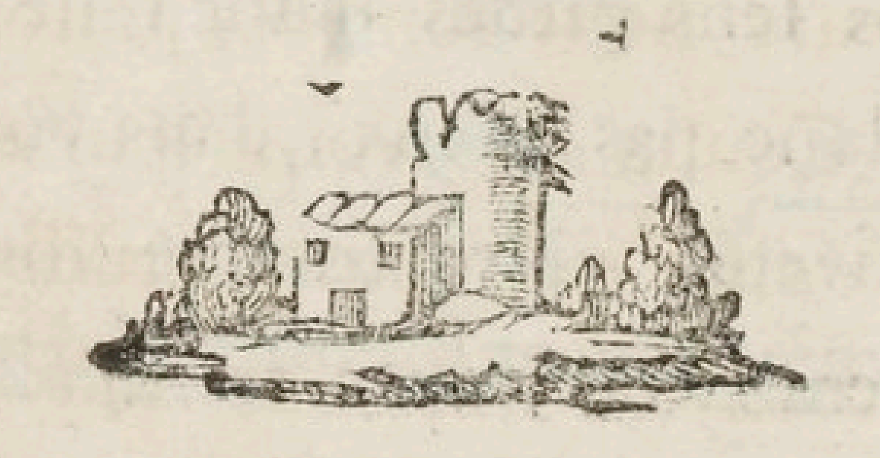
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs;
Vous suivez doucement les loix de la Nature;
Vous avez sans douleur tous les plus grands plaisirs,
Exempts des passions qui causent la torture.
Nous sommes malheureux, les ayant parmi nous;
Car, quoique nous ayons la raison en partage,
Cette même raison, que n'avez point chez vous,
Nous réduit bien souvent dans un dur esclavage.
N'en soyez point jaloux, innocens animaux;
Contre tant d'ennemis ce n'est point un remède;
Elle fait, ou plutôt elle agrandit nos maux,
Lorsque dans un besoin nous implorons son aide.
Elle promet beaucoup, & fait beaucoup de bruit;
Impuissante qu'elle est, elle est toujours sévère:
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et cependant par-tout on la craint & révère.
Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien;
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des Loups, étant dessous l'aboi de votre chien,
Que nous, nos sens gardés d'une telle chimère.
Ne vaut-il donc pas mieux, dans votre liberté,
Dans cette oisiveté, vivre comme vous faites?
Et sans tant d'embarras, avec tranquillité,
Ne vaut-il pas bien mieux être comme vous êtes?
A quoi bon les honneurs, à quoi bon de l'esprit,
Des biens de la fortune, & ceux de la naissance?

Ces prétendus trésors, qui sont tant en crédit,
Ne valent pas le prix que vaut votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels;
Par eux plus d'un remords nous afflige & nous ronge:
Nous voulons les garder & les rendre éternels,
Sans penser qu'eux & nous passerons comme un songe.
Il n'est rien d'assuré dans ce vaste Univers;
Tout y est inconstant, & rien qui soit solide;
La Fortune, suivant ses caprices divers,
Fait, défait ici-bas, & tout elle décide.
Notre prudence est vaine au moindre de ses coups.
Petits Moutons, paissez sans règle & sans science;
Vous êtes plus heureux & plus sages que nous,
Quoi qu'en puisse jaser la trompeuse apparence.

Coutel (1).

---

(1) Ce Morceau a été attribué mal à propos à Mme Deshoulières, on le trouve dans les Œuvres de Coutel. Il naquit en 1622, & Mme Deshoulières en 1634.





N.° 2079 *a*.

MOUTONS (les). *Tableau allégorique pour faire connoître les douceurs de la retraite & de la paix.*

Dans votre demeure champêtre,
Moutons, petits Moutons, que votre ſort eſt doux !
Tous les jours en repos nous vous y voyons paître ;
De votre heureuſe paix que mon cœur eſt jaloux !
Vous n'avez pas, dans vos retraites,
Ce tas d'importuns rebutans,
Ni cet eſſaim fâcheux de langues indiſcrètes
Qui troublent des cités les triſtes Habitans :
Vous n'avez point de ces faux Sages,
De ces indignes Perſonnages
Qui portent deux ou trois viſages ;
Vous n'avez point de ces Fripons
Qui tous les jours, en cent façons,
Des liqueurs nous font des poiſons ;
Point de Couſin qui vous épuiſe,
Point de Voiſin qui vous détruiſe,
Point d'Anonyme qui vous nuiſe,
Point de Domeſtique voleur,
De Maître-d'Hôtel picoteur,
Ni d'Intendant grand fourageur,

Point de Créancier qui lamente,
Point de Crieur qui vous tourmente,
Point d'Usurier qui vous sergente,
Point d'impertinens Curieux,
Point de Contrôleurs ennuyeux,
Point de Bavards fastidieux,
Point de ces fins Lorgneurs d'espèce,
Point de Seigneur qui vous caresse,
Point d'Emprunteur qui vous redresse,
Point d'Avocat à consulter,
Nul Rapporteur à visiter,
Aucun Juge à solliciter.
Dans votre demeure champêtre,
Moutons, petits Moutons, que votre sort est doux!
Tous les jours en repos nous vous y voyons paître;
De votre heureuse paix que mon cœur est jaloux!

Pannard.

Fin du dixième Volume.

CHRONOLOGIE DES POËTES

*Qui ont composé les morceaux contenus dans le dixième volume de l'*ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

A.

ARNAUD D'ANDILLY (Robert). V. le premier vol. p. 479 pour la Chronologie, (1) p. 112.

AUBERT (Jean-Louis). V. le huitième vol. p. 462 pour la, &c. p. 391, 461.

B.

BALTHAZARD (N.), Lorrain d'origine, & habitant de Nancy, p. 37.

BARATON (N.), descendant de N. Baraton, grand Échanson de France, p. 4.

BEAUCHATEAU. p. 398.

BEAUHARNAIS (N. Comtesse de), p. 38.

BENOIT (le Père), Jésuite, p. 185.

BENSERADE (Isaac de). V. le troisième vol. p. 477 pour la, &c. p. 65, 67, 223.

BERNIS (François-Joachim, Cardinal de). V. le premier vol. p. 478 pour la, &c. p. 77, 83, 369.

---

(1) Une fois pour toutes, les chiffres qui précéderont ces mots, *pour la*, &c. désigneront les pages de la Chronologie des Auteurs, & ceux qui suivront ces mêmes mots, indiqueront les pages où se trouvent leurs Poésies. Les Poëtes dont on n'a pas la chronologie, restent en blanc; mais les pages où se trouvent leurs Œuvres, sont citées à la suite de leur nom.

Berquin (N.). V. le huitième vol. p. 463 pour la, &c. p. 222.

Bitaubé (Paul-Jérémie), de l'Académie de Berlin, né en Gascogne en 17 . . p. 307.

Boileau (Nicolas). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 15, 16, 118, 282, 345, 360.

Boisard (N.), de l'Académie des Belles-Lettres de Caën, Secrétaire du Conseil & des Finances de Monsieur, frère du Roi, p. 365.

Boissi (Louis de), de l'Académie Françoise, né à Vic en Auvergne, en 1694, mort à Paris en 1758, p. 12.

Bouhours (Dominique), Jésuite, né à Paris en 1628, mort dans la même ville en 1702, p. 346.

Boursault (Edme). V. le troisième vol. p. 475 pour la, &c. p. 240.

Brébeuf (Guillaume de). V. le premier vol. p. 474 pour la, &c. p. 116.

C.

C. de B. (*N.*). p. 257.

Cassagnes (Jacques). V. le quatrième vol. pour la, &c. p. 431.

Chaulieu (Guillaume Amfrye de). V. le premier vol. p. 475 pour la, &c. p. 283, 435.

Choiseul-Meuse (M. Maximilien-Claude-Joseph, Comte de). V. le second vol. p. 476 pour la, &c. p. 37.

Chevrier (François-Antoine), né à Nancy en 17 . . mort en Hollande en 1762, p. 287.

Cleric (Pierre), Jésuite, né à Béziers en 1661, mort à Toulouse en 1740, p. 350.

Colardeau (Charles-Pierre). V. le premier vol. p. 474 pour la, &c. p. 220, 269.

Corneille (Pierre). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 136.

Coulanges (Philippe-Emmanuel de). V. le quatrieme vol. p. 475 pour la, &c. p. 163.

Coutel (Antoine), né à Paris en 1622, mort à Blois, p. 470.

D.

DELILLE (Jacques), Abbé. V. le cinquième vol. p. 478 pour la, &c. p. 457.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de Corsembleu). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 108.

DESTOUCHES (Philippe Néricault). V. le premier vol. p. 478 pour la, &c. p. 35.

DORAT (Claude-Joseph). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 5, 68, 196, 323.

DULARD (1) (Paul-Alexandre). V. le cinquième vol. p. 479 pour la, &c. p. 165, 173, 176, 177, 223, 342, 392, 397, 455.

DARDENNE (Esprit-Jean de Rome, Sieur). V. le premier vol. p. 473 pour la, &c. p. 245.

E

ESTAING (N. Comte d'), né à Paris en 17 . . Lieutenant-Général des Armées du Roi, &c. &c. p. 350.

ÉTELAN (N.). p. 242.

F.

FELIX (Boulanger de). V. le premier vol. p. 471 pour la, &c. p. 452.

FLEURY (Jacques). V. le septième vol. p. 480 pour la, &c. p. 27, 76, 192, 460.

FRÉDÉRIC II. V. le premier vol. p. 474 pour la, &c. p. 60, 64, 93.

FEUTRY (Amé-Joseph-Ambroise). V. le sixième vol. p. 479 pour la, &c. p. 414.

G.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis). V. le second vol. p. 474 pour la, &c. p. 112, 115, 139, 224, 226, 413.

(1) On m'a adressé une Lettre de reproches sur la fréquente citation de cet Auteur. DULARD étoit un Poëte très-estimable; & si ses Œuvres ne l'immortalisent pas au premier dégré, elles le feront très-certainement échapper à l'oubli, & d'une manière avantageuse. Il faut remarquer que je ne cite de lui que de courts extraits, & qu'il nous a donné un Poëme considérable sur les Merveilles de la Nature & sur la Grandeur de Dieu, qui présente une multitude de tableaux intéressans à détacher.

GANEAU (*N.*), Associé externe de la Société Littéraire de Châlons-sur-Marne, p. 300, 323.

H.

HABERT (Philippe), de l'Académie Françoise, issue d'une famille qui possédoit de grandes charges dans la Robe, p. 426.

J.

JODELLE (Étienne), Sieur de Limodin, Noble d'extraction, né à Paris en 1532, mort en 1573, p. 60.

L.

LA HARPE (Jean de). V. le neuvième vol. p. 473 pour la, &c. p. 39, 201, 447.

LAINEZ (Alexandre). V. le troisième vol. p. 478 pour la, &c. p. 56, 121.

LAFONT (*N.* de), né à Paris en 1686, mort en 1725, p. 315.

LA FONTAINE (Jean de). V. le premier vol. p. 474 pour la, &c. p. 100, 205, 227, 347.

LA FONTAINE (Marie *N.* de), arrière-petite-fille de celui qui précède, p. 189.

LA MOTTE (Antoine Houdart de). V. le premier vol. p. 471 pour la, &c. p. 122, 181.

LA SERRE (Nicolas de). V. le troisieme vol. p. 475 pour la, &c. p. 73.

LATTAIGNANT (Gabriel-Charles de). V. le quatrieme vol. p. 476 pour la, &c. p. 12, 127.

LEBRET (*N.*). V. le cinquième vol. p. 479 pour la, &c. p. 95, 113, 234.

LEBRUN (Denis). V. le premier vol. p. 473 pour la, &c. p. 454.

LEBRUN (Antoine-Louis). V. le troisième vol. p. 474 pour la, &c. p. 19, 191, 219, 432.

L'HÉRITIER (*N.*), fille de Nicolas l'Héritier, Parisien, Trésorier des Gardes Françoises, Historiographe du Roi, mort en 1680, p. 72.

LEMIERRE (Antoine-Marin). V. le premier vol. p. 477 pour la, &c. p. 8, 39, 66, 70, 73, 177, 287, 444.

LE PRIEUR (*N.*). p. 84.

M.

MAISON NEUVE (*N.* de). p. 20.

MALLEVILLE (Claude de), de l'Académie Françoise, Secrétaire du Maréchal de Baſſompierre & des Suiſſes, & Secrétaire du Roi, mort à Paris en 1647, âgé de 50 ans, p. 99.

MAUCROIX (François de), Chanoine de Reims, né à Noyon en 1619, mort en 1708, p. 35.

MAYNARD (François). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 110, 168, 434.

P.

PANNARD (Charles-François). V. le premier vol. p. 475 pour la, &c. p. 183, 390, 407, 473.

PAVILLON (Étienne de). V. le ſecond vol. p. 473 pour la, &c. p. 30.

PELOUX (N.). p. 440.

PERRAULT (Charles-François). V. le premier vol. p. 478 pour la, &c. p. 112.

PESSELIER (Charles-Étienne). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 113, 134.

PIRON (Alexis). V. le premier vol. p. 477 pour la, &c. p. 135, 157, 200, 238, 307, 398.

POMPIGNAN (1) (Jean-Jacques Lefranc, Marquis de). V. le cinquième vol. p. 477 pour la, &c. p. 383, 442.

PONCY DE NEUVILLE (N). p. 406.

PROCOPE (N.). p. 124.

R.

RACINE (Louis). V. le neuvième vol. p. 470 pour la, &c. p. 68, 227, 235, 374, 379, 393, 440.

REGNARD (Jean-François). V. le cinquième vol. p. 477 pour la, &c. p. 17, 43.

REGNIER (Mathurin). V. le premier vol. p. 476 pour la, &c. p. 243.

REYRAC (Philippe de Laurens de). V. le huitième vol. p. 464 pour la, &c. p. 182.

RICHER (Henri). V. le premier vol. p. 473 pour la, &c. p. 75, 178, 218, 245.

---

(1) P. 175, le morceau mis ſous le nom de cet Auteur appartient à DULARD.

RIVERY (Claude-François-Félix Boulanger de). V. le premier vol. p. 471 pour la, &c. p. 452.

ROSSET (*N.* de). V. le premier vol. p. 473 pour la, &c. p. 217.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 13, 58, 396.

S.

SAINT-ANGE (N. . . de). p. 346.

SANLECQUE (Louis de), Chanoine Régulier de Sainte Genevieve, Prieur de Garnay, Évêque de Bethléem, né à Paris en 1652, mort dans son Prieuré en 1714, p. 180.

SÉNECÉ ou SÉNEÇAI (Antoine Bauderon de). V. le second vol. p. 476 pour la, &c. p. 403.

T.

TANNEVOT (*N.*). V. le premier vol. p. 476 pour la, &c. p. 9, 197.

TENELIERE (Eustache le Noble). V. le premier vol. p. 473 pour la, &c. p. 452.

THÉOPHILE (*N.*). V. le quatrième vol. p. 477 pour la, &c. p. 93.

THOMAS (Antoine). V. le troisieme vol. p. 478 pour la, &c. p. 399, 413.

TRISTAN-L'HERMITE (François). V. le huitième vol. p. 463 pour la, &c. p. 256.

V.

VALLOIS (Marguerite de), Reine de Navarre, fille de Charles d'Orléans, Duc d'Angoulême, sœur de François I, aïeule de Henri IV & trisaïeule de Louis XIV, née à Angoulême le 11 Avril 1492, mourut au Château d'Odos en Bigorre, le 2 Décembre 1549, inhumée à Pau, p. 59.

VAVASSEUR (François), Jésuite, né à Paray dans le Diocèse d'Autun, en 1605, mort à Paris en 1681, p. 11.

VILLIERS (Pierre de). V. le premier vol. p. 477 pour la, &c. p. 133.

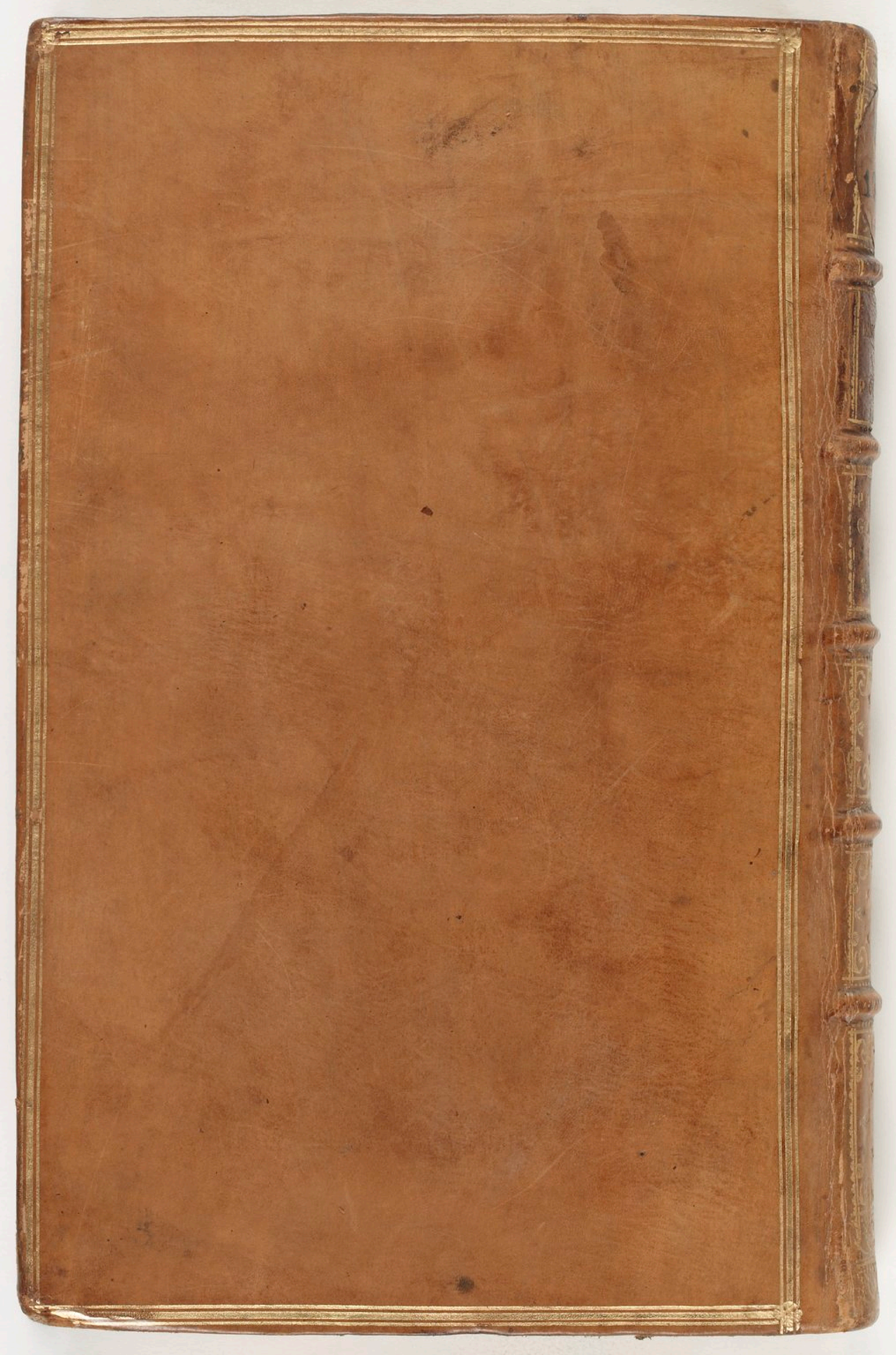
VIGUIER DE SÉGADENNE (*N.*). p. 257.

VOITURE (Vincent). V. le premier vol. p. 476 pour la, &c. p. 3, 11, 99, 407.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de). V. le second vol. p. 474 pour la, &c. p. 19, 27, 108, 138, 143, 293, 349, 355.







ENCYCLOPED
POETIQUE

P. M. DE
GAIGNE
1779
TOM X

